U d'/of OTTAWA
39003002345600

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

MORCEAUX

CHOISIS

DE FÉNELON

Tout exemplaire non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait.

Paris. — Imprimerie G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1

MORCEAUX

CHOISIS

DE FÉNELON

NOUVEAU RECUEIL

AVEC DES NOTES GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES,
HISTORIQUES ET MYTHOLOGIQUES,

PAR M. J. DIDIER
Proviseur du Lycée de Versailles.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

—

1885

PQ
1795
.A118
1885

TABLE DES MATIÈRE.

DES MORCEAUX CHOISIS DE FÉNELON.

Pages.

AVERTISSEMENT. IX

Notice biographique sur Fénelon. XIII

MYTHOLOGIE

1. L'Olympe. 1
2. L'île et la grotte de Calypso. 2
3. Cortége d'Amphitrite. 6
4. Apollon berger. 8
5. Les armes de Télémaque. 11
6. Descente aux enfers. 16
7. Le trône de Pluton. 21
8. Le Tartare. 22
9. Les Champs-Élysées. 29
10. Les Héros. 34
11. Les bons Rois. 39
12. L'Égypte sous Sésostris. 47
13. Portrait de Sésostris. 51
14. Portrait de Bocchoris, roi d'Égypte. Sa mort. 53
15. Pygmalion.—Parallèle de ce roi avec Sésostris. 56
16. Tyr et les Phéniciens. 59
17. Commerce des Phéniciens. — Causes de la prospérité du commerce dans un empire. 63
18. Marine des Phéniciens. 67
19. La Bétique. 69
20. L'île de Cypre. 77
21. L'île de Crète. 80
22. Jeux célébrés en Crète pour l'élection d'un roi. 84

Pages.

23. Télémaque résout plusieurs questions proposées dans le livre des lois de Minos. 91
24. Histoire d'Œdipe. 101
25. Sacrifice d'Idoménée. 106
26. Mort d'Hercule. 112
27. Philoctète 117
28. Disgrâce de Protésilas. 138
29. Philoclès. 141
30. Combat de Télémaque contre Hippias. 149
31. Funérailles d'Hippias. 154
32. Discours des Députés Manduriens à Idoménée. 158
33. Télémaque détourne les chefs de l'armée de s'emparer de Vénuse. 159
34. Mort d'Adraste. 166
35. Polycrate. 172

RELIGION ET PHILOSOPHIE.

36. L'homme de bonne foi cherchant ce qu'il doit croire sur la vérité de la religion. 176
37. Les principales vérités de la religion démontrées par la seule raison. 178
38. Nécessité de s'instruire des vérités de la religion. 184
39. Négligence des hommes à s'instruire sur la religion. 189

	Pages.
40. Ressources naturelles de l'esprit humain pour arriver à la connaissance des vérités de la religion	191
41. Le philosophe et l'esprit religieux.	198
42. L'univers ne peut être l'ouvrage du hasard.	199
43. Il y a un Dieu infiniment parfait qui a créé l'univers.	202
44. L'existence de Dieu prouvée par le spectacle de la nature,	205
45. Structure générale de l'univers.	213
46. La Terre.	214
47. Les Plantes.	219
48. L'Eau.	220
49. L'Air.	225
50. Le Feu,	227
51. Le Ciel.	228
52. Le Soleil.	229
53. Les Astres.	233
54. Les Animaux.	237
55. Arrangement admirable de tous les corps qui composent l'univers.	244
56. Merveilles des infiniment petits.	245
57. Instinct des animaux.	246
58. La Nourriture.	250
59. Le Sommeil.	251
60. Multiplication des animaux.	252
61. Le Coprs de l'homme.	254
62. Tableau résumé des merveilles de la nature physique.	258
63. Supériorité du corps de l'homme sur celui de tous les animaux.	262
64. L'Ame.	264
65. Union de l'âme et du corps.	265
66. Empire de l'Ame sur le corps.	267
67. Le Cerveau de l'homme.	270
68. Opération du cerveau.	272
69. Grandeur et faiblesse de l'esprit humain.	277
70. De la pensée.	278
71. Nous tenons la pensée d'un être supérieur.	281
72. La raison et la vérité sont universelles.	284
73. Une vérité primitive éclaire tous les esprits.	289
74. De la lumière divine qui éclaire l'esprit de l'homme.	293
75. Une première cause dans l'univers.	297
76. Pourquoi les hommes ne reconnaissent pas Dieu dans l'univers.	303
77. Prière à Dieu, à la vue des merveilles de la nature.	305
78. Unité de Dieu.	309
79. Eternité et immensité de Dieu.	311
80. Dieu s'intéresse à tout ce qu'il a créé.	315
81. Immortalité de l'âme.	317
82. La Liberté.	321
83. Le Libre arbitre.	323
84. Conséquence du Fatalisme.	327
85. Dieu veille sur l'usage que l'homme fait de la liberté.	330
86. Pourquoi Dieu a créé l'homme libre.	331
87. Récompense et châtiment dans l'autre vie.	333
88. Sentiments de reconnaissance envers Dieu.	335
89. La Religion.	337
90. Le culte extérieur.	339
91. Nécessité du culte extérieur.	344
92. Caractères de la vraie religion. — Erreurs de la philosophie païenne.	348

Pages.

93. Le Paganisme. 353
94. La philosophie impuissante à trouver le vrai Dieu. 355
95. La Loi de Moïse. 358
96. Le Livre-Saint. 360
97. Le Christianisme. 363
98. Divinité de Jésus-Christ et de la religion. 367
99. Miracles de Jésus-Christ. 369
100. Authenticité de la religion. 372
101. Les Mystères. 374
102. La Providence justifiée du mal qui règne en ce monde. 377
103. Exhortation à embrasser la religion chrétienne. 379
104. C'est un bien non moins qu'un devoir d'être chrétien. 381
105. Vocation des Gentils. 383
106. Conversion des peuples au christianisme. 386
107. Le saint Missionnaire. 391
108. Jésus-Christ à ses Disciples. 393
109. Les Persécutions. 395
110. L'Eglise triomphe de toutes les persécutions. 396
111. Quelles sont les armes de l'Eglise. 399
112. L'Eglise n'aspire qu'au royaume des cieux. 401
113. L'abnégation de soi-même, commune à la philosophie païenne et à la religion chrétienne. 403
114. Les premiers Chrétiens. 404
115. Corruption du siècle. 405

Pages.

MORALE.

116. L'Amour de Dieu 408
117. L'Amour de Dieu ne souffre pas de retard. 410
118. Sur la Prière. 412
119. L'Amour de Dieu doit être le principe de toutes nos affections. 414
120. De l'Amitié. 416
121. Le commerce du Monde. 418
122. Comment il faut cultiver les personnes considérables. 421
123. L'Ambition. 423
124. La Mollesse. 424
125. Faire les grandes choses, et ne pas se perdre dans les petites. 427
126. Règle de conduite pour un jeune prince. 429
127. Un prince doit rechercher l'amour et l'estime des hommes. 431
128. Le prince doit chercher le mérite et repousser l'intrigue. 433
129. Le centaure Chiron et Achille. 435
130. Dangers du Luxe. 438
131. Maux de la Guerre. 440
132. Conduite d'un chef d'armée. 442
133. Xerxès et Léonidas. 445
134. Romulus et Numa Pompilius. 450
135. Le connétable de Bourbon et Bayard. 455
136. Conseils à un jeune prince. 459
137. Nécessité de commencer de bonne heure l'éducation des enfants. 462
138. L'Education physique réclame nos premiers soins. 464

	Pages.
139. On gâte les enfants en les admirant.	465
140. Il faut donner aux enfants des idées saines et justes.	468
141. Les premières lueurs de l'enfance sont souvent trompeuses.	471
142. Les plaisirs simples.	472
143. Dangers de la Dissimulation et de la Finesse.	473
144. La Simplicité.	475
145. Le bon Esprit.	476
146. Il faut s'abstenir de juger.	476
147. Le Fantasque.	478
148. La Mode.	481
149. L'Ordre et l'Économie.	482
150. Brièveté de la vie.	484
151. Le bon emploi du Temps.	485
152. L'homme ne pense point à la Mort.	486
153. Vanité et néant du Monde.	490

LITTÉRATURE.

	Pages.
154. Utilité des Arts chez les Grecs.	493
155. Abus et danger des Arts.	496
156. Abus de la Rhétorique.	497
157. But de l'Éloquence.	499
158. Devoirs de l'Orateur.	501
159. Etudes nécessaires à l'Orateur.	503
160. L'art de l'Orateur.	505
161. Effet de l'Eloquence.	506
162. Règles du Style.	507
163. La Clarté.	510
164. La Simplicité et la Nature.	511
165. L'art de Peindre.	514
166. Usage et abus de l'esprit dans le style.	516
167. Démosthène et Isocrate.	519
168. Cicéron.	520
169. Démosthène et Cicéron.	522
170. Cicéron et Démosthène.	523
171. Eloquence de l'Ecriture Sainte.	525
172. Eloquence du Nouveau Testament.	528
173. Eloquence des Pères de l'Eglise.	529
174. L'Historien.	534
175. La Vérité historique.	537
176. Louis XI et Philippe de Commines.	540
177. Le Panégyrique.	543
178. Objet de l'Iliade, de l'Odyssée, et de l'Enéide.	546
179. La Poésie.	548
180. Achille et Homère.	544
181. Horace et Virgile. —	552

AVERTISSEMENT

SUR CE NOUVEAU RECUEIL.

Après avoir longtemps fait lire et apprendre à mes élèves *les Morceaux choisis de Fénelon*, j'ai eu l'idée de les reproduire dans l'ordre que j'avais préféré, et substitué dans ma classe à celui des différents recueils ; d'y rejoindre les observations qui m'avaient servi soit à satisfaire la curiosité légitime de mes jeunes auditeurs, soit à leur faciliter l'intelligence du texte, soit à en faire sortir quelque précepte utile, ou quelque application intéressante.

Cet ordre est celui qu'indique l'âge des enfants auxquels le livre est destiné : d'abord des tableaux, des descriptions, des récits, en un mot, tout ce qui frappe, pour ainsi dire, leurs yeux en même temps que leurs esprits.

Puis, quand ils sont ainsi préparés, les développements d'idées abstraites, qui les auraient effrayés et rebutés s'ils n'avaient pas été amenés

peu à peu à les comprendre et à les goûter. C'est ainsi que l'on trouve dans ce recueil quatre parties faciles à distinguer :

Un cours d'histoire mythologique;

Un exposé des principales vérités de la religion;

Des préceptes de morale religieuse et philosophique;

Des principes de littérature.

Pour la première partie, *Télémaque*, ce poëme au profit duquel « la belle antiquité paraît avoir été moissonnée tout entière [1] » offrait une mine féconde, où la seule crainte était de puiser trop abondamment pour se renfermer dans les limites d'un *choix*. Le *Traité de l'Existence de Dieu*, « trésor de riches descriptions, unies à des passages d'une logique lumineuse et pressante; » les *Lettres sur la Religion*, « modèle d'une discussion sincère et convaincante, » ont été les principales sources de la seconde. Les préceptes de morale ont été pris dans ces mêmes ouvrages, dans le traité de l'*Education des Filles*, « chef d'œuvre de délicatesse et de raison», dans la *Correspondance* « où l'on reconnaît toujours ce génie heureux et facile, auquel toutes les idées sages et nobles venaient naturellement sur tous les sujets; dont plusieurs

[1] Ces divers jugements appartiennent à M. Villemain : voyez *Nouveaux mélanges littéraires;* Notice sur Fénelon, passim.

lettres renferment tous les secrets de la science du monde, analysés avec la finesse d'un homme de cour, et exprimés dans le style de Labruyère écrivant sans effort. » Les *Dialogues sur l'Eloquence* et la *Lettre à l'Académie* « placeraient leur auteur au premier rang parmi les critiques » ; en matière de littérature, on ne pouvait trouver ailleurs plus d'idées saines, ingénieuses et neuves ; une impartialité plus sévère et plus hardie dans les jugements.

Enfin, pour compléter ce travail, on a emprunté le charme attendrissant des *Aventures d'Aristonoüs*, ce reflet du *Télémaque*, la raison tempérée dans les *Dialogues des Morts* par l'enjouement le plus délicat, et l'éloquence et la gravité des *Entretiens affectifs* et des *Directions pour la conscience d'un roi*.

Le texte de tous les morceaux a été revu et collationné avec soin sur les meilleures éditions.

Les notes ont un double but : d'instruire l'élève et de faciliter la tâche du maître, en lui épargnant des recherches souvent longues, quelquefois assez difficiles, et en suppléant au défaut de livres qu'il n'a pas toujours sous la main. Le professeur qui a le mieux préparé sa leçon serait heureux dans plus d'une occasion, d'avoir à sa disposition, sur-le-champ, et sans sortir de sa classe, un fait, un nom, une date, qui échappe à son souvenir, et qui fournirait la matière d'un rapprochement

heureux, ou d'une remarque utile. Ce désir, je le connais par ma propre expérience, et je me suis efforcé de le satisfaire pour ceux qui viennent après moi. C'est ce qui explique la présence d'un grand nombre de notes, que l'on trouverait superflues ou prématurées, si elles ne s'adressaient qu'aux élèves de sixième, ou si elles devaient être comprises directement par eux : elles supposent le commentaire du professeur, dont la parole, achevant ce qui n'a pu être qu'indiqué, en fera une leçon claire et précieuse pour le progrès de l'intelligence des élèves.

J. D.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR FÉNELON.

François de Salignac de La Motte Fénelon naquit le 6 août 1651, au château de Fénelon en Querci (Périgord), d'une famille également distinguée par son mérite et par l'antiquité de sa noblesse.

Il avait fait, sous les yeux de son père, des études fortes et brillantes, quoique rapides. Entraîné dès sa première jeunesse par une vocation naturelle vers l'état ecclésiastique, il vint étudier la théologie à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, où il reçut les ordres sacrés, et où il contracta des amitiés précieuses. Avant d'y entrer, « il avait, dit un illustre biographe, soutenu la même épreuve que Bossuet, en prêchant avec éclat à un âge où l'on est à peine un auditeur sérieux des prédications d'autrui [1]. »

Sa ferveur de néophyte le tourna vers les missions du Nouveau-Monde, mais la faiblesse de son tempérament et les craintes de sa famille l'en éloignèrent. Plus tard, il voulut se consacrer aux missions de l'Orient, où son âme pieuse et son esprit nourri de l'antiquité savante trouvaient un double attrait dans l'intérêt de la religion et dans les souvenirs de la Grèce profane [2]. Également

[1] *D'autrui.* Ils avaient tous deux quinze ans.

[2] *De la Grèce profane.* Voici comment il exprime ses espérances et son enthousiasme à l'idée de cette mission, dans une lettre écrite en 1676 : M. le cardinal de Beausset, son historien, la croit adressée à Bossuet, mais une note ajoutée sur l'original, par une main étrangère, donne lieu de penser qu'elle fut écrite au duc de Beauvilliers. (Voy. l'édit. des Sulpiciens.)—« La Grèce entière s'ouvre à moi ; le sultan effrayé recule ; déjà le Péloponnèse respire en liberté, et l'Église de Corinthe va refleurir : la voix de l'apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens transporté dans ces beaux

traversé dans ses désirs par les obstacles qui l'avaient arrêté une première fois, il se chargea pendant dix ans de l'instruction des nouvelles catholiques. Nous devons le traité de *l'Education des Filles* à ce long et modeste apostolat (1687). Fénelon cultivait déjà l'amitié toujours fidèle des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, et celle de Bossuet, qui devait se démentir plus tard d'une manière si cruelle et si funeste. Ce grand homme le désigna au choix du roi Louis XIV pour diriger une mission dans le Poitou. Il s'agissait de pacifier cette province agitée par

lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu. Mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fait le plan de sa république. Je monte au double sommet du Parnasse : je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les délices de Tempé. Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et aux beaux-arts, qui la regardent comme leur patrie?

> .....Arva, beata
> Petamus arva, divites et insulas.
>
> HORACE, *Épode* XVI, v. 41.

Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions du disciple bien-aimé ! ô heureuse Patmos, j'irai baiser sur ta terre les pas de l'apôtre, et je croirai voir les cieux ouverts ! Là je me sentirai saisi d'indignation contre le faux prophète qui a voulu développer les oracles du véritable, et je bénirai le Tout-Puissant, qui, bien loin de précipiter l'Eglise comme Babylone, enchaîne le dragon, et la rend victorieuse. Je vois déjà le schisme qui tombe, l'Orient et l'Occident qui se réunissent, l'Asie qui soupire jusqu'aux bords de l'Euphrate, et qui voit renaître le jour après une si longue nuit; la terre sanctifiée par les pas du Sauveur et arrosée de son sang, délivrée de ses profanateurs et revêtue d'une nouvelle gloire ; enfin les enfants d'Abraham épars sur la surface de toute la terre, et plus nombreux que les étoiles du firmament, qui, rassemblés des quatre vents, viendront en foule reconnaître le Christ qu'ils ont percé, et montrer à la fin des temps une résurrection. »

la révocation de l'édit de Nantes, et de ramener les protestants à la foi, d'où les persécutions les éloignaient tous les jours davantage. Fénelon mit pour condition qu'on éloignerait de lui la force militaire, trop souvent employée à cette époque, et, secondé par de pieux missionnaires, il calma les esprits alarmés ou aigris, et convertit par la douceur et la persuasion ceux que la crainte et la violence avaient aliénés.

Le succès de cette mission importante en décida une autre bien plus considérable : il fallait donner un précepteur au duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Ce prince, qui avait trouvé pour le Dauphin le génie et la vertu dans Bossuet et dans Montausier, ne fut pas moins heureux dans son nouveau choix. Malgré ses préventions et sa répugnance contre l'homme, le mérite l'emporta. Par les conseils de M^me^ de Maintenon et du duc de Beauvilliers, Louis partagea entre Fénelon et cet ami distingué la tâche difficile de former un roi (1689). L'histoire a constaté le succès des soins et des efforts de l'homme du monde et du saint prélat. Ils triomphèrent des défauts de la nature et de l'enivrement de la fortune, et à la place d'un enfant vicieux et indomptable, ils produisirent un prince vertueux, aimable et digne de commander.

Cette éducation eut d'ailleurs un grand résultat pour la gloire littéraire de la France : c'est à cette occasion que furent composés les *Dialogues des Morts*, les *Fables*, et surtout le *Télémaque*, un chef-d'œuvre!

Après cinq années passées à la cour auprès de son élève, « avec le plus irréprochable désintéressement, sans demander ni recevoir aucune grâce[1], » ce qui est une réponse victorieuse aux insinuations qu'on a voulu faire contre son caractère, Fénelon fut nommé par le roi à l'archevêché de Cambrai (1694). Ce moment de prospérité, qui couronnait l'œuvre glorieuse du maître par une récompense royale, allait être suivi d'un revers

[1] *Aucune grâce.* — M. Villemain, *Notice sur Fénelon.*

funeste. C'en était fait de la faveur royale, et Fénelon n'eut plus à opposer que les consolations de quelques amis fidèles et la conscience de sa vertu aux attaques d'ennemis habiles et puissants, à l'antipathie du roi, au naufrage de sa propre fortune, naufrage qui ne devait épargner que sa réputation, transmise sans tache à l'admiration de la postérité.

Une querelle religieuse, célèbre sous le nom de *quiétisme*, divisa Bossuet et Fénelon, et causa la perte de ce dernier. Il s'agissait de rêveries et d'exagérations mystiques au sujet de la grâce divine et du pur amour de Dieu. La cause première vint d'une femme *pieuse et folle*[1], Mme Guyon, d'abord persécutée, arrêtée, puis relâchée, accueillie, protégée par les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, et par Mme de Maintenon elle-même, sur qui elle exerçait les séductions irrésistibles de la vertu unie à une éloquence persuasive. Elle plut aussi naturellement à l'imagination vive et tendre de Fénelon, tandis que la raison sévère et rigoureuse de Bossuet s'alarma de ces vaines subtilités. Mme Guyon fut arrêtée de nouveau, et Fénelon sollicité de condamner lui-même cette hérésie. Peut-être aurait-il abandonné des opinions suspectes, quoiqu'elles lui fussent chères; mais il ne voulut pas trahir une femme malheureuse et dont il avait partagé les erreurs. L'apparition d'un livre fameux, les *Maximes des Saints sur la vie intérieure* (1697), acheva ce que son refus avait commencé. On y vit une défense indirecte du quiétisme, et il eut contre lui tous les ennemis secrets de sa fortune. Bossuet dénonça le livre au roi, et exigea de son auteur un désaveu solennel. Fénelon en appela au jugement du Saint-Siége; une polémique éloquente, favorisée par les lenteurs du pape, qui n'osait condamner un prélat illustre, s'engagea entre les deux grands hommes. Les attaques et les réponses se multiplièrent avec un égal talent, et plus tard Bossuet, comparant les *mauvaises nuits* que Turenne fit passer au roi d'Espa-

[1] *Pieuse et folle* M. Villemain, *Notice sur Fénelon.*

gne, aux longues veilles que lui coûtait la réfutation des apologies de Fénelon, avouait qu'un jour de travail de son adversaire le condamnait lui-même à plusieurs semaines d'étude. Enfin la censure de la cour de Rome, adoucie par les délais et par les formes, termina cette déplorable querelle, où Fénelon n'avait tout au plus d'autre tort que l'exagération de l'amour de Dieu.

Sur son refus de se soumettre, Fénelon abandonné par M^me^ de Maintenon et pleuré de son élève, avait reçu l'ordre de quitter la cour et s'était retiré dans son diocèse. Il se hâta d'obéir au bref du pape, si longtemps suspendu, et désavoua lui-même son livre dans un mandement d'une simplicité touchante[1]. Si sa disgrâce n'avait pas été irrévocable, et que cette soumission modeste et l'exercice de toutes les vertus épiscopales eussent pu fléchir la colère du roi, un nouveau fait aurait suffi pour la rendre à jamais implacable. Le *Télémaque*, composé quelques années auparavant pour l'instruction du duc de Bourgogne, fut livré au public par un secrétaire infidèle (1699). La malignité s'en empara pour le travestir en satire du règne de Louis XIV. Supprimé en France, il fut reproduit à l'étranger et accueilli avec avidité par l'Europe jalouse du grand roi.

Ce prince, on le sait, n'avait jamais aimé Fénelon : l'éblouissante facilité de son élocution lui déplaisait, à lui jaloux de toutes les gloires ; il ne comprenait pas, ou il craignait l'austérité de ses principes politiques, et l'épithète de *bel esprit chimérique* avait exprimé ce dou-

[1] *D'une simplicité touchante...* « Nous adhérons à ce bref, disait-il, mes très-chers frères, simplement, absolument, et sans ombre de restriction... Nous nous consolerons de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification, n'en soit point affaibli... C'est donc de tout notre cœur que nous vous exhortons à une soumission sincère et à une docilité sans réserve, de peur qu'on n'altère insensiblement la simplicité de l'obéissance pour le Saint-Siége, dont nous voulons, moyennant la grâce de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie. »

ble mécontentement. Il fut donc heureux d'ajouter le reproche odieux d'ingratitude aux torts qu'il lui imputait, et il ne pardonna ni le livre, ni surtout le succès de l'œuvre, qu'il regardait comme une injure personnelle.

Dès-lors, « la sainteté des anciens évêques, la sévérité de la primitive Eglise, la douceur de la plus indulgente vertu, le charme de la plus séduisante politesse, » l'empressement, l'ardeur à remplir les devoirs les plus humbles du saint ministère, une infatigable bonté, une inépuisable charité, remplirent les quinze dernières années de l'archevêque, renfermé au milieu du troupeau qu'il sanctifiait. Le catéchisme des petits enfants, l'instruction des clercs de son séminaire, la prédication dans la chaire de son église, étaient pour lui des soins constants, parmi lesquels une occasion solennelle, le sacre de l'électeur de Cologne, lui fit retrouver les accents de la plus belle éloquence.

Au milieu d'un hiver rigoureux (1709) et des revers d'une campagne désastreuse pour la France (1711), il eut à exercer de plus hautes vertus, et son âme s'y montra tout entière. En même temps qu'il soulageait les populations flamandes ruinées par la guerre et la famine, en même temps qu'il prodiguait des secours aux blessés et aux malades des deux armées, sa sagesse, la noblesse de son caractère et de son langage, exerçaient au profit de la France, sur les généraux ennemis, admirateurs de son génie et de sa vertu, une autorité dont il n'est peut-être pas un seul exemple dans l'histoire.

Cette âme si tendre et si affectueuse, si *sensible aux amitiés de la terre*, devait survivre à tous ses amis : il perdit successivement son élève fidèle et chéri, le duc de Bourgogne, mort à 29 ans, le duc de Beauvilliers, le duc de Chevreuse, tous les confidents de son cœur. Aussi « tous ses liens étaient rompus, rien ne l'attachait plus à la terre, » quand la mort, hâtée par une commotion violente qu'il ressentit dans un accident de voyage, pendant une visite épiscopale, vint l'enlever lui-même,

à 64 ans, le 7 janvier 1715, quelques mois avant Louis XIV. Telle fut la vie de ce grand homme, marquée partout par de beaux ouvrages et par de bonnes actions.

Il nous reste à rappeler les jugements de ses contemporains et de la postérité sur son caractère et sur son génie. Voici comment le peint d'Aguesseau, juge calme et impartial, modéré, même dans l'admiration, par une sagesse éclairée :

« L'abbé de Fénelon, depuis archevêque de Cambrai, était d'un commerce délicieux, l'un de ces hommes rares destinés à faire époque dans leur siècle, et qui honorent autant l'humanité par leurs vertus, que les lettres par leurs talents ; un homme facile, brillant, dont le caractère était une imagination féconde, gracieuse et dominante, sans faire sentir sa domination. Son éloquence avait en effet plus d'insinuation que de véhémence ; et il régnait autant par les charmes de son élocution, que par la supériorité de ses talents ; se mettant au niveau de tous les esprits, et ne disputant jamais, paraissant même céder aux autres dans le temps où il les entretenait. Les grâces coulaient de ses lèvres, et il semblait traiter les plus grands sujets, pour ainsi dire, en se jouant ; les plus petits s'ennoblissaien sous sa plume, et il eût fait naître des fleurs du sein des épines. Une noble singularité répandue sur toute sa personne, et je ne sais quoi de sublime dans le simple ajoutaient à son caractère un certain air de prophète. Le tour nouveau, sans être affecté, qu'il donnait à ses expressions, faisait croire à bien des gens qu'il possédait toutes les sciences, comme par inspiration. On eût dit qu'il les avait inventées, plutôt qu'il ne les avait apprises. Toujours original, toujours créateur, n'imitant personne et paraissant lui-même inimitable.... »

Saint-Simon, observateur sévère et passionné de la cour, laisse échapper, malgré l'esprit de parti, et des préventions violentes, à travers une censure âpre et ma-

ligne, à travers les emportements de l'orgueil, des éloges d'autant plus précieux qu'ils ne sont pas suspects.

« Ce prélat, dit-il, était un grand homme maigre, bien fait, avec un grand nez des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai vu aucune qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient pas. Elle avait de la gravité et de la galanterie[1], du sérieux et de la gaîté. Elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur. Ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il fallait faire un effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. »

« Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations. Avec cela il avait une éloquence naturelle, douce, fleurie ; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée ; une élocution facile, nette, agréable ; un air de clarté, de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus obscures. Avec cela, un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise, et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver... Sa passion était de plaire, et il avait autant de soin de captiver les valets que les maîtres, et les plus petites gens que les personnages. Il avait pour cela des

[1] *De la galanterie*, synonyme de *grâce* ; mot peut usité aujourd'hui dans ce sens.

talents faits exprès, une douceur, une insinuation, des grâces naturelles et qui coulaient de source, un esprit facile, ingénieux, fleuri, agréable, dont il tenait pour ainsi dire le robinet[1], pour en verser la qualité et la quantité exactement convenables à chaque chose et à chaque personne. Il se proportionnait et se faisait tout à tous; une figure fort singulière, mais noble, frappante, perçante, attirante, un abord facile à tous, une conversation aisée, légère et toujours décente; un commerce enchanteur; une piété facile, égale, qui n'effarouchait point et se faisait respecter; une libéralité bien entendue; une magnificence qui n'insultait point, et qui se versait sur les officiers et les soldats, qui embrassait une vaste hospitalité, et qui, pour la table, les meubles et les équipages, demeurait dans les justes bornes de sa place; également officieux et modeste, secret dans les assistances qui se pouvaient cacher, et qui étaient sans nombre; leste et délié sur les autres jusqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les donnait, et à le persuader; jamais empressé, jamais de compliments, mais une politesse qui, en embrassant tout, était toujours mesurée et proportionnée, en sorte qu'il semblait à chacun qu'elle n'était que pour lui, avec cette précision dans laquelle il excellait singulièrement. Adroit surtout dans l'art de porter les souffrances, il en usurpait un mérite qui donnait tout l'éclat au sien, et qui en portait l'admiration et le dévouement pour lui dans le cœur de tous les habitants des Pays-Bas quels qu'ils fussent, et de toutes les dominations qui les partageaient, dont il avait l'amour et la vénération. Il jouissait, en attendant un autre genre de vie, qu'il ne perdit jamais de vue, de toute la douceur de celle-ci, qu'il eût peut-être regrettée dans l'éclat, après lequel il soupira toujours, et il en jouissait avec une paix si apparente, que, qui n'eût su ce qu'il avait été et ce qu'il pouvait devenir encore, aucun même de ceux qui l'approchaient le plus, et qui

[1] *Le robinet.* Comparaison familière mais très-juste.

le voyaient avec le plus de familiarité, ne s'en serait jamais aperçu. »

Il suffit d'opposer à ces accusations d'ambition secrète la vie tout entière de Fénelon. On n'y trouve aucune conviction, aucune pensée trahie en vue de l'intérêt, aucune transaction, aucun sacrifice fait à cette *passion de plaire* et de réussir. Tout ce qu'on a pu dire, c'est qu'il se réservait pour le règne suivant, sans doute parce qu'il ne fit rien pour briller dans le règne actuel: l'ambition n'est pas si patiente, et il est plus facile d'expliquer une telle conduite par la modération. Quant à l'homme de génie et à l'écrivain, la critique n'a jamais songé à l'attaquer d'aucun côté: ici l'admiration est unanime, et sans aucune restriction.

Au milieu des éloges nombreux que nous pourrions citer, nous choisissons l'appréciation d'un juge dont l'autorité suffirait à consacrer la renommée de l'écrivain.

« Quoique Fénelon ait beaucoup écrit, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur. Tous ses ouvrages furent inspirés par les devoirs de son état, par ses malheurs ou ceux de la patrie. La plupart échappèrent, à son insu, de ses mains, et ne furent connus qu'après sa mort.... Comme le style, suivant l'expression d'un ancien, est la physionomie de l'âme, tous ses ouvrages, marqués d'une telle empreinte, ont quelque chose de rare et de touchant. »

« Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire; c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime, comme il la sent, du fond de son âme. Et, quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases faites avec plus d'effort paraissent enfermer plus de pensées, quoique la diction savante, énergique, de Rousseau, paraisse à bien des juges le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénelon, plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux. » M. VILLEMAIN. J. D.

MORCEAUX CHOISIS

DE

FÉNELON.

I. L'OLYMPE.

Vénus [1] monte vers l'éclatant Olympe [2], où les dieux étaient assemblés auprès du trône de Jupiter [3]. De ce lieu ils aperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds; ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boue [4]; les mers immenses ne leur paraissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de boue est un peu détrempé : les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue; les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce morceau de boue. Les immortels [5]

[1] *Vénus*, déesse de la beauté, naquit, selon les uns de Jupiter et de Dione, selon les autres de l'écume de la mer, ce qui la fit appeler Ἀφροδίτη (ἀφρός, écume).

[2] *L'Olympe*, montagne célèbre qui sépare la Thessalie de la Macédoine. Les anciens en faisaient le séjour des dieux.

[3] *Jupiter*, le père et le maître des dieux et des hommes, dans la religion des Grecs et des Romains, était fils de Saturne et de Rhée.

[4] *Comme un petit amas de boue.* Comparaison très-simple, presque triviale, tant elle est vraie, et dont tous les traits peignent parfaitement la faiblesse misérable de l'univers en comparaison de la Divinité.

[5] *Les immortels* .. C'est parce qu'ils sont *immortels*, qu'ils

rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les faibles mortels, et elles leur paraissent des jeux d'enfants. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paraît à ces suprêmes divinités que misère et faiblesse.

C'est dans cette demeure si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile. Ses yeux percent jusque dans l'abîme, et éclairent jusque dans les derniers replis des cœurs: ses regards doux et sereins répandent le calme et la joie dans tout l'univers; au contraire, quand il secoue sa chevelure [1], il ébranle le ciel et la terre. Les dieux même [2], éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement. (*Télémaque* [3], l. IX.)

---

2. L'ILE ET LA GROTTE DE CALYPSO [4].

On arrive à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une

rient des projets des *mortels*. L'opposition de ces deux mots complète l'idée.

[1] *Il secoue sa chevelure*, etc. Détail emprunté aux poëtes grecs et latins.

Ἀμβροσίαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος
κρατὸς ἄπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.
HOMÈRE, *Iliade*, Α v. 529,

Annuit, et totum nutu tremefecit Olympum.
VIRG. *Enéide*, l. IX, v. 106.

[2] *Les dieux même: Même* est ici adverbe. C'est comme s'il y avait: *même les dieux*.

[3] *Télémaque*, fils d'Ulysse et de Pénélope, héros du poëme célèbre composé par Fénelon pour l'instruction du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV: Les voyages de Télémaque à la recherche de son père, tel est le sujet.

[4] *Calypso*, fille d'Atlas ou de l'Océan, habitait, suivant

apparence de simplicité rustique[1], tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyait ni or ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues : cette grotte était taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne[2], qui étendait ses branches souples également de tous côtés. Les doux zéphirs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur : des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes[3] et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal : mille fleurs naissantes émaillaient[4] les tapis verts[5] dont la grotte était environnée. Là, on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or[6], et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums; ce bois

Homère, Ogygie, île voisine des côtes de l'Italie; elle y reçut Ulysse, jeté par la tempête, et l'y retint sept ans; la tempête vient d'y jeter également Télémaque et Mentor.

[1] *Avec une apparence.* Emploi remarquable de la préposition *avec*: elle équivaut ici à *malgré*. En latin, la préposition *in* rend cette nuance. *In summa copia oratorum, nemo tamen*, etc... Malgré cette foule d'orateurs, personne, etc.

[2] *Tapissée.* Expression figurée; le feuillage de la vigne la couvrait comme un tapis.

[3] *Amarante*, fleur rouge qui a donné son nom à une nuance de cette couleur.

[4] *Émaillaient.* Produisaient par leurs couleurs variées le même effet que l'émail.

[5] *Tapis verts.* Figure très-hardie, pour dire *les gazons verts :* elle est préparée par le verbe *tapisser* employé plus haut. Du reste ce terme est devenu technique, et la grande pelouse du jardin de Versailles ne se nomme pas autrement que *le Tapis-Vert.*

[6] *Des pommes d'or*, c'est-à-dire de couleur d'or; ces arbres sont les orangers.

semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit[1] que les rayons du soleil ne pouvaient percer : là, on n'entendait jamais que le chant de oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie.

La grotte de la déesse était sur le penchant d'une colline : de là on découvrait la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement[2] irritée contre les rochers, où elle se brisait en gémissant et élevant[3] ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyait une rivière où se formaient[4] des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers, qui portaient leurs têtes superbes[5] jusque dans les nues. Les divers canaux qui formaient ces îles semblaient se jouer dans la campagne : les uns roulaient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avaient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenaient sur leurs pas comme pour remonter vers leur source, et semblaient ne pouvoir

[1] *Formait une nuit.* Expression elliptique qui signifie *une obscurité semblable à celle de la nuit.*

[2] *Follement.* Mot qui prête à la mer un sentiment très-juste, puisque, se brisant contre les rochers sans les ébranler, elle continue à le faire, comme ferait un fou.

[3] *En gémissant et élevant.* C'est le goût et l'oreille qui décident s'il faut répéter ou non la préposition *en* devant chaque gérondif; toutefois plus ordinairement elle se répète. *Gram. des Gram.*, IIe éd., p. 720.

[4] *Se formaient.* Verbe réfléchi qui exprime ici un état et non une action; elles ne se formaient pas, elles étaient formées, elles existaient.

[5] *Superbes,* orgueilleuses, du latin *superbus*, c'est le vrai sens de ce mot; il ne signifie *riche, brillant*, que dans un langage vulgaire.

quitter ces bords enchantés[1]. On apercevait de loin des collines et des montagnes qui se perdaient[2] dans les nues, et dont la figure bizarre formait un horizon à souhait pour le plaisir des yeux[3]. Les montagnes voisines étaient couvertes de pampre vert qui pendait en festons : le raisin plus éclatant que la pourpre, ne pouvait se cacher sous les feuilles, et la vigne était accablée sous son fruit[4]. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres, couvraient la campagne, et en faisaient un grand jardin[5]. (*Télémaque,* l. I.)

[1] *Enchantés.* Embellis par les enchantements d'une puissance supérieure. C'est à tort qu'on voudrait l'employer comme synonyme de ravi, charmé.

[2] *Se perdaient.* Mot figuré, pour dire : disparaissaient.

[3] *Un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Horizon*, du grec ὁρίζω, borner; l'espace de ciel, de terre ou de mer qu'embrasse notre vue, et par lequel elle est bornée. — *A souhait*, locution très-précise : tel qu'on peut le souhaiter. — *Pour le plaisir des yeux.* Charmante expression, au lieu du verbe, pour *réjouir* les yeux. Racine dit mieux encore en l'appliquant par apposition à Iphigénie elle-même :

> C'est moi qui si longtemps, *le plaisir de vos yeux*,
> Vous ai fait de ce nom [de père] remercier les Dieux.
>
> *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

[4] *Etait accablée*, etc., le sens est littéral et sans exagération. Les poëtes emploient toujours la même expression pour peindre cette image : nous la retrouverons souvent dans Télémaque.

[5] Il faut remarquer le ton poétique de cette description et y signaler surtout l'emploi des figures. La différence matérielle qui sépare la comparaison des figures que nous comprendrons sous le nom général de *métaphore*, c'est, dans ces dernières, la suppression des termes de comparaison, *comme*, *semblable*, *ainsi que*, etc. : *tapissée*, *émaillaient*, *tapis verts*, *pommes d'or*, *nuit*, *têtes*, voilà des métapho-

3. CORTÉGE D'AMPHITRITE [1].

Nous aperçumes des dauphins couverts d'une écaille qui paraissait d'or et d'azur. En se jouant, ls soulevaient les flots avec beaucoup d'écume. .près eux venaient des tritons [2] qui sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer; leurs yeux étaient enflammés, et leurs bouches étaient fumantes. Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure; elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étaient d'or. Ce char semblait voler sur la surface des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageaient [3] en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules et flottaient au gré du vent. La déesse tenait d'une main un sceptre d'or pour commander

res. *Aussi* claires que le cristal, *semblait* couronner, *comme* une *glace*, *comme* des montagnes, *semblaient* se jouer, sont des comparaisons.

[1] *Amphitrite*, déesse de la mer, fille de Nérée ou de l'Océan, et de Doris, épouse de Neptune.

[2] *Tritons*, dieux marins subalternes, représentés avec un buste et une tête d'homme, mais le bas du corps terminé en forme de poisson. Frères ou fils de Triton leur homonyme, fils de Neptune et d'Amphitrite, ou, selon de plus vieilles traditions, de l'Océan. Leur fonction ordinaire est celle qu'ils remplissent ici. — *Conque*, espèce de coquille.

[3] *Une foule de nymphes nageaient.* Le sujet est ici non le substantif partitif, mais le dernier substantif qui fait l'action marquée par le verbe. Gram. des gram., 2e éd. p 591

aux vagues, de l'autre elle portait sur ses genoux le petit dieu Palémon son fils pendant à sa mamelle. Elle avait un visage serein et une douce majesté qui faisait fuir les vents séditieux [1] et toutes les noires tempêtes. Les tritons conduisaient les chevaux, et tenaient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char; elle était à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs [2] qui s'efforçaient de la pousser de leurs haleines. On voyait au milieu des airs Eole [3] empressé, inquiet et ardent: son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenaient en silence les fiers aquilons [4] et repoussaient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et un reflux de l'onde amère [5], sortaient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse [6]. (*Télémaque*, l. IV.)

[1] *Séditieux*... Les tempêtes et les vents violents sont des sujets rebelles de Neptune et d'Amphitrite.

[2] *Zéphyrs*. La fable personnifiait sous ce nom le vent d'ouest, vent doux et léger. Il était fils d'Eole, dieu des vents et de l'Aurore.

[3] *Eole*, fils de Jupiter et de Ménalippe, dieu des vents. Il régnait sur les îles appelées *Vulcaniennes* ou *Eoliennes*, c'est-à-dire les sept îles Lipari, situées dans la mer Tyrrhénienne au N de la Sicile.

[4] *Aquilon*, vent du nord, violent et impétueux.

> Tout vous est *aquilon*, tout me semble *zéphyr*.
> LA FONTAINE, l. I, fabl. 22.

[5] *L'onde amère*. *Amère*, à cause de sa saveur salée.

[6] Les tableaux allégoriques de ce genre ont été reproduits souvent par la poésie comme par la peinture. La piece d'eau appelée le char de Neptune, dans le jardin de Versailles, à l'extrémité du Tapis vert, les, réalise à la vue.

4. APOLLON BERGER.

APOLLON [1] indigné de ce que Jupiter [2] par ses foudres troublait le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes [3] qui forgeaient les foudres, et il les perça de ses flèches. Aussitôt le mont Etna [4] cessa de vomir des tourbillons de flammes; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui, frappant l'enclume, faisaient gémir les profondes cavernes de la terre et les abîmes de la mer: le fer et l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençaient à se rouiller. Vulcain [5], furieux, sort de sa fournaise : quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe [6]: il arrive, suant et couvert d'une noire poussière, dans l'assemblée des dieux; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre

[1] *Apollon* ou Phœbus, fils de Jupiter et de Latone, frère jumeau de Diane ou la Lune, dieu du soleil et de la lumière, des arts et des lettres; c'est comme dieu de la lumière qu'il s'indigne de ce que Jupiter trouble la sérénité du ciel. D'autres disent qu'Apollon tua les Cyclopes pour venger la mort d'Esculape, dieu de la médecine, son fils, frappé de la foudre.

[2] *Jupiter*. Voy. n° 1, l'*Olympe*, page 1, note 3.

[3] *Les Cyclopes*, ainsi nommés parce qu'ils n'avaient qu'un seul œil placé au milieu du front (κύκλος , cercle, ὄψ, vue), géants, fils du Ciel et de la Terre; ils habitaient la Sicile ou Lemnos, où ils forgeaient la foudre sous les ordres de Vulcain.

[4] *Etna* ou Gibel, célèbre volcan de la Sicile, au N.-E., dans la province de Catane, haut de 3,350 mètres; la fable y plaçait les forges de Vulcain.

[5] *Vulcain*, dieu du feu, fils unique de Jupiter et de Junon: Jupiter indigné de sa laideur, le précipita du ciel; il tomba dans l'île de Lemnos et resta boiteux.

[6] *L'Olympe*, voy. n° 1, l'*Olympe*, note 2.

Apollon, le chasse du ciel, et le précipite sur la terre[1]. Son char vide[2] faisait de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons.

Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète[3]. Il jouait de la flûte; et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusque-là ils avaient mené une vie sauvage et brutale; ils ne savaient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait et faire des fromages : toute la campagne était comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre la vie agréable. Il chantait les fleurs dont le printemps se couronne[4], les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas[5]. Puis il chantait les délicieuses nuits de l'été, où les zéphyrs rafraîchissent les hommes,

[1] *Le précipite*, L'emploi du présent de l'indicatif au lieu du parfait, dans ces dernières phrases, donne plus de vivacité au récit. C'est un procédé ordinaire de la narration.

[2] *Son char vide.* Fiction qui repose sur le phénomène des jours et des nuits : on sait qu'il est le résultat du mouvement diurne de rotation de la terre sur elle-même, et que la nuit est le moment où nous nous trouvons placés de telle sorte que la terre nous sépare du soleil.

[3] *Admète*, roi de Phères en Thessalie, parent de Jason et l'un des Argonautes.

[4] *Se couronne*, expression figurée qui personnifie le printemps; c'est-à-dire les fleurs qui font l'ornement de cette saison.

[5] *Naît sous ses pas.* Expression hyperbolique, c'est-à-dire exagérée, pour dire qu'elle naît rapidement. *Sous ses pas*, continue la personnification du printemps.

et où la rosée désaltère la terre. Il mêlait aussi dans ses chansons les fruits dorés [1] dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la folâtre jeunesse danse auprès du feu. Enfin il représentait les forêts sombres qui couvrent les montagnes et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer [2] au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux.

Les bergers, avec leurs flûtes, se virent [3] bientôt plus heureux que les rois; et leurs cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés [4]. Les jeux, les ris, les grâces, suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des fêtes : on n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrs [5] qui se jouaient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher, ou les chansons que les Muses [6] inspiraient

[1] *Dorés*, métaphore : les moissons couleur d'or dans leur maturité.

[2] *Semblent se jouer*. Voir dans la *Description de l'île et de la grotte de Calypso*, nº 2, page 4, la même expression.

[3] *Se virent*. Verbe explétif, au lieu de *furent;* il ne faut pas en abuser.

[4] *Dorés*, est pris ici dans son sens propre.

[5] *Zéphyrs*. Voy. nº 3, le *Cortége d'Amphitrite*, p. 7, note 2.

[6] *Les Muses*, déesses des sciences et des arts ; la Fable les fait filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la mémoire, fiction ingénieuse qui montre l'influence de cette faculté sur l'étude. Les muses étaient au nombre de neuf : Clio muse de l'histoire, Thalie de la comédie, Melpomène de la tragédie, Erato de l'élégie, Calliope de l'épopée, Uranie de l'Astronomie, Polymnie de l'éloquence et de la poésie lyrique, Terpsichore de la danse, et Euterpe de la musique;

aux bergers qui suivaient Apollon. Ce dieu leur enseignait à remporter le prix de la course et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les dieux même [1] devinrent jaloux des bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe [2]. (*Télémaque*, l. II.)

---

5. LES ARMES DE TÉLÉMAQUE.

Minerve [3] les avait fait faire à Vulcain [4] dans les cavernes fumantes du mont Etna [5].

Ces armes étaient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil. On y voyait Neptune [6] et Pallas [7] qui disputaient entre eux à

Apollon présidait à leurs réunions : elles habitaient le Parnasse, l'Hélicon, et d'autres montagnes de la Grèce ; les fontaines de Castalie et d'Hippocrène leur étaient consacrées. Pégase, cheval ailé était leur monture.

[1] *Les Dieux même.* Voy. n° 1, l'*Olympe*, page 2, note 2.

[2] La poésie, et même l'histoire des temps anciens attribuent ainsi au pouvoir de la musique l'origine de la civilisation : témoins Orphée en Thrace et Amphion à Thèbes.

Silvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus ;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones :
Dictus et Amphion, thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet.

HORACE, *Art poét.*, v. 391, éd. class. de M. A. de Wailly.

[3] *Minerve* ou *Pallas*, fille de Jupiter, du cerveau duquel elle sortit tout armée. Elle était la déesse de la Sagesse, des Arts et de la Guerre.

[4] *Vulcain.* Voy. n° 4, *Apollon Berger*, page 8, note 5.

[5] *L'Etna. Ibid*, note 4.

[6] *Neptune*, Dieu des Mers, fils de Saturne et de Rhée, frère de Jupiter, de Pluton et de Junon, époux d'Amphitrite.

[7] *Pallas*, voy. la note 3 de cette page.

qui aurait la gloire de donner son nom à une ville naissante [1]. Neptune de son trident [2] frappait la terre, et on en voyait sortir un cheval fougueux : le feu [3] sortait de ses yeux et l'écume de sa bouche; ses crins flottaient au gré du vent, ses jambes souples et nerveuses se repliaient avec vigueur et légèreté : il ne marchait point, il sautait à force de reins, mais avec tant de vitesse, qu'il ne laissait aucune trace de ses pas : on croyait l'entendre hennir.

D'un autre côté, Minerve donnait aux habitants de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avait planté : le rameau auquel pendait son fruit, représentait la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval était l'image. La déesse demeurait victorieuse par ses dons simples et utiles, et la superbe Athènes portait son nom [4].

On voyait aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux-arts, qui étaient des enfants tendres [5] et ailés : ils se réfugiaient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars [6], qui ravage tout, comme les agneaux bêlants se réfugient sous leur mère à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante et enflammée s'é-

[1] *Une ville naissante.* Athènes, fondée par Cécrops, l'an 1643 avant J.-C.

[2] *Trident*, fourche à trois pointes, *tribus dentibus*, sceptre de Neptune.

[3] *Le feu*, expression figurée, unie à une autre prise dans son sens propre, l'*écume*.—Même alliance, dernière ligne de cette page : d'une gueule *béante* et *enflammée*.

[4] *Portait son nom.* Minerve, en grec, se nomme Ἀθήνη.

[5] *Tendres*, d'un *âge* tendre : en ce sens, on trouve rarement ce mot seul.

[6] *Mars*, Dieu de la Guerre, fils de Jupiter et de Junon

lance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux et irrité, confondait par l'excellence de ses ouvrages, la folle témérité d'Arachné[1], qui avait osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries : on voyait cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguraient et se changeaient en araignée.

Auprès de cet endroit paraissait encore Minerve, qui, dans la guerre des Géants[2], servait de conseil à Jupiter même, et soutenait tous les autres dieux étonnés. Elle était aussi représentée, avec sa lance et son égide, sur les bords du Xanthe et du Simoïs[3], menant Ulysse[4] par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillants capitaines troyens et du redoutable Hector[5] même; enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine[6] qui devait en une seule nuit renverser l'empire de Priam.

[1] *Arachné*, fille d'Idomon, de Colophon, en Lydie. Minerve, pour punir son audace, la frappa de sa navette à la tête, et la changea en araignée.

[2] *La guerre des Géants.* Les Géants, fils de la Terre, êtres fabuleux, d'une taille colossale, tentèrent de détrôner Jupiter.—*Conseil*... signifie ici conseiller, par extension de la chose à la personne.

[3] *Le Xanthe* ou Scamandre, fleuve de la Troade. Il sortait du mont Ida, et tombait dans la mer Egée près du promontoire de Sigée. - Le *Simoïs*, sorti aussi de l'Ida, se jetait dans le Xanthe.

[4] *Ulysse*, roi d'Ithaque, renommé par sa valeur, sa sagesse et son éloquence.

[5] *Hector*, fils de Priam, roi de Troie, le plus redoutable des guerriers troyens, fut tué par Achille.

[6] *Cette fatale machine.* Les Grecs, las de la longueur du siége de Troie, feignirent de se retirer, mais ils construisirent un grand cheval de bois, où ils renfermèrent l'élite de leurs guerriers, avec Ulysse pour chef : ils le laissèrent sur le rivage comme une offrande à Minerve. Les Troyens eurent

D'un autre côté, le bouclier représentait Cérès [1] dans les fertiles campagnes d'Enna qui sont au milieu de la Sicile. On voyait la déesse qui rassemblait les peuples épars çà et là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tombaient des arbres. Elle montrait à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentait une charrue, et y faisait atteler des bœufs. On voyait la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue ; puis on apercevait les moissons dorées [2] qui couvraient ces fertiles campagnes : le moissonneur, avec sa faux, coupait les doux fruits de la terre, et se payait de toutes ses peines. Le fer, destiné ailleurs à tout détruire, ne paraissait employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance et qu'à faire naître tous les plaisirs.

Les Nymphes [3], couronnées de fleurs, dansaient ensemble dans une prairie, sur le bord d'une rivière, auprès d'un bocage : Pan [4] jouait de la flûte, les Faunes et les Satyres [5] folâtres sautaient dans un coin. Bacchus [6] y paraissait aussi, cou-

l'imprudence de l'introduire dans leur ville, en faisant même à cet effet une brèche à leurs murs. Ainsi introduits, Ulysse et les siens ouvrirent la ville aux Grecs revenus pendant la nuit.

[1] *Cérès*, déesse des Moissons et de l'Agriculture, fille de Saturne et de Cybèle.

[2] *Dorées*. Voy. n° 4, *Apollon berger*, page 10, note 1.

[3] *Les Nymphes*, divinités secondaires, préposées aux prairies, aux bois et aux eaux, etc.

[4] *Pan*, fils de Jupiter et de Calisto, présidait aux troupeaux et aux pâturages

[5] *Les Faunes et les Satyres*, dieux champêtres, représentés avec des cornes et des pieds de bouc.

[6] *Bacchus*, dieu du vin, fils de Jupiter et de Sémélé,

ronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse[1], et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres et de plusieurs grappes de raisin. C'était une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant : il était tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne[2], lorsqu'il la trouva seule, abandonnée, et abîmée dans la douleur, sur un rivage inconnu.

Enfin, on voyait de toutes parts un peuple nombreux; des vieillards qui allaient porter dans les temples les prémices de leurs fruits[3], des jeunes hommes qui revenaient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée : les femmes allaient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfants qu'elles caressaient. On voyait aussi des bergers qui paraissaient chanter, et quelques-uns dansaient au son du chalumeau[4]. Tout représen-

princesse thébaine. Sa mère étant morte pendant qu'elle le portait dans son sein, Jupiter prit l'enfant, l'enferma dans sa cuisse, et l'y garda jusqu'au moment marqué pour sa naissance.

[1] *Thyrse*, lance entourée de feuilles de vigne et de lierre : c'était le sceptre de Bacchus.

[2] *Ariadne*, Fille de Minos et de Pasiphaé, aima Thésée, qui était venu en Crète pour combattre le Minotaure : elle l'aida à vaincre ce monstre, en lui donnant un peloton de fil qui le guida dans les détours du Labyrinthe. Thésée emmena Ariadne avec lui, mais bientôt l'ingrat l'abandonna dans l'île de Naxos, où Bacchus la rencontra et l'épousa.

[3] *Les prémices*, etc. C'est un usage touchant de toutes les religions, d'offrir à la divinité les prémices des moissons et des fruits.

Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs, dans leurs mains, portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces *prémices*.

RACINE, *Athalie*, acte I, sc. 1.

[4] *Chalumeau* (*calamus*), flûte faite de roseaux, dont Pan fut l'inventeur.

tait la paix, l'abondance et les délices : tout paraissait riant et heureux. On voyait même dans les pâturages des loups se jouer au milieu des moutons : le lion et le tigre, ayant quitté leur férocité, paissaient avec les tendres agneaux; un petit berger les menait ensemble sous sa houlette : et cette aimable peinture rappelait tous les charmes de l'âge d'or[1]. (*Télémaque,* l. XVII.)

---

6. DESCENTE AUX ENFERS.

Télémaque entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'était pas éloigné du camp : on l'appelait *Achérontia* [2], à cause [3] qu'il y avait en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendait sur les rives de l'Achéron [4], par lequel

[1] *L'âge d'or.* Les anciens partageaient l'existence du monde en quatre âges successivement moins purs l'un que l'autre ; l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, et l'âge de fer (Ovide Métamorphoses); l'âge d'or était le règne de Saturne, siècle fortuné, où la terre produisait toutes sortes de biens sans être cultivée, et où tous les hommes vivaient en commun dans une parfaite union.—Cette description est imitée de celle qu'Homère fait au XVIII[e] chant de l'*Iliade*, des armes fabriquées par Vulcain pour Achille, sur la demande de Thétis, sa mère. Virgile s'est inspiré de la même idée, au VIII[e] chant de l'*Enéide*, pour décrire les armes et particulièrement le bouclier d'Enée, ouvrage du même dieu, et données par Vénus à son fils. Les tableaux des armes d'Achille sont ceux de la civilisation naissante. Le bouclier d'Enée représente les principaux traits de l'histoire de Rome, et surtout, par une flatterie délicate, la bataille d'Actium et le triomphe d'Auguste.

[2] *Achérontia* était une ville de la Pouille, située sur une montagne, à l'extrémité de l'Italie méridionale.

[3] *A cause que.* Locution qui a vieilli... parceque.

[4] *L'Achéron.* La fable en faisait un fleuve des enfers. Ce

.es Dieux même [1] craignent de jurer [2]. La ville était sur un rocher, posée comme un nid [3] sur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher on trouvait la caverne, de laquelle les timides [4] mortels n'osaient approcher; les bergers avaient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais stygien [5], qui s'exhalait sans cesse par cette ouverture, empestait l'air. Tout autour il ne croissait ni herbe ni fleurs; on n'y sentait jamais les doux zéphyrs ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne [6]: La terre, aride, y languissait; on y voyait seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes [7]. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusait [8] aux laboureurs ses moissons dorées.

nom est commun à deux fleuves, l'un en Epire, l'autre dans l'Italie méridionale; un bras du Nil, au S. de Memphis, le portait aussi. De même on distingue trois marais Achérontiens, l'un en Epire, l'autre en Egypte, et le troisième, aujourd'hui nommé le Lac Fusaro, dans la Campanie, près de Baies, entre Misène et Cumes.

[1] *Les dieux même.* Voy. nº 1, l'*Olympe*, page 2, note 2

Di cujus jurare timent et fallere numen.
VIRG., *Enéide*, l. VI, v. 324.

[2] *Craignent de jurer.* C'est le Styx dont le nom était pour les dieux un serment irrévocable; on conçoit que Fénelon étende ce privilége à l'Achéron.

[3] *Posée comme un nid.* Comparaison très-pittoresque.

[4] *Timides.* Epithète de circonstance, indique ici un état passager et non habituel, il est synonyme d'effrayé.

[5] *Marais stygien.* Le Styx lui-même, fleuve des enfers, dont les eaux, selon les uns étaient glacées, selon les autres vénéneuses; son nom vient de στυγέω haïr.

[6] *On n'y sentait*, etc. *Sentir* s'applique mieux au premier régime *les doux zéphyrs*, qu'aux autres *les grâces naissantes du printemps, les riches dons de l'automne.*

[7] *Funestes*, parce que le cyprès est consacré aux morts. *Funestus* à *funere.*

[8] *Cérès refusait*, etc. Allégorie, ou metaphore continuée :

Bacchus semblait en vain y promettre ses doux fruits : les grappes de raisin se desséchaient au lieu de mûrir. Les Naïades [1], tristes, ne faisaient point couler une onde pure ; leurs flots étaient toujours amers et troubles. Les oiseaux ne chantaient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouvaient aucun bocage pour se retirer : ils allaient chanter leur amours sous un ciel plus doux. Là on n'entendait que le croassement des corbeaux et la voix lugubre des hiboux : l'herbe même y était amère, et les troupeaux qui la paissaient ne sentaient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyait la génisse, et le berger, tout abattu, oubliait sa musette et sa flûte.

De cette caverne sortait de temps en temps une fumée noire et épaisse, qui faisait une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoublaient alors leurs sacrifices pour apaiser les divinités infernales : mais souvent les hommes, à la fleur de leur âge, et dès leur plus tendre jeunesse, étaient les seules victimes que ces divinités cruelles prenaient plaisir à immoler par une funeste contagion [2].

C'est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton [3]. Mi-

c'est-à-dire qu'il n'y croissait pas de moissons, que le raisin n'y mûrissait pas, que l'eau des ruisseaux était amère et troublée. Voir un tableau complet de la religion mythologique des anciens, dans l'introduction au Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.

[1] *Les Naïades*, Nymphes des fontaines et des rivières.

[2] Toute cette fiction repose sur l'insalubrité du lieu dont les exhalaisons pestilentielles étaient mortelles.

[3] *Pluton*, fils de Saturne et de Rhée, frère de Jupiter, et roi des enfers.

nerve [1], qui veillait sans cesse sur lui, et qui le couvrait de son égide [2], lui avait rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avait ordonné à Mercure [3], qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron [4] un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télémaque se dérobe [5] du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la lune, et il invoque cette puissante divinité, qui, étant dans le ciel le plus brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate [6]. Cette divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur était pur, et qu'il était conduit par l'a-

[1] *Minerve.* Voy. n° 5, *Les armes de Télémaque*, p. 11, note 3.

[2] *Egide*, bouclier donné à Pallas par Jupiter : il était recouvert de la peau de la chèvre Amalthée, nourrice de ce dieu, et portait au milieu la tête de Méduse, l'une des trois gorgones, dont l'aspect changeait en pierre celui qui la regardait.

[3] *Mercure*, fils de Jupiter et de la nymphe Maïa, dieu de l'éloquence, du commerce et même des *voleurs*; il était aussi le messager des dieux : nous voyons ici l'une de ses fonctions.

[4] *Caron*, fils de l'Erèbe et de la Nuit, nocher des enfers. Il transportait les morts au-delà du Styx et de l'Achéron, mais il n'admettait que ceux qui avaient reçu la sépulture. Une obole placée dans leur bouche était le prix du passage.

[5] *Se dérobe*, sort à la dérobée. On dit se dérober d'un lieu, se dérober à une chose, etc.

6 Voce vocans Hecaten, cœloque Ereboque potentem.
VIRG., *Enéide*, VI^e liv., v. 247.

Diane, fille de Jupiter et de Latone, et sœur d'Apollon; sur la terre, déesse de la chasse et de la chasteté; au ciel déesse de la nuit, sous le nom de Phébé ou la Lune; aux enfers, sous celui d'Hécate, déesse des sortiléges et des expiations.

mour pieux qu'un fils doit à son père [1]. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre tremblait sous ses pas [2]; le ciel s'arma d'éclairs et de feux qui semblaient tomber sur la terre...

Aussitôt la fumée épaisse qui rendait l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux dès qu'ils en approchaient, se dissipa ; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps... Le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonce [3] dans ces ténèbres horribles. Bientôt il aperçoit une faible et sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui; il les écarte avec son épée [4] : ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tournoyer [5]. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable [6] de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce dieu, dont la veillesse éternelle est toujours

[1] *Doit à son père.* C'est aussi le motif qui conduit Enée aux enfers, dans la belle description que fait Virgile, et dont celle-ci est une imitation fidèle.

[2] *Sous ses pas.*
Sub pedibus mugire solum... Virg. *En.* vie livre, v. 256.

[3] *S'enfonce.*
Ibant obscuri, sola sub nocte, per umbram,
... Per incertam lunam, sub luce maligna... *Ibid.*, v. 268,27

[4] *Avec son épée.*
Strictamque aciem venientibus offert.....
... Ferro diverberet umbras... *Ibid.*, v. 291, 294

[5] *Ne font que tournoyer.*
Turbidus hic cœno vasta que voragine gurges
Æstuat..... *Ibid.*, v. 296.

[6] *Une foule innombrable.*
Hue omnis turba ad ripas effusa ruebat... *Ibid.*, v. 305
Inops inhumataque turba..... *Ibid.*, v. 325.

triste et chagrine, mais pleine de vigueur [1], les menace, les repousse [2], et admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. (*Télémaque*, l. XVIII.)

---

7. LE TRÔNE DE PLUTON.

Pluton [3] était sur un trône d'ébène [4]; son visage était pâle et sévère, ses yeux creux et étincelants, son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui était odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de [5] ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paraissait Proserpine [6], qui attirait seule ses regards, et qui semblait un peu adoucir son cœur : elle jouissait d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paraissait avoir joint à ses grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Au pied du trône était la mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis; les cruelles Défiances; les Vengeances toutes dé-

Pleine de vigueur.
Jam senior, sed cruda deo viridisque senectus.
VIRGILE, *Enéide*, v. 304.

[2] *Les repousse.*
Alias animas...
Deturbat..... simul accipit alveo
Ingentem Æneam... IBID. VIe livre, v. 411-413.

[3] *Pluton*, voy. nº 6, *descente aux enfers*, note 15.

[4] Tous les attributs de ce dieu étaient noirs et sombres; l'ébène fournit naturellement la matière de son trône.

[5] *Ont accoutumé de.* Ce tour a un peu vieilli : on dit aujourd'hui : *ont coutume de; sont accoutumés à.*

[6] *Proserpine*, fille de Cérès, femme de Pluton, qui l'enleva dans les plaines d'Enna en Sicile, pendant qu'elle cueillait des fleurs avec ses compagnes.

gouttantes de sang et couvertes de plaies; les Haines injustes; l'Avarice qui se ronge elle-même; le Désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcenée qui renverse tout; la Trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance [1]; les Spectres hideux, les Fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivants [2]; les Songes affreux; les Insomnies aussi cruelles que les tristes Songes. Toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite. (*Télémaque,* l. XVIII.)

---

8. LE TARTARE [3].

Télémaque semble voler dans ces espaces vides et immenses [4], tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, et de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte [5] les vivants et les morts. Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir

[1] *Les vengeances, les haines,* etc. Chacune de ces passions est caractérisée par un trait aussi vrai qu'énergique.

[2] *Représentent les morts pour épouvanter les vivants.* — Belle opposition : la rhétorique donne à cette figure le nom d'antithèse. — *Fantôme,* du grec φάντασμα (φαίνω, apparaître).

[3] *Le Tartare* partie des enfers occupée par les coupables.

[4] *Vides et immenses.*

Per que domos Ditis vacuas et inania regna.

VIRGILE, *Enéide,* liv. VI, v. 269.

[5] *Qui tient en crainte,* expression énergique d'un usage un peu rare; on dit dans le style familier : *Que Dieu vous tienne en joie;* on dirait *qui tient dans la crainte.*

Tartare ; il en sortait une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donnerait la mort, si elle se répandait dans la demeure des vivants. Cette fumée couvrait un fleuve de feu [1] et des tourbillons de flammes, dont le bruit semblable à celui des torrents les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisait qu'on ne pouvait rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avaient vécu dans les plus basses conditions, et qui étaient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étaient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules : ces hommes, qui avaient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étaient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avaient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avaient trempé leur mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avaient livré leur patrie après avoir violé tous les serments, souffraient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers [2] l'avaient ainsi voulu ; et voici leur

[1] *Un fleuve de feu.* Le Phlégéthon, du grec φλεγέθομαι brûler, *flagrare.*

[2] C'étaient Minos roi de Crète, Eaque fils de Jupiter et de la nymphe Egine, aïeul d'Achille, et Rhadamanthe, fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos. Ils avaient été

raison : c'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons, et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les dieux, dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paraissaient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement ; ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice, les critiques [1] malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu, enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connaître à fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocents.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui était punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les dieux. Quoi donc ! disait Minos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnaissance pour son père, ou pour un ami de qui on a reçu quelque secours, et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père même de qui on est né ? Plus tous ces crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont, dans les en-

choisis tous trois pour ces redoutables fonctions, à cause de leur justice.

[1] *Les critiques malins.* Les hommes qui aiment à censurer malignement, avec méchanceté. Le mot critique, de κρίνω juger, s'applique surtout aux jugements littéraires ; ici il a un sens général.

fers, l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe...

Enfin Télémaque aperçut les rois [1] qui étaient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté une Furie [2] vengeresse leur présentait un miroir, qui leur montrait toute la difformité de leurs vices : là ils voyaient et ne pouvaient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes dont ils auraient dû faire la félicité, leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la vérité, leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs, leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée [3], leur faste et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples, leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens, enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices [4] parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyaient sans cesse dans ce miroir ; ils se uvaient plus horribles et plus monstrueux que

[1] *Aperçut les rois.* Le but que se proposait Fénelon en composant Télémaque, l'éducation du jeune duc de Bourgogne, explique comment la plupart des admirables leçons de morale que renferme ce poëme, sont des leçons de morale politique, et s'appliquent surtout aux devoirs des rois. Il justifie aussi les fréquentes comparaisons entre les bons et les mauvais princes.

[2] *Une Furie.* Les *Furies* étaient des divinités infernales, filles de la Nuit et de l'Achéron, chargées de punir les hommes aux enfers, et quelquefois même sur la terre. On en compte trois principales, Tisiphone, Alecto, et Mégère.

[3] *Déplacée*, qui tombe mal à propos, sur ceux qui ne la méritent pas

[4] *Délices.* Ce substantif est masculin au singulier, et féminin au pluriel. *Académie.*

n'est la Chimère [1] vaincue par Bellérophon [2], ni l'hydre de Lerne [3] abattue par Hercule, ni Cerbère [4] même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir et venimeux qui est capable d'empester toute la race des mortels vivant sur la terre [5].

En même temps, d'un autre côté, une autre furie leur répétait avec insulte toutes les louanges que les flatteurs leur avaient données pendant leur vie, et leur présentait un autre miroir, où ils se voyaient tels que la flatterie les avait dépeints : l'opposition de ces deux peintures si contraires était le supplice de leur vanité [6]. On remarquait que les plus méchants d'entre ces rois étaient ceux à qui on avait donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poëtes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténè-

[1] *La Chimère*, monstre fabuleux, né en Lycie, de Typhon et d'Echidna, avait la tête d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'une chèvre, et vomissait des flammes.

[2] *Bellérophon*, héros grec, fils de Glaucus, roi d'Ephyre. Soumis à divers travaux périlleux par Jobates, roi de Lycie, tels que la lutte contre la Chimère, il en sortit vainqueur avec l'aide de Minerve et du cheval Pégase.

[3] *L'hydre de Lerne*, serpent monstrueux, à sept têtes qui renaissaient à mesure qu'on les coupait, et qui dévastait les environs du lac de Lerne, en Argolide. Hercule en triompha. On croit que ce monstre n'était autre chose qu'un marais pestilentiel qu'Hercule assainit ou dessécha.

[4] *Cerbère*, chien à trois têtes, gardien des enfers.

[5] *Vivant sur la terre*, épithète empruntée à Homère. Ἐπὶ χθόνι ζώοντες.

[6] *Était le supplice de leur vanité.* — Tour concis et énergique.

bres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise [1], qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se jouaient de la vie des hommes, et prétendaient que tout était fait pour les servir ; dans le Tartare ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent [2] avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume [3] qui est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là, Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus [4] se délivrer de cette horreur que de leur propre nature : ils n'ont point besoin d'autres châtiments de leurs fautes, que leurs fautes mêmes : ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle

[1] *Contredise...* La contradiction est un supplice réel pour ces hommes qui ne l'ont jamais éprouvée.

[2] *Ils servent*, ils sont esclaves. Mot pris dans le sens exact du latin *servire*.

[3] *Comme une enclume*, etc. Comparaison d'une vérité terrible. — *Les Cyclopes*, voyez n° 4, *Apollon Berger*, p. 8, note 3, etc.

[4] *Non plus que de.* Tour un peu rare, au lieu de *pas plus que*.

qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la Vérité [1] qui les persécute : mais ils sont réservés à la Vengeance qui distille [2] sur eux goutte à goutte et qui ne tarira jamais. La Vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux : sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre ; sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles [3]. Semblable à un métal dans la fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur : il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance, qui rend forcené [4]. (*Télémaque*, l. XVIII.)

[1] *Ils demandent aux abîmes*, etc. C'est le sentiment que l'Evangile prête aux réprouvés, au jour du jugement dernier. Ils disent aux montagnes : tombez sur nous, et écrasez-nous.

[2] *Distille* se prend à l'actif et au neutre : il est ici dans ce dernier sens, le premier et le plus usité du latin *stillare*.

[3] *Comme la foudre*, etc. Comparaison très-juste : les corps frappés de la foudre sont brûlés intérieurement, sans que rien paraisse au dehors, mais le moindre contact suffit pour les réduire en poudre.

[4] « Il faudrait comparer l'Enfer et l'Elysée de Fénelon

9. LES CHAMPS ÉLYSÉES [1].

Ces rois [2] étaient dans des bocages odoriférants [3], sur des gazons toujours renaissants et fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendaient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse Canicule : là, jamais les noirs Aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'Hiver. Ni la Guerre altérée de sang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères

avec les mêmes peintures tracées par Homère et par Virgile. On sentirait tout ce que Fénelon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable, ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles, substituées à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. C'est là que Fénelon est sublime, et saisit mieux que le Dante le secours si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables; et, pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendait pas de lui, et que l'on trouverait difficilement ailleurs. » VILLEMAIN, *Mélanges littéraires.*

[1] *Les Champs Élysées*, séjour des âmes vertueuses après la mort. Les anciens les plaçaient généralement dans les îles Fortunées (Canaries) ou Hespérides, ainsi nommées parce qu'elles étaient les plus occidentales que l'on connût alors.

[2] *Ces rois*. Les bons rois.

[3] *Odoriférants...*

Inter odoratum lauri nemus. VIRG., *En.* l. VI, v. 658.

entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les Jalousies, ni les Défiances, ni la Crainte, ni les vains Désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la Paix. Le jour n'y finit point; et la Nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement [1]. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre [2] qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices, comme les poissons dans la mer [3]; ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous

[1] *Une lumière pure et douce... comme d'un vêtement.*

Largior hìc campos æther et lumine vestit
Purpureo. VIRG., *Enéide*, VI^e livre, v. 640.

[2] *La lumière sombre.* Antithèse hardie, justifiée par l'idée. On la retrouve dans ce vers de Corneille :

Cette *obscure clarté* qui tombe des étoiles.

Le Cid, acte IV, sc. 3.

[3] *Comme les poissons dans la mer.* L'élévation et le caractère sublime de ce développement empêchent de trouver rien de trivial à cette comparaison familière.

leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur font rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors; ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie[1], ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace[2], qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus[3] : seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde[4]; mais c'est une pitié douce et paisible qui

[1] *Le nectar et l'ambroisie* étaient la boisson et la nourriture des dieux.

[2] *Les hautes montagnes...* L'Hémus au N. O., et le Rhodope au S. O. dans la Thrace. — *La Thrace*, grande région de l'Europe ancienne, située entre la Macédoine et le Pont-Euxin.

[3] *Pas même être émus.*

Justum et tenacem propositi virum...
Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ. HORACE.
III, od. 3, v 1, 6. édit. class. de M. A. de Wailly.

[4] *Vivant dans le monde.* Epithète homérique, ἐπὶ χθόνι

n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine[1] est peinte sur leurs visages : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent[2]; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur[3] où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au travers de tant de périls. Je ne sais quoi

ζῶντες, nous adoptons le participe *vivant*, comme dans la description du tartare : *la race des mortels vivant sur la terre*, quoique plusieurs éditions donnent *vivants*, comme si ces mots *dans le monde* étaient le complément indirect du verbe *accablent*, et non celui du participe.

[1] *Une gloire.* Ce substantif qui frappe et arrête l'esprit, est seul le sujet du verbe.

[2] *Indécent. Quod non decet*, sens primitif du mot.

[3] *Saisissement de cœur.* C'est le sentiment peint dans ce vers de Virgile :

Latonæ tacitum pertentat gaudia pectus *En.* l. I, v. 506.

le divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix [1], une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes [2] dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis ; les dieux même les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir [3]. (*Télémaque*, l. XIX.)

[1] *Ils ne font tous ensemble qu'une seule voix.*

... Lætumque choro Pœana canentes.
VIRG. *Enéide* liv. VI, v. 657.

[2] *Diadème*, bandeau qui ceignait le front des rois, διὰ δέω lier.

[3] *Que rien ne peut flétrir.*

σκῆπτρον... ἄφθιτον αἰεί.
HOMERE, *Iliade*, B, v. 186.

« Mais lorsque délivré de ces affreuses peintures (les supplices du Tartare), Fénelon peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés, et quelque chose de céleste s'échappe de son âme enivrée

10. LES HÉROS.

Parmi ces héros, tu vois Thésée[1], qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse[2], et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte : heureux, s'il n'eût point été si prompt et si facile

de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique ; c'est l'extase de la charité chrétienne ; c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon. C'est le *pur amour* donné pour récompense aux justes, dans l'Elysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours, un écrivain célèbre (Chateaubriand) a voulu retracer le paradis chrétien, il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénelon, et, malgré les efforts d'une riche imagination, et l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Elysée de Fénelon est une des créations du génie moderne ; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. » VILLEMAIN, *Mélanges littéraires*.

[1] *Thésée*, fils d'Egée, roi d'Athènes, célèbre par un grand nombre d'exploits, dont les principaux sont : la défaite des Pallantides qui disputaient le trône à son père, la mort du taureau de Marathon et celle du Minotaure, l'expédition des Argonautes et la guerre des Amazones. Victime de l'ingratitude des Athéniens, il mourut dans un exil volontaire, à Scyros, d'où Cimon rapporta ses cendres à Athènes. Thésée est un personnage historique sur qui la Fable a sans doute réuni, comme sur Hercule, les actions de plusieurs personnages différents.

[2] *Une femme artificieuse*. Phèdre, fille de Minos, seconde femme de Thésée, éprise d'Hippolyte, fils de ce prince et d'Antiope, reine des Amazones, ne put le séduire, et en l'accusant auprès de son père, causa sa perte. Ce fait a fourni à Racine le sujet d'une de ses plus belles tragédies

à irriter! Tu vois aussi Achille [1] appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure [2] qu'il reçut au talon de la main du lâche Paris [3], et qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste et modéré qu'il était intrépide, les dieux lui auraient accordé un long règne; mais ils ont eu pitié des Phthiotes et des Dolopes [4], sur lesquels il devait naturellemen régner après Pélée [5] : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux [6], plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques [7] ont accourci le fil de ses

[1] *Achille*, fils de Pélée et de Thétis, le plus grand des héros qui se signalèrent au siége de Troie. Sa colère contre Agamemnon retarda la prise de cette ville, et forme le sujet de l'Iliade.

[2] *Cette blessure. Cette* est emphatique, c'est-à-dire ici, *cette blessure si connue.* Thétis, mère d'Achille, l'avait rendu invulnérable en le plongeant dans le Styx; mais le talon, par où elle le tenait, ne partagea pas ce privilège, et c'est par cet endroit qu'il périt.

[3] *Paris* ou Alexandre, fils de Priam, roi de Troie, et d'Hécube, aussi beau que lâche, après avoir adjugé à Vénus le prix de la beauté que lui disputaient Junon et Minerve, enleva sous les auspices de cette déesse Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, ce qui fut la cause de la guerre de Troie. Il tua Achille par trahison, et fut lui-même tué par Pyrrhus, fils de ce prince.

[4] *Les Phthiotes et les Dolopes*, petits peuples de la Thessalie, qui formaient le royaume d'Achille; sa capitale était Phthie.

[5] *Pélée*, fils d'Eaque, roi de la Phthiotide, et père d'Achille.

[6] *D'un homme fougueux.*

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.
Art. poét., v. 121, éd. class. de M. A. de Wailly.

Tel est le portrait qu'en fait Horace.

[7] *Les Parques.* Divinités des enfers, filles de l'Erèbe et de la Nuit. Elles filaient les destinées des hommes avec des laines de diverses couleurs, qui marquaient les jours heu-

jours, et il a été comme une fleur à peine éclose[1], que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'avait vue naître. Les dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrents et des tempêtes pour punir les hommes de leurs crimes ; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie[2] pour venger le parjure de Laomédon[3] et les injustes amours de Pâris. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés et ils ont refusé aux larmes de Thétis[4] de laisser plus longtemps sur la terre ce jeune héros qui n'y était propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche?

reux ou malheureux. Clotho tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos tranchait le fil.

[1] *Il a été comme une fleur à peine éclose*, etc.

Purpureus veluti quum flos succisus aratro
Languescit moriens... VIRG. *Enéide*, liv. IX, v. 434, 435.

[2] *Les murs de Troie.* Ville célèbre de l'Asie Mineure, capitale de la Troade, sur le revers occid. de l'Ida, à peu de distance de la mer. Sa citadelle se nommait Pergame, et elle-même s'appelait aussi Ilion. La guerre qui se termina par sa ruine, et qui dura dix ans, est le plus grand événement des temps mythologiques. On place sa prise l'an 1270 vant J.-C.

[3] *Laomédon*, roi de Troie, célèbre par sa mauvaise foi : il refusa d'abord le prix qu'il avait promis à Neptune et à Apollon pour entourer sa ville de murs ; puis délivré par Hercule d'un monstre que lui avait suscité la vengeance de Neptune, il trompa encore ce dieu. Hercule, indigné, le prit et le tua avec tous ses fils, à l'exception de Priam, qu'il mit sur le trône à la place de son père.

[4] *Thétis*, la plus belle des Néréides, fille de Nérée et de Doris, femme de Pélée, roi de la Phthiotide, et mère d'Achille. — *Aux larmes de Thétis*, figure ; les larmes au lieu de Thétis elle-même, malgré ses larmes.

c'est Ajax[1], fils de Télamon et cousin d'Achille : tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvait donner ses armes à nul autre qu'à lui; ton père ne crut pas les lui devoir céder : les Grecs jugèrent en faveur d'Ulysse[2]. Ajax se tua de désespoir; l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils, car il croirait que tu voudrais lui insulter dans son malheur; et il est juste de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage[3], parce que nous lui

[1] *Ajax*, fils de Télamon, roi de Salamine, était, après Achille, le plus vaillant des princes grecs. Il combattit un jour entier contre Hector, sans que la victoire se décidât pour l'un ou pour l'autre.

[2] *En faveur d'Ulysse.* Ce procès a fourni à Ovide la matière de deux magnifiques discours qu'il place dans la bouche de ces deux héros. V. *Ov. Métam.*, l. XIII, § XCII, XCXIII, édit. classiq. de M. Vérien.

[3] *Dans ce sombre bocage.* Souvenir de l'Odyssée : Ulysse rencontre aux enfers l'ombre d'Ajax, et lui adresse les paroles les plus flatteuses, mais lui...

... ὀυδέν ἀμείβετο, βῆ δὲ μετ' ἄλλας
Ψύχας εἰς Ἔρεβος νεκύων κατατεθνειώτων.
HOMÈRE, *Odyssée*, l. XI^e, v. 552-553

« Il ne répondit rien et alla rejoindre les autres âmes dans l'Erèbe, séjour des morts.» — Virgile avait déjà imité ce *sublime silence*, selon l'expression de M. Villemain, lorsque Enée cherche aussi à apaiser l'ombre de Didon dans le champs des pleurs.

Illa solo fixos oculos aversa tenebat,
Nec magis incœpto vultum sermone movetur
Quàm si dura silex, aut stet Marpesia cautes.
Tandem proripuit sese, atque inimica refugit
In nemus umbriferum...
VIRGILE, *Enéide*, l. VI, v. 469-473

Seulement, malgré la poésie de Virgile, et la belle imita-

sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector[1], qui eût été invincible si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon[2] qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. O mon fils! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale[3]. La division des deux frères Atrée et Thyeste[4] a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon, revenant, à la tête des Grecs du siége de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avait acquise: telle est la destinée de

tion de Fénelon, le *οὐδὲν ἀμείβετο* reste plus éloquent que tous les commentaires.

[1] *Hector*, fils de Priam, roi de Troie, et d'Hécube. Il fut tué par Achille.

[2] *Agamemnon*, roi d'Argos et de Mycènes, fils de Plisthène, et petit fils d'Atrée, fut le chef de tous les Grecs rassemblés au siége de Troie. A son retour, il fut assassiné par Clytemnestre, sa femme, fille de Tyndare et de Léda, qu'Egisthe avait séduite pendant l'absence du prince. Oreste, leur fils, vengea, plus tard, la mort de son père par celle d'Egisthe et de Clytemnestre.

[3] *Tantale*, roi de Phrygie, fils de Tmole, fut père de Brontée, de Pélops et de Niobé. Il se rendit odieux à Jupiter par le rapt de Ganymède, l'échanson des dieux, par le vol de l'ambroisie et du nectar, qu'il communiqua aux mortels, enfin, en servant aux dieux, par une horrible épreuve, les membres de son fils Pélops. Jupiter le précipita dans le Tartare, où il souffre le supplice de la faim et de la soif, au milieu de fruits qu'il ne peut atteindre, et d'eaux qui fuient loin de ses lèvres.

[4] *Atrée et Thyeste*. Atrée, fils de Pélops, et aïeul d'Agamemnon et de Ménélas, régna sur Argos et Mycènes. Son frère Thyeste séduisit Erope, sa femme. Atrée la chassa de sa cour, et fit servir à son frère, dans un festin, les deux enfants nés de ce commerce criminel Il fut lui-même tué par Egisthe, fils de Thyeste.

presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables[1] et vertueux: aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs-Élysées. (*Télémaque*, l. XIX.)

---

11. LES BONS ROIS.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice et on aimé leurs peuples : ils sont les amis des dieux. Pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels[2]; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils on perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines : ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétu-

[1] *Aimables*, pris dans son sens primitif et complet, *dignus amore*.

[2] *Leurs peines et leurs défauts naturels*. Virgile conserve aussi aux héros, dans les enfers, les sentiments et les goûts qu'ils avaient sur la terre.

> ... Quæ gratia curruum
> Armorumque fuit vivis; quæ cura nitentes
> Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.
> VIRGILE, *Enéide*, l. VI, v. 653-655.

Seulement il s'agit ici de détails physiques et matériels, au lieu des idées morales et philosophiques de Fénelon. Il y a là toute la différence du poëte païen au moraliste chrétien. Fénelon exprime dans sa *lettre sur les occupations de l'Académie française*, § X, nº 9, p. 96, de l'édit. classiq. annotée par M. Despois, tout ce qu'il trouve de grossier et d'incomplet dans cette félicité des Champs Élysées d'Homère et de Virgile; ici, il a fait mieux, il les corrige et les supplée.

des des mortels; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paraissent comme des jeux d'enfants: leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu, qu'ils puisent dans la source [1]. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes; plus de désirs, plus de besoins, plus de craintes: tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus [2] qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse: les fleurs naissent sous ses pas: sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau: il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et dans un transport éternel il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis; l'harmonie de sa lyre et de sa voix ravirait les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops [3], Égyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom [4]. Cécrops apportant des lois

[1] *Qu'ils puisent dans la source.* Expression absolue, *la source* de toute vérité et de toute vertu.

[2] *Inachus*, fondateur du royaume d'Argos, était originaire de Phénicie, il vint s'établir dans la partie du Péloponnèse appelée depuis Argolide, environ 2000 ans avant J.-C., et y régna soixante ans.

[3] *Cécrops*, fondateur d'Athènes, originaire de Saïs en Egypte, vint avec une colonie dans l'Attique, environ 1640 ans avant J.-C.

[4] *Dont elle porte le nom.* Voir nº 5, *les armes de Télémaque*, p. 12, note 4.

utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs[1], adoucit les naturels farouches des bourgs[2] de l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité[3], ne voulant point que ses enfants eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeait que d'autres en étaient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée[4], Erichton[5], qui inventa l'usage de l'argent pour la monnaie : il le fit en vue de[6] faciliter le commerce entre les îles de la Grèce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. . . . . Il disait souvent : « Je crains bien, mes enfants, de vous avoir fait un présent funeste en vous donnant l'invention de la monnaie. Je prévoi qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux

[1] *La source des lettres et des bonnes mœurs.* — « Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Egypte, qui, s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police des Egyptiens. » Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, IIIe partie, c. v, page 360, édit. classique annotée par M. Delachapelle.

[2] *Les naturels farouches des bourgs.* C'est-à-dire les caractères, les mœurs farouches des *habitants* de ces bourgs. Le lieu est pris ici pour les hommes qui l'habitent.

[3] *Et sa famille dans la médiocrité.* Belle opposition.

[4] « *Dans cette petite vallée.* »

Interea videt Æneas in valle reducta.

Virgile, *Enéide*, l. vi, v. 703.

[5] *Erichton*, roi d'Athènes, régna vers l'an 1570 avant J.-C.

[6] *En vue de* Dans l'intention de.

qui ne vont qu'à [1] amollir et qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, et la source de tous les vrais biens ; mais les dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. » Enfin quand Erichton aperçut que l'argent corrompait les peuples, comme il l'avait prévu, il se retira de douleur [2] sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paraître dans la Grèce le fameux Triptolème [3], à qui Cérès [4] avait enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir [5] tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le blé et la manière de le multiplier en le semant ; mais ils ignoraient la perfection du labourage ; et Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui

[1] *Qui ne vont qu'à.* Latinisme. *Non alio tendunt quam...* c'est-à-dire : n'ont d'autre effet que de etc.

[2] *Il se retira de douleur. Præ dolore...* Ce serait une construction plus ordinaire de placer dans cette phrase le modificatif *de douleur* avant le verbe

[3] *Triptolème*, fils de Célée, roi d'Eleusis, reçut de Cérès, en récompense de l'hospitalité qu'il lui avait donnée, les secrets de l'agriculture, et parcourut la terre avec cette déesse : à son retour dans l'Attique, il communiqua sa science à ses concitoyens, et institua les mystères d'Eleusis.

Cérès..., voir *les armes de Télémaque*, page 14, note 1

[5] *Les couvrir tous les ans.* Au lieu de y *faire croître une moisson ;* concision expressive.

auraient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner[1] à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre et à la fertiliser en déchirant son sein : bientôt les moissonneurs ardents et infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvraient les campagnes. Les peuples même sauvages et farouches qui couraient épars[2] çà et là dans les forêts d'Epire et d'Etolie[3] pour se nourrir de glands[4], adoucirent leurs mœurs et se soumirent à des lois, quand ils eurent appris à faire croître des moissons et à se nourrir de pain.

Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans un champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente, qui est attachée à l'agriculture[5], les fit souvenir des sages conseils d'Erichton; ils méprisèrent l'argent et toutes les

[1] *Pour vaincre leur paresse naturelle, et pour*, etc. La répétition de la préposition devant les deux membres de phrase est indispensable, quand ils expriment deux idées opposées ou seulement différentes comme ici.

[2] *Epars.* Disséminés, *dispertiti.*

[3] *L'Épire et l'Étolie.* L'Epire, aujourd'hui l'Albanie méridionale, contrée située au nord de la Grèce. V. le *Lexiq. de géographie comparée*, par M. Mac Carthy, au mot *Epirus*, dans Q.-Curce, éd. class. de M. Ruelle ; une partie de cette province se nommait Chaonie, et avait pour ville principale Dodone, entourée d'une forêt dont les chênes rendaient des oracles. — L'Etolie, partie de la Grèce propre, au sud de l'Epire.

[4] *Se nourrir de glands.*

Chaoniam pingui glandem mutavit arista.
VIRGILE, *Georg.* l. I, v. 8.

Quæ deciderant patula jovis arbore glandes.
OVIDE, *Métam.* l. I, v. 106.

[5] *Qui est attachée à l'agriculture.* Mot pris dans son sens propre — *Quæ cum agricultura conjuncta est.*

richesses artificielles[1], qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher[2] des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail, où ils trouveraient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille[3] assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. . . . Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune[4]. . . .

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils ! dont la blessure paraît si éclatante ? C'est un roi de Carie[5], nommé Dioclides[6], qui se dévoua pour son peu-

[1] *Artificielles.* Opposé à naturel, *arte factus.*

[2] *Qui les tentent de chercher.* Qui leur inspirent le désir, la tentation de... Emploi fort rare et très remarquable de ce verbe à l'actif; on dit: je suis tenté de faire, etc.

[3] *Est le vrai trésor.* Voy. La Fontaine, *le Laboureur et ses Enfants*, liv. v., fab. ix, édit. class. de M. Dezobry.

[4] *Plus éclatante que celle de la lune.*

..... Micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores.
Hor., I. i, od. xii. v. 46-48. Ed. classiq. de M. A. de Wailly.

Ces comparaisons accumulées sont tout à fait dans le goût des poëtes de l'antiquité.

[5] *De Carie.* Contrée de l'Asie-Mineure, située au S. O., entre la mer Egée, la Méditerranée, la Lydie et la Lycie.

[6] *Dioclides.* Ce dévouement fut celui de Codrus, dernier roi d'Athènes, dans la guerre contre les Ioniens. Fénelon en fait honneur à un roi fictif; cet heureux anachronisme lui permet de placer dans les Champs-Elysées l'auteur d'un

ple dans une bataille, parce que l'oracle avait dit que, dans la guerre des Cariens et des Lyciens [1], la nation dont le roi périrait serait victorieuse.

Considère cet autre [2]; c'est un sage législateur, qui, ayant donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeraient jamais aucune de ces lois pendant son absence : après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par son serment, à garder à jamais des lois si utiles.

Cet autre que tu vois est Eunésyme [3], roi des Pyliens [4], et un des ancêtres du sage Nestor. [5] Dans

acte de dévouement sublime, postérieur d'environ 120 ans à l'époque où vivent les héros de son poëme. — Prise de Troie. 1270 ans avant J.-C. — Mort de Codrus, 1132.

[1] *Les Lyciens.* Voir page 44, note 5.

[2] *Considère cet autre.* Ce que nous venons de dire de Codrus, s'applique également à Lycurgue, que Fénelon désigne ici, sans pouvoir le nommer, à cause de la vérité chronologique. Lycurgue, après avoir conservé à son neveu Agis la royauté qu'il pouvait lui enlever, alla étudier en Crète, en Egypte et en Asie les lois qui manquaient à Sparte, sa patrie. Il lui donna à son retour, l'an 884 avant J.-C., une législation qui fit longtemps sa gloire, et après avoir fait jurer à ses concitoyens de ne rien changer à ses lois pendant son absence, il partit pour un exil volontaire, d'où il ne revint jamais. V. le *Voyage d'Anacharsis*, c. XLIV.

[3] *Eunésyme.* L'histoire des temps héroïques ne mentionne pas ce roi. C'est sans doute encore une personnification d'un beau dévouement créée par Fénelon.

[4] *Des Pyliens.* Pylos, ville de Messénie dans le Péloponnèse, sur la côte, en face de l'île Sphactérie.

Nestor, fils de Nélée et de Chloris, fut épargné par Hercule qui tua son père avec ses onze autres fils, et qui le mit lui-même sur le trône. Il conduisit les Pyliens au siége de Troie, dans une vieillesse avancée, ayant vécu trois âges d'hommes, selon l'expression d'Homère, ce qui veut dire qu'il voyait la troisième génération. Il était le plus sage et le plus éloquent des Grecs.

une peste qui ravagea la terre, et qui couvrait de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux dieux d'apaiser leur colère, en payant par sa mort [1] pour tant de milliers d'hommes innocents. Les dieux l'exaucèrent, et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres [2].

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs est le fameux Bélus [3] : il régna en Egypte; et il épousa Archinoé, fille du dieu Nilus [4], qui cache la source de ses eaux, et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils: Danaüs [5],

[1] *En payant par sa mort.* C'est un des nombreux exemples de l'heureux emploi que Fénelon sait faire d'expressions simples jusqu'à la trivialité.

[2] *De vaines ombres.* Il ne s'agit plus, comme dans la phrase précédente, des ombres des morts; *ombre* est ici synonyme d'*apparence*. Le chrétien perce sous le poëte, et il est remarquable de voir, par un renversement des idées du paganisme, la réalité placée dans les enfers, et l'ombre sur la terre.

[3] *Bélus.* Ne le confondez pas avec Bélus, le plus ancien des rois d'Assyrie, père de Ninus. Celui dont il s'agit ici régna en Phénicie vers l'an 1500 avant J.-C. Il fut père de Danaüs et d'Egyptus.

[4] *Nilus*, le Nil, fleuve célèbre de l'Afrique, dont les sources sont encore inconnues. Il arrose toute l'Egypte, en se divisant d'abord en deux branches, puis en sept bras différents Son cours total est de cinq mille cinq cents kilomètres. C'est à ses inondations que le sol égyptien doit sa merveilleuse fertilité. Sa crue la plus favorable est de huit mètres. Il est naturel que les Egyptiens aient fait un dieu de ce fleuve qui fertilisait leurs terres. V. le *Lexiq. de géograph. comparée*, par M. Mac Carthy, au mot *Nilus*, dans Q.-Curce, éd. class. de M. Ruelle.

[5] *Danaüs* régna d'abord conjointement avec Egyptus son frère, mais, forcé de fuir, pour avoir voulu le faire périr, il se réfugia à Argos, où il commença la dynastie des Bélides.

dont tu sais l'histoire; et Egyptus, qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus se croyait plus riche par l'abondance où il mettait son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il aurait pu leur imposer. Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils; et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort : les noms seulement sont changés. (*Télémaque,* l. XIX.)

---

12. L'ÉGYPTE [1] SOUS SÉSOSTRIS [2].

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auraient été charmés de voir cette fertile terre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages [3], sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvraient tous les ans d'une moisson dorée [4] sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étaient accablés sous le poids des fruits

[1] *L'Égypte.* Vaste région de l'Afrique, dans la partie N. *F*, arrosée par le Nil. V. le *Lexiq. de géograph. comparée* de M. Mac Carthy, au mot *Ægyptus,* dans Q.-Curce.

[2] *Sésostris,* le plus célèbre des rois de l'Egypte, qui lui dut ses lois et son gouvernement. Conquérant, législateur, il enrichit sa patrie de travaux d'une grande utilité et de grands monuments. C'est lui qui partagea l'Egypte en trente-six nomes ou provinces. On n'est pas d'accord sur l'époque où il vécut; cependant on peut placer son règne au XIV^e^ siècle avant J.-C.

[3] *Les deux rivages* du Nil, que Télémaque remonte en ce moment.

[4] *Moisson dorée.* Voy. *Apollon Berger,* page 10, note 1

que la terre épanchait[1] de son sein, des bergers qui faisaient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disait Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi! il est dans l'abondance, il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutait-il, ô Télémaque, que vous devez régner, et faire la joie de vos peuples, si jamais les dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfants, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joie sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présents[2]. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain : ils sont craints comme ils le veulent être; mais ils sont haïs, détestés; et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.....

Ensuite Mentor me faisait remarquer la joie et l'abondance répandues dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptait jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admirait la bonne police[3] de ces villes; la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche; la bonne éducation des enfants,

[1] *Épanchait.* Synonyme poétique de *verser*, employé également au propre et au figuré: *épancher ses chagrins.*

[2] *Ces riches présents.* C'est le même sentiment qui fait dire au berger de Virgile :

..... O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.
Egl. I, v. 6.

[3] *Police*, du grec πόλις, πολιτεία administration intérieure d'une ville.

qu'on accoutumait à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion; le désintéressement, le désir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les dieux, que chaque père inspirait à ses enfants. Il ne se lassait point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disait-il sans cesse, le peuple qu'un sage roi conduit ainsi! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le sien dans sa vertu! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte: c'est celui de l'amour. Non-seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il règne dans tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire [1], craint de le perdre, et donnerait sa vie pour lui. . . .

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Memphis [2], ville opulente et magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thèbes [3] pour être présentés au roi Sésostris. . . Nous remon-

[1] *S'en défaire.* Expression un peu brutale, ce qui a sans doute été cause que certains éditeurs ont préféré *s'en défendre;* mais, outre que les meilleures et les plus nombreuses éditions portent *s'en défaire,* l'idée est ici préparée plus haut par ces mots : *Ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux;* de plus, elle est en rapport avec beaucoup de traits du portrait de Pygmalion, qui suit comme contraste de celui-ci; enfin, *s'en défendre,* d'accord avec ce qui précède, *il règne sur tous les cœurs,* ne le serait guère avec la fin de la phrase, *craint de le perdre,* etc. On attendrait une autre conclusion.

[2] *Memphis.* ville de l'Egypte, sur le Nil, bâtie par Ménès, fut pendant longtemps la capitale de ce vaste empire. Il n en reste que des ruines au village de *Bédrachéyne.* à 19 kilom. S. du Caire. V. le Lexiq. cité p. 46, note 4.

[3] *Thèbes,* ville de la haute Egypte, qui prit d'elle le

tâmes donc encore le long du Nil [1], jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitait ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, et pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques [2]; les temples sont de marbre, et d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du prince est lui seul comme une grande ville; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides [3] et obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massif. (*Télémaque*, l. II.)

nom de *Thébaïde*, sur les deux rives du Nil, fondée à une époque très-reculée, mais inconnue; sa vaste enceinte était fermée par cent portes : ses ruines couvrent une surface immense.

[1] *Le Nil.* Voir *les bons Rois*, page 46, note 4.

[2] *D'obélisques.* Sorte de colonne quadrangulaire, qui va en s'amincissant de la base au sommet. Sa hauteur varie de trente à quarante mètres. Beaucoup étaient monolithes, c'est-à-dire d'un seul bloc de pierre. Ils sont couverts d'hiéroglyphes, c'est-à-dire d'inscriptions composées de figures d'animaux et de divers objets gravés ou sculptés, inscriptions que les savants ont fini par expliquer. Les Romains en ont transporté beaucoup à Rome, et Paris en possède, sur la place de la Concorde, un magnifique, qui date de Sésostris, et qui vint de Louqsor, village situé sur les ruines de Thèbes. Le nom obélisque vient du grec ὀβελὸς, broche

[3] *Pyramides.* Il ne s'agit pas ici des monuments gigantesques bâtis, suivant une opinion toute moderne, pour arrêter l'envahissement des sables mouvants du désert, et qui servaient en même temps à la sépulture des rois, mais d'espèces d'obélisques, qui diffèrent de ceux-ci en ce que les pyramides sont généralement triangulaires. On croit que leur nom vient du grec πῦρ, parce que, comme la flamme, elle se terminent en fer de lance

13. PORTRAIT DE SÉSOSTRIS.

Le roi était sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or. Il était déjà vieux, mais agréable [1], plein de douceur et de majesté : il jugeait tous les jours les peuples [2], avec une patience et une sagesse qu'on admirait sans flatterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires et à rendre une exacte justice, il se délassait le soir à écouter des hommes savants, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savait bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. . . .

. . . . Une trop grande prospérité lui fit oublier les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérants; il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie [3]. A son retour en Egypte, il trouva que son frère s'était emparé de la royauté, et avait altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures lois du pays. Ainsi, ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rend

[1] *Agréable*, dans le sens premier du mot, *gratia plenus*. Cette épithète est expliquée par celle qui suit.

[2] *Il jugeait tous les jours les peuples*. C'est ainsi que l'histoire nous représente le saint roi Louis IX rendant aussi lui-même la justice, sous un chêne du Bois de Vincennes.

[3] C'est ce jugement sévère, mis dans la bouche d'Arcésius, aux enfers, qui a fait dire à M. Villemain, que Fénelon a peint dans Sésostris l'ambition, grande et généreuse sans doute, mais l'ambition, *cette maladie des rois qui fait mourir les peuples*. (*Mélanges littéraires.*)

plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avait vaincus. Dans la suite, il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérants font contre leurs Etats et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi d'ailleurs si juste et si bienfaisant. . . .

Il mourut subitement, dans un âge fort avancé. Toute l'Égypte parut inconsolable de cette perte ; chaque famille croyait avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son père[1]. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écriaient : Jamais l'Egypte n'eut un si bon roi ! jamais elle n'en aura de semblable[2]! O dieux ! il fallait, ou ne le montrer point[3] aux hommes, ou ne le leur ôter jamais ! Pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris ! Les jeunes gens disaient : L'espérance de l'Egypte est détruite : nos pères ont été heureux de passer leur vie sous un si bon roi ; pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuraient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouraient en foule : chacun voulait voir encore une fois le corps de Sésostris ; chacun voulait en conserver l'image ;

[1] *Son ami, son protecteur, son père.* Gradation croissante ; chaque mot ajoute une idée plus forte que la précédente.

[2] Remarquez comme les sentiments prêtés tour à tour aux vieillards et aux jeunes gens, sont bien ceux que leur âge doit leur suggérer.

[3] *Ne le montrer point.* Construction particulière aux écrivains du dix-septième siècle. On dirait aujourd'hui *ne point le montrer*.

plusieurs voulaient être mis avec lui dans le tombeau [1]. (*Télémaque*, liv. II et XIX.)

---

14. PORTRAIT DE BOCCHORIS, ROI D'ÉGYPTE. SA MORT.

Bocchoris [2] n'avait ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour de la gloire. La grandeur de son père avait contribué à le rendre si indigne de régner. Il avait été nourri dans la mollesse et dans une fierté brutale; il comptait pour rien les hommes croyant qu'ils n'étaient faits que pour lui, et qu'il était d'une autre nature qu'eux; il ne songeait qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son père avait ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, et qu'à sucer le sang des malheureux [3], enfin qu'à suivre le conseil flatteur des jeunes insensés qui l'environnaient, pendant qu'il écartait avec mépris tous les sages vieillards qui avaient eu la confiance de son père. C'était un monstre, et non pas un roi. Toute l'Egypte gé-

[1] *Plusieurs voulaient être mis*, etc. C'était un usage barbare de certains peuples de l'antiquité, d'immoler et de mettre dans le tombeau, avec le roi mort, plusieurs de ses esclaves, ou même de ses sujets. Ici la piété et la reconnaissance des peuples en font une application peut-être unique

[2] *Bocchoris*, Fils de Sésostris.

[3] *Sucer le sang des malheureux*. Expression figurée très-énergique pour dire : Faire mourir les hommes pour satisfaire sa cruauté, ou sa cupidité, en s'emparant de bons biens.

missait; et quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils courait à sa perte, et un prince si indigne du trône ne pouvait longtemps régner... Par ses violences il causa une révolte de ses sujets, et alluma la guerre civile.

Les Egyptiens qui avaient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avaient le roi à leur tête. Je voyais ce roi qui animait les siens par son exemple; il paraissait comme le dieu Mars [1]: des ruisseaux de sang coulaient autour de lui; les roues de son char étaient teintes d'un sang noir, épais et écumant; à peine pouvaient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute [2] et fière, avait dans ses yeux la fureur et le désespoir : il était comme un beau cheval qui n'a point de bouche [3]; son courage le poussait au hasard, et la sagesse ne modérait pas sa valeur. Il ne savait ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçaient, ni ménager les gens dont il avait le plus

1 *Mars*, Dieu de la guerre, fils de Jupiter et de Junon.

2 *D'une mine haute.* Cette expression devenue familière, était alors du langage noble. On disait fort bien *un homme de haute, de grande mine;* du reste il est relevé par les deux adjectifs qui suivent.

3 *Un cheval qui n'a point de bouche.* C'est surtout avec la bride et le mors, et par conséquent par la bouche que le cavalier gouverne son cheval : on dit d'un cheval qu'il a la bouche fine, quand il obéit à la plus légère pression de cet organe, et, au contraire, qu'il n'a point de bouche, quand il est rétif à tout effort de ce côté

grand besoin. Ce n'était pas qu'il manquât de génie [1]; ses lumières égalaient son courage: mais il n'avait jamais été instruit par la mauvaise fortune; ses maîtres avaient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il était enivré de sa puissance et de son bonheur; il croyait que tout devait céder à ses désirs fougueux : la moindre résistance enflammait sa colère. Alors il ne raisonnait plus, il était comme hors de lui-même : son orgueil furieux en faisait une bête farouche, sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnaient en un instant; ses plus fidèles serviteurs étaient réduits à s'enfuir; il n'aimait plus que ceux qui flattaient ses passions. Ainsi il prenait toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçait tous les gens de bien à détester sa folle conduite.

Longtemps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine, les rênes lui échappèrent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Cypre [2] lui coupa la tête; et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait [3] dans le sang, ces yeux fer-

[1] *Génie*, signifie ici talents naturels, *ingenium*, et non cette supériorité d'esprit ou de caractère qu'on appelle plus particulièrement le *génie*, et qui n'existait point chez Bocchoris.

[2] *Cypre*. Ile de la Méditerranée, consacrée à Vénus. V. le *Lexiq. de géograph. comparée*, par M. Mac Carthy, au mot *Cyprus*, dans Q.-Curce, édit. class. de M. Ruelle.

[3] *Qui nageait dans le sang*. Expression de la langue poétique; baignée dans le sang.

més et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui semblait vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant que la mort même n'avait pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux; et si jamais les dieux me faisaient régner, je n'oublierais point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux ! (*Télémaque*, l. II.)

---

15. PYGMALION [1]. — PARALLÈLE DE CE ROI AVEC SÉSOSTRIS.

Craignez de tomber entre les mains de Pygmalion, notre roi : il les a trempées [2], ces mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon sa sœur. Didon, pleine du désir de la vengeance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté l'ont suivie [3] : elle a fondé sur la côte d'Afrique

[1] *Pygmalion*, Fils de Bélus, roi de Tyr (Voir ci-après, p. 59, note 3), régnait au neuvième siècle avant J.-C. Il fut empoisonné par sa femme Astarbé. Fénelon a peint en lui, dit M. Villemain, « l'ambition tyrannique et misérable. »

[2] *Il les a trempées*. Figure très-usitée en poésie, pour dire : se rendre coupable d'un meurtre. — *Il les a trempées, ces mains;* pléonasme qui exprime plus vivement l'horreur qu'éprouve celui qui parle.

[3] *La plupart de ceux qui aiment*, etc., *l'ont suivie*. Le sujet ici est *ceux*. Voy. p. 6, note 3.

une superbe ville qu'on nomme Carthage[1]. Pygmalion, tourmenté par une soif insatiable des richesses[2], se rend de plus en plus misérable et odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens : l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel; il persécute les riches, et il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu; car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies: la vertu le condamne, il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge[3]; il a peur de son ombre[4]; il ne dort ni nuit ni jour : les dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre; il se tourmente pour gagner.

[1] *Carthage.* Ville célèbre de l'Afrique ancienne, sur la côte orientale de la Barbarie actuelle; fondée par Didon l'an 869 avant J.-C., fut longtemps la rivale de Rome, qu'Annibal, le plus illustre général des Carthaginois, mit à deux doigts de sa perte. Après trois guerres différentes, connues sous le nom de guerres puniques, elle fut enfin prise et détruite par Scipion Emilien en 641. Il ne reste aujourd'hui de cette ville que de vastes ruines à 13 kilom. E. N. E. de Tunis.

[2] *Soif insatiable des richesses.* Métaphore qui signifie désir insatiable. Pour rendre la même idée, les Latins emploient le mot faim, *fames.*

> ... Quid non mortalia pectora cogis,
> Auri sacra fames?... VIRG., *Enéide*, III, v. 56-57.

[3] *L'agite, l'inquiète, le ronge.* Expressions graduées de manière à donner plus en plus de force, jusqu'à la dernière qui est effrayante.

[4] *Il a peur de son ombre.* Détail d'une simplicité énergique.

On ne le voit presque jamais ; il est seul, triste, abattu au fond de son palais : ses amis même [1] n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de sa maison. Trente chambres qui communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec six gros verroux, sont le lieu où il se renferme ; on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connaît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce : si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre [2] et farouche ; ils sont sans cesse errants de tous côtés : il prête l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému ; il est pâle, défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissements, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfants, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur ; il en fait ses plus dangereux ennemis [3]. Il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré ; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne

[1] *Ses amis même.* Voir *l'Olympe*, p. 2, note 2.

[2] *Un feu âpre.* Alliance de mots peu juste. *Apre* a rapport au toucher, on ne voit pas bien comment il peut se joindre au feu.

[3] *Ses plus dangereux ennemis*, au lieu de ses amis qu'ils devraient être ; sans compter qu'il les croit tels plutôt qu'ils ne le sont réellement. *Non fecit solum, sed fingit.*

voit pas que sa cruauté, à laquelle il se confie, le fera périr! Quelqu'un de ses domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.....

Je comparais ce roi invisible[1] avec Sésostris, si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Sésostris, disais-je, ne craignait rien et n'avait rien à craindre.... Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes; au contraire, le bon roi Sésostris était en sûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison environné de sa famille. (*Télémaque*, l. III.)

---

16. TYR ET LES PHÉNICIENS[2].

Les vents contraires nous retinrent assez longtemps à Tyr[3]. Je profitai de ce séjour pour connaître les mœurs des Phéniciens, si célèbres dans toutes les nations connues. J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une île. La côte voisine est déli-

[1] *Invisible.* Mot expliqué et préparé plus haut : *On ne le voit presque jamais.*

[2] *Les Phéniciens*, habitants de la Phénicie, région de la Syrie, resserrée entre le Liban et la mer, et célèbre dans l'antiquité par sa marine et son commerce. V. le *Lexiq. de géograph. comparée*, par M. Mac Carthy, au mot *Phœnicia*, dans Q.-Curce, édit. classiq. de M. Ruelle.

[3] *Tyr*, ville de Phénicie, dans une île voisine de la côte. Le détroit qui la séparait du continent la rendait presque inexpugnable : cependant Alexandre la prit en 332 après un long siége, au moyen d'une digue gigantesque qui la joignit à la terre ferme. V. le *Lexiq.* déjà cité, au mot *Tyrus*.

cieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque; enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban [1], dont le sommet fend les nues [2] et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front [3]; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusques vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux bondissant sur l'herbe : là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble [4] pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux

[1] *Le Liban*, chaîne de montagnes de la Syrie, fameuse autrefois par ses beaux cèdres. V. le *Lexiq.* précédemment cité de M. Mac Carthy, au mot *Libanus*.

[2] *Fend les nues*. Mot rigoureusement exact, car souvent les nuages sont placés au-dessous du sommet des montagnes

[3] *Son front*, et deux lignes plus bas, *Sa tête*. Métaphores qui signifient le sommet de la montagne.

[4] *Le printemps et l'automne*, etc. Cette alliance se représente toutes les fois qu'il s'agit de peindre un pays délicieux. Voir *les Champs Elysées*, p. 29, *la Bétique*, p. 69, etc.

aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles [1] semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne [2] deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse [3] d'une broderie d'or et d'ar-

[1] *Môles*, du latin *moles*, jetées en pierre, construites pour arrêter les flots, et mettre un port à l'abri des vents.

[2] *La pourpre tyrienne*. Cette teinture d'un rouge éclatant, se faisait avec une liqueur extraite de certain coquillage que les Grecs nommaient πορφύρα, et les latins *purpura* ou *murex*.

[3] *Qu'on rehausse*. Au figuré, *rehausser*, c'est-à-dire en-

gent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades [1], et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge [2]; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des îles inconnues [3], de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux [4], qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes, ne cessent jamais ou de filer des laines, ou

richir; au propre, à cause du relief que cette broderie produit sur l'étoffe.

[1] *Détroit de Gades.* Aujourd'hui détroit de Gibraltar. Gades, aujourd'hui Cadix, est une ville de l'Espagne Bétique, dans une petite île, près du continent, à l'embouchure du fleuve Bétis (Guadalquivir). C'était une colonie des Tyriens. V. le *Lexique* cité p. 59, note 2, au mot *Gades*.

[2] *Mer Rouge*, ou Golfe Arabique, grand golfe situé entre l'Égypte et l'Arabie, séparé de la Méditerranée par l'Isthme de Suez. V. le *Lexique* cité ci-dessus, au mot *Rubrum mare*.

[3] *Dans des îles inconnues.* Par exemple les Hespérides (Canaries), dans l'Océan Atlantique, où les Phéniciens et les Carthaginois avaient des comptoirs.

[4] *Des hommes oisifs et curieux.* Allusion aux Athéniens en particulier, à qui Démosthène adresse ce reproche en termes très-énergiques dans ses discours contre Philippe.

de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes. (*Télémaque*, l. III.)

---

17. COMMERCE DES PHÉNICIENS. — CAUSES DE LA PROSPÉRITÉ DU COMMERCE DANS UN EMPIRE.

D'où vient, disais-je à Narbal [1], que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il : la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation : les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots, longtemps avant l'âge de Tiphys et des Argonautes [2] tant vantés dans la Grèce : ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci [3] des vagues et des tempêtes, qui sondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens et des Babyloniens [4], enfin qui réunirent tant de peu-

[1] *Narbal*, Phénicien, qui commande le vaisseau sur lequel Télémaque vient de quitter l'Egypte.

[2] *Tiphys et les Argonautes.* Les Argonautes, héros grecs qui allèrent, sous la conduite de Jason, en Colchide, conquérir la Toison d'Or, vers l'an 1330 avant J.-C. Leur vaisseau, construit en Thessalie, des mains mêmes de Minerve, déesse des arts, se nommait Argo, et leur donna son nom. Tiphys en était le pilote.

[3] *A la merci.* Merci, miséricorde. Être à la merci, c'est-à-dire à la discrétion, au pouvoir de quelqu'un.

[4] *Des Egyptiens et des Babyloniens.* L'Egypte et la Chal

ples que la mer avait séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres [1], sobres et ménagers : ils ont une exacte police [2] ; ils sont parfaitement d'accord entre eux : jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers [3].

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division et la jalousie [4] se mettaient entre eux ; s'ils commençaient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté ; si les premiers de la nation méprisaient le travail et l'économie ; si les arts cessaient d'être en honneur dans leur ville ; s'ils manquaient de bonne foi envers les étrangers ; s'ils altéraient [5] tant soit peu les règles d'un commerce libre ; s'ils négligeaient leurs manufactures, et s'ils cessaient de faire les grandes avances [6] qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune

dée, dont Babylone était la capitale, ainsi que de la Babylonie, furent le berceau de l'astronomie.

[1] *Propres.* Mot tout à fait familier et presque trivial en ce sens. Mais il est relevé par *laborieux* et *sobres* entre lesquels il se trouve placé.

[2] *Une exacte police.* V. l'*Égypte sous Sésostris*, page 48, note 3

[3] *Commode à tous les étrangers.* Expression très-juste et empruntée directement au latin *commodus*.

[4] *Si la division... s'ils commençaient à s'amollir*, etc. Cette suite de propositions subordonnées, dont la conclusion demeure suspendue, jusqu'à la proposition principale qui est la dernière, *vous verriez* etc., se nomme une période (περὶ ὁδός) détour. On appelle style périodique celui où les périodes sont fréquemment employées.

[5] *Altéraient*, changeaient.

[6] *Avances.* Dépenses que l'on fait avant de rien gagner ; mot familier en ce sens, mais relevé par la manière dont il est employé.

dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disais-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque [1] un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici : recevez bien et facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité [2], la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers; souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur : soyez constant dans les règles du commerce; qu'elles soient simples et faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude, et même la négligence ou le faste des marchands, qui ruine [3] le commerce en ruinant les hommes qui le font.

Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne s'en mêle point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera : il

[1] *Ithaque.* Petite île de la mer Ionienne, patrie de Télémaque. Aujourd'hui *Teaki.*

[2] *La commodité.* C'est la seconde fois que nous rencontrons ce mot; nous le verrons encore dans le même morceau : *Il n'y a que le profit et la commodité qui* etc. *Si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile,* etc., tant cette idée semble importante à Fénelon.

[3] *La fraude, la négligence, le faste,* qui *ruine.* Accord syileptique, c.-à-d. qui tient plus à la pensée qu'à la règle: Cela est fréquent dans les auteurs du dix-septième siècle. On écrirait aujourd'hui *qui ruinent.*

en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses États. Le commerce est comme certaines sources; si vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous; si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps la gloire de Tyr est bien obscurcie. Oh ! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné! Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine [1]. O malheureuse Tyr [2]! en quelles mains es-tu tombée ! autrefois, la mer t'apportait le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout et des étrangers et de ses sujets [3]. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées, dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandises, et le temps qu'ils doivent demeurer

[1] *Menace ruine.* Expression toute latine; menace de tomber.

[2] *O malheureuse Tyr.* Cette manière d'interpeller des personnages absents, ou des êtres inanimés, se nomme apostrophe (ἀπὸ... στρέφω) parce qu'elle détourne le discours de celui à qui il s'adresse vers une tierce personne.

[3] *Pygmalion*, etc. Contraste avec le tableau précédent, et qui complète la preuve de l'idée qui y était développée.

ci. Il faut encore pis; car il use de supercherie pour surprendre les marchands et pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les plus opulents; il établit, sous divers prétextes, de nouveaux impôts. Il veut entrer lui-même dans le commerce; et tout le monde craint d'avoir quelque affaire avec lui. Ainsi le commerce languit; les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr[1], qui leur était autrefois si doux: et si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront bientôt transportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous. (*Télémaque*, l. III.)

---

18. MARINE DES PHÉNICIENS.

Les forêts du Liban nous fournissent les bois des vaisseaux, et nous les réservons avec soin pour cet usage : on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. ... Ils se sont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles

[1] *Oublient peu à peu le chemin de Tyr.* Jolie figure qui reproduit l'idée déjà exprimée plus simplement: *Ils se retirent insensiblement et ne reviennent plus*

à la navigation : on considère[1] un bon géomètre ; on estime fort un habile astronome ; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction[2] : on ne méprise[3] point un bon charpentier ; au contraire, il est bien payé et bien traité. Les bons rameurs même ont des récompenses sûres et porportionnées à leurs services ; on les nourrit bien ; on a soin d'eux quand ils sont malades ; en leur absence on a soin de leurs femmes et de leurs enfants : s'ils périssent dans un naufrage, on dédommage[4] leur famille ; on renvoie[5] chez eux ceux qui ont servi[6] un certain temps : ainsi on en a autant qu'on en veut. Le père est ravi d'élever son fils dans un si bon métier ; et, dès sa plus tendre jeunesse, il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, et à mépriser[7] les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène[8] les hommes, sans contrainte, par la récom-

[1] *Considère* est ici synonyme *d'estimer*. Un peu familier dans ce sens.

[2] *Dans sa fonction*. Mot pris dans son acception première: *quo fungitur;* il est devenu, surtout au pluriel, synonyme de emplois, places, etc.

[3] *On ne méprise point*, etc. Heureuse variété d'expressions, pour rendre une même idée : *on considère, on estime fort, on comble de biens,* etc.

[4] *On dédommage*. Sens précis du mot : diminuer, sinon compenser le dommage.

[5] *On renvoie*, pour qu'ils jouissent du repos.

Ont servi. Expression consacrée pour dire : porter les armes. On dit : *le service militaire*, ou même : *le service*, seulement.

[7] *Mépriser*, signifie ici ne pas craindre, et non dédaigner, comme plus haut : *on ne méprise point un bon charpentier*.

[8] *On mène*, etc. Bossuet a dit que Dieu mène le monde: du reste, s'il était trop familier seul, ce mot serait relevé par les compléments indirects dont il est accompagné

pense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien; la soumission des inférieurs ne suffit pas: il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie. (*Télémaque*, l. III.)

---

19. LA BÉTIQUE [1].

Le fleuve Bétis [2] coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule [3], et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or [4]. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne [5], qui semblent se donner la main. La

[1] *La Bétique.* Aujourd'hui l'Andalousie et la province de Grenade, partie la plus méridionale de l'Hispanie, bornée au S. par la Méditerranée, au N. et à l'O. par l'Anas (Guadiana).

[2] *Bétis.* Aujourd'hui le Guadalquivir.

[3] *Colonnes d'Hercule.* Les montagnes de Calpe sur la côte d'Europe, et d'Abyla sur celle d'Afrique, des deux côtés du détroit de Gades. On les appelait colonnes d'Hercule, parce que la fable disait que le dieu arrivé en cet endroit, qui fut le terme de ses voyages, ouvrit un passage à la mer, en séparant les deux montagnes qui auparavant n'en faisaient qu'une seule.

[4] *L'âge d'or.* Voir *les armes de Télémaque*, p. 16, n. 1re.

[5] *Hymen du printemps et de l'automne.* La même idée

terre dans les vallons et dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verds et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays : mais les habitants, simples, et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer ; par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisaient aucun commerce au dehors, ils n'avaient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans ; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux[1], ne laissent pas d'exercer[2] les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

se retrouve dans la description de Tyr. Ici l'expression est encore plus poétique, et personnifie les deux saisons.

[1] *Adonnés à l'agriculture ou à conduire*, etc. il serait plus régulier que le participe *adonné* eût deux régimes de même nature, ou deux substantifs, ou deux verbes.

[2] *Ne laissent pas de.* Gallicisme qui équivaut à ceci exercent cependant, n'en exercent pas moins.

Les femmes filent cette belle laine[1], et en font des étoffes fines d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger; et ce travail leur est facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorce d'arbres; elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables[2]. Leurs habits sont aisés à faire[3]; car, en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie[4], lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles; car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre

[1] *Cette belle laine*, dont on a parlé plus haut : *des laines fines, recherchées*, etc.

[2] *Un ordre et une propreté admirables.* Accord de l'adjectif avec les deux substantifs.

[3] *Faire.* Ce verbe est répété jusqu'à six fois en deux lignes, et cependant telle est la facilité du style que cette répétition ne choque pas.

[4] *Pour la modestie.* Pour satisfaire la modestie.

des injures de l'air[1]. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Égyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis[2], des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme; ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes : ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent: il tente ceux qui en sont privés, de vouloir[3] l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous? vivent-ils plus longtemps? sont-ils plus unis entre eux? mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables de plaisirs[4] purs et simples, puisqu'ils sont es-

[1] *C'est, disent-ils, s'attacher trop*, etc. Idée philosophique peu vraisemblable, même dans ces mœurs presque idéales; il est plus simple et plus naturel de croire que la douceur du climat rend les maisons superflues. Ici le moraliste se montre un peu trop.

[2] *Exquis.* Du latin *exquisitus*, recherché.

[3] *Il tente ceux qui en sont privés*, c'est-à-dire *il inspire à ceux*, etc. Voir *Les bons rois*, page 44, note 2.

[4] *Incapables de plaisirs.* Cette construction de l'adjectif

claves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir [1] chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action; mais avant que [2] de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance, et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée [3], qu'on dit retirée dans le ciel [4], est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juge parmi eux; car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque

incapable avec un substantif est très-élégante, plus qu'avec un verbe.

[1] *Est en droit de.* Plus rare que : *a le droit de*, mais exprime mieux que ce droit est inséparable du père.

[2] *Avant que de*, a un peu vieilli : on dit aujourd'hui *avant de* avec l'infinitif.

[3] *Astrée*, déesse de la justice, habitait la terre dans l'âge d'or : mais les crimes des hommes dans les âges d'airain et de fer la firent remonter au ciel; elle forme le signe de la Vierge dans le zodiaque. On la confond aussi avec Thémis.

[4] *Qu'on dit retirée dans le ciel.* Voyez, pour le sens de cette allégorie, la note précédente.

famille, errante[1] dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'était mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'une amour fraternelle[2] que rien ne trouble. C'est le retranchement[3] des vaines richesses et des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres et tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés[4] en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres, ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée[5] dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y

[1] *Errante*, et non pas *errant* : il sagit de peindre un état et non une action. On appelle nomades les peuples qui vivent ainsi, comme les Arabes, et beaucoup de peuplades de l'Amérique, νέμω paître.

[2] *D'une amour fraternelle.* Amour est féminin, même au singulier, dans la langue poétique.

> Il venait à ce peuple heureux
> Ordonner de l'aimer d'*une amour éternelle.*
> RACINE, *Athalie*, acte I, sc. 4.

[3] *Le retranchement.* Sens primitif et direct de ce mot. Il a vieilli dans cette acception, mais il est toujours français dans le langage de la religion.

[4] *Consommés.* Parfaits. *Consummavit omnem scientiam utilem.* SÉNÈQUE. Ce mot s'applique également en ce sens aux noms de choses, et même plus fréquemment, *une sagesse consommée.*

[5] *Leur voix cruelle et empestée.* Mot pris dans un sens noble et en rapport avec son étymologie, en latin, *pestifer.*

voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi ! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels[1], sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée[2]? La vie est si courte ! et il semble qu'elle leur paraisse trop longue ! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux ?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement[3] donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur. Mais gouverner[4] les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir le faux hon-

[1] *Assez mortels.* Expression originale, car par son sens le mot *mortel* n'est pas susceptible de degrés de comparaison, on n'est pas plus ou moins mortel ; mais ici cela veut dire : *assez sujets à la mort.* L'idée est la même, le mot plus hardi et plus expressif.

[2] *Une mort précipitée* Terme fort juste et employé dans son acception première : *Præcipere*, recevoir avant le temps

[3] *Gouvernement.* Même emploi que plus haut des mots *retranchement*, *renversement.*

[4] Les mots *gouverner*, *gouvernement*, sont ici répétés six

neur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins[1]? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux[2], mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser. (*Télémaque*, l. VIII.)

fois à dessein, pour insister fortement sur l'idée. Les synonymes ne manquent pas, l'auteur n'en veut point.

[1] *Usurpateur et tyrannique sur*, etc. La préposition *sur* va mieux avec le mot *usurpateur*, qu'avec le mot *tyrannique*. Cependant, comme l'on dit : exercer la tyrannie sur quelqu'un, cette acception peut s'étendre à l'adjectif.

[2] *Ressemblent à ces fleuves*, etc. Massillon dit aussi en parlant du conquérant : « Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance, etc. » *Petit Carême*, 1er Dimanche, p. 37, de l'édit. classiq. annotée par M. Deschanel. La comparaison de ce portrait du conquérant avec celui de Massillon est intéressante.

20. L'ILE DE CYPRE [1].

Nous arrivâmes en l'île de Cypre au mois du printemps qui est consacré à Vénus [2]. Cette saison, disent les Cypriens, convient à cette déesse : car elle semble ranimer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs. En arrivant dans l'île, je sentis un air doux qui rendait les corps lâches et paresseux, mais qui inspirait une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, était presque inculte, tant les habitants étaient ennemis du travail ; je vis de tous côtés des femmes et de jeunes filles vainement parées [3], qui allaient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple [4]. La beauté, les grâces, la joie, les plaisirs, éclataient également sur leurs visages ; mais les grâces y étaient affectées. On n'y voyait point une noble simplicité et une pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté...

On me conduisit au temple de la déesse : elle en a plusieurs dans cette île ; car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos [5] :

[1] Ile de la Méditerranée, entre l'Asie Mineure et la Syrie, elle était consacrée à Vénus. Voy. le *Lexique de géographie comparée* de M. Mac Carthy, déjà cité, au mot *Cyprus*.

[2] *Vénus*. Voir l'*Olympe*, page 1, note 1.

[3] *Vainement*. Avec vanité, et non *inutilement*. La langue de la chaire l'emploie souvent dans ce sens.

[4] *A son temple*. *A* est ici pour *dans*. Se dévouer au temple aurait peu de sens : on se dévoue à la déesse, à son culte, mais non à son temple. *Dévouer* est du reste ici synonyme de *consacrer* et pris dans son premier sens, *devovere* ; il ne s'agit pas de périls ni de sacrifice.

[5] *Cythère*, *Idalie*, *Paphos*. Villes de l'île de Cypre. Il

c'est à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de marbre; c'est un parfait péristyle[1] : les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux; au-dessus de l'architrave et de la frise[2] sont à chaque face de grands frontons[3] où l'on voit en bas-reliefs[4] toutes les plus agréables aventures de la déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes.

On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu sacré, aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux; on n'y répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre; et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache[5] : on les couvre de

y avait aussi une petite île de Cythère (aujourd'hui **Cérigo**) voisine de la Laconie, également célèbre par le culte de Vénus.

[1] *Péristyle* (περὶ autour, στύλος colonne), galerie couverte et soutenue par une colonnade qui règne le long des quatres faces du temple, comme à Paris, à l'église de la Madeleine, au palais de la Bourse, monuments bâtis tous deux sur le modèle des temples grecs.

[2] *Architrave*, *frise*. Termes d'architecture . ce sont les parties qui règnent l'une au-dessus des chapiteaux des colonnes, l'autre au-dessous de l'entablement ou de la corniche.

[3] *Frontons*. Espace réservé entre la frise et la corniche, ordinairement triangulaire, quelquefois en demi-cercle, et orné de bas-reliefs sculptés : tels sont à Paris les frontons de la colonnade du Louvre, de la Madeleine, du Panthéon, du palais de la Chambre des députés, etc.

[4] *Bas-Reliefs*. Sculptures qui ont peu de saillie.

[5] *Blanche*, *sans tâche*, etc. La couleur blanche était d'heureux présage chez les anciens. Ils marquaient d'une pierre blanche les jours heureux :

Dies *albo* notanda lapillo... Hor.

bandelettes de pourpre brodées d'or ; leurs cornes sont dorées et ornées de bouquets des fleurs les plus odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse [1].

On offre aussi toute sorte de liqueurs parfumées et du vin plus doux que le nectar [2]. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches, avec des ceintures d'or et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour, sur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient [3], et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendants; tous les vases qui servent aux sacrifices sont d'or; un bois sacré de myrte [4] environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent présenter les victimes aux prêtres et qui osent allumer le feu des autels. Mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique. (*Télémaque*, l. IV.)

Ils offraient des victimes blanches aux dieux favorables.

Nigram hiemi pecudem, zephyris felicibus *album*.
VIRG. *Enéide*, l. III, v. 120.

[1] Ces détails, d'une exactitude extrême, sur les sacrifices des Grecs, suffiraient pour donner un grand intérêt à ce morceau.

[2] *Plus doux que le nectar*. Les vins de l'île de Cypre étaient fort renommés.

[3] *L'Orient*, d'abord la partie du ciel où le soleil paraît se lever, puis, par extension, les régions de la terre qui y correspondent, et particulièrement l'*Asie* Voy. le *Lexique* de M. Mac-Carthy, au mot *Oriens*, dans Q.-Curce, édit. classique.

[4] *Myrte*, arbre consacré à Vénus.

21. L'ILE DE CRÈTE [1].

Autant [2] que la terre de Cypre nous avait paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montrait fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ses habitants... Cette île, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitants, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent : son sein fécond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres ; la terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils voulaient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins [3], on verrait partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

[1] *La Crète*, aujourd'hui Candie, grande île de la Méditerranée, située vis-à-vis de l'ouverture de la mer Egée.

[2] *Autant que la terre... autant*, etc. Ce tour symétrique est emprunté au latin *quantum... tantum ;* en français on supprime volontiers l'antécédent, et l'on dit seulement : la terre de Crète se montrait *aussi* fertile que celle de Cypre, etc... Dans tous les cas, la locution *autant que* a vieilli, et l'on dit seulement *autant*, etc.

[3] *Satisfaire aux vrais besoins. Satisfaire* prend pour régime direct indifféremment les noms de personnes, ou de choses ; *satisfaire son maître, satisfaire ses désirs :* pour

C'est ce que Minos [1], le plus sage et le meilleur de tous les rois, avait compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisait donner aux enfants rend les corps sains et robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse : on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples : l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres [2]; on y

régime indirect, il n'admet que ceux de choses, comme ici, et non ceux de personnes.

[1] *Minos*, fils de Jupiter et d'Europe, quitta l'Asie, et vint s'établir en Crète : il gouverna cette île avec tant de sagesse que les dieux le firent l'un des trois juges des enfers. Il régnait 1320 ans avant J.-C. Ses lois servirent de modèle à celles de Lycurgue, législateur de Lacédémone.

[2] *Sobres*. Epithète transportée de l'homme, à qui elle

boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût [1] ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée ; mais elle est réservée pour les temples des dieux, et les hommes n'oseraient avoir des maisons semblables à celles des immortels [2]. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois, et la crainte des justes dieux.

Je lui demandai en quoi consistait l'autorité du roi ; et il me répondit : « Il peut tout sur les peuples ; mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains

s'applique d'abord, aux repas dans lesquels il montre sa sobriété. Un poëte contemporain a même dit : « *Un parler sobre.* »

[1] *Sans ragoût.* Sans assaisonnement, mot du langage le plus simple, si non même trivial. *Ragoût* signifie proprement : mets qui *réveillent le goût.*

[2] *Des immortels.* Les poëtes désignaient ainsi les dieux par celui de leurs attributs qui les met le plus au-dessus des hommes. Nous disons de même *l'Eternel*, mais avec l'étendue que le christianisme ajoute à l'idée, indiquant que Dieu n'a pas commencé, et qu'il ne finira pas.

Oui, je viens dans son temple adorer l'*Eternel*
RACINE, *Athalie*, act. 1, sc. 1.

liées[1], dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse et par sa modération, à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer[2] aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs le roi doit être plus sobre[3], plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire, que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; et au dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples[4]. c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne de la royauté, qu'au-

[1] *Les mains liées.* Figure très-énergique avec un terme très-simple : c'est-à-dire qu'il n'a aucune puissance pour faire le mal.

[2] *Imprimer.* Métaphore que son exactitude a rendue de l'usage le plus ordinaire. Faire pénétrer profondément, comme la teinture s'imprime dans l'étoffe.

[3] *Sobre.* Voyez plus haut la page 81, note 2.

[4] *Etre l'homme des peuples.* Expression pleine de concision et d'énergie, dont les lignes suivantes sont le développement et l'explication.

tant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. » (*Télémaque*, l. v.)

---

22. JEUX [1] CÉLÉBRÉS EN CRÈTE [2] POUR L'ÉLECTION D'UN ROI.

Nous arrivâmes à une espèce de cirque [3] très-vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du cirque était une arène [4] préparée pour les com-

[1] *Jeux*... Les Grecs étaient fort adonnés à tous les exercices qui demandent de la vigueur et de l'adresse : ils célébraient des jeux qui attiraient des combattants de toutes les parties de la Grèce, et dont les vainqueurs obtenaient des récompenses et surtout une gloire éclatante. Quatre grandes solennités réunissaient ainsi tous les peuples de la Grèce : les jeux Pythiques, célébrés à Delphes tous les quatre ans, en l'honneur d'Apollon ; les jeux Isthmiques établis à Corinthe par Thésée ; les jeux Néméens, célébrés pour la première fois dans la forêt de Némée en Argolide, par les sept chefs conjurés contre Thèbes ; et enfin les jeux Olympiques institués à Olympie en Elide par Hercule, et rétablis par Iphitus, roi d'Elide, sur les conseils de Lycurgue. Cette époque servit de point de départ aux Grecs, pour la supputation des années qu'ils comptaient par *Olympiades*, c'est-à-dire par période de quatre années, qui séparaient la célébration de ces jeux.

[2] *Crète*, voy. page 80, note 1.

[3] *Cirque*. Vaste espace de forme circulaire très-allongée, destiné à la célébration des jeux : on appellait *Stade* celui où se faisaient les courses à pied, et les divers combats ; *Hippodrome*, celui qui servait aux courses des chars. — Ici tous les jeux se célèbrent dans le même lieu.

> ..... Tendit
> Gramineum in campum, quem collibus undique curvis
> Cingebant silvæ, mediâque in valle theatri
> *Circus* erat.. VIRG. *Enéide*, l. v. v. 286-289.

[4] *Arène*, du latin *arena* sable, l'arène était nivelée et sablée, pour rendre le sol moins glissant, et les chutes moins dangereuses. Le mot *arène* s'est appliqué dans le style figuré

battants; elle était bordée par un grand amphithéâtre [1] d'un gazon frais, sur lequel était assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazaël sur sa faible santé.

Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtaient toute excuse; je jetai néanmoins un coup d'œil sur Mentor, pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il souhaitait que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisait : je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile [2] douce et luisante sur tous les membres de mon corps; et je me mêlai parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'était le fils d'Ulysse [3] qui était venu pour tâcher de remporter les prix; et plusieurs Crétois, qui avaient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte [4]. Un

à toute espèce de concours. On dit : descendre dans l'arène, quand il s'agit de disputer un prix quelconque.

[1] *Amphithéâtre.* Gradins disposés autour du cirque de manière à rendre le spectacle accessible à tous les regards. ἀμφὶ autour, θεάω regarder. Ce nom est devenu plus tard celui des cirques mêmes construits par les Romains, pour les combats de gladiateurs.

[2] *On fit couler des flots d'huile.* Cet usage avait pour but de rendre plus difficiles les étreintes des combattants, dont les mains glissaient sur le corps de leurs adversaires.

[3] *Ulysse,* roi d'Ithaque, une des îles ioniennes, époux de Pénélope et père de Télémaque, le plus sage et le plus habile des chefs grecs, vainqueurs de Troie, et le héros de l'Odyssée d'Homère.

[4] *La lutte.* Combat dans lequel on devait jeter son ad-

Rhodien [1] d'environ trente-cinq ans [2] surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il était encore dans toute la vigueur de la jeunesse : ses bras étaient nerveux et bien nourris [3]; au moindre mouvement qu'il faisait, on voyait tous ses muscles : il était également souple et fort [4]. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et, regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre [5] ; nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayait de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçait de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtait [6] ainsi,

versaire par terre, et le forcer de se déclarer vaincu. Au figuré ce mot est devenu synonyme de toute espèce de combat, du corps ou de l'esprit.

[1] *Un Rhodien.* Rhodes, île de la Méditerranée, sur la côte S.-O. de l'Asie-Mineure. —Voy. le *Lexique* de M. Mac Carthy au mot *Rhodus*, dans Q.-Curce, édit. classiq. de M. Ruelle.

[2] *D'environ trente-cinq ans.* Fénelon lui donne l'âge où l'homme est dans toute sa force, pour contraster avec la jeunesse de Télémaque.

[3] *Bien nourris.* Gros et forts. Expression consacrée en ce sens, et qui vient de l'effet d'une forte nourriture sur le corps.

> Magnos membrorum artus, magna ossa, lacertosque
> Exuit... VIRG. *Enéide* l. v, v 422-423.

[4] *Souple et fort.* Qualités qui pourraient s'exclure l'une l'autre, et dont l'ensemble forme le lutteur parfait.

[5] *L'un l'autre.* Marque la réciprocité. L'un et l'autre aurait un tout autre sens, et n'exprimerait que la réunion.

[6] *Tâtait.* Mot très-juste, de *tento*, fréquentatif de *teneo*, toucher souvent, de côté et d'autre; il s'emploie également au figuré. Tâter un homme, voir de quoi il est capable.

je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène, et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulysse ! Et j'aidai au Rhodien confus à se relever [1].

Le combat du ceste fut plus difficile [2]. Le fils d'un riche citoyen de Samos [3] avait acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent ; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me pressait, et je ne pouvais plus respirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me criait : O fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu ? La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurais été accablé [4]. Aussitôt que le Samien

[1] *J'aidai au Rhodien*, etc. *Aider à une personne*, c'est l'assister en partageant personnellement son travail ou sa peine : *aider une personne*, c'est lui prêter secours, mais sans prendre une part active à ce qu'elle fait.

> Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs
> RACINE, *Britannicus*, acte I, sc. 3.

[2] *Le combat du ceste*, ou du pugilat (de πύξ poing). Les athlètes s'y portaient des coups violents, jusqu'à ce que l'un d'eux s'avouât vaincu. On appelait ceste (de κεστός, lier) des espèces de gantelets formés de lanières de cuir très-épais croisées en tous sens, dont on armait ses poings.

[3] *Samos*, île de la mer Egée, près des côtes de l'Asie-Mineure, au S. E. de Chio.

[4] *Accablé*. Abattu, vaincu. C'est le vrai sens du mot ; on l'emploie souvent d'une manière plus restreinte, pour dire seulement charger de coups.

m'avait porté un faux coup [1], et que son bras s'allongeait en vain, je le surprenais dans cette posture penchée : déjà il reculait quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver [2], et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang : sa honte fut extrême ; mais il n'osa renouveler le combat.

Aussitôt on commença la course des chariots, que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre [3] pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de poussière vole, et couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien [4], nommé Crantor [5], laissait d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète [6], le suivait de près. Hippomaque [7], parent d'Idoménée [8], et qui aspirait à lui

[1] *Un faux coup.* Un coup qui manque son but, qui porte à faux.

[2] *Esquiver.* Pris ici absolument. Il est aussi actif et réfléchi : *esquiver un coup ; s'esquiver*, s'échapper subtilement.

[3] *Le moindre.* De moindre valeur, le moins bon, et non le plus petit.

[4] *Lacédémonien.* Lacédémone ou Sparte, ville du Péloponnèse, célèbre par ses lois qu'elle reçut de Lycurgue, et par la rigide vertu qu'elles donnaient à ses citoyens.

[5] *Crantor.* Nom fictif, dérivé de κράντωρ roi, qui lui-même vient de κραίνω régner.

[6] *Polyclète*, dérivé de πολὺς beaucoup, et de κλείτος illustre.

[7] *Hippomaque*, tiré de ἵππος cheval, et de μάχομαι combattre.

[8] *Idoménée.* Petit fils de Minos, et fils de Deucalion, roi de Crète, se distingua au siége de Troie. A son retour, pour obéir à un vœu, il immola son propre fils à Neptune ; ce

succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, était tout penché sur leurs crins flottants [1]; et le mouvement des roues de son chariot était si rapide, qu'elles paraissaient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs [2]. Mes chevaux s'animèrent, et se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étaient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée [3], poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit [4], et par sa chute il ôta à son maître l'espérance de régner.

Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse : il tomba; les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'é-

meurtre le rendit si odieux à ses sujets, qu'il fut forcé de se dérober par la fuite; c'est son départ qui vient de laisser la royauté vacante. Voy. p. 106, *Sacrifice d'Idoménée.*

[1] *Penché sur leurs crins flottants.*

immissis aurigæ *undantia* lora
Concussere jugis, *proni* que in verbera *pendent*
VIRG. *Enéide* l. v, v. 146-147.

[2] *Qui fend les airs.* Comparaison d'une grande exactitude : le mouvement, lorsqu'il est extrêmement rapide, a ainsi l'apparence de l'immobilité, parce qu'il échappe à la vue par sa rapidité même.

[3] *Hippomaque, parent d'Idoménée.* Ce n'est point par négligence que Fénelon répète cette qualification déjà donnée plus haut; il suit en cela Homère qui ajoute presque toujours au nom de ses héros l'épithète qu'il leur a appliquée une première fois.

[4] *Poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit,* etc. Cette construction, assez rare en français, est tout-à-fait celle que nous appelons en latin *abiatif absolu*, dans laquelle le substantif et le participe qui y est joint ne se rapportant ni au sujet ni au régime du verbe, se mettent tous deux à l'ablatif.

tais tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquait les dieux et leur promettait de riches offrandes; tantôt il parlait à ses chevaux pour les animer [1]. Il craignait que je ne passasse entre la borne [2] et lui; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étaient en état de le devancer : il ne lui restait plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser [3] contre la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour, pour n'être pas engagé dans son désordre [4]; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulysse! c'est lui que les dieux destinent à régner sur nous! (*Télémaque*, l. v.)

[1] *Pour les animer.* Ces détails sont conformes à ceux que nous trouvons dans les poëtes grecs et latins : les invocations et les promesses aux dieux leur sont familières; Homère fait adresser par ses guerriers des discours entiers à leurs chevaux.

[2] *La borne*, posée dans la largeur du stade; elle ne laissait, pour le passage des chevaux, qu'un défilé assez étroit, où l'habileté des guides venait très-souvent échouer. Il fallait doubler la borne jusqu'à douze fois, puisqu'on parcourait jusqu'à douze fois la longueur de l'hippodrome, soit en allant, soit en revenant. Cette difficulté vaincue contribuait beaucoup à la victoire.

... Metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis. .
HORACE, l. I, ode I, v. 4, 5, édit. classiq. de M. A. de Wailly.

[3] *Il hasarda de se briser.* Figure qui désigne l'homme lui-même au lieu de son char. *Hasarda de*, indique combien cette entreprise offrait de danger. Les concurrents recouraient souvent à cette ressource périlleuse.

[4] *Son désordre.* Expression concise, pour dire le désordre causé par sa chute et les débris de sa roue.

23. TÉLÉMAQUE RÉSOUT PLUSIEURS QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE LIVRE DES LOIS DE MINOS.

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes [1], où les vieillards que Minos avait établis juges du peuple et gardes des lois nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte [2] quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendait vénérables sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étaient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places : leurs cheveux étaient blancs; plusieurs n'en avaient presque plus. On voyait reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pres-

[1] *Profanes.* Le sens propre de ce mot chez les anciens est : *qui n'est pas initié aux mystères de la religion.* Plus généralement il signifie, *qui ne pratique pas le culte des dieux*, Horace lui donne même le sens de : étranger au culte des muses, des lettres;

Procul ô procul este profani.
VIRGILE, *Enéide* l. VI, v. 258.

Odi profanum vulgus et arceo.
HORACE, l. III, ode 1, v. 1, édit. classiq. de M. A. de Wailly

Chez nous il est opposé à religieux, sacré : *auteur profane, lecture profane.*

[2] *De respect et de honte.* Ce sentiment est produit chez Télémaque par la conscience, non d'une faute, mais de sa propre imperfection, comparée à la sagesse de ces vieillards : *pudor*

saient point de parler; ils ne disaient que ce qu'ils avaient résolu de dire. Quand ils étaient d'avis différents, ils étaient si modérés à soutenir ce qu'ils pensaient de part et d'autre, qu'on aurait cru qu'ils étaient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'habitude du travail, leur donnaient de grandes vues sur toutes choses: mais ce qui perfectionnait le plus leur raison, c'était le calme de leur esprit, délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissait en eux, et le fruit de leur longue vertu était d'avoir si bien dompté leurs humeurs [1], qu'ils goûtaient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir, pour arriver tout à coup à une si estimable vieillesse. Je trouvais la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse, et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'était un grand livre qu'on tenait d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums [2]. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect; car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les lois des-

[1] *Humeurs.* Mot pris dans un sens noble, synonyme adouci de *passions.*

[2] *Dans une cassette d'or avec des parfums.* On voit tous les peuples conserver ainsi précieusement leurs lois : témoin les tables de la loi de Moïse chez les Hébreux, et les livres Sibyllins à Rome; Alexandre même consacra aux poésies d'Homère un coffre d'or, ne croyant pas en pouvoir faire un meilleur usage que d'y renfermer le chef-d'œuvre de la pensée humaine.

tinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme qui doit régner. Tel est le discours de ces sages [1]. Ensuite celui qui présidait proposa trois questions, qui devaient être décidées par les maximes de Minos.

La première question était de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'était un roi qui avait sur son peuple un empire absolu, et qui était victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'était un homme si riche qu'il pouvait contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'était un homme qui ne se mariait point, et qui voyageait pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujetti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'était un barbare qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, était indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'était un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude il jouissait plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent [2] de dire que c'était un

[1] *Tel est le discours*, etc. Il ne s'agit pas ici d'un discours particulier, mais de leur langage habituel; c'est leur discours par excellence.

[2] *S'avisèrent de dire.* Variété d'expression remarquable, pour rendre une même idée : *les uns répondirent, d'autres soutinrent, d'autres dirent... s'imaginèrent... crurent... d'autres enfin s'avisèrent de dire.* Ce dernier mot est très-juste, puisqu'il faut un singulier effort d'imagination pour présenter comme le plus libre de tous les hommes, celui qui va cesser d'être, et pour réduire ainsi la liberté de l'homme à un moment insaisissable.

homme mourant, parce que la mort le délivrait de tout, et que tous les hommes ensemble n'avaient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avais pas oublié ce que Mentor m'avait dit souvent[1]. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Quel est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disait ce qui lui venait dans l'esprit. L'un disait : C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneurs. Un autre disait : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenaient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos[2], qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur.

A ces mots, toute l'assemblée se récria : on

[1] *Quand mon rang fut venu*, etc. On aime à voir le jeune Télémaque renvoyer avec modestie à Mentor tout le mérite de sa réponse.

[2] *Lesbos*, île de la mer Egée, sur la côte d'Asie : patrie de Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce.

applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor [1] : Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables [2] : il est doublement malheureux par son aveuglement : ne connaissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connaître. La vérité [3] ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connaît point ses devoirs; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte, et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avais vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avais rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable : d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La

[1] *Suivant les maximes de Mentor.* Voyez ci-dessus, p. 94, note 1.

[2] *Est un roi*, etc. Réponse fort juste pour la circonstance, puisqu'il s'agit de l'élection d'un roi; il est du meilleur augure d'entendre le prétendant regarder un mauvais roi comme le plus malheureux de tous les hommes. De plus le but général que se propose Fénelon, l'éducation d'un roi, est encore servi par cette réponse.

[3] *La vérité* est personnifiée, mais le fait est réel; l'homme qui voudrait la lui dire, ne pourrait percer la foule des flatteurs.

plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre était préférable. A quoi sert, disaient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays, quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenaient, au contraire, que le roi pacifique serait meilleur, parce qu'il craindrait la guerre, et l'éviterait par ses soins. D'autres disaient qu'un roi conquérant travaillerait à la gloire de son peuple, aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendrait ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi.

Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi-roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre à un roi sage qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre [1] voudrait toujours la faire : pour étendre sa domination et sa gloire propre, il ruinerait ses peuples. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres ; les victorieux [2] mêmes se dérèglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la

[1] *Entièrement tourné à la guerre.* Expression toute latine : *ad bellum conversus.*

[2] *Les victorieux.* Adjectif assez rare dans ce sens absolu, et sans substantif. Au 17me siècle, on l'employait bien ainsi.

Grèce, pour avoir triomphé de Troie : elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent : les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scélérats qu'on punirait pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire [1], ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, et qui usurperait celui du voisin même, mais qui ne saurait ni labourer ni semer pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis; mais, s'il est véritablement propre à gouverner

[1] *Un conquérant*, etc. Voir page 76, *la Bétique*, note 2 : ici le portrait du conquérant est plus simple et d'un ton moins élevé, mais les idées sont les mêmes, et celui-ci se distingue par une comparaison d'une grande exactitude. *Il est comme un homme qui défendrait son champ*, etc.

en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : il est juste, modéré et commode [1] à l'égard de ses voisins; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix ; il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin [2] inquiet, hautain et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au dehors [3].

Ceux dont il jouit au dedans sont encore plus solides [4]. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je dois supposer qu'il gouverne par les plus

[1] *Commode.* Voy. *Commerce des Phéniciens*, p. 64, note 3.

[2] *S'il a quelque voisin.* Fénelon n'a pas craint la répétition du mot *voisin*, et la multiplicité des adjectifs indicatifs, *ce voisin inquiet, du roi pacifique, ce bon roi*, pour donner plus de netteté à sa phrase. C'est un exemple de style exact et précis.

[3] *Voilà les avantages*, etc. Cette phrase clôt le développement commencé à ces mots *Voici comment : il est juste* etc... C'est en même temps un exemple de l'emploi et de la différence des deux prépositions *voici, voilà*. L'une énonce, l'autre conclut.

[4] *Ceux dont il jouit au dedans*, etc. Cette phrase qui sert à amener un nouvel ordre d'idées, et à le lier au précédent, se nomme en rhétorique une *transition*.

sages lois. Il retranche le faste, la mollesse, et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie; surtout il applique ses sujets [1] à l'agriculture. Par là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple [2] sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimerait mieux mourir que perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi, appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin [3] attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès même ne peuvent abattre.

[1] *Il applique ses sujets.* Emploi remarquable de ce verbe avec un régime de personne, autre que le sujet lui-même; on dit: s'appliquer, appliquer ses soins, etc. *Appliquer un autre* est rare.

[2] *Un peuple innombrable, mais un peuple*, etc. La répétition du mot *peuple*, qui est un pléonasme, donne de la force à la phrase.

[3] *Qu'un conquérant voisin*. Supposition. *Que*, est synonyme de *si*, et rend le tour plus énergique.

D'ailleurs, si ce roi n'est point assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant [1] il tirera du secours de ses alliés; ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls.

Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvaient goûter cet avis, car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent [2] à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police [3] des peuples.

[1] *Cependant* n'est ici ni restrictif, ni synonyme de *pourtant;* il est l'équivalent du latin *interea*, en même temps, d'ailleurs.

[2] *La plupart des hommes éblouis... préfèrent*, etc. L'adjectif et le verbe sont au pluriel, parce que le mot *les hommes*, est le véritable sujet de la phrase, le collectif *la plupart* n'est qu'accessoire.

[3] *Police* est pris dans son sens le plus large, *le gouvernement*. Nous l'avons vu au contraire plus restreint et plus particulier. Voy. page 47. *L'Égypte sous Sésostris.*

mais tous les vieillards déclarèrent que j'avais parlé comme Minos [1]. (*Télémaque*, l. v.)

---

24. HISTOIRE D'OEDIPE [2].

Sur ces armes était gravée la fameuse histoire du siége de Thèbes [3]. On voyait d'abord le malheureux Laïus [4], qui, ayant appris par la réponse de l'oracle d'Apollon que son fils qui venait de naître serait le meurtrier de son père, livra aussitôt l'enfant à un berger pour l'exposer aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Puis on remarquait le berger qui portait l'enfant sur la montagne de Cithéron, entre la Béotie et la Phocide. Cet enfant semblait crier et sentir sa déplorable destinée. Il avait je ne sais quoi de naïf, de tendre et de gracieux, qui rend l'enfance si aimable. Le

Fénelon prévoit ici le jugement et la critique de beaucoup de lecteurs, surtout de ses contemporains, sous le grand roi ! Mais les raisonnements concluants et complets qu'il a développés à l'appui de son opinion lui permettent de trancher la question en sa faveur, et il le fait de la manière la plus explicite. *J'avais parlé comme Minos !* Il n'y a plus de réplique possible.

[2] Dans les premières éditions du Télémaque, on lit dans la description des armes du héros, au livre XVII^e^, cette histoire que Fénelon a supprimée ensuite, et qu'il a remplacée par la dispute entre Neptune et Pallas, et par l'éloge de cette déesse. Depuis ces mots : *on y voyait Neptune et Pallas*, etc., jusqu'à ceux-ci : *d'un autre côté ce bouclier représentait Cérès*.

[3] *Thèbes*. Ville de la Grèce, dans le Béotie, sur l'Isménus, fondée par Cadmus, environ 1580 ans av. J.-C.

[4] *Laïus*. Roi de Thèbes, fils de Labdacus, fut privé de l'héritage de son père par Lycus son oncle, puis replacé sur le trône par les Thébains après la mort de l'usurpateur, épousa Jocaste, et fut père d'Œdipe qui le tua sans le connaître.

berger qui le portait sur des rochers affreux paraissait le faire à regret, et être touché de compassion : des larmes coulaient de ses yeux. Il était incertain et embarrassé ; puis il perçait les pieds de l'enfant avec son épée, les traversait d'une branche d'osier, et le suspendait à un arbre, ne pouvant se résoudre ni à le sauver contre l'ordre de son maître, ni à le livrer à une mort certaine : après quoi il partit, de peur de voir mourir ce petit innocent qu'il aimait.

Cependant l'enfant allait mourir faute de nourriture : déjà ses pieds, par lesquels tout son corps était suspendu, étaient enflés et livides. Phorbas, berger de Polybe, roi de Corinthe [1], qui faisait paître dans ce désert les grands troupeaux du roi, entendit les cris de ce petit enfant ; il accourt, il le détache ; il le donne à un autre berger, afin qu'il le porte à la reine Mérope, qui n'a point d'enfants ; elle est touchée de sa beauté, elle le nomme Œdipe, à cause de l'enflure de ses pieds percés [2] : et le nourrit comme son propre fils, le croyant un enfant envoyé des dieux. Toutes ces diverses actions paraissaient chacune en leurs places [3].

Ensuite on voyait Œdipe déjà grand, qui, ayant appris que Polybe n'était pas son père [4], al-

[1] *Corinthe*, ville célèbre située sur l'isthme qui sépare la Grèce du Péloponnèse.

[2] *A cause de l'enflure de ses pieds.* οἰδος.... enflure, πους pied.

[3] *Chacune en leurs places.* Dans l'ordre où elles s'étaient passées.

[4] *N'était pas son père.* Fénelon ici n'est pas d'accord avec Sophocle. Œdipe, dans le poëte tragique, se croit jusqu'au dernier moment fils de Polybe et de Mérope, et, s'il a quitté

lait de pays en pays, pour découvrir sa naissance. L'oracle lui déclara qu'il trouverait son père dans la Phocide. Il y va : il y trouve le peuple agité par une grande sédition : dans ce trouble, il tue Laïus son père sans le connaître. Bientôt on le voit encore qui se présente à Thèbes ; il explique l'énigme du Sphinx [1]. Il tue le monstre ; il épouse la reine Jocaste sa mère, qu'il ne connaît point, et qui croit Œdipe fils de Polybe. Une horrible peste, signe de la colère des dieux, suit de près un mariage si détestable. Là Vulcain avait pris plaisir à représenter les enfants qui expiraient dans le sein de leurs mères, tout un peuple languissant, la mort et la douleur peintes sur les visages. Mais ce qui était de plus affreux était de voir Œdipe, qui, après avoir longtemps cherché le sujet du courroux des dieux, découvre qu'il en est lui-même la cause. On voyait sur le visage de Jocaste la honte et la crainte d'éclaircir ce qu'elle ne voulait pas connaître ; sur celui d'Œdipe, l'horreur et le désespoir ; il s'arrache les

Corinthe, ce n'est pas pour chercher, mais pour fuir son père et sa mère, à cause de l'oracle qui lui a prédit qu'il tuerait l'un et épouserait l'autre. Cette version est beaucoup plus juste et vraisemblable, puisque, se croyant fils de Polybe et de Mérope, il ne peut se douter qu'il est parricide et incestueux, loin de Corinthe, meurtrier d'un inconnu, et époux de Jocaste. Autre erreur au sujet du meurtre de Laïus, qu'il tua dans un étroit passage et pour une querelle particulière sans le connaître, et non dans une sédition.

[1] *Sphinx*. Monstre, qui au corps d'une jeune fille joignait la tête d'un lion et les ailes d'un aigle. Il se tenait sur la route de Delphes à Thèbes, et proposait aux passants des énigmes à résoudre, puis précipitait dans la mer ceux qui ne les devinaient pas ; Œdipe se présenta, et trouva le sens de l'énigme. Le Sphinx vaincu se jeta lui-même dans les flots.

yeux, et il paraît conduit comme un aveugle par sa fille Antigone : on voit qu'il reproche aux dieux les crimes dans lesquels ils l'ont laissé tomber. Ensuite on le voyait s'exiler lui-même pour se punir, et ne pouvant plus vivre avec les hommes [1].

En partant, il laissait son royaume aux deux fils qu'il avait eus de Jocaste, Etéocle et Polynice, à condition qu'ils régneraient tour à tour chacun leur année; mais la discorde des frères paraissait encore plus horrible que les malheurs d'Œdipe. Étéocle paraissait sur le trône, refusant d'en descendre pour y faire monter à son tour Polynice. Celui-ci, ayant eu recours à Adraste, roi d'Argos [2], dont il épousa la fille Argia, s'avançait vers Thèbes [3] avec des troupes innombrables. On voyait partout des combats autour de la ville assiégée. Tous les héros de la Grèce étaient assemblés dans cette guerre, et elle ne paraissait pas moins sanglante que celle de Troie.

On y reconnaissait l'infortuné mari d'Ériphyle. C'était le célèbre devin Amphiaraüs, qui prévit son malheur, et qui ne sut s'en garantir; il se cache, pour n'aller point au siége de Thèbes, sachant qu'il ne peut espérer de revenir de cette

[1] *Ne pouvant plus vivre avec les hommes.* Les malheurs d'Œdipe ont inspiré souvent les poëtes dans l'antiquité et dans les temps modernes. — Les tragédies les plus célèbres sur ce sujet sont l'*OEdipe-Roi* et l'*OEdipe à Colone* de Sophocle, dont beaucoup de traits se retrouvent nécessairement dans ce récit, quoique Fénelon s'en soit séparé, comme nous l'avons dit, sur des points très-importants.

[2] *Argos.* Capitale de l'Argolide, à l'E. du Péloponnèse.

[3] *S'avançait vers Thèbes.* Ce siége mémorable est le sujet d'une tragédie d'Eschyle, intitulée : *Les Sept chefs devant Thèbes.*

guerre, s'il s'y engage. Ériphyle était la seule à qui il eût osé confier son secret, Ériphyle, son épouse, qu'il aimait plus que sa vie, et dont il se croyait tendrement aimé; séduite par un collier qu'Adraste, roi d'Argos, lui donna, elle trahit son époux Amphiaraüs. On la voyait qui découvrait le lieu où il s'était caché. Adraste le menait malgré lui à Thèbes. Bientôt, en y arrivant, il paraissait englouti dans la terre, qui s'entr'ouvrait tout à coup pour l'abîmer.

Parmi tant de combats où Mars exerçait sa fureur, on remarquait avec horreur celui des deux frères Étéocle et Polynice : il paraissait sur leurs visages je ne sais quoi d'odieux et de funeste. Le crime de leur naissance était comme écrit sur leurs fronts. Il était facile de juger qu'ils étaient dévoués aux Furies infernales [1], et à la vengeance des dieux. Les dieux les sacrifiaient, pour servir d'exemple à tous les frères dans la suite de tous les siècles, et pour montrer ce que fait l'impie Discorde, quand elle peut séparer des cœurs qui doivent être si étroitement unis. On voyait ces deux frères pleins de rage, qui s'entre-déchiraient; chacun oubliait de défendre sa vie, pour arracher celle de son frère ; ils étaient tous deux sanglants, percés de coups mortels, tous deux mourants, sans que leur fureur pût se ralentir; tous deux tombés par terre, et prêts à rendre le dernier soupir [2] : mais ils se traînaient encore l'un contre l'autre pour avoir le plaisir de mourir dans un

[1] *Les furies infernales.* Voy. *le Tartare.* p. 22, note 2.

[2] *Prêts à rendre,* etc. Malgré la confusion qu'ont faite quelquefois, comme ici, les plus grands écrivains entre les ocutions *près de* et *prêt à*, il importe de maintenir leur dif-

dernier effort de cruauté et de vengeance. Tous les autres combats paraissaient suspendus par celui-là. Les deux armées étaient consternées et saisies d'horreur, à la vue de ces deux monstres. Mars lui-même détournait ses yeux cruels [1] pour ne pas voir un tel spectacle. Enfin on voyait la flamme du bûcher sur lequel on mettait les corps de ces deux frères dénaturés. Mais, ô chose incroyable! la flamme se partageait en deux, la mort même n'avait pu finir la haine implacable qui était entre Étéocle et Polynice [2]; ils ne pouvaient brûler ensemble, et leurs cendres, encore sensibles [3] aux maux qu'ils s'étaient faits l'un à l'autre, ne purent jamais se mêler. Voilà ce que Vulcain avait représenté avec un art divin sur les armes que Minerve avait données à Télémaque. (*Télémaque*, l. XVII, *variante*.)

---

25. SACRIFICE D'IDOMÉNÉE.

Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, était allé, comme les autres rois de la Grèce, au siége de Troie [4]. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tem-

férence. — L'idée demanderait ici *près de* rendre le dernier soupir, c'est-à-dire *sur le point de*, et non *prêts à*, qui veut dire *disposés à*.

[1] *Ses yeux cruels.* L'Épithète ajoute beaucoup à l'idée, puisque, malgré leur cruauté, ses yeux ne peuvent soutenir ce spectacle.

[2] *Qui était entre Étéocle et Polynice.* Expression très-simple et dont le sens est exactement celui des mots *divisait, séparait*, qu'on trouve plus ordinairement pour rendre cette idée.

[3] *Sensibles.* Qui conservaient le ressentiment des maux.

[4] *Au siége de Troie.* Voy. page 56, note 2.

pête fut si violente, que le pilote de son vaisseau, et tous les autres qui étaient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage était inévitable. Chacun avait la mort devant les yeux [1]; chacun voyait les abîmes ouverts pour l'engloutir; chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture [2]. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquait Neptune: O puissant dieu, s'écriait-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : si tu me fais revoir l'île de Crète malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux [3].

Cependant, son fils, impatient de revoir son père, se hâtait d'aller au devant de lui pour l'embrasser : malheureux, qui ne savait pas que c'était courir à sa perte [4]! Le père, échappé à la tempête, arrivait dans le port désiré; il remerciait Neptune d'avoir écouté ses vœux; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étaient funestes. Un

[1] *Chacun avait la mort devant les yeux.*

Præsentemque viris intentant omnia mortem.
VIRGILE, *Enéide*, l. 1, v. 95

[2] *La sépulture.* Les ombres de ceux qui n'avaient pas été ensevelis restaient errantes sur les bords du Styx, ne pouvant payer à Caron l'obole exigée pour leur passage. Voy. *Descente aux enfers*, page 20, note 6.

[3] *La première tête.* Figure qui emploie la partie pour le tout, la tête pour la victime elle-même.

[4] *Malheureux qui ne savait pas*, etc. Nous avons déjà vu des exemples de cette apostrophe par laquelle l'auteur s'interrompt pour s'adresser à l'un de ses personnages. *Insensé qui ne voit point que sa cruauté à laquelle il se confie, le fera périr!* Voy. page 56, *Pygmalion.*

pressentiment de son malheur lui donnait un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignait d'arriver parmi les siens, et il appréhendait de revoir ce qu'il avait de plus cher au monde [1]. Mais la cruelle Némésis [2], déesse impitoyable qui veille pour punir les hommes et surtout les rois orgueilleux, poussait d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive : à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils : il recule, saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère, qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou [3], et est tout étonné que son père réponde si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes. O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse ? Après une si longue absence êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? vous détournez vos yeux de peur de me voir ! Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : O Neptune, que t'ai-je promis ! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage ! rends-moi aux vagues et aux rochers qui devaient, en me brisant, finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O dieu cruel ! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi il tira son épée pour se percer;

[1] *Il craignait d'arriver*, etc. *Il appréhendait de revoir.* Heureuses antithèses qui ressortent de la situation : Son imprudente promesse lui fait craindre ce que sans elle il désirerait vivement, et ce qui même en a été l'objet.

[2] *Némésis*, fille de Jupiter et de la Nécessité, ou de l'Océan et de la Nuit, déesse de la Vengeance, ministre des colères des Dieux. On la représentait avec des ailes, des flambeaux et des serpents.

[3] *Se jette à son cou*, détail simple et expressif.

mais ceux qui étaient autour de lui arrêtèrent sa main.

Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pouvait contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, dit-il, a été imprudente : les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté. Gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature. Offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune ; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu.

Idoménée écoutait ce discours la tête baissée et sans répondre : la fureur était allumée dans ses yeux : son visage, pâle et défiguré, changeait à tout moment de couleur ; on voyait ses membres tremblants. Cependant son fils lui disait : Me voici, mon père [1]. Votre fils est prêt à mourir [2] pour apaiser le dieu ; n'attirez pas sur vous sa colère. Je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père ; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

[1] *Me voici*, etc. Ce sentiment de résignation ***chrétienne*** est le même que Racine prête à Iphigénie quand Agamemnon veut aussi la sacrifier.

> Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
> Tendre au fer de Calchas une tête innocente :
> Ne craignez rien ; mon cœur, de votre honneur jaloux,
> Ne fera point rougir un père tel que vous.
> *Iphigénie*, act. IV, sc. 4.

[2] ***Prêt à mourir.*** Cette expression est juste ici : il est ***disposé à mourir***. Voy. ci-dessus l'***histoire d'OEdipe***, page 105, note 2

En ce moment, Idoménée, tout hors de lui et comme déchiré par les Furies infernales [1], surprend tous ceux [2] qui l'observent de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant : il la retire toute fumante et pleine le sang pour la plonger dans ses propres entrailles; il est ncore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

L'enfant tombe dans son sang; ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumière; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter [3]. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus [4]; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux, mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge.

Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible; il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils [5].

[1] *Les Furies infernales.* Voy. *Le Tartare*, page 25, note 2.

[2] *Surprend.* Met en défaut, échappe à la surveillance.

[3] *Il ne peut plus la supporter :*

Oculis que errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuit que repertâ.
VIRGILE, *Enéide*, l. IV, v. 691-692.

[4] *Tel qu'un beau lis... coupé dans sa racine*, etc.

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens, lassove papavera collo
Demisere capus VIRGILE, *Enéide*, l. IX, v. 435-437.

[5] *Demande son fils.* Ce dernier trait achève de peindre l'égarement d'Idoménée : il *demande son fils*, qu'il vient de frapper.

Cependant, le peuple, touché de compassion pour l'enfant et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des armes [1]; ils prennent des bâtons et des pierres; la Discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois [2], oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée; ils ne reconnaissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi [3], les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne saurait plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie [4], et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins. (*Télémaque*, l. v.)

[1] *Leur fournit des armes.*

Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat.
VIRGILE, *Enéide*, l. I, v. 150.

[2] *Les Crétois, les sages Crétois.* La répétition et l'épithète indiquent combien cette violence est différente de leur conduite ordinaire.

[3] *Revenant à soi.* Les grammairiens sont partagés sur l'emploi du pronom *soi* dans les phrases déterminées; mais quoique plusieurs le proscrivent, des exemples des meilleurs auteurs l'autorisent.

[4] *L'Hespérie.* C'était le nom que les Grecs donnaient à l'Italie; plus tard ils le transportèrent à l'Espagne, quand leurs connaissances s'étendirent plus à l'ouest. Les Salentins occupaient une partie de la côte méridionale de l'Italie. Ce pays forme aujourd'hui la partie méridionale de la terre d'Otrante, dans le royaume de Naples.

26. MORT D'HERCULE.

Hercule [1], s'étant revêtu de cette tunique [2], sentit bientôt le feu dévorant qui se glissait jusque dans la moelle de ses os : il poussait des cris horribles, dont le mont Œta [3] résonnait, et faisait retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paraissait émue [4] : les taureaux les plus furieux, qui auraient mugi dans leurs combats, n'auraient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lichas, qui lui avait apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui,

[1] *Hercule.* Le plus célèbre des héros de la Fable, fils de Jupiter et d'Alcmène, fut soumis par la haine de Junon et la volonté des destins à son frère Eurysthée, qui lui fit accomplir une foule de travaux périlleux, dont les principaux sont au nombre de douze : il tua le lion de Némée, l'Hydre de Lerne et le sanglier d'Erymanthe : il atteignit à la course la biche aux pieds d'airain, perça de ses flèches les oiseaux du lac Stymphale, vainquit le taureau de l'île de Crète, enleva les chevaux de Diomède, les bœufs de Géryon et les pommes d'or des Hespérides, nettoya les étables d'Augias, défit les Amazones, et arracha Cerbère des enfers.

[2] *De cette tunique.* Hercule avait percé de ses flèches, trempées dans le sang empoisonné de l'Hydre de Lerne, le centaure Nessus qui enlevait Déjanire sa femme. Le monstre laissa en mourant à Déjanire sa tunique pleine de son sang venimeux, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, s'il paraissait la négliger. Déjanire, dans un accès de jalousie, se ressouvint de cette fatale tunique, et l'envoya en présent à Hercule.

[3] *Le mont Œta*, situé sur les confins de la Grèce propre et de la Thessalie, au milieu de la Doride.

[4] *Émue.* Dans le sens propre de *movere*, agité.— Ce mot ne prend cette signification que dans le langage poétique. Dans le style simple il a toujours le sens moral : *touché, plein d'émotion.*

Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde [1] tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lichas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout à coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lichas, je crus que je ne pouvais plus me fier à Hercule; je songeais à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyais déraciner sans peine d'une main les hauts sapins et les vieux chênes qui, depuis plusieurs siècles, avaient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main il tâchait en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique ; elle s'était collée sur sa peau, et comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchirait, il déchirait aussi sa peau et sa chair, son sang ruisselait et trempait la terre. Enfin, sa vertu [2] surmontant sa douleur [3], il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctète [4], les maux

[1] *Comme un frondeur fait avec sa fronde*, etc. Comparaison qui donne une idée de la force d'Hercule. — *Pirouetter* est un de ces mots familiers employés heureusement par Fénelon.

[2] *Vertu* est en ce sens synonyme de *courage*, force d'âme. — en voici un exemple dans ce vers de Racine :

Benjamin est sans force, et Juda sans *vertu*.
Athalie, ac. I, sc. I.

— *Virtus* a souvent le même sens en latin.

[3] *Surmontant son courage*. Nouvel exemple du participe pris absolument, à la manière des latins. Voy. *Jeux célébrés en Crète*, page 89, note 4.

[4] *Philoctète*. Fils de Pœan, roi de la partie de la Thessalie voisine de l'Œta : l'un des principaux héros du siége de Troie.

que les dieux me font souffrir : ils sont justes ; c'est moi qui les ai offensés : j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère : je péris ; et je suis content de périr, pour apaiser les dieux. Mais, hélas ! cher ami, où est-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lichas, une cruauté que je me reproche : il n'a pas su quel poison il me présentait ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, et vouloir t'arracher la vie ? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon âme prête à s'envoler ; c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète, Philoctète, la seule espérance qui me reste ici-bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui ; il me tend les bras, et veut m'embrasser ; mais il se retient, dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne. Il monte tranquillement sur le bûcher ; il étend la peau du lion de Némée, qui avait si longtemps couvert ses épaules, lorsqu'il allait d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres, et délivrer les malheureux ; il s'appuie sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains, tremblantes et saisies d'horreur [1],

[1] *Mes mains*, etc. Tour poétique qui prête aux mains le sentiment dont elles ne sont que l'instrument.

ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'était plus pour lui un présent des dieux, tant elle lui était funeste! Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât [1] jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avait étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençait à prendre au bûcher : C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les dieux te le rendent! Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais, s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas [2]! je le jurai même en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux : mais tout à coup un tourbillon de flammes qui l'enveloppa étouffa sa voix, et le déroba presque à ma vue. Je le voyais encore un peu néanmoins au travers des flammes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis.

[1] *Ne le transportât.* Ne le mît hors de lui même. Sens moral dérivé du latin *transversum agere.*

[2] *Hélas !* Exclamation provoquée par l'idée du parjure qu'il a cruellement expié.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avait de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avait reçu, dans sa naissance, de sa mère Alcmène : mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile et immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, et qu'il avait reçue du père des dieux. Ainsi il alla avec eux, sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar, où les dieux [1] lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé [2], qui est la déesse de la jeunesse, et qui versait le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymède eût reçu cet honneur [3]. (*Télémaque*, l. xv.)

[1] *Sous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar, où les dieux*, etc. Construction peu correcte : le relatif *où* est séparé de son antécédent l'*Olympe* par une idée étrangère, et la grammaire voudrait que la phrase fût ainsi construite... Il alla avec eux *boire le nectar, sous les voûtes dorées du brillant Olympe, où les dieux*, etc.

[2] *Hébé*, fille de Junon, déesse de la jeunesse (Ἥβη) servait d'échanson aux dieux. On dit que honteuse de s'être laissée tomber en leur présence, elle ne voulut plus reparaître devant eux. — Elle fut remplacée par Ganymède, jeune prince, fils de Tros, roi de Troie, enlevé et transporté dans l'Olympe par l'aigle de Jupiter.

[3] Le récit qu'on vient de lire est emprunté et imité dans plusieurs détails des *Trachiniennes*, tragédie de Sophocle, dont le sujet est la mort d'Hercule, et dont le titre vient du rôle qu'y jouent les femmes de Trachine, ville située au pied de l'Œta, et demeure de Déjanire. La fable est la même ; Déjanire et Lichas y prennent la même part ; mais, au lieu de Philoctète, le poète grec a placé près d'Hercule Hyllus, fils de ce héros et de Déjanire, qui rend à son père le même cruel office. Ce parricide, malgré son motif pieux, aurait eu quelque chose d'odieux pour nous, et Hyllus est heureusement remplacé par Philoctète.

27. PHILOCTÈTE [1].

Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas [2] de l'infâme Pâris [3], qui avait enlevé Hélène [4], et de renverser l'empire de Priam [5]. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devaient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse, votre père, qui était toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siége de Troie, et d'y apporter les flèches qu'il croyait que j'avais. Il y avait déjà longtemps qu'Hercule ne paraissait plus sur la terre : on n'entendait plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros; les monstres et les scélérats recommençaient à paraître impunément. Les Grecs ne savaient que croire de lui : les uns disaient qu'il était mort; d'autres soutenaient qu'il était allé

[1] *Philoctète.* Voy. la *Mort d'Hercule*, page 113, note 4. Ce morceau est une imitation fidèle et continue, et souvent une traduction de passages entiers de la tragédie de Sophocle sur le même sujet, et qui porte pour titre le nom du même héros. Nous signalerons les principaux emprunts.

[2] *Ménélas.* Roi de Sparte, fils de Plisthène, petit-fils d'Atrée frère d'Agamemnom.

[3] *Pâris.* Voy. *Les Héros*, page 35, note 3.

[4] *Hélène.* Fille de Jupiter et de Léda, sœur de Clytemnestre, de Castor et de Pollux, fut enlevée par Thésée, ensuite par Pâris. Après la prise de Troie, Ménélas la ramena à Sparte. Devenue veuve, elle en fut chassée par les fils de son mari et se réfugia à Rhodes, où Polyxo, femme de Tlépolème, roi de Rhodes, tué au siége de Troie, la fit pendre.

[5] *Priam.* Voy. *Les Héros*, page 35, note 3.

jusque sous l'Ourse glacée [1] dompter les Scythes [2]. Mais Ulysse soutint qu'il était mort, et entreprit de me le faire avouer : il me vint trouver dans un temps où je ne pouvais encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide [3]. Il eut une extrême peine à m'aborder; car je ne pouvais plus voir les hommes : je ne pouvais souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Œta, où j'avais vu périr mon ami; je ne songeais qu'à me repeindre [4] l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion était sur les lèvres de votre père : il parut presque aussi affligé que moi; il versa des larmes; il sut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois grecs, qui allaient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvaient réussir sans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avais juré de ne dire jamais; mais il ne doutait point qu'il ne fût mort, et il me pressait de lui découvrir le lieu où j'avais caché ses cendres.

[1] *L'Ourse glacée.* La grande Ourse, constellation placée près du pôle septentrional, auquel elle a fait donner le nom d'Arctique (ἄρκτος, ours).

[2] *Les Scythes.* Les anciens comprenaient sous ce nom les peuples orientaux et septentrionaux s'étendant depuis la Vistule et le Danube jusque bien avant dans l'Asie. Leur vie nomade et leurs déplacements les rendent difficiles à déterminer. Au septième siècle de l'ère chrétienne, ils disparaissent et se fondent dans les races Slave, Avare et Bulgare. Voy. le *Lexique de géogr. comp.* de M. Mac Carthy, au mot *Scythæ*, dans Q.-Curce, édit. classiq. de M. Ruelle.

[3] *Alcide,* Hercule ainsi nommé parce qu'il était petit-fils d'Alcée, roi de Tirynthe. On fait aussi dériver ce nom d'ἀλκή, force.

[4] *Repeindre*, moins usité en ce sens que *représenter.*

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure en lui disant un secret que j'avais promis aux dieux de ne dire jamais; j'eus la faiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les dieux m'en ont puni : je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avais mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auraient reçu Hercule même. Comme je passais dans l'île de Lemnos [1], je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvaient faire. Me préparant à percer un daim qui s'élançait dans un bois, je laissai, par mégarde tomber la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avait souffertes; je remplissais nuit et jour l'île de mes cris : un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie, infectait l'air, et répandait dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'était un supplice qui m'était envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avait engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu, de-

[1] *Lemnos.* Ile de la mer Égée, au S. de celles d'Imbros et de Samothrace. C'est aujourd'hui *Lemno* ou *Stalimène*, dans l'Archipel grec. Les volcans qu'elle renfermait la firent regarder comme le séjour de Vulcain. (Voy. *Apollon berger*, page 8, note 3.) Sophocle et Fénelon la présentent comme déserte et sauvage ; elle fut peuplée deux fois par les Pélasges, puis occupée par les Cariens, par Darius Ier l'an 501, et enfin soumise à Athènes, par Miltiade en 493 av. J.-C. C'est dans l'intervalle des deux occupations des Pélasges, et avant la deuxième (1100), que se place le récit actuel sur Lemnos Voy. aussi le *Voyage du jeune Anacharsis*, c. II

puis [1], qu'il l'avait fait parce qu'il préférait l'intérêt commun de la Grèce, et la victoire à toutes les raisons d'amitié et de bienséance particulière. On ne pouvait plus sacrifier [2] dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris, troublaient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs par le conseil d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison [3]. Hélas! j'étais aveugle, et je ne voyais pas qu'il était juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avais irrités.

Je demeurai, presque pendant tout le siége de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendais que le bruit des vagues de la mer, qui se brisaient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevait vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortait une fontaine claire [4]. Cette caverne était la retraite des bêtes farouches,

[1] *J'ai reconnu, depuis*, etc. Ce changement de sentiments de Philoctète est tout récent, car il accueille d'abord Télémaque avec beaucoup de froideur, parce qu'il est le fils d'Ulysse, et ne lui accorde que très-difficilement sa confiance et son amitié.

[2] *On ne pouvait plus sacrifier*, etc. Sophocle, *Philoctète*, vers 8 et suivants.

[3] *La plus noire trahison*, la plus odieuse. Ces épithètes, *sombre*, *ténébreux*, *noir*, caractérisent ordinairement les complots, les perfidies, etc.

[4] *Une fontaine claire*. Sophocle, *Philoctète*, vers 21 et suivants.

à la fureur desquelles j'étais exposé nuit et jour J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restait, pour tout bien, qu'un pot de bois grossièrement travaillé[1], et quelques habits déchirés, dont j'enveloppais ma plaie, pour arrêter le sang, et dont je me servais aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passais mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui volaient autour de ce rocher [2]. Quand j'avais tué quelque oiseau pour ma nourriture, il fallait que je me traînasse contre terre avec douleur, pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparaient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs, en partant, me laissèrent quelques provisions [3]; mais elles durèrent peu. J'allumais du feu avec des cailloux [4]. Cette vie, tout affreuse qu'elle est, m'eût paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disais-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte, pendant son sommeil! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes [5]! Hélas!

[1] *Un pot de bois*, etc. Sophocle, *Philoctète*, vers 35-39

[2] *Percer de mes flèches les colombes*, etc. Sophocle, *Philoctète*, v. 288-292.

[3] *Quelques provisions* Sophocle, *Philoctète*, v. 274-275.

[4] *J'allumais du feu.* Sophocle, *Philoctète*, v. 296-297.

[5] *Jugez quelle fut ma surprise*, etc. Sophocle, *Philoctète*, v. 276 280.

cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur [1].

Dans cette île, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y abordent volontairement [2]. On n'y voit que des malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venaient en ce lieu n'osaient me prendre pour me ramener; ils craignaient la colère des dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrais la honte, la douleur, la faim; je nourrissais une plaie qui me dévorait [3]: l'espérance même était éteinte dans mon cœur.

Tout à coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau, gracieux, mais fier et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyais

[1] ***Je n'y trouvai que la douleur.*** Ce trait énergique appartient littéralement à Sophocle.

... πάντα δὲ σκοπῶν,
Εὗρισκον οὐδὲν, πλὴν ἀνιᾶσθαι, παρόν.
SOPHOCLE, *Philoctète*, v. 282-283.

« Examinant tout, je ne trouvai rien que la douleur. » Mais la naïveté antique y ajoute un complément qui nous semble affaiblir l'idée :

τούτου δὲ (τοῦ ἀνιᾶσθαι) πολλὴν εὐμάρειαν.
Vers 284.

« Mais une grande abondance de douleur. » La suppression est heureuse.

Dans cette île, etc. Sophocle, *Philoctète*, v. 301-313.

[2] ***Je nourrissais une plaie qui me dévorait.*** Antithèse fort juste, parcequ'elle est dans les idées comme dans les mots qui les représentent; du reste elle est traduite de Sophocle :

βόσκων τὴν ἀλητάγον νόσον.
SOPHOCLE, *Philoctète*, v. 312.

Achille, tant il en avait les traits [1], les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvait être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînais ; les cris perçants et douloureux dont je faisais retentir les échos de ce rivage attendrirent son cœur.

O étranger [2] ! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ? je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne, depuis si longtemps dans cette solitude ! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème [3] m'eut dit : Je suis Grec,

[1] *Il en avait les traits.* Si ce n'est que par exception que l'on emploie ainsi le pronom *en*, avec un nom de personne, au lieu de *lui*, il faut reconnaître que ces exceptions sont fréquentes dans les meilleurs écrivains. La rigueur grammaticale voudrait ici : *tant il avait les traits, les regards et la démarche de ce héros !* Cette idée est exprimée dans Virgile avec plus de sentiment, mais c'est une mère qui croit revoir son fils :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.
Enéide. l. III, v. 490.

Racine y a ajouté un trait de plus :

Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà *son audace !*
Andromaque, acte II, sc. 5.

[2] *O étranger. — Tu sais tout.* Sophocle, *Philoctète*, v. 219-241.

[3] *Néoptolème*, ou Pyrrhus, fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomède, fut l'un des vainqueurs de Troie, le

que je m'écriai : O douce parole ! après tant d'années de silence et de douleur sans consolation ! ô mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ! Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros [1] ; j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille : tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentaient pas ma curiosité ; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé [2] ! cher nourrisson de Lycomède, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venait du siége de Troie. Tu n'étais pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étais-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connais, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis ! mes persécuteurs m'insultent dans ma misère : la Grèce ignore ce que je souffre ; ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cet état : que les dieux le leur rendent [3] !

meurtrier du vieux Priam et l'époux d'Hermione ; il mourut assassiné par Oreste.

[1] *Scyros.* Ile de la mer Égée où régnait Lycomède. — Achille fut élevé à la cour de ce prince sous l'habit d'une femme.

[2] *O fils d'un père.* — *Ma douleur augmente.* Sophocle, *Philoct.*, v. 242-259.

[3] *Que les dieux le leur rendent !* Ce souhait impie est exprimé deux fois dans Sophocle :

Οἵ' αὐτοῖς τύχοι... v. 275.

Et, vers 315-316 :

Οἷς ἐλύμπιοι θεοὶ
Δοῖέν ποτ' αὐτοῖς ἀντίποιν' ἐμοῦ παθεῖν.

« Puissent les dieux de l'Olympe leur donner un jour à souffrir des maux comme les miens. » — Quel sentiment diffé-

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avaient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les siennes. Après la mort d'Achille [1], me dit-il... D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort! Pardonne-moi, mon fils [2], si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père !

Néoptolème, reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix [3] me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvait sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent au-

rent la religion chrétienne met dans la bouche de ses héros !

Des Dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.
VOLTAIRE, *Alzire*, acte v, sc. dern.

[1] *Après la mort d'Achille. — J'ai tout dit.* Sophocle, *Philoctète*, v. 331-390.

[2] *Pardonne-moi, mon fils*, etc. La délicatesse de ces paroles appartient à Fénelon : Dans Sophocle, Néoptolème répond à Philoctète : « Tu as bien assez de tes malheurs, sans plaindre ceux des autres. » Vers 339-340.

Οἶμαι μὲν ἀρκεῖν σόι γε καὶ τὰ σ', ὦ τάλας,
ἀλγήμαθ' ὥστε μὴ τὰ τῶν πέλας στένειν.

Il y a une simplicité un peu brutale, et peut-être même peu naturelle, à répondre ainsi à un hommage rendu à la mémoire de son père. Du reste, plus loin, Néoptolème accueille en termes à peuprès semblables à ceux qu'emploie ici Fénelon, l'éloge de son père, vers 1314.

[3] *Phénix*, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, fut instituteur d'Achille et le suivit au siége de Troie. Il était l'ambassadeur naturel des Grecs auprès du fils de ce héros.

cune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageaient assez à les suivre. J'arrive à Sigée [1] ; l'armée s'assemble autour de moi : chacun jure qu'il revoit Achille; mais, hélas! il n'était plus. Jeune et sans expérience, je croyais pouvoir tout espérer de ceux qui me donnaient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides [2] les armes de mon père; ils me répondent cruellement [3] : Tu auras le reste de ce qui lui appartenait; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte ; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disait : Jeune homme, tu n'étais pas avec nous dans les périls de ce long siége ; tu n'as pas mérité de telles armes ; et tu parles déjà trop fièrement : jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides [4]. Que

[1] *Sigée.* Promontoire de la Troade, sur la mer Égée, à l'entrée de l'Hellespont. Là se trouvaient les tombeaux d'Achille et de Patrocle.

[2] *Atrides.* Nom patronymique des descendants d'Atrée, et particulièrement de ses deux petits-fils, Agamemnon et Ménélas.

[3] *Cruellement*, signifie ici non pas avec cruauté, mais avec dureté.

[4] *Moins indigné contre Ulysse*, etc. Sophocle développe le motif de ce sentiment, que Fénelon laisse suppléer à l'intelligence du lecteur.

Πόλις γὰρ ἔστι πᾶσα τῶν ἡγουμένων,
Στρατός τε σύμπας· οἱ δ' ἀκοσμοῦντες βροτῶν
Διδασκάλων λόγοισι γίγνονται κακοί. » 386-388.

« car la ville tout entière appartient aux chefs, ainsi que toute l'armée, et quand les hommes font le mal, ce sont les

quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des dieux ! O Philoctète ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien [1] n'avait pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort ! m'écriai-je ; et Ulysse ne meurt point ! au contraire, il fleurit dans l'armée ! Ensuite, je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor [2], et de Patrocle [3], si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi ! morts ! Hélas ! que me dis-tu ? La guerre cruelle moissonne les bons, et épargne les méchants. Ulysse est donc en vie ? Thersite [4] l'est aussi sans doute ? Voilà ce que font les dieux ; et nous les louerions encore [5] !

leçons de leurs maîtres qui les ont rendus mauvais. » Cette réflexion fort juste en elle-même, n'est pas bien placée dans la bouche d'un homme plus irrité de l'injustice qu'il a soufferte que disposé à moraliser.

[1] *Comment Ajax Télamonien*, etc. — *vous guérissent.* Tout ce passage est sinon traduit, au moins imité fidèlement de Sophocle, v. 410-463. — *Ajax Télamonien.* Voy. *Les Héros*, page 37, note 1.

[2] *Nestor.* Roi de Pylos, ville de Messénie, le dernier des douze fils du roi Nélée, qui fut tué par Hercule avec ses onze autres enfants. Nestor conservé par le dieu et placé sur le trône de son père, était le plus sage et le plus éloquent des rois grecs.

[3] *Patrocle.* Fils de Ménèce, roi de Locride, l'ami d'Achille; il revêtit les armes de ce héros et fut tué par Hector; Achille le vengea et lui fit des funérailles magnifiques.

[4] *Thersite.* Le plus laid, le plus lâche, et en même temps le plus insolent de tous les Grecs. Achille l'assomma d'un coup de poing.

[5] *Et nous les louerions encore !* Blasphème arraché à Philoctète par l'excès des souffrances et de l'indignation; il est traduit de Sophocle, *Philoct.* v. 451-452.

Ποῦ χρὴ τίθεσθαι ταῦτα, ποῦ δ' αἰνεῖν, ὅταν
τὰ θεῖ ἐπαινῶν, τοὺς θεοὺς εὖρω κακούς ;

Pendant que j'étais dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuait à me tromper; il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu, je pars; que les dieux vous guérissent!

Aussitôt je lui dis : O mon fils [1], je te conjure, par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me laisser pas seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge; mais il y aurait de la honte à m'abandonner. Jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme; mène-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée [2], qui n'est pas loin du mont Œta, de Trachine [3], et des bords agréables du fleuve Sperchius [4] : rends-moi à mon père. Hélas! je crains qu'il ne soit mort. Je lui avais mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui avaient promis de lui dire ma misère, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité

[1] *O mon fils...—La nécessité m'avait instruit.* Sophocle, *Philoctète*, v. 468-506. 530-538.

[2] *L'Eubée.* Grande île de la mer Égée, qui s'étendait le long des côtes de la Grèce continentale Voy. le *Lexique* de M. Mac Carthy, page 116, note 3, déjà cité, au mot *Eubœa.*

[3] *Du mont OEta, de Trachine*, etc. Voy. *Mort d'Hercule*, page 112, note 3 et page 116, note 3.

[4] *Sperchius.* Fleuve de la Thessalie, qui se jetait dans la mer Egée, au golfe Maliaque.

doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisait dire à Néoptolème ; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père ! chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu, comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu le souffrir ; mais la nécessité m'avait instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connaissent ni les biens ni les maux : ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes..... Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il les baisât [1], ces armes si célèbres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied [2] ; je m'écrie : O mort tant désirée ! que ne viens-tu [3] ? O jeune homme ! brûle-moi tout à

[1] *De souffrir qu'il les baisât.* — *De les toucher.* Sophocle, *Philoctète*, v. 656-669.

[2] *Je demande un glaive*, etc. Sophocle, *Phil.*, v 747-749.

[3] *O mort*, etc. Sophocle. *Philoctète.* v. 797-805.

l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. O terre ! ô terre [1] ! reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond [2] : une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes, et de partir [3] ; mais il était fils d'Achille, et n'était pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus son embarras : il soupirait comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu surprendre ? lui dis-je : qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troie [4]. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc [5] ; je suis trahi ! ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne me répond rien ; il me regarde tranquillement ; rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! il m'enlève l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs, pour triom-

[1] *O terre ! ô terre !* Sophocle, *Philoctète*, v. 819-820.

[2] *Je tombe soudainement*, etc. Soph., *Phil.*, v. 766-821-825.

[3] *Il eût été facile à Néoptolème*, etc. Philoctète fait honneur gratuitement de ce sentiment à Néoptolème. L'oracle d'Apollon avait ordonné d'amener aussi Philoctète lui-même ; sans lui l'arc était inutile.

[4] *Au siége de Troie.* Sophocle, *Phil.*, v. 915.

[5] *Rends-moi cet arc.— va-t'en.* Sophocle, *Phil.*, v. 923-924, 933-960, 971-973.

pher de moi; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh! s'il m'eût attaqué dans ma force[1]!... mais, encore à présent, ce n'est que par surprise[2]. Que ferai-je? Rends, mon fils, rends; sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu?... tu ne dis rien! O rocher sauvage! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai seul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer des bêtes, les bêtes me dévoreront: n'importe. Mais mon fils, tu ne parais pas méchant; quelque conseil te pousse: rends-moi mes armes; va-t'en[3].

Néoptolème, les larmes aux yeux, disait tout bas: Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros[4]! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je[5]? n'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond: Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entrouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare, que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurais pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos[6]! je te prends à témoin! O soleil, tu le vois, et tu le souffres! Ulysse me répondit sans s'émouvoir: Jupiter le

[1] *S'il m'eût attaqué dans ma force* (il ne m'eût pas ainsi vaincu). La rhétorique appelle *suspension* cette manière de laisser la phrase non terminée, pour que l'esprit du lecteur supplée ce qui manque. Cette figure s'emploie dans une passion vive,

[2] *Ce n'est que par surprise* (qu'il m'a vaincu). Ellipse. Il continue sa propre pensée, comme s'il l'avait exprimée.

[3] *Va-t'en.* Tout ce discours est rempli d'un désordre d'idées entrecoupées d'apostrophes, qui peignent vivement le désespoir de Philoctète.

[4] *Plût aux Dieux*, etc. Sophocle, *Phil.*, v. 969-970.

[5] *Ah! que vois-je?* Soph., *Phil.*, v. 976.

[6] *O terre de Lemnos.* Soph., *Phil.*, v. 986-992.

veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disais-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'était point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire [1]? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie [2]. C'est vous et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvait m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage [3], lui disais-je, que ne m'y laisses-tu en paix? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides: laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne suis plus rien, je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyais autrefois, que je ne saurais partir; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleraient les sacrifices? O Ulysse! auteur de mes maux, que les dieux puissent te.....[4]! Mais les dieux ne m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais....! O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse; alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlais ainsi, votre père, tran-

[1] *Vois-tu ce jeune homme*, etc. Soph., *Phil.*, v. 1007-1015.

[2] *C'est pour vous délivrer*, etc., Sophocle, *Phil.*, v. 919-920-998.

[3] *Puisque tu m'as abandonné. — Punissez Ulysse.* Soph., *Phil.*, v. 1016—1044.

[4] *Que les Dieux puissent te...* Nouvel exemple de ***suspension***, v. *ibid.*, page 131, note 1.

quille, me regardait avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a irrité. Je le voyais semblable à un rocher qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents, et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendait que ma colère fût épuisée; car il savait qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos [1]; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous était destinée. Néoptolème, partons; il est inutile de lui parler [2]: la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits; elle remplit les forêts de ses rugissements. O caverne [3], disais-je, jamais je ne te quitterai; tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur! plus de nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? Oh! si les oiseaux de proie pouvaient

[1] *Demeurez à Lemnos.* Sophocle, *Phil.*, v. 1060-1062.
[2] *Il est inutile de lui parler.* Sophocle, *Phil.*, v. 1065.
[3] *O caverne — Jupiter m'écrase.* Sophocle, *Philoctète*, v. 1081-1085. 1128-1135. 1146-1157. 1197-1199. passim.

m'enlever!... Je ne les percerai plus de mes flèches! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment [1], n'es-tu pas indigné? cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne: mes mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous nuire: venez me dévorer! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase!

Votre père ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur était de me rendre mes armes [2]: il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu

[1] *O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment.* Sophocle emploie une figure bien autrement hardie. C'est à l'arc lui-même qu'il adresse cette apostrophe, comme s'il pouvait l'entendre:

ὦ τόξον φίλον, ὦ φίλων
Χειρῶν ἐκδεδιωσμένον
Ἦ που ἐλεινὸν ὁρᾷς, ὀρένας εἴ τινας
ἴσχεις..... *Philoctète*, v. 1128-1132.

« O cher arc, ô arc enlevé par force aux mains d'un ami, n'es-tu pas indigné, si tu as quelque sentiment!» Plus naturelle, l'apostrophe à Hercule est aussi d'un grand effet.

[2] *Jugea que le meilleur était de me rendre mes armes* Fénelon donne à Ulysse un rôle plus beau que Sophocle n'a fait. Il le fallait, puisque Philoctète parle au fils de ce héros, et qu'il est revenu à des sentiments calmes et bienveillants. Dans Sophocle, loin de rendre les armes à Philoctète, Ulysse emploie la menace pour empêcher Néoptolème de le faire, puis il recule devant la résistance de ce jeune prince, qui l'accuse de lâcheté et le raille; enfin, il justifie le dernier emportement de Philoctète en s'opposant encore en sa présence à ce que son arc lui soit rendu.

l'es ; mais laisse-moi percer mon ennemi [1]. Aussitôt je voulus tirer une flèche contre votre père ; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : La colère vous trouble et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paraissait aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avait fait rendre : mais comme mon ressentiment n'était pas encore apaisé, j'étais inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssais tant. Cependant Néoptolème me disait : Sachez que le divin Hélénus [2], fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule : cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie ; les enfants d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé [3] : j'étais touché de la naïveté de Néoptolème [4], et de la bonne foi avec laquelle il m'avait rendu mon arc ; mais je ne pouvais me résoudre à voir encore le

[1] *Percer mon ennemi.* Sophocle, *Phil.*, v. 1300-1304.

[2] *Sachez que le divin Hélénus — les enfants d'Esculape le guériront.* Sophocle, *Phil.*, v. 1330-1340, passim.

[3] *Partagé* (entre deux sentiments contraires). Il se prend ainsi absolument et sans complément en ce sens.

[4] *J'étais touché de la bonne foi — que croira-t-on de moi.* Sophocle, *Phil.*, v. 1350-1357, passim.

jour, s'il fallait céder à Ulysse; et une mauvaise honte me tenait en suspens. Me verra-t-on, disais-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étais dans cette incertitude, tout à coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant; il était environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, et ses manières simples; mais il avait une hauteur et une majesté qui n'avaient jamais paru si grandes en lui quand il domptait les monstres. Il me dit:

Tu entends, tu vois Hercule [1]. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras; tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Pœan, ton père, sur le mont Œta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir

[1] *Tu entends, tu vois—elle ne meurt jamais.* Soph., *Phil.*, v. 1409-1444.—Les Grecs et les Latins terminaient ainsi souvent leurs pièces par l'intervention supérieure d'un dieu. Il paraît même qu'on abusait de ce moyen, car Horace défend d'y recourir, si ce n'est dans des sujets élevés et dignes d'être dénoués par un dieu :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Incideritt...

Horace, *Art poét.*, v. 191-192, Édit. classiq. de M. A. de Wailly.

Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez la religion : le reste meurt ; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour [1], douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre ; adieu, nymphes de ces prés humides. Je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires où Echo [2] répéta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères [3]. Adieu, ô terre de Lemnos ; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis [4].

Ainsi nous partîmes : nous arrivâmes au siége de Troie. Machaon et Podalire, par la divine science de leur père Esculape [5], me guérirent, ou

[1] *O heureux jour — des dieux et de mes amis.* Sophocle, *Phil.*, v. 1452-1468.

[2] *Echo.* Nymphe de la suite de Junon, fille de l'Air et de la Terre. Junon, pour la punir de l'avoir trompée, la condamna à ne plus parler sans qu'on l'interrogeât, et à ne répondre qu'en répétant les derniers mots des questions qu'on lui adresserait. Cette fiction représente le phénomène naturel que nous appelons l'écho.

[3] *Qui me fûtes si amères.* Cette antithèse, expression d'un rapprochement naturel entre la douleur passée et la joie présente, n'est pas dans Sophocle.

[4] Rien de plus naturel que ces adieux par lesquels Philoctète, au moment de quitter les lieux où il a tant souffert, et sûr d'en être délivré, retarde un instant son départ, et semble se complaire dans ce qui faisait sa douleur. Il a du bonheur à se rappeler ses maux passés. Déjà une première fois, quand il a cru partir avec Néoptolème, Philoctète avait indiqué le même sentiment.

[5] Esculape, fils d'Apollon et de Coronis, était le dieu de la

du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. (*Télémaque*, l. xv.)

---

28. DISGRACE DE PROTÉSILAS [1].

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison ; elle était moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du roi : l'architecture était de meilleur goût; Protésilas l'avait ornée avec une dépense tirée du sang des misérables [2]. Il était alors dans un salon de marbre auprès de ses bains [3], couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paraissait las et épuisé de ses travaux : ses yeux et ses sourcils montraient je ne sais quoi d'agité, de sombre et de farouche. Les plus grands de l'Etat étaient autour de lui, rangés sur des tapis,

médecine Il fut foudroyé par Jupiter, pour avoir rendu la vie à Hippolyte. On l'adorait à Epidaure, ville de l'Argolide.

[1] *Protésilas*, favori d'Idoménée, avant son départ de l'île de Crète et depuis qu'il est devenu roi de Salente ; ce prince, déterminé par les conseils de Mentor à perdre ce ministre perfide et coupable, ordonne à Hégésippe, l'un des principaux officiers de sa maison, de le prendre avec son complice, de les conduire en sûreté dans l'île de Samos, de les y laisser, et d'en ramener Philoclès, serviteur sage et fidèle, que les intrigues de ces deux scélérats avaient relégué pauvre et deshonoré dans ce lieu d'exil.

[2] *Misérables*. Pris substantivement ce mot emporte aujourd'hui l'idée de criminel ; à l'époque où l'emploie Fénelon, il est synonyme de malheureux.

[3] *Auprès de ses bains*. Les bains étaient le besoin des peuples et le luxe des riches, en Grèce et en Italie : outre les bains publics, chaque particulier opulent en avait dans l'intérieur de sa maison.

composant leurs visages sur celui de Protésilas [1], dont ils observaient jusqu'au moindre clin-d'œil. A peine ouvrait-il la bouche, que tout le monde se récriait pour admirer ce qu'il allait dire. Un des principaux de la troupe lui racontait avec des exagérations ridicules ce que Protésilas lui-même avait fait pour le roi. Un autre lui assurait que Jupiter, ayant trompé sa mère, lui avait donné la vie, et qu'il était fils du père des dieux. Un poëte venait de lui chanter des vers, où il assurait que Protésilas, instruit par les Muses, avait égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poëte, encore plus lâche et plus impudent, l'appelait, dans ses vers, l'inventeur des beaux-arts, et le père des peuples, qu'il rendait heureux : il le dépeignait tenant en main la corne d'abondance [2].

Protésilas écoutait toutes ces louanges d'un air sec, distrait et dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, et qui fait trop de grâce de se laisser louer. Il y avait un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchait d'éta-

[1] *Composant leurs visages sur celui de Protésilas.* Expression très-juste

> Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
> Sur les yeux de César *composent* leur visage.
> RACINE, *Britannicus*, acte v, sc. 5.

> Et pour flatter notre hôte, observant son visage,
> *Composer* sur ses yeux son geste et son langage.
> BOILEAU, *Satire* 3.

[2] *La corne d'abondance.* L'une des cornes de la chèvre Amalthée, qui allaita Jupiter, fut placée dans le ciel sous le nom de corne d'abondance. Elle devint dans les attributs mythologiques, celui de la richesse et de la fertilité.

blir. Protésilas sourit : toute l'assemblée se mit aussitôt à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avait dit. Mais, Protésilas reprenant bientôt son air sévère et hautain [1], chacun rentra dans la crainte et dans le silence. Plusieurs nobles cherchaient le moment où Protésilas pourrait se tourner vers eux et les écouter : ils paraissaient émus et embarrassés; c'est qu'ils avaient à lui demander des grâces : leur posture suppliante parlait pour eux : ils paraissaient aussi soumis qu'une mère au pied des autels, lorsqu'elle demande aux dieux la guérison de son fils unique. Tous paraissaient contents, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui, dans le cœur, une rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, et lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'île de Samos [2]. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba, comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant et troublé aux pieds d'Hégésippe; il pleure, il hésite, il bégaie, il tremble ; il embrasse les genoux de cet homme, qu'il ne daignait pas, une heure auparavant, honorer d'un ses regards. Tous ceux qui l'encensaient, le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flatteries en des insultes sans pitié. (*Télémaque,* l. XIV.)

[1] ***Protésilas reprenant bientôt son air sévère et hautain.*** Exemple du participe pris absolument (*ablatif absolu*). **Voy.** ***Mort d'Hercule***, page 113, note 3.

[2] ***Samos***, île asiatique de la mer Egée. Elle a conservé son nom antique.

29. PHILOCLÈS [1].

Hégésippe demanda en quel lieu de l'île [2] demeurait Philoclès. On lui dit qu'il demeurait assez loin de la ville, sur une montagne où une grotte lui servait de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. « Depuis qu'il est dans cette île, lui disait-on, il n'a offensé personne : chacun est touché de sa patience, de son travail, de sa tranquillité; n'ayant rien, il paraît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans biens et sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent [3], et il a mille industries [4] pour faire plaisir à tous ses voisins. »

Hégésippe s'avance vers cette grotte : il la trouve vide et ouverte; car la pauvreté et la simplicité des mœurs de Philoclès faisaient qu'il n'avait, en sortant, aucun besoin de fermer sa porte. Une natte de jonc grossier lui servait de lit. Rarement il allumait du feu, parce qu'il ne man-

[1] *Philoclès*, voyez *Disgrâce de Protésilas*, page 138, note 1.

[2] *En quel lieu de l'île.* Samos. Voy. *ibid*, page 140, note 2.

[3] *Il ne laisse pas d'obliger.* Voy. la *Bélique*, page 70, note 2.

[4] *Mille industries*, mille secrets, mille moyens. C'est en ce sens que Racine emploie ce mot, dans les vers suivants, où ce n'est qu'il y joint l'idée de ruse, artifice.

> Ulysse, en apparence approuvant mes discours,
> Vit ce premier torrent laissa passer le cours;
> Mais bientôt, rappelant sa cruelle *industrie*,
> Il me représenta l'honneur et la patrie, etc.
>
> *Iphigénie*, acte I, sc. 2.

geait rien de cuit : il se nourrissait, pendant l'été, de fruits nouvellement cueillis, et, en hiver, de dattes et de figues sèches. Une claire fontaine, qui faisait une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltérait. Il n'avait dans sa grotte que les instruments nécessaires à la sculpture, et quelques livres qu'il lisait à certaines heures, non pour orner son esprit [1] ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, et pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquait que pour exercer son corps, fuir l'oisivité, et gagner sa vie sans avoir besoin de personne.

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étaient commencés. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein était si plein de majesté, qu'on le reconnaissait aisément pour le père des dieux et des hommes. D'un autre côté paraissait Mars avec une fierté rude et menaçante. Mais ce qui était de plus touchant, c'était une Minerve qui animait les arts ; son visage était noble et doux, sa taille grande et libre [2] : elle était dans une action si vive [3], qu'on aurait pu croire qu'elle allait marcher.

Hégésippe, ayant pris plaisir à voir ces statues, sortit de la grotte, et vit de loin, sous un grand arbre, Philoclès qui lisait sur le gazon. Il va vers

[1] *Non pour orner son esprit.* Sa vertu exclut toute lecture, même innocente, qui n'a pas un but d'utilité directe.

[2] *Libre.* Dégagée, que rien ne gêne dans ses mouvements.

[3] *Dans une action si vive.* Il ne s'agit pas d'un acte quelconque, mais de l'action par excellence : l'attitude du mouvement de la vie. *Agenti similis*... comme une personne qui va agir.

ui ; et Philoclès, qui l'aperçoit, ne sait que croire. « N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe, avec qui j'ai vécu si longtemps en Crète? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une île si éloignée? Ne serait-ce point son ombre qui viendrait après sa mort des rives du Styx [1]? »

Pendant qu'il était dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnaître et de l'embrasser. « Est-ce donc vous, dit-il, mon cher et ancien ami? quel hasard, quelle tempête vous a jeté sur ce rivage? pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète? est-ce une disgrâce semblable à la mienne qui vous a arraché à notre patrie? »

Hégésippe lui répondit : « Ce n'est point une disgrâce ; au contraire, c'est la faveur des dieux qui m'amène ici. » Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas ; ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avaient précipité Idoménée [2] ; la chute de ce prince ; sa fuite sur les côtes de l'Hespérie ; la fondation de Salente ; l'arrivée de Mentor et de Télémaque ; les sages maximes dont Mentor avait rempli l'esprit du roi, et la disgrâce des deux traîtres. Il ajouta qu'il les avait menés à Samos, pour y souffrir l'exil qu'ils avaient fait souffrir à Philoclès ; et il finit en lui disant qu'il

[1] *Des rives du Styx.* Étonnement naturel ; c'est ainsi qu'Andromaque revoyant Enée en Epire, ne peut non plus en croire ses yeux. Elle lui dit :

Vera-ne te facies, verus mihi nuncius affers,
Nate dea, vivis-ne?... VIRG. *En.* l. III, v. 310.

« Est-ce bien vous que je vois, est-ce vous même qui vous présentez à moi? Fils d'une déesse, êtes-vous vivant? etc. »

[2] *Idoménée.* Voy. *le Sacrifice d'Idoménée,* page 166.

avait ordre de le conduire à Salente, où le roi, qui connaissait son innocence, voulait lui confier ses affaires et le combler de biens.

« Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus propre à cacher des bêtes sauvages, qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté, depuis tant d'années, plus de douceur et de repos que dans les palais dorés de l'île de Crète. Les hommes ne me trompent plus : car je ne vois plus les hommes; je n'entends plus leurs discours flatteurs et empoisonnés [1]. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail, me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond, et d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irais-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs, et inconstants? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le roi, et me perdre. Mais il ne m'a fait aucun mal; au contraire, il m'a fait le plus grand des biens, il m'a délivré du tumulte et de la servitude des affaires [2]: je lui dois ma chère solitude, et tous les plaisirs innocents que j'y goûte.

« Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi;

[1] *Empoisonnés.* Métaphore consacrée en ce sens. La flatterie fait pour les discours l'effet du poison sur les aliments.

[2] *La servitude des affaires.* Locution ordinaire : la servitude dans laquelle nous tiennent les affaires.

aidez-lui à supporter [1] les misères de la grandeur [2], et faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si longtemps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage [3], il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jeté, pour me remettre à la merci des flots. O! que les rois sont à plaindre! ô! que ceux qui les servent sont dignes de compassion! S'ils sont méchants, combien font-ils souffrir les hommes! et quels tourments leur sont préparés dans le noir Tartare! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre! quels piéges à éviter! quels maux à souffrir! Encore

[1] *Aidez-lui à supporter. Aider à* une personne, c'est la soulager personnellement, et en prenant sa part de son travail. *Aider une personne*, c'est simplement lui prêter le secours de son argent, de son crédit, etc. Voy. *Jeux célébrés en Crète*, page 87, note 1.

[2] *Les misères de la grandeur.* Cette alliance de mots explique le sens du mot *misères*, le seul qu'il ait au pluriel. Il n'est synonyme d'*indigence* qu'au singulier, encore même à ce nombre a-t-il aussi le sens noble de *calamité*, surtout en poésie, comme le remarque Voltaire dans ses notes sur *Horace*, de Corneille.

> J'ai tantôt sans respect affligé sa *misère*.
> RACINE, *Iphigénie*, acte IV, sc. 3.

[3] *Après mon naufrage — à la merci des flots.* Cette allégorie qui compare aux tempêtes, les dangers et les malheurs de la vie, et au calme du port la tranquillité qui leur succède, est familière aux poëtes.

> Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
> Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
> Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
> Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
> LA FONTAINE, Elégie *Aux nymphes de Vaux, sur la disgrâce de Fouquet.*

une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté. »

Pendant que Philoclès parlait ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardait avec étonnement. Il l'avait vu autrefois en Crète, lorsqu'il gouvernait les plus grandes affaires, maigre, languissant, et épuisé : c'est que son naturel ardent et austère le consumait dans le travail ; il ne pouvait voir sans indignation le vice impuni ; il voulait, dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais : ainsi ces emplois détruisaient sa santé délicate. Mais, à Samos, Hégésippe le voyait gras et vigoureux [1] ; malgré les ans, la jeunesse fleurie s'était renouvelée sur son visage ; une vie sobre, tranquille et laborieuse [2], lui avait fait comme un nouveau tempérament.

« Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant ; c'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur, et cette santé parfaite : mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurais jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir après les faux, et pour me replonger dans mes anciennes misères ? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas [3] ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui. »

[1] *Gras et vigoureux.* La première épithète, triviale, surtout appliquée à l'homme, est relevée par celle qui la suit.

[2] *Laborieuse.* Il s'agit ici du travail physique et non plus du travail de l'esprit, dans lequel Philoclès se *consumait* auparavant.

[3] *Ne soyez pas plus cruel que Protésilas*, etc. Heureux usage des mots qui, par le sens qu'ils prennent ici, jugeant les faits et non les intentions, mettent la cruauté sur le

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. « Etes-vous donc, lui disait-il, devenu insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis, qui soupirent après votre retour, et que la seule espérance de vous embrasser comble de joie? Mais vous, qui craignez les dieux, et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens[1] qu'il veut faire, et de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, et d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi. S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu : ce n'est pas le véritable, le bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'était un homme bien différent qu'il voulait punir. Mais maintenant qu'il vous connaît, et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur : il vous attend ; déjà il vous tend les bras pour vous embrasser ; dans son impatience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi et à tous vos plus tendres amis? »

Philoclès, qui avait d'abord été attendri en reconnaissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher con-

compte de celui qui vient sauver Philoclès, et reportent son bonheur à son plus cruel ennemi. Cette idée avait été préparée plus haut : *Il ne m'a fait aucun mal ; au contraire, il m'a fait le plus grand des biens*, etc.

[1] *Les biens*, pluriel rare dans cette acception.

tre lequel les vents combattent en vain, et où toutes les vagues vont se briser en gémissant [1], il demeurait immobile; et les prières ni les raisons ne trouvaient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais, au moment où Hégésippe commençait à désespérer de le vaincre, Philoclès, ayant consulté les dieux, découvrit, par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes [2], et par divers autres présages, qu'il devait suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avait passé tant d'années. « Hélas! disait-il, faut-il que je vous quitte [3], ô aimable grotte, où le som-

[1] *Semblable à un rocher contre lequel*, etc.

Ut pelagi rupes, magno veniente fragore,
Quæ sese, multis circum latrantibus undis,
Mole tenet; scopuli nequicquam et spumea circum
Saxa fremunt, laterique illisa refunditur alga.
VIRGILE, *Enéide*, l. VII, v. 587-590.

« Comme un rocher de la mer, au milieu d'un horrible fracas, oppose sa masse inébranlable aux ondes qui l'attaquent en mugissant; en vain frémissent à l'entour les écueils et les roches écumantes : la vague se brise sur ses flancs qu'elle couvre d'herbes marines. »

[2] *Découvrit par le vol des oiseaux*, etc. Avant de rien faire d'important, les païens consultaient les dieux. Le vol des oiseaux, favorable ou contraire selon qu'ils paraissaient à droite ou à gauche, l'inspection des entrailles des victimes égorgées dans les sacrifices, leur fournissaient des présages. L'histoire grecque et l'histoire romaine sont remplies d'exemples de ce genre.

[3] *Hélas, disait-il*, etc. On peut rapprocher ces adieux de ceux que Philoctète adresse aux lieux témoins de sa misère. Il y a même contraste qu'entre les deux situations : Là domine la joie d'être délivré d'un triste séjour, ici respire un véritable regret de quitter son asile. Voy. *Philoct.*, p. 137.

meil paisible venait toutes les nuits me délasser des travaux du jour ! Ici les Parques [1] me filaient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or et de soie. » Il se prosterna, en pleurant, pour adorer la Naïade [2] qui l'avait si longtemps désaltéré par son onde claire, et les Nymphes qui habitaient dans toutes les montagnes voisines. Echo [3] entendit ses regrets, et, d'une triste voix, les répéta à toutes les divinités champêtres. (*Télémaque*, l. XIV.)

---

30. COMBAT DE TÉLÉMAQUE CONTRE HIPPIAS [4].

Phalante [5] avait un frère, nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force

[1] *Les Parques.* Voy. *Les Héros*, page 35, note 7.

[2] *La Naïade.* Les Naïades étaient les nymphes qui présidaient aux fontaines.

[3] *Echo.* Voy. *Philoctète*, page 137, note 2

[4] « Un jour, Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs devaient lui appartenir, parce que c'était lui, disait-il, qui, à la tête de ses Lacédémoniens, avait défait cette troupe d'ennemis ; et que Télémaque, trouvant les Dauniens déjà vaincus et mis en fuite, n'avait eu d'autre peine que celle de leur donner la vie et de les mener dans le camp. Télémaque soutenait, au contraire, que c'était lui qui avait empêché Phalante d'être vaincu, et qui avait remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante ; ils se fussent battus sur-le-champ, si on ne les eût arrêtés. » FÉNELON.

[5] *Phalante*, chef des Parthéniens, c'est-à-dire des jeunes Lacédémoniens nés pendant la première guerre de Messénie, et qui forcés de s'exiler, allèrent sous sa conduite fonder une colonie sur la côte méridionale de l'Italie, où ils bâtirent Tarente. (an 707 av. J.-C.) — Fénelon, par un anachronisme comme il s'en est déjà permis pour faire entrer dans son ca-

et par son adresse. « Pollux, disaient les Tarentins, ne combattait pas mieux du ceste; Castor [1] n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval; il avait presque la taille et la force d'Hercule. » Toute l'armée le craignait; car il était encore plus querelleur et plus brutal, qu'il n'était fort et vaillant.

Hippias, ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avait menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers, pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyait errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, et branlant le dard dont il voulait le percer; enfin il le rencontre; et, en le voyant, sa fureur redouble. Ce n'était plus ce sage Télémaque [2] instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'était un frénétique, ou un lion furieux.

Aussitôt il crie à Hippias : « Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! arrête; nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que

dre certains personnages (voir *Les bons Rois*, page 44, note 6, et page 45, note 2), a placé la naissance des Parthéniens pendant le siége de Troie, et la fondation de Tarente plus de 500 ans avant l'époque où elle eut lieu.

[1] *Pollux et Castor*, fils de Léda, et sortis, le premier avec Hélène, le second avec Clytemnestre des deux œufs que cette princesse eut, l'un de Tyndare son mari, l'autre de Jupiter. Pollux excellait aux combats du Ceste, et Castor à conduire un cheval. Ils furent tous deux métamorphosés en astres, et placés dans le ciel, où ils forment la constellation des Gémeaux. Les navigateurs les invoquaient sous le nom de *Dioscures* (Διὸς κοῦροι), c'est-à-dire fils de Jupiter.

Ce n'était plus ce sage Télémaque. Figure qui donne plus de force à l'idée, en affirmant comme un fait ce qui n'est qu'une comparaison.

j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; va, descends tout à l'heure dans les rives sombres du Styx. » Il dit, et il lança son dard ; mais il le lança avec tant de fureur qu'il ne put mesurer son coup ; le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde était d'or, et que Laërte [1] lui avait donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en était servi avec beaucoup de gloire, pendant qu'il était jeune, et elle avait été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Epirotes [2], dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui voulait profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt [3] dans leurs mains ; ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs yeux ; ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils s'abaissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises [4], pied contre pied, main contre main : ces deux corps entrelacés semblaient n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, semblait devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse

[1] *Laërte*, roi d'Ithaque, père d'Ulysse, et aïeul de Télémaque.

[2] *Les Epirotes*, peuples de l'Epire, contrée de la Grèce septentrionale. Voy. le *Lexique* déjà cité, au mot *Epirus*.

[3] *Se rompt*, etc., là où le récit devient un tableau, les parfaits sont remplacés par des présents.

[4] *Aux prises*, expression consacrée, tant au propre qu'au figuré. — *Pied contre pied :*

.... Hæret pede pes, densus que viro vir.
VIRGILE, *Enéide*, l. x, v. 361.

était moins nerveuse [1]. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentait ses genoux chancelants. Hippias, le voyant ébranlé, redoublait ses efforts. C'était fait [2] du fils d'Ulysse; il allait porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veillait de loin sur lui, et qui ne le laissait dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente; mais elle envoya Iris [3], la prompte messagère des dieux. Celle-ci, volant d'une aile légère, fendit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière qui peignait un nuage de mille diverses couleurs; elle ne se reposa que sur le rivage de la mer où était campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux combattants; elle frémit à la vue du danger où était le jeune Télémaque; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avait formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'égide [4] que la sage déesse lui avait confiée. Aussitôt Télémaque, dont

[1] *Dont la tendre jeunesse était moins nerveuse.* Le substantif abstrait est employé heureusement au lieu d'un adjectif, *qui était moins nerveux à cause de sa tendre jeunesse.* Tour élégant.

[2] *C'était fait.* Locution usitée en français et en latin *actum erat de.*

[3] *Iris*, fille du centaure Thaumas et d'Electre, était la messagère des dieux, et particulièrement de Junon. Pour récompenser ses services, cette déesse la plaça dans le ciel, où elle forme l'arc nuancé de diverses couleurs que l'on voit se dessiner après la pluie.

[4] *Egide.* Voy. *Descente aux enfers*, page 19, note 2.

les forces étaient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble ; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer ; enfin il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida [1], que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse était revenue avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avait faite d'attaquer ainsi le frère d'un des rois alliés qu'il était venu secourir : il rappela en lui-même, avec confusion, les sages conseils de Mentor ; il eut honte de sa victoire, et vit bien qu'il avait mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accourait au secours de son frère : il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portait, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias, que Télémaque tenait sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi ; mais sa colère était apaisée, et il ne songeait plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se lève en disant : « O Hippias ! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse ; vivez : j'admire votre force et votre courage. Les dieux m'ont protégé ; cédez à leur puissance. Ne son-

[1] *Du mont Ida.* Il y avait deux montagnes de ce nom, une en Phrygie, l'autre en Crète, sur laquelle fut élevé Jupiter.

geons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens [1]. »

Pendant que Télémaque parlait ainsi, Hippias se relevait couvert de poussière et de sang, plein de honte et de rage. Phalante n'osait ôter la vie à celui qui venait de la donner si généreusement à son frère; il était en suspens et hors de lui-même. Tous les rois alliés accourent : ils mènent d'un côté Télémaque, et de l'autre Phalante et Hippias, qui, ayant perdu sa fierté, n'osait lever les yeux. Toute l'armée ne pouvait assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force et en grandeur à ces géants, enfants de la Terre, qui tentèrent autrefois de chasser de l'Olympe les immortels. (*Télémaque,* l. XVI.)

31. FUNÉRAILLES D'HIPPIAS.

Télémaque alla lui-même retirer son corps sanglant et défiguré de l'endroit où il était caché sous un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses; il dit : « O grande ombre, tu le sais maintenant, combien j'ai estimé ta valeur ! Il est vrai que ta fierté m'avait irrité ; mais tes défauts venaient d'une jeunesse ardente : je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne. Nous eussions dans la suite été sincèrement unis; j'avais tort de mon côté. O dieux ! pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer [2] ? »

[1] *Les Dauniens*, peuple de l'Italie méridionale, dans l'Apulie, contre qui les Grecs, chefs des colonies d'Italie, font la guerre.

[2] *Avant que j'aie pu le forcer de m'aimer*. Sentiment d'une exquise délicatesse.

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes [1]; puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissant sous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfants de la terre, qui semblaient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage, les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galèse [2]; là s'élève avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paraître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés; la douleur amère est peinte sur ces visages si farouches, et les larmes coulent abondamment. Puis on voyait venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avait élevé depuis son enfance. Il levait vers le ciel ses mains, et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refusait toute nourriture : le doux sommeil n'a-

[1] *Dans des liqueurs odoriférantes.*

... Corpusque lavant frigentis et ungunt.
VIRGILE, *Enéide*, l. VI, v. 219.

« On lave et on embaume son corps glacé. »

[2] *Le fleuve Galèse.* Rivière qui coule dans la Calabre, près de Tarente.

Dulce pellitis ovibus Galesi
Flumen, et regnata petam Laconi
Rura Phalanto. HORACE, Od. l. II, od. 4. Ecclassiq. de M. A. de Wailly.

« Je gagnerai les rives du Galèse, fleuve agréable aux brebis à la riche toison, et les campagnes où régna le Lacédémonien Phalante. »

vait pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine. Il marchait d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il allait. Nulle parole ne sortit de sa bouche, car son cœur était trop serré : c'était un silence de désespoir et d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, et il s'écria : « O Hippias, Hippias, je ne te verrai plus ! Hippias n'est plus, et je vis encore ! O mon cher Hippias, c'est moi qui t'ai donné la mort, je t'ai appris à la mépriser. Je croyais que tes mains fermeraient mes yeux, et que tu recueillerais mon dernier soupir. O Dieux cruels, vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias. O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mère qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse, frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux ; et j'en serai cause ! O chère ombre, appelle-moi sur les rives du Styx ; la lumière m'est odieuse : c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias ! Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir. »

Cependant on voyait le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portait dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort, qui avait éteint ses yeux, n'avait pu effacer toute sa beauté, et les grâces étaient encore à demi peintes sur son visage pâle ; on voyait flotter autour de son cou, plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède [1], qui allaient être

[1] *D'Atys ou de Ganymède.* Atys, jeune Phrygien, fut

réduits en cendres : on remarquait dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'était écoulé, et qui l'avait fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque, triste et abattu, suivait de près le corps, et lui jetait des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppaient le corps sans répandre de nouvelles larmes. « Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'ose te nommer mon ami. Apaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire ! Si je ne t'aimais, j'envierais ton bonheur ; tu es délivré des misères où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serais heureux d'en finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre [1] ; que les Champs-Elysées lui soient ouverts ; que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix.... »

Le corps était déjà consumé par les flammes [2].

aimé de Cybèle, déesse de la terre, qu'il offensa et qui le changea en pin. — *Ganymède*, fils de Tros, roi de Phrygie, enlevé au ciel par l'aigle de Jupiter, devint l'échanson des dieux.

[1] *Que le Styx n'arrête point ton ombre.* Voy. *Descente aux enfers*, page 19, note 4.

[2] *Le corps était déjà consumé par les flammes*, etc.

> Postquàm collapsi cineres, et flamma quievit,
> Relliquias vino et bibulam lavere favillam,
> Ossaque lecta cado texit Corynœus aheno.
>
> VIRGILE, *Enéide*, l. VI, v. 226-228.

« Après que les cendres furent reposées et la flamme éteinte, ils arrosèrent de vin les restes et les cendres brûlantes, et Coryneus recueillant les os, les renferma dans une urne d'airain. »

Télémaque lui-même arrosa de liqueur parfumée les cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante. (*Télémaque*, l. XVI.)

---

32. DISCOURS DES DÉPUTÉS MANDURIENS [1] A IDOMÉNÉE.

O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main, l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier [2]. (En effet ils tenaient l'une et l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix et la guerre : choisis. Nous aimerions mieux la paix ; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits : c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui, sous de beaux noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les provinces, et répand le sang des hommes, qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier : nous te plaignons, et nous prions les

[1] *Manduriens*, peuple de l'Apulie, ainsi nommés du lac Andorio, dont parle Pline, et dont les eaux salées ne diminuent et n'augmentent jamais.

[2] *Une branche d'olivier*. Cet arbre était le symbole de la paix, et les députés qui venaient la demander ou la proposer le portaient toujours à la main.

dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soins, et si la politesse dont ils se piquent, ne leur inspirent que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorants et barbares, mais justes, humains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur de corps et d'esprit; c'est l'amour de la vertu, la crainte des dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si les dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix sont les plus redoutables dans la guerre [1]. (*Télémaque*, l. x.)

---

33. TÉLÉMAQUE DÉTOURNE LES CHEFS DE L'ARMÉE DE S'EMPARER DE VENUSE [2].

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un

[1] On peut rapprocher ce discours de celui que les Scythes adressent à Alexandre dans Quinte-Curce. Voy. *Q.-Curce*, l. VII, c. 8, éd. classiq. de M. Ruelle.

[2] *Venuse*. « C'était une ville forte qu'Adraste avait autrefois usurpée sur ses voisins, les Apuliens Peucètes. Ceux-ci étaient entrés contre lui dans la ligue pour demander justice sur

homme [1] a mérité d'être surpris et trompé, c'est

cette invasion. Un citoyen de Venuse, nommé Démophante, avait offert secrètement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage était d'autant plus grand, qu'Adraste avait mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvait se défendre si Venuse était prise. Philoctète et Nestor avaient déjà opiné qu'il fallait profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité, et éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissaient à ce sentiment; mais Télémaque fit les derniers efforts pour les en détourner. » FÉNELON.

[1] Ce discours est un modèle de l'emploi des ressources principales de l'art oratoire : le sujet était délicat et difficile, puisqu'il fallait faire prévaloir la justice contre un intérêt fort grand, couvert d'apparences spécieuses. Télémaque commence par une double *concession*, celles des apparences qui semblent légitimer le parti proposé, et celles de l'avantage qui en résulte. Cette concession, il la fait pleine et entière, de manière à ce qu'on ne puisse l'accuser d'avoir atténué les raisons qui soutiennent la résolution opposée à la sienne, et cela est en même temps fort adroit, puisque, lorsqu'il les aura détruites par ses propres arguments, il ne restera rien à lui opposer ; de plus, il est également important de ne pas heurter de front en commençant les idées vers lesquelles penchent ceux que vous voulez convaincre. — Les raisons qu'il fait valoir ensuite sont au nombre de trois : 1° *La justice*, dont les droits sont imprescriptibles, et obligatoires même envers ceux qui les ont violés. Quand on parle à des hommes qui n'ont pas mis de côté tout sentiment de probité, c'est toujours la première question à traiter ; les considérations d'intérêt et de gloire ne viennent qu'ensuite. Il réfute en même temps les prétextes dont on couvre la perfidie proposée. 2° L'*intérêt général* qui engage les peuples à la pratique de la justice et de la probité, et le tort irréparable que leur ferait une réputation contraire. 3° La *nécessité* immédiate et par conséquent plus puissante de garder une foi inviolable, pour maintenir la ligue, et triompher de l'ennemi. — Enfin, il résume ces divers arguments dans une *péroraison*, c'est-à-dire dans une conclusion courte et véhémente, où, tout en préférant la mort à la perfidie, il promet la victoire au courage et à la probité

Adraste[1], lui qui a si souvent surpris et trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse vous ne feriez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends comme vous, que si vous preniez Venuse, vous seriez maîtres dès le lendemain, du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr, que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois, ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies [2], seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est point coupable, et nous avons tort de vouloir le punir. Quoi! l'Hespérie [3] entière, soutenue de tant de colonies grecques et de héros revenus du

[1] *Adraste*, roi des Dauniens, prince ambitieux et perfide, contre qui sont ligués tous ses voisins. « En lui, dit M. Villemain, est peinte l'*ambition barbare*, *hypocrite*, *impie*. Ce caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. » *Mélanges littéraires*.

[2] *De ses tromperies*. Ce mot, un peu faible quand il s'agit de si grands intérêts, reçoit un sens plus fort de l'antithèse qui l'oppose à trompeurs.

[3] *L'Hespérie*. Voy. *le Sacrifice d'Idomenée*, page 111 note 3.

siége de Troie [1], n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure [2]? Vous avez juré, par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens [3]. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste; je le crois comme vous: mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur obéir; elle a gardé, du moins en apparence, la neutralité. Adraste, ni les siens, ne sont jamais entrés dans Venuse; le traité subsiste; votre serment n'est point oublié des dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétexte plausible pour les violer? Ne sera-t-on fidèle et religieux pour les serments, que quand on n'aura rien à gagner, en violant sa foi? Si l'amour de la vertu et la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez au monde cet exemple pernicieux, de manquer de

[1] *De héros revenus du siége de Troie.* Les principaux sont Phalante, qui a fondé Tarente avec les Lacédémoniens, Philoctète, fondateur de Pétilie, et Nestor de Métaponte, où il a établi ses Pyliens. Il est adroit, tout en faisant valoir les droits de la justice, d'intéresser ainsi l'orgueil des chefs, qui doivent préférer la victoire due au courage à celle que procure l'artifice.

[2] *Que la perfidie et le parjure.* Même idée que plus haut (page 161, note 2), mais exprimée en termes plus énergiques. Il y a beaucoup d'art dans la gradation des idées qui permet à Télémaque d'adresser à ses auditeurs, sans être interrompu, des vérités si dures.

[3] *Lucaniens*, peuple de l'Italie méridionale, sur la mer inférieure à l'O. et sur le golfe de Tarente à l'E.

parole, et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous, et de vous détester? qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères, et qu'il vous importera de persuader à vos voisins cette sincérité [1]? Sera-ce un traité solennel [2]? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? hé! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard [3]. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée : vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins ; toutes les affaires qui demandent de la réputation de probité, et de la confiance, vous deviendront impossibles : vous n'aurez plus de ressource, pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici ajouta Télémaque, un intérêt encore plus

[1] *Persuader à vos voisins cette sincérité.* La construction la plus ordinaire serait : « Persuader vos voisins de cette sincérité. » C'est plutôt avec un verbe pour complément qu'on emploie la prép. *à* devant le nom de personne : *persuader à quelqu'un de fuir.*

[2] *Sera-ce un traité solennel?* rien de plus pressant que cette manière d'argumenter, qui prévient chaque objection, et lui applique sa réponse vive et concluante

[3] *La paix n'aura donc pas*, etc. Le sens de cette phrase est éclairci par ce qui suit. *A votre égard*, avec vous, on n'aura pas plus de sûreté dans la paix, que quand la guerre est déclarée ; *tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre*, etc.

pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité et quelque prévoyance sur vos intérêts : c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans [1] toute votre ligue, et va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraste. »

A ces paroles, toute l'assemblée émue lui demandait [2] comment il osait dire qu'une action qui donnerait une victoire certaine à la ligue pouvait la ruiner. « Comment, leur répondit-il, pourriez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper? Où en serez-vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux, par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, et de violer la foi donnée [3] ? Quelle sera votre défiance mutuelle,

[1] *Attaque par le dedans.* Expression fort juste. Il ne s'agit pas des tentatives que l'on peut faire du dehors pour rompre la ligue ; c'est une cause *intérieure*, la mauvaise foi des alliés eux-mêmes, qui va la ruiner.

[2] L'interruption supposée par Fénelon, signale ce qu'il y a de spécieux et de peu probable au premier abord dans cet argument, et comment il a besoin d'être développé, pour avoir toute son évidence.

[3] *Lorsqu'ils sont convenus entre eux*, etc. Rien n'est plus éloigné de la pensée des chefs qu'une semblable délibéra-

votre division, votre ardeur à vous détruire les uns des autres ! Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer; vous vous déchirerez assez vous-mêmes; vous justifierez ses perfidies.

O rois sages et magnanimes, ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme [1] ! Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudrait vous relever par votre vigilance et par les efforts de votre vertu [2]; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais, si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable [3]; vous ne pourriez plus ni réta-

tion, comme aussi de : *poser pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité.* Ils n'ont eu d'autre dessein que de combattre Adraste par ses propres armes, et ils ne voudraient pour rien au monde être perfides ou passer pour tels envers tout autre ennemi; cependant la suite des raisonnements et l'enchaînement rigoureux des preuves amènent cette conclusion inévitable, et donnent à Télémaque le droit de leur attribuer cette convention tacite, sans qu'ils puissent s'en défendre.

[1] *Les conseils d'un jeune homme.* Cet hommage rendu à la sagesse des chefs, et ce modeste retour sur lui-même, sont très-bien placés, car il est à craindre que la honte de recevoir la leçon d'un jeune homme ne nuise à la conviction des chefs; il est donc à propos de dissimuler l'avantage trop grand que l'on a sur eux.

[2] *Vertu.* Synonyme de courage, force d'âme. Voy. *Mort d'Hercule*, page 113, note 2. Ce mot se retrouve encore quelques lignes plus bas dans le même sens : *votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas?*

[3] *Si vous aviez une fois rompu les barrières, cette perte,* etc. L'idée commencée par une métaphore : *rompre la barrière,* se termine par une expression abstraite; cette ma-

blir la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage, pour vaincre sans tromper? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas? Combattons; mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste [1], est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi. (*Télémaque*, l. xx).

---

34. MORT D'ADRASTE.

L'impie Adraste, trop longtemps souffert sur la terre [2], trop longtemps, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment, l'impie Adraste touchait enfin à sa dernière heure. Il court, for-

nière d'écrire est vicieuse. Boileau est plus conséquent lorsqu'il dit :

> L'honneur est comme une île escarpée et sans bords;
> On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors.
>
> BOILEAU, *Satire* x.

[1] *L'impie Adraste.* Cette épithète n'est pas mise sans dessein, puisque c'est surtout contre cette impiété qu'il faut prévenir les chefs L'idée capitale du discours le termine encore, selon le précepte de la rhétorique, fondé sur la raison (*Pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi*), et reste ainsi pour dernière impression dans l'esprit des auditeurs.

[2] *Trop longtemps souffert*, etc. Cette accusation contre la Providence est immédiatement corrigée par la restriction qui vient ensuite. *Trop longtemps, si les hommes*, etc., c'est une figure qui se rencontre souvent en poésie.

cené au-devant de son inévitable destin : l'horreur, les cuisants remords [1], la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui [2]. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne [3] qui s'ouvre, et les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégeton [4], prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte, sans qu'il puisse prononcer aucune parole : tel qu'un homme dormant, qui dans un songe affreux, ouvre la bouche et fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toujours [5], et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée, Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-

[1] *Les cuisants remords.* Métaphore très-énergique, empruntée à l'effet que produit la cautérisation sur une plaie. Les Latins ne l'ont pas. Ils ont pour l'équivalent *edax, mordax* (rongeur), que nous possédons aussi.

Mordaces diffugiunt sollicitudines.
HORACE. *Ode*, l. I, ode 17, Ed. classiq. de M. A. de Wailly.

« Les soucis rongeurs se dissipent. » Voy. la même expression, *sa cuisante peine*, *Funérailles d'Hippias*, page 157.

[2] *Marchent avec lui.* Figure familière aux poëtes :

... Post equitem sedet atra cura.
HORACE. *Odes*. l. III, ode 1.

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.
BOILEAU.

[3] L'*Averne*, lac de la Campanie, au fond du golfe Tyrrhénien. Suivant la fable il en sortait des exhalaisons pestilentielles, ce qui le fit regarder comme une des entrées de l'enfer.

[4] *Du noir Phlégéton.* Voy. *Le Tartare*, page 23, note 1.

[5] *La parole lui manque toujours.*

... Incœptus clamor frustratur hiantes,
VIRGILE, *Enéide*, l. VI, v. 493.

« Ils demeurent la bouche ouverte, sans pouvoir achever le cri qu'ils ont commencé. »

ci, intrépide, comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier; il semble que la Victoire, le couvrant de ses ailes, tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête : le courage doux et paisible reluit dans ses yeux; on le prendrait pour Minerve même, tant il paraît sage et mesuré au milieu des plus grands périls [1]. Le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, et laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattants, en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la décision de toute la guerre. Les deux glaives, brillants comme les éclairs d'où partent les foudres [2], se croisent plusieurs fois, et portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattants s'allongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout à coup, et enfin se saisissent. Le lierre, en naissant au pied d'un ormeau, n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jus-

[1] *Au milieu des plus grands périls.* Ce courage calme de Télémaque offre un contraste remarquable avec la fougue irréfléchie qui l'anime dans son combat contre Hippias, où il n'a pour lui ni la justice ni la raison.

[2] *Comme les éclairs d'où partent les foudres*, etc. Comparaison très-juste; il y a entre l'éclair qui précède la foudre, et le coup qu'elle frappe, le même rapport qu'entre l'éclat des glaives et les coups qu'ils portent.

qu'aux plus hautes branches de l'arbre [1], que ces deux combattants se serrent l'un l'autre Adraste n'avait encore rien perdu de sa force ; Télémaque n'avait pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi et pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain : dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre et le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avait toujours méprisé les dieux, montre une lâche crainte de la mort : il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire : il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. « Fils d'Ulysse, dit-il, enfin c'est maintenant que je connais les justes dieux ; ils me punissent comme je l'ai mérité : il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité ; je la vois, elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre père [2], qui est loin d'Ithaque, et touche votre cœur. »

Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux avait le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt : « Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir ; je n'aime point à répandre du sang. Vivez donc, ô

[1] *Le lierre*, etc. Il est curieux de rapprocher ce tableau du combat de Télémaque et d'Hippias (page 151), de celui de la lutte, dans les jeux célébrés en Crète (page 86), et d'observer quelle variété d'expressions Fénelon a trouvée pour rendre des idées presque semblables : cette dernière comparaison ne se retrouve pas dans les deux autres descriptions

[2] *Vous fasse souvenir de votre père.* Quel meilleur moyen de fléchir Télémaque, dont la vie est consacrée à la recherche de son père ?

Adraste; mais vivez pour réparer vos fautes: rendez tout ce que vous avez usurpé: rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie, que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons; vivez, et devenez un autre homme. Apprenez par votre chute que les dieux sont justes, que les méchants sont malheureux[1]; qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le mensonge; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu. Donnez-nous pour ôtages votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation. »

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, et lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi; mais aussitôt Adraste lui lance un second dard[2] fort court qu'il tenait caché. Le dard était si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derrière

[1] *Apprenez par votre chute*, etc. Réponse complète au reproche fait plus haut à la Providence de tolérer le triomphe du méchant.

[2] *Adraste lui lance un second dard.* Cette dernière perfidie d'Adraste contre un ennemi généreux à qui il doit la vie, est la conséquence du caractère que Fénelon lui a constamment prêté, et satisfait ainsi le précepte d'Horace :

..... Servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit et sibi constet..
HORACE, *Art poétique*, v. 126, 127.

« Que le personnage soit conservé jusqu'à la fin tel qu'il s'est présenté dès le début, et qu'il soit toujours d'accord avec lui-même » De plus elle ôte tout reste d'intérêt au sort d'Adraste : sa mort n'est plus qu'un juste châtiment, auquel on serait fâché qu'il échappât.

un arbre, pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : « Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les dieux, craint la mort ; au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux. »

En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens, qui étaient de l'autre côté de l'arbre, de couper chemin [1] au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage ; mais tout à coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables [2], vient fondre sur son ennemi ; il le saisit d'une main victorieuse ; il le renverse, comme le cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent [3] la campagne. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur : il enfonce son glaive, et le précipite dans les flammes du noir Tartare [4], digne châtiment de ses crimes. (*Télémaque*, l. xx.)

[1] *Couper chemin.* Remarquez la suppression de l'article on dit plus ordinairement couper *le* chemin, *la* retraite

[2] *Sur les têtes coupables*, etc. Cette comparaison, juste matériellement, a de plus un sens moral : elle présente Télémaque comme l'instrument des vengeances célestes.

[3] *Dorent la campagne.* Extension de la métaphore, les moissons *dorées* qui *couvrent* la campagne.

[4] *Le précipite dans les flammes du noir Tartare.* L'ellipse poétique anticipe, en le faisant précipiter dans les flammes du Tartare par la main même qui lui donne la mort.

35. POLYCRATE.

Polycrate, tyran [1] de Samos [2], dans son incroyable félicité, craignait toujours que la fortune, après l'avoir si longtemps flatté, ne le trahît cruellement. Il aimait la vie, qui était pour lui pleine de délices; il craignait de la perdre, et voulait prévenir les moindres apparences de maux : ainsi il était toujours environné des hommes les plus célèbres dans la médecine. Polycrate fut ravi que je voulusse passer ma vie auprès de lui : pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses, et me combla d'honneurs. Je demeurai longtemps à Samos, où je ne pouvais assez m'étonner de voir que la fortune semblait prendre plaisir à le servir selon tous ses désirs : il suffisait qu'il entreprît une guerre, la victoire suivait de près; il n'avait qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisaient d'abord [3] comme d'elles-mêmes. Ses richesses immenses se multipliaient tous les jours; tous ses ennemis étaient à

[1] *Tyran.* Nom que les Grecs donnaient indistinctement à tous les rois. « Omnes et habentur et dicuntur tyranni, qui potestate sunt perpetua in ea civitate quæ libertate usa est. » (Corn. *Nep. Milt.* c. 8.)—« On regarde comme des tyrans, et on appelle de ce nom, tous ceux qui exercent un pouvoir perpétuel dans un Etat qui jouissait de la liberté. »

[2] *Samos*, île de la mer Egée, près des côtes de l'Asie-Mineure.

[3] *D'abord.* Sur-le-champ... c'est le vrai sens de cet adverbe; dès l'abord, au premier abord.

Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout *d'abord.*
La Fontaine,

ses pieds, sa santé, loin de diminuer, devenait plus forte et plus égale [1] : il y avait déjà quarante ans que ce tyran, tranquille et heureux, tenait la fortune enchaînée, sans qu'elle osât jamais le démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins. Une prospérité si inouïe parmi les hommes me faisait peur pour lui [2] : je l'aimais sincèrement et je ne pus m'empêcher de lui découvrir ma crainte : elle fit impression dans son cœur; car, encore qu'il [3] fût amolli par les délices et enorgueilli de sa puissance, il ne laissait pas d'avoir [4] quelques sentiments d'humanité, quand on le faisait ressouvenir des Dieux et de l'inconstance des choses humaines. Il souffrit que je lui disse la vérité, et il fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'arrêter le cours de ses prospérités par une perte qu'il voulait se préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne

[1] *Egale.* Soutenue... en latin *æquabilis.*

[2] *Me faisait peur pour lui.* Idée en rapport avec la superstition des païens. C'est du reste un préjugé encore assez répandu qu'un bonheur trop prolongé doit être compensé par quelque malheur. Ce sentiment tient à la rareté d'un bonheur sans mélange sur la terre.

[3] *Encore que.* Locution poétique : *quoique, bien que.*

> L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
> *Encor* qu'on le raillât avec juste raison...
> LA FONTAINE, liv. II, fable 19.

[4] *Il ne laissait pas d'avoir*, il avait cependant, *tamen* (Voy. *La Bélique*, pag. 70, note 2), — *quelques sentiments d'humanité.* Il se souvenait cependant qu'il était homme. Le mot *humanité* est pris ici dans son sens premier. Il ne s'agit pas de ce sentiment de compassion pour les autres hommes, qu'on appelle humanité, mais de la nature humaine.

doive en sa vie éprouver quelques disgrâces de la fortune; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse : moi, qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer. Je veux donc me hâter de prévenir les trahisons de cette fortune flatteuse. En disant ces paroles, il tira de son doigt son anneau, qui était d'un très-grand prix, et qu'il aimait fort; il le jeta, en ma présence, du haut d'une tour dans la mer, espérant par cette perte d'avoir[1] satisfait à la nécessité de subir, du moins une fois en sa vie, les rigueurs de la fortune ; mais c'était un aveuglement causé par sa prospérité : les maux qu'on choisit et qu'on se fait soit-même, ne sont plus des maux ; nous ne sommes affligés que par les peines forcées et imprévues dont les dieux nous frappent. Polycrate ne savait pas que le vrai moyen de prévenir la fortune était de se détacher par sagesse et par modération de tous les biens fragiles qu'elle donne [2]. La fortune, à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point ce sacrifice; et Polycrate, malgré lui, parut plus heureux que jamais. Un poisson avait avalé l'anneau; le poisson avait été pris, porté chez Polycrate, préparé pour être servi à sa table ; et l'anneau, trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser : mais le

[1] *Espérant d'avoir*, etc. On construit plutôt, *espérer* avec l'infinitif sans préposition : *espérant avoir*, etc.

[2] *Se détacher de tous les biens.* Expression figurée, familière à la langue de la chaire. *renoncer, cesser de tenir à...* Le substantif *détachement* a aussi ce même sens

temps s'approchait où ses prospérités se devaient changer tout à coup en des adversités affreuses. Le Grand Roi [1] de Perse [2], Darius, fils d'Hystape [3], entreprit la guerre contre les Grecs ; il subjugua bientôt toutes les colonies grecques de la côte d'Asie et des îles voisines qui sont dans la mer Egée ; Samos fut prise, le tyran fut vaincu, et Oronte, qui commandait pour le Grand Roi, ayant fait une haute croix, y fit attacher le tyran. Ainsi cet homme qui avait joui d'une si prodigieuse prospérité, et qui n'avait pu même éprouver le malheur qu'il avait cherché, périt tout à coup par le plus cruel et le plus infâme de tous les supplices [4]. Ainsi rien ne menace tant les hommes de quelque grand malheur qu'une trop grande prospérité. (*Aventures d'Aristonoüs.*)

[1] *Le Grand Roi.* Nom que les Perses donnaient à leur roi.

[2] *Perse.* La Perse, vaste empire de l'Asie, partagé en vingt satrapies, ou grands gouvernements, par Darius. Voy. le *Lexique de géog. comparée* de M. Mac Carthy, au mot *Perse*, dans Q.-Curce, édit. classiq. de M. Ruelle.

[3] *Darius* Ier, *fils d'Hystape*, commença à régner en 521 av. J.-C., fit la guerre aux Grecs et perdit à la bataille de Marathon plus de 200,000 hommes, l'an 490. Il mourut au moment où il préparait contre la Grèce une seconde expédition.

[4] Le même fait est raconté : 1° par Hérodote, qui fait donner à Polycrate, par Amasis, roi d'Egypte, l'avis que Fénelon prête ici à Aristonoüs ; 2° Par Valère-Maxime, l. VI, c. 9, *externa;* 3° D'après les mêmes auteurs, par Barthélemy, *Voyage du Jeune Anacharsis*, c. LXXIV. C'est sur le mont Mycale, en Ionie, en face de Samos, qu'Oronte lui fit subir ce supplice.

36. L'HOMME DE BONNE FOI CHERCHANT CE QU'IL DOIT CROIRE SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Je suis en ce monde, sans savoir ni d'où je viens [1], ni comment je me trouve ici, ni où est-ce que je vais [2]. Certains hommes me parlent de plusieurs choses [3], et me les proposent comme indubitables; mais je suis résolu d'en douter, et même de les rejeter, à moins que je ne voie qu'elles méritent ma croyance. Le véritable usage de la raison qui est en moi, est de ne rien croire, sans savoir pourquoi je le crois, et sans être déterminé à m'y rendre sur un signe certain de vérité. D'autres hommes [4] voudraient que je commençasse par le mépris de toutes les choses qu'on appelle mystères de religion; mai je n'ai garde de les rejeter, sans les avoir auparavant bien examinés. Il y a autant de légèreté et de faiblesse d'esprit à être incrédule et opiniâtre, qu'à être crédule et superstitieux. Je cherche le milieu [5]. Je sens que ma raison est bien faible, et ma volonté bien exposée aux piéges de l'orgueil et des

[1] *Sans savoir ni d'où je viens*, etc. L'homme qui fait cette recherche se dépouille de toutes ses connaissances, suppose qu'il ignore tout ce qu'il a entendu ou su au sujet de la religion, et ne se sert que des moyens que sa propre raison lui fournit pour arriver à la vérité.

[2] *D'où je viens — ni où est-ce que je vais*, c'est-à-dire quelle est mon origine, quelle est ma destinée.

[3] *Certains hommes me parlent de plusieurs choses.* Les prêtres, ou seulement les fidèles qui prêchent les dogmes et les préceptes de la religion.

[4] *D'autres hommes.* Les athées.

[5] *Je cherche le milieu.* Le doute raisonnable qui n'admet rien sans examen et par paresse d'esprit, mais qui ne rejette non plus rien à la légère et par une orgueilleuse incrédulité.

passions, pour pouvoir trouver ce milieu précis, et pour y demeurer toujours ferme, quand je l'aurai trouvé. Mais enfin je ne saurais, par mes seules forces naturelles, me faire moi-même ni plus pénétrant [1], ni plus patient dans mes recherches, ni plus exact dans mes raisonnements, ni plus égal dans mes bonnes dispositions, ni plus précautionné contre l'orgueil, ni plus incorruptible en faveur de la vérité, que je le suis. Je n'ai que moi-même pour cet examen [2]; et c'est de moi-même que je me défie sincèrement, sur une infinité d'expériences malheureuses que j'ai de la précipitation de mes jugements, et de la corruption de mon cœur. Que me reste-t-il à faire dans cette impuissance?

Oh! s'il est vrai qu'il y ait au-dessus de l'homme quelque être plus puissant et meilleur que lui [3], duquel il dépende, je conjure cet être, par sa bonté, d'employer sa puissance à me secourir. Il voit mon désir sincère, ma défiance de moi-même, mon recours à lui. O être infiniment parfait! s'il est vrai que vous soyez, et que vous entendiez les désirs de mon cœur, montrez-vous à

[1] *Ni plus pénétrant*, etc. Sous cette forme négative sont indiquées et énumérées toutes les qualités d'esprit nécessaires pour la recherche et la découverte de la vérité.

[2] *Je n'ai que moi-même*, etc. Puisque nous avons récusé comme suspect tout témoignage autre que celui de notre raison.

[3] *Quelque être*, etc. Le nom de Dieu lui est interdit, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à sa connaissance; seulement l'esprit humain, même avant d'y être parvenu, a un sentiment involontaire et inévitable de la divinité. *Quis deus incertum est, habitat Deus.* Il est impossible de mieux peindre l'état d'un esprit sage et sincère qui cherche à sortir de l'ignorance et du doute pour atteindre la vérité.

moi, levez le voile qui couvre votre face, préservez-moi du danger de vous ignorer, d'errer loin de vous, et de m'égarer dans mes vaines pensées, en vous cherchant! O vérité, ô sagesse, ô bonté suprême! s'il est vrai que vous soyez tout ce que l'on dit, et que vous m'ayez fait pour vous, ne souffrez pas que je sois à moi, et que vous ne possédiez pas votre ouvrage; ouvrez-moi les yeux, montrez-vous à votre créature! (*Lettre sur la divinité et la religion.*)

---

37. LES PRINCIPALES VÉRITÉS DE LA RELIGION, DÉMONTRÉES PAR LA SEULE RAISON.

Me suis-je fait moi-même? Non. Cependant il est certain que je n'ai pas toujours été : qui est-ce donc qui m'a fait? Ce n'est pas mes parents : ils n'ont point eu la puissance de former un corps tel que le mien; il n'ont été que les instruments aveugles d'une puissance supérieure, pleine d'industrie[1] pour arranger tant de merveilleux ressorts. Mais ces ressorts si merveilleux peuvent-ils avoir été formés par le hasard? Il y aurait de la folie à le croire. Je ne puis voir un tableau [2], sans juger que la main d'un peintre en a mélangé [3] les

[1] *Industrie.* Habileté.

[2] *Je ne puis voir un tableau.* Nous retrouverons toutes ces preuves et les comparaisons que Cicéron avait employées avant Fénelon, etc. développées plus au long dans le traité de l'*Existence de Dieu;* ici elles sont résumées avec une admirable précision.

[3] *Mélangé les figures et les couleurs.* Ce verbe, très-juste pour le dernier mot, a besoin d'être expliqué pour le pre-

figures et les couleurs. Une montre ou une horloge[1], qui sont des machines infiniment moins dignes d'admiration que la moindre partie du corps humain, me découvrent l'art de l'ouvrier qui en est l'auteur. Douterais-je donc qu'un ouvrier très-puissant et très-habile n'ait fait ce corps si proportionné dans ses membres, ces pieds, ces mains, cette tête, ces yeux, cette bouche, ces oreilles, etc.? Chacun de ces organes est un chef-d'œuvre. Non-seulement une main sage les a formés, mais nous ne saurions découvrir, par nos plus curieuses recherches, toute la profondeur de l'art et de la sagesse qui y sont cachés [2].

Outre les merveilles qui sont en moi, combien d'autres merveilles dans tout l'univers! Quel est donc le puissant architecte qui a suspendu sur nos têtes la voûte immense des cieux; qui fait marcher avec ordre les astres; qui fait lever et coucher le soleil sur nous; qui donne la lumière du jour au travail, le silence et l'obscurité de la nuit au repos [3]; qui règle les saisons; qui fait couler

mier : *mélangé*, c'est-à-dire *disposé, combiné les figures* dans un ordre convenable.

[1] *Une montre ou une horloge*, etc. — « Cum machinatione quadam moveri aliquid videmus, ut sphæram ut horas, ut alia permulta, non dubitamus quin illa opera sint rationis. » (CICÉRON, *de Naturâ deorum*, l. II).

[2] *De l'art et de la sagesse qui y sont cachés.* « Quæ quanto consilio gerantur, nullo consilio assequi possumus,» (CICÉRON, *de Natura deorum*, l. II.)—« An dubitamus quin ea non solùm ratione fiant, sed etiam excellenti quadam divinaque ratione ? » (CICÉRON, *ibidem.*)

[3] *Qui donne la lumière du jour au travail, le silence et l'obscurité de la nuit au repos.* Cette ingénieuse et juste explication de la vicissitude du jour et de la nuit appartient encore à Cicéron. « Jàm diei noctisque vicissitudo conser-

les fleuves des montagnes pour se précipiter dans la mer, comme dans le centre du commerce de tant de nations; qui tire du sein de la terre de quoi nourrir, couvrir l'homme, et fournir des remèdes à ses maux? Il est donc manifeste que toute la nature marque la puissance qui l'a formée; il est donc vrai qu'il y a un être qui a produit et arrangé tout ce que nous voyons. Cet être est ce qu'on nomme Dieu.

O Dieu, je ne vous avais point connu! Tout ce qui est hors de moi, et tout ce qui est en moi-même est votre ouvrage. Tout devait m'instruire et tout m'amusait [1]; vous étiez près de moi, et j'étais loin de vous. C'est vous qui m'avez fait; je suis donc à vous. Vous m'avez tout donné : je vous dois tout; je suis bien plus à vous qu'à moi. Mais est-il vrai, comme on le dit [2], que vous vous mêlez [3] de tout ce que font les hommes? votre grandeur s'abaisse-t-elle jusque-là? Je veux de bonne foi l'examiner.

Ce Dieu, que je viens de reconnaître [4], est infiniment puissant, car il m'a fait de rien. Une puissance bornée suffirait pour faire quelque chose

vat animantes, tribuens aliud agendi tempus, aliud quiescendi. » (CICÉRON, *de Naturâ deorum*, l. II.)

[1] *M'amusait*, c'est-à-dire, je n'en tirais qu'un vain plaisir, au lieu de la leçon que j'y devais puiser.

[2] *Comme on le dit.* Cette parenthèse a pour effet de rappeler qu'il s'agit d'un esprit qui doute de tout jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la preuve de la vérité.

[3] *Vous vous mêlez de...* Expression du style simple et familier.

[4] *Ce Dieu que je viens de reconnaître*, etc. Tout ce paragraphe est une suite de raisonnements pressés et enchaînés étroitement; il est difficile de renfermer plus de choses en moins de mots.

de quelque chose: mais de rien faire quelque chose, tirer du néant même des merveilles, c'est un changement infini, qui demande une infinie puissance. De plus, ce Dieu doit être infiniment sage, car il m'a donné la raison. Celui qui la donne la doit avoir. Toute sagesse qui reluit dans ses créatures est un écoulement de la sienne. C'est donc en lui qu'est la vraie source de la souveraine raison et de la parfaite sagesse. Le voilà donc infiniment puissant, sage et parfait. S'il est infiniment sage et parfait, il est infiniment bon et juste; car ce serait un horrible défaut que de manquer de bonté et de justice.

Quand il m'a fait, m'a-t-il tiré du néant sans aucun motif raisonnable? Non, sans doute; car moi, qui suis moins raisonnable et moins parfait, je ne fais jamais rien sans avoir en vue quelque raison, à laquelle je rapporte ce que je fais. Dieu a donc rapporté à quelque dessein ma création. Ce dessein ne peut être que celui d'en tirer son plaisir et sa gloire, en un mot, de faire sa créature pour lui-même. C'est donc pour lui que je suis fait : il faut donc que je fasse ce qu'il veut, et que je sois dans ses mains tel qu'il l'a prétendu. Autrement, je résisterai à l'intention de mon créateur. Mais pourquoi m'a-t-il donné la raison, les sentiments d'honneur, de bienséance, de justice, de pudeur, de reconnaissance, de fidélité, etc.? C'est que cette raison, avec toutes ces appartenances [1], est un écoulement, comme je l'ai déjà remarqué,

[1] *Appartenances.* Ce mot est tombé en désuétude ; il serait d'une grande utilité, et ne peut être suppléé que par une périphrase.

de sa justice, de sa sagesse et de sa raison souveraine. Il veut donc que je lui ressemble, et que je sois juste, sage et raisonnable en tout comme lui. Si je fais autrement, je défigure son ouvrage, et je renverse son dessein. Cet être si puissant souffrira-t-il que je lui fasse cette injure? me laissera-t-il impuni? Si je m'abandonne, malgré la raison qu'il m'a donnée, à l'injustice, à l'impudence, à l'ingratitude, à la cruauté, me traitera-t-il comme les hommes les plus sages et les plus vertueux, qui ont eu le plus de modération et de courage pour suivre la lumière qu'il leur a donnée? Mourrons-nous les uns et les autres d'une même mort? Le juste qui a suivi en tout la raison, qui est le plus grand don de Dieu, périra-t-il sans récompense, après avoir passé sa vie dans un combat continuel contre ses passions déréglées? Et moi, qui ai passé ma vie en m'y abandonnant contre la raison, aurai-je joui impunément de tous les plaisirs d'une vie honteuse et injuste? Mourrai-je sans châtiment? Le Dieu infiniment juste le souffrirait-il? Il faut donc que le mal soit puni [1], et le bien récompensé, après cette vie. N'est-il pas étonnant que ces peines et ces récompenses de l'autre vie soient si nécessaires pour justifier Dieu dans le gouvernement du monde [2]; par conséquent qu'elles soient si

[1] *Le souffrirait-il? Il faut donc*, etc. Il y a là ellipse de la réponse négative que le lecteur doit suppléer. L'évidence du raisonnement la rend superflue.

[2] *Pour justifier Dieu dans le gouvernement*, etc. Pour prouver que Dieu n'est pas injuste dans le gouvernement du monde, ou que son injustice n'est qu'apparente et momentanée. Cette belle expression se trouve dans Claudien:

..... Tandem Rufini pœna...
Absolvit... deos... *In Rufinum*, l. I, v. 20 et 21.

certaines, et que cependant je les aie comptées pour rien jusqu'à présent? combien étais-je aveuglé! J'ai tout hasardé; j'ai vécu content au milieu du plus terrible des périls; je n'ai songé qu'à vivre, pendant que j'allais tomber entre les mains de ce Dieu tout-puissant, qui aurait dû employer toute sa puissance à punir mon ingratitude et ma témérité. J'ai même fait gloire de mépriser l'éternité, et je me suis vanté de méconnaître ce Dieu qui m'a fait; j'appelais force d'esprit cette vanité brutale.

O Dieu, je n'ai connu ni votre grandeur ni ma misère! J'ai aimé mon aveuglement; je me suis glorifié de mes ténèbres [1] : mais vous avez été bon et patient jusqu'à souffrir mes outrages. Au lieu d'exciter votre juste colère, il ont excité votre compassion. Vous avez pitié de moi, Seigneur; enfin vous faites luire sur moi les rayons de votre miséricorde. Hélas! je méritais, pour châtiment, de ne vous point connaître. Ces ténèbres, que j'aimais tant, vous auraient vengé de mon impiété, et je n'aurais jamais vu votre face qu'au moment de ma mort, où vous seriez venu me confondre. Béni soyez-vous à jamais de m'avoir arraché à toutes mes erreurs[2]! (*Correspondance.*)

«Le châtiment de Rufin vient enfin d'absoudre (de justifier) les dieux. »

[1] *Je me suis glorifié de mes ténèbres.* Cette expression qui seule serait bizarre et peu intelligible, préparée par ce qui précède : *j'ai aimé mon aveuglement*, devient fort belle.

[2] Ces cent lignes renferment la preuve de toutes les grandes vérités de la religion : *l'existence de Dieu, ses attributs, la Providence, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines de l'autre vie.* Nous les retrouverons discutées et prouvées d'une manière plus détaillée, chacune en leur lieu; mais cette sorte de cours abrégé et pourtant complet de religion, n'en est pas moins du plus haut intérêt.

38. NÉCESSITÉ DE S'INSTRUIRE DES VÉRITÉS DE LA RELIGION.

Voyons de bonne foi ce que nous devons à Dieu. Peut-être n'y avons-nous jamais pensé assez sérieusement. Ne lui devons-nous pas autant qu'un ami doit à son ami, et qu'un domestique doit à son maître. Si vous aviez un ami à qui vous eussiez confié tous vos intérêts, qui vous eût les plus grandes obligations, et que vous aimassiez[1] tendrement, voudriez-vous qu'il se contentât d'entendre[2] une partie de vos intentions sur les choses qu'il serait engagé [3] à faire pour vous? Que penseriez-vous de lui et de son amitié, s'il se contentait de savoir en gros [4] ce que vous voudriez, et s'il craignait de l'apprendre plus en détail? Quelqu'un qui souhaiterait votre avantage [5] viendrait lui dire : « Ne voulez-vous pas envoyer vers votre ami pour éclaircir plus exactement ce dont il vous a chargé.

[1] *Que vous aimassiez.* Quoique tous les imparfaits du subjonctif n'aient ici rien de choquant, grâce à la variété des personnes et des terminaisons, c'est un temps qu'il est bon d'éviter. Sauf à la troisième personne du singulier, il offre des consonnances désagréables.

[2] *Entendre.* Comprendre, connaître.

[3] *Engagé.* Obligé, tenu; un peu rare en ce sens, comme verbe transitif, il l'a constamment quand il est réfléchi: *S'engager à faire* une chose. Actif et passif; il est synonyme d'exhorter, exciter.

[4] *En gros.* Terme trivial aujourd'hui, quoique son opposé, *détail*, soit resté dans le langage relevé; au dix-septième siècle il était du bon style : *le gros des hommes ne se trompe guère à la longue sur les ouvrages d'esprit.* BOILEAU Réflexions critiques sur Longin. — Réfl. VII.

[5] *Votre avantage.* Votre bien.

N'est-il pas juste que vous le consultiez lui-même, de peur de vous tromper et de n'avoir pas bien compris ce qu'il attend de vous? » En vérité, cet homme mériterait-il le nom d'ami, et pourriez-vous le croire de bonne foi, s'il répondait : « Je fais ce que j'ai compris que mon ami voulait; que m'importe d'en savoir davantage? Je ne veux point m'embarrasser [1]; il me suffit de suivre la connaissance imparfaite que j'ai de ses intérêts, sans en chercher une plus parfaite. Cette recherche ne servirait qu'à m'engager [2] peut-être à faire pour lui des choses qui m'incommoderaient; je n'en veux pas prendre la peine, je serais bien fâché de l'offenser dans ses intérêts essentiels; mais je ne m'embarrasse [3] guère de connaître les moyens de ne le choquer [4] pas dans les petites choses, et même pour les grandes je ne veux point savoir ses intentions mieux que je ne les sais, et je suis résolu, pour éviter cet embarrassant éclaircissement [5], de hasarder de lui nuire

[1] *M'embarrasser.* Pris absolument, me charger d'aucun embarras.

[2] *M'engager.* M'obliger. Voir plus haut page 184, note 3.

[3] *Je ne m'embarrasse guère.* Je ne m'inquiète guère. Le sens du mot *embarrasser* est plus restreint que ci-dessus, même page, note 1.

[4] *De ne le choquer pas.* Cette manière de séparer *ne* de *pas* même après l'infinitif du verbe, ordinaire à l'époque de Fénelon, ne s'est conservée qu'aux autres modes. On dirait aujourd'hui *de ne pas* le choquer.

[5] *Cet embarrassant éclaircissement.* Alliance de mots aussi neuve que juste et heureuse. L'effet d'un éclaircissement est de tirer d'embarras; ici il en crée un nouveau, puisqu'il impose de nouveaux devoirs :

> Dixeris egregiè, notum si callida verbum
> Reddiderit junctura novum....
>
> HORACE, *Art poétique*, v. 47, 48.

même dans les choses de conséquence [1]. »

Je crois qu'un tel ami vous paraîtrait bien indigne d'en [2] porter le nom, que vous seriez mortellement blessé de son ingratitude, et que vous auriez honte de vous être confié à lui. Je suis même très-assuré que vous trouveriez son procédé [3] d'autant plus choquant qu'il aurait joint la mauvaise foi à la mauvaise volonté. « J'aurais mieux aimé, diriez-vous, qu'il eût ouvertement refusé de me servir; mais m'offrir ses services, et puis chercher des prétextes pour ne s'instruire pas [4] à fond de mes intérêts, et craindre d'y voir trop clair, de peur d'être obligé de me rendre de trop grands services; voilà [5] ce qui me paraît le plus

« Un des secrets de l'art d'écrire, ce sont ces alliances ingénieuses qui donnent un sens nouveau à une expression connue. »

[1] *De conséquence.* Qui *sont* de conséquence grave. En suppléant ainsi l'ellipse, on voit comment cette locution a le sens : de grave, important, tandis que l'adjectif *conséquent* ne peut avoir la même signification, que lui donne une faute du vulgaire le plus grossier, puisqu'une chose *conséquente* signifierait seulement une chose qui se suit et n'aurait donc aucun sens. Au contraire, joint à un nom de personne, il a un sens très-précis : un homme conséquent, un homme qui se suit lui-même, qui est d'accord avec lui-même.

[2] *D'en porter le nom.* La grammaire ne trouverait pas que l'antécédent fût suffisamment en rapport avec ce relatif, et voudrait qu'on répétât le mot *ami*, ou qu'on employât l'adjectif indicatif *ce : (ce nom)*; mais la phrase est claire.

[3] *Procédé. A procedendo.* Manière d'agir ; ce mot appartient ordinairement à la conversation familière.

[4] *De ne s'instruire pas.* Voir plus haut, page 185, note 4.

[5] *M'offrir ses services, puis chercher... voilà...* Tour de phrase plein de concision et de vivacité, grâce à l'emploi des infinitifs.

> *L'attaquer, le mettre* en quartiers,
> Sire loup l'eût fait volontiers...
>
> LA FONTAINE, l. I. fable 5.

corrompu [1] et le plus inexcusable. » C'est ce que vous diriez d'un ami qui ne vous devrait presque rien [2]. Que croyez-vous donc que Dieu dira de vous dans son jugement; de vous, dis-je, qui lui devez tout, si vous êtes comme cet ami infidèle qui affecte de fermer les yeux de peur de voir trop clair dans les affaires de son ami, et qui se vante encore d'être un ami de bonne foi?

Mais venons à la seconde comparaison, pour achever de rendre cette vérité manifeste et sensible.

Si le roi avait confié une place, ou une armée, ou une négociation à un de ses sujets, trouverait-il bon que ce sujet négligeât de s'instruire exactement des fortifications et de l'état de sa place; que ce général d'armée se contentât d'avoir une médiocre science de la guerre; que cet ambassadeur refusât d'approfondir les affaires étrangères et les moyens de faire réussir sa négociation? Si le roi, dans la suite, reprochait à ces trois hommes le mauvais succès des choses qui leur étaient confiées, le gouverneur oserait-il lui dire, « J'ai cru que j'en savais assez, quoique j'entendisse mal les siéges [3], et je n'ai point voulu m'embarrasser à en apprendre davantage pour défendre plus longtemps ma place. »

[1] *Le plus corrompu.* Cette expression n'est juste qu'à l'aide d'une ellipse. Ce n'est pas l'acte qui est corrompu, c'est son auteur.

[2] *Qui ne vous devrait presque rien.* Que dira donc, *à plus forte raison*, Dieu à qui vous devez tout? Cette manière de raisonner naturelle et forte, qui est très-usitée dans la philosophie, s'appelle *argument* (preuve) *à fortiori.*

[3] *J'entendisse mal*, etc. Voir plus haut page 184, note 2.

Le général mal instruit pourrait-il lui dire, « Je n'ai point voulu m'embrouiller[1] dans les différents avis des ingénieurs sur l'attaque d'une telle ville, ni raisonner avec les officiers expérimentés, pour suppléer à mon ignorance, qui m'a fait perdre la bataille; je me suis contenté de mon bon sens; j'ai cru que ma bonne intention et ma petite capacité [2] m'excuseraient, et que vous seriez content pourvu que je ne vous trahisse pas? » Cet ambassadeur aurait-il le front d'alléguer qu'il n'était pas obligé de savoir à fond les desseins des ennemis, les intérêts de la cour étrangère où il négociait, et les moyens d'y persuader les esprits pour servir son maître? « Il fallait, répondrait le roi, veiller nuit et jour pour apprendre toutes ces choses : les négliger, c'était trahir mes intérêts et me sacrifier à votre paresse. » Voilà ce que le roi dirait avec raison. Mais que dira le roi des rois [3], si vous faites comme les lâches serviteurs? Vous voyez bien que vous ne pardonneriez jamais cette ignorance pleine de négligence et d'affectation, et que Dieu doit encore moins vous la pardonner. C'est pourquoi on tenait anciennement, pendant un temps assez long, ceux qui voulaient être chrétiens, dans l'étude de la religion, même avant que de leur donner le baptême. Le besoin de connaître Dieu et Jésus-Christ son fils, notre

[1] *M'embrouiller*. Trivial, m'embarrasser. « Il y a là-dedans trop de tintamarre, *de brouillamini*. » (MOLIÈRE, *le Bourgeois gentilhomme*, acte I, sc. 6).

[2] *Et ma petite capacité*. Le ridicule de cette réponse est choquant, mais Fénelon l'exagère à dessein, pour mieux faire ressortir par la comparaison : « combien la négligence à s'instruire de la religion est coupable.»

[3] *Le roi des rois*. Argument *à fortiori*. Voir plus haut, page 187, note 2.

Sauveur, est toujours le même et ne saurait jamais diminuer.

Quiconque aime véritablement son ami ne se contente pas de ne le point offenser, il cherche encore tout ce qui peut l'obliger et lui plaire. La sincère amitié est inventrice et ingénieuse. Il n'y a que la crainte d'esclave qui se borne à éviter la punition *des grandes désobéissances*[1]. Il n'y a point d'honnête [2] homme qui voulût se faire servir par un domestique qui ne voudrait jamais faire que les choses dont il ne pourrait se dispenser, et qui craindrait de connaître trop ce qui pourrait lui gagner le cœur de son maître. (*Correspondance.*)

---

39. NÉGLIGENCE DES HOMMES A S'INSTRUIRE SUR LA RELIGION

Si un homme se trouvait tout à coup, en s'éveillant, dans une île déserte, quelle prodigieuse recherche ne ferait-il point pour découvrir par quelle aventure il y aurait été transporté ? Nous nous trouvons tout à coup en ce monde [3], comme tombés des nues [4]; nous ne sa-

[1] *Des grandes désobéissances.* Des actes de grave désobéissance. Cet emploi du pluriel est heureux, quoiqu'il ne se rencontre pas souvent.

[2] *D'honnête homme.* Honnête, *honestus*, homme digne de ce nom.

[3] *Nous nous trouvons*, etc. Le lien des idées remplace ici celui des mots : il y a une comparaison, et le second terme de cette comparaison pourrait être amené par une conjonction : *Eh bien! nous nous trouvons*, etc.

[4] *Comme tombés des nues.* Cette locution familière exprime bien l'ignorance où est l'homme de son origine.

vons ni ce que nous sommes, ni d'où nous venons, ni où nous sommes venus, ni avec qui nous vivons, ni où nous irons au sortir d'ici. Qui est-ce qui a la moindre curiosité sur ce profond mystère? Personne ne veut le développer. On s'amuse de tout, on veut tout savoir, excepté l'unique chose qu'il serait capital d'apprendre. Cette indolence monstrueuse est le grand péché d'infidélité. *Non pie quærunt*, dit saint Augustin. De quoi les hommes ne seraient-ils point capables, s'ils étaient sincères, humbles, dociles, et aussi appliqués qu'un si grand bien le mérite? Les petits enfants n'apprennent-ils pas en peu de temps les choses et les termes de tout le détail de la vie humaine, et toute une langue? Le peuple le plus grossier n'apprend-il pas toute la finesse des arts[1]? Ce n'est pas tout. Que n'apprend-on pas, avec subtilité et profondeur, pour le mal! L'esprit ne manque que pour le bien, on n'est bouché que pour les choses qu'on n'aime pas [2]. Aimez la vérité comme l'argent [3], vous devinerez ce qui est le plus obscur. Quand Dieu rassemblera contre un homme [4] tous les dons naturels de la raison, et tous les secours surnaturels donnés pour le

[1] *Toute la finesse des arts.* Antithèse très-expressive entre *grossier* et *finesse.*

[2] *L'esprit ne manque que pour le bien : on n'est bouché,* etc. Quelle force dans la répétition de la même idée, et quelle énergie dans ce mot du dernier trivial, *bouché !*

[3] *Aimez la vérité comme l'argent,* etc. Ce mot si simple, *l'argent,* est un reproche plus sevère et plus fort que ne le seraient toutes les plus belles phrases sur l'avarice de l'homme et son indifférence pour les plus grands intérêts.

[4] *Quand Dieu rassemblera contre un homme,* etc. C'est-à-dire demandera compte à un homme de tous ses dons, de tous les secours qu'il avait pour connaître la vérité

préparer à la foi; quand il lui montrera que ces grâces en auraient attiré de plus grandes pour son salut, s'il n'eût pas négligé les premières, cet homme verra tout à coup ce qu'il ne veut point voir ici-bas [1]. Quand même cette justice de Dieu serait incompréhensible, il faudrait la croire sans la comprendre. Mais l'homme aime mieux se flatter, secouer le joug, supposer que Dieu lui manque, disputer sur sa propre liberté [2], quoiqu'il ne puisse en douter sérieusement, et vivre sans règle, en se justifiant aux dépens de Dieu. (*Lettres sur la Religion.*)

---

40. RESSOURCES NATURELLES DE L'ESPRIT HUMAIN POUR ARRIVER A LA CONNAISSANCE DES VÉRITÉS DE LA RELIGION.

On est trop frappé de la disproportion qui paraît [3] entre la grossièreté de l'esprit de la plupart des hommes, et la hauteur des vérités qu'il faut entendre pour être véritablement chrétien.

Qu'est-ce que les passions grossières, comme l'amour sensuel, la jalousie, la haine, la vengeance, l'ambition et la curiosité, ne font point deviner aux hommes les moins cultivés et les

[1] *Ce qu'il ne veut point voir ici bas.* Que c'était un devoir pour lui de chercher la vérité, et que cette découverte était possible et même facile.

[2] *Disputer sur sa propre liberté.* Pour prouver qu'il n'est pas *libre* de connaître Dieu.

[3] *Qui paraît,* Mais qui n'existe pas réellement. — Les mots *grossièreté* et *hauteur* n'offrent pas un rapport très-juste : il serait plus exact de dire : la *faiblesse*, la *petitesse*, la *bassesse* de l'esprit, opposée à la *hauteur* des vérités.

moins subtils? Qu'est-ce que les sauvages mêmes ne pénètrent pas pour leurs intérêts?

Qu'est-ce que les hommes les plus vils [1] n'ont point inventé pour la perfection des arts, quand l'avarice les a excités? Qu'est-ce qu'un enfant n'apprend point depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de sept [2], soit pour discerner tous les objets qui l'environnent, pour observer leurs propriétés, leurs rapports et leurs oppositions, soit pour apprendre tous les termes innombrables d'une langue, qui expriment avec précision et délicatesse [3] tous ces objets avec toutes leurs dépendances [4]?

Qu'est-ce qu'un prisonnier n'invente point dans une prison pendant vingt ans, pour tâcher d'en sortir, pour savoir des nouvelles de ses amis, pour leur donner des siennes, pour tromper la vigilance et la défiance de ceux qui le tiennent en captivité?

Qu'est-ce qu'un homme ne rechercherait point pour découvrir les causes de son état, s'il se trouvait tout à coup à son réveil transporté dans une île déserte et inconnue? Que ne ferait-il point

[1] *Les plus vils.* Sous le rapport de l'intelligence, les plus grossiers. Jointe à un nom de personne, cette épithète emporte ordinairement l'idée de la bassesse de l'âme, des sentiments : ici elle a un sens tout différent.

[2] *Depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de sept.* C'est-à-dire, même avant l'époque où l'on croit généralement qu'il commence à jouir de sa raison.

[3] *Et délicatesse.* C'est-à-dire de manière à en faire saisir les moindres nuances.

[4] *Dépendances.* Ce mot, s'il n'a pas disparu de la langue, comme *appartenances*, voy. *Principales vérités de la religion*, page 181 note 1, est du moins sorti du langage soigné, pour n'être plus qu'un terme technique : on a souvent lieu de le regretter.

pour savoir comment il y aurait été transporté pendant un long sommeil; pour chercher dans cette île quelque marque d'habitation, quelque vestige d'homme; pour inventer quelque moyen de se nourrir, de se vêtir, de se loger, de naviguer, et de retourner en son pays?

Voilà les ressources naturelles de l'esprit humain, dans les hommes même les moins cultivés. Il n'y a qu'à bien vouloir, pour parvenir à toutes les choses qui ne sont pas absolument impossibles [1]. Aimez autant la vérité que vous aimez votre santé, votre vanité, votre liberté, votre plaisir, votre fantaisie [2], vous la trouverez. Soyez aussi curieux pour trouver celui qui vous a fait, et à qui vous devez tout, que les hommes les plus grossiers sont curieux pour suivre un soupçon malin [3], pour contenter leur passion brutale, pour déguiser leurs desseins injustes et honteux : en voilà assez pour trouver Dieu et la vie éternelle [4]. Faites que l'homme soit en ce monde comme celui qui se trouverait à son réveil dans une île déserte et inconnue. Faites que l'homme,

[1] *Il n'y a qu'à bien vouloir*, etc. Vérité générale et absolue, que les phrases suivantes appliquent et restreignent à la circonstance actuelle.

[2] *Votre santé, votre vanité*, etc. Gradation décroissante, qui *de la santé*, le premier bien, le plus cher à l'homme, va jusqu'à une *simple fantaisie*, en énumérant tous les objets qui lui font faire des prodiges de volonté.

[3] *Pour suivre un soupçon malin.* Pour arriver à la découverte du mal qu'ils soupçonnent chez un autre. — *Malin*, malveillant; c'est le vrai sens de ce mot que nous avons déjà rencontré. Voy. *Le Tartare*, page 24, note 1.

[4] *En voilà assez pour trouver Dieu et la vie éternelle* ! Belle opposition entre ce résultat sublime et les objets misérables que l'homme se propose.

au lieu de s'amuser aux sottises qu'on nomme fortune [1], divertissement, spectacles, réputation, politique, éloquence, poésie, ne soit occupé que de se dire à lui-même : Qui suis-je? où suis-je? d'où viens-je? par où suis-je venu ici? où vais-je? Pourquoi et par qui suis-je fait? Quels sont ces autres êtres qui me ressemblent et qui m'environnent? d'où viennent-ils? Je leur demande ce qu'ils me demandent, et nous ne saurions nous dire les uns aux autres ce que nous sommes, ni par où nous nous trouvons assemblés [2]. Je n'ai nulle affaire dans ce coin de l'univers, où je suis comme tombé des nues [3], que celle d'être étonné de moi et de mon état, de découvrir mon origine et ma fin. Je n'ai que quatre jours [4] à passer dans cet état : je ne dois les employer qu'à découvrir ce qui peut décider de moi. Je dois me défier de mon esprit, que je sens vain, léger, inconstant, présomptueux. Je dois aussi craindre mes passions folles et brutales : je n'ai qu'une seule affaire, qui est de m'étudier, de m'appro-

[1] *Aux sottises qu'on nomme*, etc. Le moraliste chrétien flétrit du même nom, aussi bien les choses qui méritent quelque estime que celles qui n'ont aucune valeur, quand il les compare aux grandes vérités qu'il leur préfère.

[2] *Par où nous nous trouvons. Par où*, par quelle cause.

Et *par où* l'un périt, un autre est conservé.
P. CORNEILLE.

[3] *Je n'ai nulle autre affaire... que celle d'être*, etc. Ce complément, *que celle d'être*, est séparé de son antécédent par une proposition incidente ; nous avons déjà vu un exemple de cette construction. Voy. *Mort d'Hercule*, page 116, note 1. — *Tombé des nues*. Voy. *Négligence des hommes à s'instruire sur la religion*, page 189, note 4.

[4] *Que quatre jours*. Ce terme précis peint mieux la brièveté de la vie que ne le feraient toutes les expressions abstraites.

fondir, et surtout de me vaincre, pour me rendre digne de parvenir à la vérité, supposé [1] que je puisse parvenir jusqu'à elle. Il est vrai qu'en la cherchant avec gêne et travail, je passerai peut-être toute ma vie dans une peine stérile, sans pouvoir sortir de ces profondes ténèbres où je me vois comme abandonné; mais qu'importe? Cette courte vie n'est que le songe d'une nuit [2] : si peu que je suive ma raison [3] avec courage, je dois être plus content de la passer dans une si raisonnable et si importante occupation, avec la consolation d'agir sérieusement en homme, que de m'abandonner à la folie de mes passions, qui se tourneraient en malheur pour moi. Il n'y a que la légèreté d'un esprit mou et sans ressource contre sa passion, qui me pût faire prendre le change [4] si honteusement. Dès qu'un homme sera homme de la sorte, il aura bientôt les yeux ouverts. Tous les autres hommes passent leur vie dans la caverne de Platon [5], à ne voir que des ombres. Pourquoi les hommes ne feront-ils pas.

[1] *Supposé que.* Ce participe pris adverbialement est du langage familier.

[2] *Le songe d'une nuit.* Expression qui montre à la fois la brieveté et la vanité de la vie. *Pindare* n'exprime que la seconde idée, mais il la rend doublement, en appelant la vie le *rêve d'une ombre : σκίας ὄνειρος.*

L'existence de l'homme est le rêve d'une ombre.
C. DELAVIGNE.

[3] *Si peu que.* Pour peu que.

[4] *Prendre le change.* Se tromper, prendre, changer une chose pour une autre.

[5] *La caverne de Platon.* Ce philosophe suppose, au VII^e^ livre de sa *République*, que des hommes nés dans une caverne, y ont toujours été enchaînés, la face tournée vers le fond, où vient frapper la lumière du jour. Ne pouvant point se retourner, jamais ils n'ont vu que les ombres de ceux

pour faire la découverte d'eux-mêmes [1], ce que fit ce Scythe Anacharsis [2], qui vint dans la Grèce [3] chercher la vérité; et ce que faisaient les Grecs, qui allaient en Égypte [4], en Asie [5], et jusque dans les Indes [6], chercher la sagesse? Il ne faut point beaucoup de lumière pour apercevoir qu'on est dans les ténèbres; il ne faut pas être bien fort pour sentir son impuissance; il ne faut pas être bien riche pour être las de sa pauvreté. Pour être un vrai philosophe, il ne faut que connaître qu'on ne l'est pas; il ne faut que vouloir savoir ce qu'on est, et qu'être étonné de ne le savoir pas. Un voyageur va au Monomotapa et au Japon [7], pour

qui passent devant leur caverne, et ces vaines apparences sont pour eux la réalité. Fénelon a employé aussi cette comparaison dans la *Lettre sur les Occupations de l'Académie française*. Voyez p. 23 de l'édition classique, annotée par M. Despois.

[1] *La découverte d'eux-mêmes.* La découverte de leur origine, de leur nature, de leur destinée, etc.

[2] *Ce Scythe Anacharsis. Ce* est emphatique, c'est-à-dire *ce Scythe si connu.* C'est la tradition du voyage de ce philosophe, qui a suggéré à Barthélemy le plan de son voyage en Grèce.

[3] *La Grèce.* Contrée célèbre de l'Europe méridionale, qui se composait de quatres parties : la Grèce septentrionale, la Grèce proprement dite, la presqu'île du Péloponnèse et les îles. Voy. le *Lexique* déjà cité, au mot *Græcia.*

[4] *L'Egypte* Voy. *L'Egypte sous Sésostris*, p. 47, note 1.

[5] *En Asie.* La seconde des trois parties du monde connu des anciens.

[6] *Les Indes.* Grande région de l'Asie méridionale, que les anciens divisaient en deux parties limitées par le Gange. Voy. le *Lexique* au mot *India.*

[7] *Au Monomotapa et au Japon.* C'est-à-dire dans les lieux les plus éloignés : Le *Monomotopa*, est situé dans l'Afrique-Australe, et le *Japon* à l'extrémité de l'Asie. Ces exemples actuels sont de nature à faire encore plus d'impression que ceux des anciens.

apprendre ce qui ne mérite nullement sa curiosité, et dont la découverte ne le guérira d'aucun de ses maux. Quand trouvera-t-on des hommes qui fassent, non pas le tour du monde, mais le moindre effort de curiosité pour développer le grand mystère de leur propre état? On parcourt les mers les plus orageuses pour aller chercher à quatre mille lieues d'ici le poivre et la cannelle; on surmonte les vents, les flots, les abîmes et les écueils pour avoir ce qui n'est presque bon à rien: on ne traverserait pas la Manche [1] pour apprendre à être sage, bon, et digne d'un bonheur éternel.

En faut-il davantage pour confondre l'homme, pour le couvrir de honte sur son ignorance, pour le rendre inexcusable dans une indolence si dénaturée et dans une stupidité si monstrueuse [2]?

On dit hardiment qu'un villageois n'a pas assez d'esprit pour apprendre son catéchisme, pendant qu'il apprend sans peine toutes les chansons malignes et impudentes de son village, pendant qu'il use des déguisements les plus subtils pour cacher ses débauches et ses larcins.

L'esprit de chaque homme s'étend ou se raccourcit suivant l'application ou l'inapplication où il vit. L'esprit est comme un cuir souple qui prête [3]. Il s'allonge et il s'élargit à proportion de

[1] *La Manche.* Partie de l'Océan Atlantique, qui baigne la côte nord de la France et la côte sud de l'Angleterre, entre Calais et Douvres. Ce n'est qu'un bras de mer si étroit, qu'à l'œil nu on découvre les deux côtes. Elle est prise ici pour l'exemple d'un voyage fort court.

[2] *Dénaturée.* Contraire à sa nature. — *Monstrueuse.* Prodigieuse; le mot latin *monstrum* a ce sens.

[3] *Un cuir souple qui prête.* Comparaison très-juste et

la bonne volonté et de l'exercice. Tournez autant l'esprit au bien qu'il est d'ordinaire tourné au mal : vous trouverez, par le seul amour du bien, des ressources incroyables d'esprit pour arriver à la vérité, dans les hommes mêmes qui montrent le moins d'ouverture [1]. (*Lettres sur la religion.*)

---

41. LE PHILOSOPHE ET L'ESPRIT RELIGIEUX.

L'un aura beaucoup plus d'activité et de pénétration d'esprit que l'autre ; il paraîtra né philosophe, amateur passionné de la vérité et de la vertu, désintéressé, généreux, et uniquement occupé des plus hautes spéculations [2] ; mais observez-le de près, vous trouverez un homme amoureux de son esprit et de sa sagesse, qui cherche la sagesse et la vertu pour enrichir son esprit, pour s'orner et s'élever au-dessus des autres : cet

neuve. *Prêter* est peut-être en ce sens du langage familier, mais il est d'une grande exactitude.

[1] *Ouverture.* Ce substantif est moins usité dans cette acception que l'adjectif *ouvert ;* c'est l'opposé du mot *bouché* que nous avons vu plus haut : *Négligence des hommes à s'instruire de la religion,* page 190, note 2. — Tout ce passage est le développement des idées présentées succinctement dans le morceau précédent. Les mêmes comparaisons, les mêmes exemples s'y retrouvent ; seulement dans le premier l'idée dominante était l'indifférence coupable des hommes en matière de religion ; dans celui-ci, les ressources que nous possédons pour arriver à la vérité sont plus particulièrement signalées.

[2] *Spéculations.* Recherches, du verbe latin *speculari*, examiner. — De nos jours ce mot a été détourné de ce sens, le seul naturel, pour exprimer des calculs, des entreprises hasardeuses. On dit : *un spéculateur*, une bonne, une mauvaise *spéculation ;* ces mots sont des barbarismes.

amour-propre l'indispose pour la découverte de la pure vérité [1]; il veut prévaloir : il craint de paraître dans quelque erreur, et il s'expose d'autant plus à errer [2], qu'il est jaloux de paraître n'errer jamais en rien. Au contraire, l'autre, avec beaucoup moins d'intelligence, occupe son esprit de la vérité, et non de son esprit même; il va d'une démarche simple et directe vers la vérité, sans se replier sur soi par complaisance [3]; il a une secrète disposition à se défier de soi, à sentir sa faiblesse, à vouloir être redressé [4]. Celui qui paraît le moins avancé l'est infiniment plus que l'autre : Dieu trouve dans l'un un fonds qui repousse son secours, et qui est indigne de la vérité, il met en l'autre cette pieuse curiosité, cette conviction de son impuissance, cette docilité salutaire qui prépare la foi. (*Lettres sur la Religion.*)

---

42. L'UNIVERS NE PEUT ÊTRE L'OUVRAGE DU HASARD.

Si j'entre dans une maison, j'y vois des fondements posés de pierre solide [5], pour rendre l'édi-

[1] *L'indispose pour la découverte*, etc. Le *dispose mal*. il ne faut pas confondre ce sens avec l'acception familière : *indisposer quelqu'un* CONTRE *un autre*, le prévenir contre lui.

[2] *Errer*, se tromper, moins usité au figuré que les substantifs *erreur*, *errements*.

[3] *Se replier sur soi*. Voyez pour l'emploi de ce pronom indéfini *Le Sacrifice d'Idoménée*. page 111, note 2. — *Par complaisance* : c'est le vrai sens de ce mot, *se complaire en soi-même*.

[4] *Redressé*. Au figuré, remis dans la *droite* voie : du grec κατορθοῦν.

[5] *Des fondements posés*. Du latin *locare*, mot consacré dans cette acception. — *de pierre solide*, *ex.*

fice durable; j'y vois des murs élevés, avec un toit qui empêche la pluie de pénétrer au dedans : je remarque, au milieu, une place vide, qu'on nomme une cour, et qui est le centre de toutes les parties de ce tout; je rencontre un escalier, dont les marches sont visiblement [1] faites pour monter; des appartements dégagés les uns des autres pour la liberté des hommes [2] qui logent dans cette maison; des chambres avec des portes pour y entrer, des serrures et des clefs pour fermer et pour ouvrir; des fenêtres par où la lumière entre, sans que le vent puisse entrer avec elle; une cheminée pour faire du feu sans être incommodé de la fumée; un lit pour se coucher; des chaises pour s'asseoir; une table pour manger; une écritoire pour écrire.

A la vue de toutes ces commodités [3] pratiquées avec tant d'art, je ne puis douter que la main des hommes n'ait fait tout cet arrangement. Je n'ai garde de dire que ce sont des atomes [4] que le

[1] *Visiblement, ut videtur*, évidemment.

[2] *Dégagés les uns des autres pour la liberté*, etc. Séparés par des issues particulières, de manière à ce qu'on puisse y entrer et en sortir *librement*, sans gêner les autres ou être gêné par eux.

[3] *Commodités*. Mot plus usité dans le sens abstrait que dans celui qu'il a ici ; il est d'une grande utilité.

[4] *Des atomes*. Les atomes (ἄ privatif, et τέτομα parf. de τέμνω, couper) sont des corps solides et indivisibles. — Les Epicuriens expliquaient la création du monde par la rencontre fortuite et la cohésion de corps de cette espèce, lancés dans l'espace. « Corpora quædam solida atque individua vi et gravitate ferri, mundumque effici ornatissimum ex eorum corporum concursione fortuita. (Cicéron, *de Naturâ deorum*, l. II.) — Cicéron démontre en peu de mots l'absurdité de cette supposition : « Si le concours des atomes a pu faire le monde, ajoute-t-il, comment ne peut-il

hasard a assemblés. Il ne m'est pas possible de croire sérieusement que les pierres de cet édifice se sont élevées d'elles-mêmes avec tant d'ordre les unes sur les autres, comme la fable nous dépeint celles que la lyre d'Amphion [1] remuait à son gré, pour en former les murs de Thèbes.

Jamais aucun homme sensé ne s'avisera de dire que cette maison, avec tous ses meubles, s'est faite et arrangée d'elle-même. L'ordre, la proportion, la symétrie [2], le dessein manifeste de tout l'ouvrage, ne permet point de l'attribuer à une cause aveugle, telle que le hasard.

En vain quelqu'un me viendra dire que cette maison s'est faite d'elle-même par pur hasard, et que les hommes qui y trouvent cet ordre purement fortuit, s'en servent et s'imaginent qu'il a été fait tout exprès pour leur usage. De telles pensées ne peuvent entrer dans l'esprit des hommes raisonnables. Il en est de même d'un livre tel que l'*Iliade* d'Homère [3], ou d'une horloge, qu'on trou-

faire aujourd'hui un portique, une maison, etc.. choses bien plus faciles?» — «Quod si mundum efficere potest concursus atomorum, cur porticum, cur templum, cur domum, cur urbem non potest? quæ sunt minus operosa, et multo quidem faciliora.» (Ibid.)

[1] *La lyre d'Amphion.* Voy. *Apollon berger*, page 11, note 2.

[2] *Symétrie.* Ordonnance exacte et proportionnée, (σὺν, avec, et μέτρον, mesure); l'étymologie voudrait deux *m*.

[3] *L'Iliade d'Homère.* Homère est le plus ancien et le plus célèbre des poëtes grecs. On ne sait rien de certain sur sa personne : il florissait environ 900 ans av. J.-C. Sept villes se disputaient la gloire de lui avoir donné le jour. Il devint aveugle et erra de ville en ville en mendiant son pain. Ses deux poëmes principaux sont l'*Iliade*, inspirée par le siége de Troie, et l'*Odyssée*, où il raconte les aventures

verait dans une île déserte; personne ne pourrait jamais croire que ce poëme admirable, ou que cette horloge[1] excellente, fût un caprice du hasard: on conclurait d'abord[2] qu'un poëte sublime aurait composé ces beaux vers, et qu'un habile ouvrier aurait fait cette horloge.

En voilà assez pour notre conclusion. L'ouvrage du monde entier a cent fois plus d'art, d'ordre, de sagesse, de proportion et de symétrie, que tous les ouvrages les plus industrieux[3] des hommes. C'est donc s'aveugler par obstination, que de refuser de reconnaître la main toute-puissante qui a formé l'univers. (*Lettres sur la Religion.*)

---

43. IL Y A UN DIEU INFINIMENT PARFAIT QUI A CRÉÉ L'UNIVERS.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux, et qu'avoir le cœur libre[4], pour apercevoir sans raisonnement[5] la puissance et la sagesse du Créateur, qui éclatent dans son ouvrage. Si quelque homme d'esprit conteste cette vérité, je ne disputerai point avec lui, je le prierai seulement de souffrir que je suppose qu'il se trouve par un naufrage dans une île déserte: il

d'Ulysse, après la prise de cette ville. Voyez *L'Existence de Dieu, prouvée par le spectacle de la nature*, page 207, la même comparaison s'y retrouve développée.

[1] *Une horloge.* Voy. *Les principales vérités de la religion*, etc., page 179, note 1.

[2] *D'abord.* Voy. *Polycrate*, page 172, note 3.

[3] *Les plus industrieux.* Qui montrent le plus d'industrie. Ce mot est assez rarement appliqué au substantif de chose.

[4] *Le cœur libre*, de toute prévention.

[5] *Sans raisonnement.* Sans *avoir besoin* de raisonnement.

y aperçoit une maison d'une excellente architecture[1], magnifiquement meublée; il y voit des tableaux merveilleux; il entre dans un cabinet, où un grand nombre de très-bons livres de tout genre sont rangés avec ordre; il ne découvre néanmoins aucun homme dans cette île: il ne me reste qu'à lui demander s'il peut croire que c'est le hasard, sans aucune industrie, qui a fait tout ce qu'il voit. J'ose le défier de parvenir jamais par ses efforts à se faire accroire[2] que l'assemblage de ces pierres, fait avec tant d'ordre et de symétrie, que les meubles qui montrent tant d'art, de proportion et d'arrangement, que les tableaux qui imitent si bien la nature, que les livres qui traitent si exactement les plus hautes sciences, sont des combinaisons purement fortuites. Cet homme d'esprit pourra trouver des subtilités[3] pour soutenir dans la spéculation[4] un paradoxe[5] si absurde; mais dans la pratique il lui sera impossible d'entrer dans aucun doute sérieux sur l'industrie qui éclate dans cette maison. S'il se vantait d'en douter, il ne ferait que démentir sa propre conscience. Cette impuissance de douter est ce qu'on nomme pleine conviction. Voilà pour ainsi dire le bout de la raison humaine : elle ne peut aller plus loin. Cette comparaison démontre quelle doit être notre convic-

Il y aperçoit une maison, etc. Voyez *L'Univers ne peut être l'ouvrage du hasard*, page 199.

[2] *Parvenir à se faire accroire*, expression neuve : C'est d'ordinaire aux autres et non à soi-même que l'on veut faire accroire quelque chose

[3] *Des subtilités.* Des raisons subtiles.

[4] *Dans la spéculation.* Dans le raisonnement, dans la *théorie*, seulement, et non dans la réalité, dans la *pratique.*

[5] *Paradoxe.* Opinion fausse (παρὰ, contre, et δοξά, **opinion**, croyance.)

tion sur la Divinité à la vue de l'univers. Peut-on douter que ce grand ouvrage ne montre infiniment plus d'art que la maison que je viens de représenter[1] ? La différence qu'il y a entre un philosophe et un paysan, est que le paysan suit d'abord avec simplicité tout ce qui saute aux yeux[2], au lieu que le philosophe, séduit par ses vains préjugés, emploie la subtilité de ses raisonnements à embrouiller sa raison même. Voilà la Divinité dans son point de vue[3] pour tout homme sensé, attentif, sans orgueil et sans passion[4]. Loin d'avoir besoin de raisonner, il n'a que son raisonnement à craindre; il n'a pas plus besoin de méditer pour trouver son Dieu à la vue de l'univers, que pour supposer un horloger à la vue d'une horloge[5], ou un architecte à la vue d'une maison. (*Lettres sur la Religion.*)

[1] *Peut-on douter que ce grand ouvrage*, etc. « Si quis in domum aliquam, aut in gymnasium, aut in forum venerit; cùm videat omnium rerum rationem, modum, disciplinam, non possit ea sine causa fieri judicare, sed esse aliquem intelligat, qui præsit, et cui pareatur : multo magis in tantis motionibus, tantisque vicissitudinibus, tam multarum rerum atque tantarum ordinibus, in quibus nihil unquam immensa et infinita vetustas mentita sit, statuat necesse est ab aliqua mente tantos naturæ motus gubernari. » (CICÉRON, *de Naturâ deorum*, l. II.)

[2] *Tout ce qui saute aux yeux.* Locution familière, tout ce qui frappe la vue, sans qu'on ait besoin d'attention pour le voir.

[3] *La Divinité dans son point de vue.* Comme elle doit être envisagée.

[4] *Sans passion.* Sans prévention, en latin, *studium.* Qui ne *veut* pas voir autre chose que ce qui est.

[5] *Supposer un horloger*, etc. Croire, à la vue d'une horloge ou d'une maison, qu'il a dû y avoir un horloger ou un architecte pour la faire.

44. L'EXISTENCE DE DIEU PROUVÉE PAR LE SPECTACLE DE LA NATURE.

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature : le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout..... Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles[1], peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages[2]. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait le font voir comme dans un miroir à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible et populaire[3], dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable[4].

Si un grand nombre d'hommes d'un esprit subtil et pénétrant n'ont pas trouvé Dieu par ce coup d'œil jeté sur toute la nature, il ne faut pas s'en étonner; les passions qui les ont agités leur ont donné des distractions continuelles, ou bien les faux préjugés qui naissent des passions ont fermé leurs yeux à ce grand spectacle. Un homme passionné pour une grande affaire qui emporterait toute l'application de son esprit, passerait plusieurs jours dans une chambre en négociation pour ses intérêts, sans regarder ni les proportions de la

[1] *Préjugés sensibles.* Causés par le témoignage et les erreurs des sens.

[2] *Celui qui se peint*, etc. Le Créateur, Dieu. — *Dans sa propre idée*, mot très-juste, puisque *idée*, εἶδος, signifie image.

[3] *Philosophie sensible.* Qui parle aux sens. *Populaire.* Qui est à la portée du peuple.

[4] *Est capable.* Voy. *La Bétique*, page 72, note 4.

chambre, ni les ornements de la cheminée, ni les tableaux qui seraient sans cesse devant ses yeux, et aucun d'eux ne ferait impression sur lui.

Ainsi vivent les hommes. Tout leur présente Dieu, et ils ne le voient nulle part. « Il était dans « le monde, et le monde a été fait par lui; et ce- « pendant le monde ne l'a point connu[1]. » Ils passent leur vie sans avoir aperçu cette représentation si sensible de la Divinité, tant la fascination du monde obscurcit leurs yeux[2]. Souvent même ils ne veulent pas les ouvrir, et ils affectent de les tenir fermés, de peur de trouver celui qu'ils ne cherchent pas. Enfin, ce qui devrait le plus servir à leur ouvrir les yeux ne sert qu'à les leur fermer davantage, je veux dire la constance et la régularité des mouvements que la suprême sagesse a mis dans l'univers.

Saint Augustin[3] dit que ces merveilles se sont avilies par leur répétition continuelle[4]. Cicéron parle précisément de même. A force de voir tous les jours les mêmes choses, l'esprit s'y accoutume aussi bien que les yeux[5] : il n'admire ni n'ose se

1 Saint Jean, ch. I, v. 10.

2 *Tant la fascination du monde*, etc. Fascinatio nugacitatis obscurat bona. (*Livre de la Sagesse*, ch. IV, v. 12.)

3 *Saint Augustin*. Le premier Père de l'Eglise latine, naquit à Tagaste, en Numidie, l'an 354 de J.-C.; il ne reçut le baptême qu'à trente-deux ans.

4 *Par leur répétition continuelle*. — Assiduitate vilescunt. AUGUSTINI, in Joannem, *Tract.* XXIV, nº 1.

5 *A force de voir*, etc. Assiduitate quotidiana et consuetudine oculorum assuescunt animi, neque requirunt rationes earum rerum quas semper vident; perinde quasi novitas nos magis, quam magnitudo rerum, debeat ad exquirendas causas excitare. CICÉRON, *de Naturâ deorum*, l. II, c. 38.

mettre en aucune manière en peine de chercher la cause des effets qu'il voit toujours arriver de la même sorte ; comme si c'était la nouveauté, et non pas la grandeur de la chose même qui dût nous porter à faire cette recherche.

Mais enfin, toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. Or, je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

Qui croira que l'Iliade d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poëte, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres, précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements ; pour les placer et pour les lier si bien tous ensemble ; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant ; enfin, pour faire parler chaque personne, selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subti-

lise tant qu'on voudra[1], jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des Annales d'Ennius[2]; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme? Mais passons à une autre comparaison, qui est de saint Grégoire de Nazianze[3].

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pourrait avoir formé cet instrument? dirions-nous que les cordes d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et se tendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble

[1] *Qu'on raisonne et qu'on subtilise*, etc. Cette forme de permission équivaut à ceci : c'est en vain qu'on raisonnera, etc. — *Subtiliser*, recourir à des arguments subtils et captieux.

[2] *Des Annales d'Ennius*, etc. « Hoc qui existimat fieri potuisse (mundum effici ex atomorum fortuita concursione), non intelligo cur non idem putet, si innumerabiles unius et viginti formæ litteræ, vel aureæ, vel qualeslibet aliquo conjiciantur, posse ex his in terram excussis annales Ennii, ut deinceps legi possint, effici : quod nescio anne in uno quidem versu possit tantum valere fortuna. » Cicéron, *de Naturâ deorum*, l. II, c. 37. — *Ennius*, ancien poëte latin, né 260 ans av. J.-C., auteur de tragédies, de comédies, de satires, et surtout d'un poëme célèbre intitulé *les Annales de la République*. Il ne reste d'Ennius que des fragments.

[3] *De saint Grégoire de Nazianze.* (Orat. XXVIII et XXXIV, n. 6, édit. Ben.) Célèbre Père de l'Eglise grecque, né près de Nazianze, en Cappadoce, l'an 328 de J.-C

pour former une cavité avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie? Ne s'écrierait-il pas d'abord sans examen qu'une main savante le toucherait? Ne nous lassons point de faire sentir la même vérité.

Qui trouverait[1] dans une île déserte et inconnue à tous les hommes une belle statue de marbre, dirait aussitôt : Sans doute il y a eu ici autrefois des hommes; je reconnais la main d'un habile sculpteur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action[2].

Que répondrait cet homme si quelqu'un s'avisait de lui dire : Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis, et dans les règles de la perfection; mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne; un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-même dans cette place : c'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère[3];

[1] *Qui trouverait*, etc. Tour vif qui a un peu vieilli. — Si quelqu'un trouvait. Celui qui trouverait, etc.

[2] *Action.* Voy. *Philoclès*, page 142, note 3.

[3] *Celui du Belvédère.* Admirable statue antique; elle porte ce nom, parce qu'elle est un des plus beaux orne-

c'est une Vénus qui égale celle de Médicis[1]; c'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse[2]. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle pense et qu'elle va parler : mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup aveugle du hasard qui l'a si bien finie et placée.

Si on avait devant les yeux un beau tableau qui représentât, par exemple, le passage de la mer Rouge avec Moïse[3], à la voix duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec au travers des abîmes, on verrait d'un côté cette multitude innombrable de peuples pleins de confiance et de joie, levant les mains au ciel ; de l'autre côté, l'on apercevrait Pharaon avec les Egyptiens, pleins de trouble et d'effroi, à la vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant[4] au hasard cette toile avec un balai, les

ments du Belvédère, pavillon du Vatican, à Rome, élevé par Bramante.

[1] *Celle de Médicis*, que l'on admire à Florence, dans la galerie de Médecis, et ainsi nommée parce que cette ville en fut dotée par l'un des Médicis, illustres protecteurs des arts

[2] *De Farnèse.* L'un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique ; on l'appelle ainsi parce qu'il est dû à la maison Farnèse, célèbre par la protection qu'elle donna aux arts.

[3] *Le passage de la mer Rouge avec Moïse. — La mer Rouge.* Voy. *Tyr et les Phéniciens*, page 62, note 2. Voyez aussi le *Lexique* de M. Mac Carthy au mot *Rubrum mare*, dans Q. Curce, édition classique de M. Ruelle. — *Moïse*, chef et législateur des Hébreux, né en Egypte, l'an 1725, av. J.-C.

[4] *Une servante barbouillant*, etc., ce terme trivial, exprime fort bien ce que veut peindre l'auteur. L'emploi du participe est encore un exemple de l'ablatif absolu des Latins, comme nous en avons rencontré plusieurs.

couleurs se seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces attitudes si variées, ces airs de tête si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre sans confusion, ces accommodements de draperies, ces distributions de lumière [1], ces dégradations de couleurs [2], cette exacte perspective [3]; enfin, tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut rassembler?

Encore, s'il n'était question que d'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte [4], et que je suppose sans l'examiner [5], qu'un coup de pinceau, jeté de dépit par le peintre, pourrait, une seule fois dans la suite des siècles, la bien représenter. Mais au moins le peintre avait-il déjà choisi avec dessein les couleurs les plus propres à représenter cette écume pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avait déjà commencé. De plus, cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble n'était qu'un peu d'écume, objet confus et propre à faire honneur à un coup de hasard; objet informe,

[1] *Distributions de lumière.* Terme de peinture. Manière d'éclairer certaines parties d'un tableau, et d'en laisser d'autres dans l'ombre.

[2] *Dégradation de couleurs.* Dégradation est pris dans son sens étymologique, des teintes graduées et nuancées.

[3] *Exacte perspective.* Disposition des divers plans dans un ordre exact et régulier.

[4] *Suivant l'histoire qu'on en raconte.* C'est à Protogène célèbre peintre, de Rhodes, que ce fait arriva. Il s'agissait d'un chien et non d'un cheval, dans un tableau fameux appelé L'Ialyse. *Pline*, qui raconte le fait, termine son récit en disant : *Canem ita Protogenes monstravit et fortuna.*

[5] *Que je suppose sans l'examiner.* Que je veux bien croire, sans examiner s'il est véritable.

qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise, ni aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde et le génie le plus hardi, étant soutenus par la science des règles, suffisent à peine pour exécuter ce qui compose un tableau excellent [1]!

Je ne puis me résoudre à quitter ces exemples, sans prier le lecteur de remarquer que les hommes les plus sensés ont naturellement une peine extrême à croire que les bêtes n'aient aucune connaissance, et qu'elles soient de pures machines. D'où vient cette répugnance invincible en tant de bons esprits? C'est qu'ils supposent avec raison que des mouvements si justes, et d'une si parfaite mécanique, ne peuvent se faire sans quelque industrie, et que la matière seule, sans art, ne peut faire ce qui marque tant de connaissance. On voit par là que la raison la plus droite conclut naturellement que la matière seule ne peut, ni par les lois simples du mouvement, ni par les coups capricieux du hasard, faire des animaux qui ne soient que des pures machines. Les philosophes mêmes qui n'attribuent aucune connaissance aux animaux, ne peuvent éviter de reconnaître que ce qu'ils supposent aveugle et sans art dans ces machines est plein de sagesse et d'art

[1] *Un tableau excellent.* Il faut remarquer dans ce développement l'énumération des détails, la manière de mettre en relief et d'enchaîner les circonstances qui appuient l'opinion de celui qui parle, d'en déduire des conséquences; en un mot c'est un modèle de la preuve que la rhétorique appelle l'*exemple.*

dans le premier moteur qui en a fait les ressorts et qui en a réglé les mouvements. Ainsi les philosophes les plus opposés reconnaissent également que la matière et le hasard ne peuvent produire sans art tout ce qu'on voit dans les animaux. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

45. STRUCTURE GÉNÉRALE DE L'UNIVERS.

Arrêtons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards, je veux dire la structure générale de l'univers.

Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte, Regardons cette voûte immense des cieux qui nous couvre, ces abîmes d'air et d'eau qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent [1]. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui, ou qui ont quelque rapport à ses besoins. Il ne regarde la terre entière que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour, que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de terre ; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers [2] ; et il admire de s'y voir

[1] *Qui nous éclairent.* Toutes les parties de l'univers sont énumérées dans ces quatre lignes.

[2] *Un point dans la masse de l'univers.* On sait comment Socrate, pour confondre la vanité d'Alcibiade, qui s'enor-

placé [1], sans savoir comment il y a été mis. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

46. LA TERRE.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile [2]? qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds [3]. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne tous les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein

gueillissait de ses vastes propriétés, lui montra sur la carte (où elles ne figuraient pas) l'Attique comme un point imperceptible, la Grèce à peine plus remarquable, et l'Europe elle-même bien peu étendue.

[1] *Il admire de*, etc Il s'étonne. Le mot est pris dans le sens du mot latin *mirari*, qu'il a souvent dans le bon style. Les mêmes preuves de l'Existence de Dieu, tirées du spectacle des Merveilles de la Nature, se trouvent dans Massillon (paraphrase du psaume XVIII.), dans L. Racine, Poëme de *la Religion*, dans Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, I. v.

[2] *Qui est immobile.* Il ne s'agit pas d'immobilité réelle, mais de la stabilité apparente de la terre qui ne s'égare pas dans l'espace comme elle le ferait, si elle n'était régie par une cause conservatrice et souveraine. Fénelon ne songe pas probablement à révoquer en doute le double mouvement de la terre, de rotation sur elle même, et de circonvolution autour du soleil : n'oublions pas qu'il suppose un homme ignorant de toutes choses qui ne connaît que ce qui frappe ses yeux.

[3] *La foulent aux pieds.* L'ont sous leurs pieds, mais sans songer la plupart du temps que c'est en effet le principal et le dernier objet de l'ambition et de la cupidité.

inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule devient tour à tour tous les biens que nous lui demandons : cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux ; en une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes[1]. Rien ne l'épuise : plus on déchire ses entrailles[2], plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée : elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein[3] : tout vieillit, excepté elle seule ; elle se rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque jamais aux hommes ; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver ; c'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons : ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche[4] la terre pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers

[1] *Pour renouveler ses libéralités*, etc. Ceci s'applique seulement au dernier mot de l'énumération, *semences*, qui recommence en effet la série des transformations de la terre.

[2] *Ses entrailles*, et plus haut, *son sein inépuisable*. Métaphores inévitables quand on parle de la terre. Le mot *vieillesse* les continue.

[3] *Dans son sein*, et non pas seulement *sur*, puisque, comme il est dit plus loin, *tout y rentre*.

[4] *En friche*. Mot consacré, c'est-à-dire sans être cultivée.

d'hommes et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée.

La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs [1], qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux; auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes, revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme en amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers; là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs [2]. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples [3].

[1] *Terroirs*, nom du sol considéré par rapport à ses qualités productives, comme plus bas : *il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété;* ici il est un peu plus général.

[2] *Comme les os du corps*, etc. Explication aussi juste qu'ingénieuse, puisque l'on compare toujours la terre à un vaste corps.

[3] *Cette variété fait le charme des paysages et en même temps*, etc. C'est ainsi que se trouve justifiée l'opinion émise

Il n'y a point de terroir si ingrat[1] qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines[2] : les marais desséchés[3] deviennent fertiles; les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre; et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf, qui se fertilise à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil. Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil[4], et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers on trouve d'excellents pâturages; il y a dans leurs cavités des veines que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucs très-savoureux. Les côtes même qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages offrent souvent des fruits délicieux ou des remèdes très-salutaires, qui manquent dans les pays les plus fertiles.

D'ailleurs, c'est par un effet de la Providence divine[5] que nulle terre ne porte tout ce qui sert à

au début de ce développement : l'*inégalité des terroirs se tourne en ornement et en utilité.*

[1] *Ingrat.* Epithète consacrée pour exprimer la stérilité de la terre : elle vient de ce qu'alors le sol ne répond pas aux peines que prend le cultivateur.

[2] *Récompensant l'homme de ses peines.* Ceci justifie la note précédente.

[3] *Les marais desséchés.* Apposition : quand ils ont été desséchés.

[4] *Pour l'exposer au soleil.* C'est une opinion émise par Xénophon dans ses *OEconomiques.*

[5] *C'est par un effet de la Providence divine,* etc. Belle explication des desseins de la Providence.

la vie humaine; car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque, et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autrement tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'aliments, rien ne les inviterait à se connaître et à s'entrevoir.

Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes et les excréments des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même et perpétuent sa fertilité[1]. Ainsi plus elle donne, plus elle reprend ; et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache dans la culture lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre, et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre des grains de blé; en se pourrissant ils germent, et cette mère féconde vous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles, vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

[1] *Et perpétuent sa fertilité.* Tout ce passage est un modèle d'exposition claire, simple et toujours noble d'idées fort belles dans le fond, mais dont la forme semblerait offrir des difficultés pour les oreilles délicates. Fénelon, sans omettre aucun détail, sans reculer devant aucun mot, se tient tou

47. LES PLANTES.

Admirez les plantes qui naissent de la terre; elles fournissent des aliments aux sains[1] et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus[2] sont innombrables : elles ornent la terre : elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde? ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines; comme leurs branches s'élèvent vers le ciel, leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air; les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil; en hiver, ils nourrissent la

jours à une élévation presque sublime : on peut dire de lui ce qu'il dit lui-même de Cicéron : *Il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole, il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire.* — (*Lettre sur les Occupations de l'Académie française*, § IV, p. 26; édition classique annotée par M. Despois.) — Cette remarque s'applique particulièrement à tous les extraits du *Traité de l'existence de Dieu*. Quand la matière est grande et sublime, le style de l'écrivain l'égale; là où elle serait sèche et triviale, il la féconde et la relève, et partout il répand sur elle un charme continuel.

[1] ***Aux sains.*** Si cet adjectif ne se prend pas d'ordinaire substantivement, le voisinage de *malades*, permet ici de le faire. Seul il serait peu usité, et par suite peu clair

[2] ***Leurs vertus*** Leurs propriétés.

flamme[1] qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme[2]. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité[3]. La plus faible plante, le moindre légume, contient en petit volume, dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein[4]. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

48. L'EAU.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau : c'est un corps liquide, clair et transparent. D'un

[1] *En été.... en hiver*, etc. Ce rapprochement des deux usages si différents de l'arbre, est très-ingénieux. — *Ils nourrissent la flamme qui*, etc. Expression tout-à-fait poétique.

[2] *Semblent offrir leurs fruits à l'homme.* Voyez ROLLIN, *Traité des études*, l. VI.

[3] *Se préparent autour d'eux une nombreuse postérité.* Il est impossible de mieux dire que ces graines ou ces fruits germeront et produiront à leur tour des arbres ou des plantes.

[4] *La terre qui ne change jamais*, etc. Cette opposition de la nature immuable de la terre et des nombreuses variétés dont elle est le théâtre et la cause, est digne de remarque: l'antithèse est donc d'un bel effet.

côté [1], il coule, il échappe, il s'enfuit; de l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, [2] elle deviendrait une espèce d'air; toute la face de la terre serait sèche et stérile; il n'y aurait que des animaux volatiles; nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air [3], et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides?

Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux; les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties [4] et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter, et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle est docile; l'homme la mène, comme un cavalier mène son cheval sur la pointe des rênes [5]; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève

[1] *D'un côté,... de l'autre*, etc. C'est-à-dire ici, en même temps, à la fois.

[2] *Raréfiée*. Mot de la science physique; il signifie, subtilisée, moins compacte.

[3] *Epaissir l'eau en subtilisant l'air*. Ces deux mots expliquent le sens de *raréfiée*.

[4] *Configuration de parties*. L'eau étant un corps, se compose de parties que les procédés de la science parviennent à dissoudre, et à séparer.

[5] *Comme un cavalier*, etc. Belle comparaison qui exprime bien l'empire que l'homme exerce sur les eaux.—*Sur*

sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids même pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue [1]. Mais l'homme qui mène les eaux avec tant d'empire est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer, pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la faiblesse de son corps.

Mais ces eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents [2]? S'ils tombaient tout-à-coup par de grosses colonnes d'eaux, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si

la pointe des rênes. Avec l'extrémité des rênes, en les faisant à peine sentir.

[1] *Autant qu'elle est descendue.* Les jets d'eau, les pièces de Versailles, par exemple, sont des effets d'une magnifique futilité de cette puissance de l'eau, puisqu'elles sont produites par des eaux tombant des hauteurs qui environnent la ville. — Mais on en fait aussi des applications aussi utiles que grandes, et les puits artésiens qui jaillissent naturellement, en sont un effet remarquable.

[2] *Sur les ailes des vents.* — *Super pennas ventorum* PSAUME, 103, v. 3.

abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil [1] et du Gange [2], l'inondation régulière des fleuves en certaines saisons pourvoit à point nommé [3] aux besoins des peuples pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides [4], et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes où leurs réservoirs sont placés; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées : les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser; elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations [5]. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans trace, au travers

[1] *Du Nil.* Voy. *Les bons Rois*, page 16, note 4.

[2] *Du Gange.* Le plus grand fleuve de l'Inde, qu'il divisait en deux parties; descendu des monts Emodus (Himalaya). Il se jette dans le *Gangeticus Sinus* (golfe du Bengale). Voy. le *Lexique de géographie comparée* de M. Mac Carthy, au mot *Gange*, dans Q.-Curce, édit. classique de M. Ruelle.

[3] *A point nommé.* Locution familière : *tempore dicto*, précisément lorsque cela est nécessaire.

[4] *Désaltère les campagnes arides.* Expression d'une belle poésie

[5] *A toutes les nations.* Pour toutes les nations

des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau [1], et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses.

Les eaux distribuées avec tant d'art font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain [2]. Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et vous reporte précisément aux mêmes lieux à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer et puis revenir sur ses pas avec tant de régularité ? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide déconcerterait toute la nature [3] : un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses ? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu ? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues [4].

Mais ces eaux si coulantes deviennent tout-à-coup pendant l'hiver dures comme des rochers; les sommets des hautes montagnes ont même en

[1] *Donne la main au nouveau.* Figure majestueuse, qui peint bien les rapports intimes des deux mondes.

[2] *Dans le corps humain.* Cette expression continue la comparaison de la terre avec un corps, dont les rochers étaient les os, comme l'eau en est le sang.

[3] *Déconcerterait toute la nature.* Détruirait *le concert*, l'harmonie de toute la nature.

[4] *L'orgueil de vos vagues.* Job. c. xxxviii, v. 2.

tout temps des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces pour désaltérer l'homme; là elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois dans les nuées qui volent au-dessus de nous des espèces de mers suspendues pour tempérer l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux [1]? Quelle main prend soin de ne les laisser jamais tomber que par des pluies modérées? (*Traité de l'existence de Dieu.*)

49 L'AIR.

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? c'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres situés dans une distance presque infinie de nous [2], le percent tout entier sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongé dans des

[1] *Ces grands réservoirs d'eaux.* Cette idée a déjà été développée plus haut : *Voyez-vous ces nuages*, etc., page 122, note 2.

[2] *Dans une distance.* A une distance.

abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait [1], deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons, l'air, de son côté, nous ôterait la respiration s'il devenait plus épais et plus humide : alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais il nous suffoquerait; comme s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme [2] : nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons.

Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quels trésors sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées, d'un bout de l'horizon [3] à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers dans des saisons précises [4] : ils durent un temps réglé; et il leur en succède

[1] *Si elle se subtilisait.* Voy. *l'Eau*, page 221, note 3.

[2] *Une nourriture continuelle du dedans de l'homme.* Qui fournit *au dedans* de l'homme une nourriture continuelle.

[3] *L'horizon*. Voy. *l'Ile et la grotte de Calypso*, page 3, note 3.

[4] *On sait que certains vents*, etc. Par exemple les vents *étésiens*, les vents *alizés*, qui soufflent régulièrement pendant un certain temps, et dans certains lieux.

d'autres comme tout exprès [1] pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels [2] que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

50. LE FEU.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux [3], et il y attend à [4] éclater jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer, et l'attacher [5] à tous ses usages pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences; elle est comme l'âme dans tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est im-

[1] *Tout exprès.* Locution familière, comme par un dessein particulier.

[2] *Ponctuels.* Exacts, *à point nommé.*

[3] *Dans les veines des cailloux.*

.....Semina flammæ
Abstrusa in venis silicis.....
VIRGILE, *Enéide*, l. VI, v. 6 et 7.

Il y attend à éclater... Tour peu ordinaire aujourd'hui. On dirait : *il attend pour, il attend avant de.*

[4] *L'attacher.* Le faire servir *adhibere, applicare*

pur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles; il enlève tout-à-coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme, et il cuit ses aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux[1] (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

31. LE CIEL.

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets! C'est pour nous donner un beau spectacle, qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatants objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron[2], que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit,

[1] *Que l'homme avait dérobé aux dieux*

Audax Japeti genus
Ignem fraude mala gentibus intulit.

HORACE, *Odes*, l. I, ode 3, Ed. class. de M. A. de Wailly.

Prométhée, fils de Japet et de la Terre, après avoir construit un homme avec de l'argile, déroba au ciel le feu que les dieux s'étaient réservé, en anima sa statue, et le communiqua aux hommes. Pour le punir, Jupiter l'enchaîna sur le mont Caucase, où un vautour lui rongeait le foie sans cesse renaissant. Il fut délivré par Hercule.

[2] *C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron*, etc. « ...Eos (homines) humo excitatos, celsos et erectos constituit, ut deorum cognitionem, cœlum intuentes, capere possint. Sunt enim è terra homines non ut incolæ atque habitatores, sed quasi spectatores superarum rerum atque cœlestium,

et lève la tête [1], pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent : tantôt nous voyons dans un ciel tempéré les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter : tantôt nous voyons [2] des nuages de toutes les figures et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration par les plus beaux accidents [3] de lumière. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

32. LE SOLEIL.

La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre [4] ? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir [5] les hommes qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore,

quarum spectaculum ad nullum aliud genus animantium pertinet. CICÉRON, *de Naturâ deorum*, l. II, c. 56.

[1] Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
OVIDE, *Métamorphoses*, l. I, v. 85, 86.

[2] *Tantôt nous voyons*, etc. Cette locution répétée trois fois de suite est monotone : on désirerait qu'elle fût remplacée par un équivalent, s'il est permis de signaler quelques légères négligences.

[3] *Accidents de lumière.* Terme de l'art des peintres : des effets variés de lumière.

[4] *Que fait-elle entendre ?* La réponse est suspendue par la description du phénomène, mais elle vient plus loin... *se tourneront en preuve de divinité*, etc.

[5] *Ne manque jamais à... servir les hommes ;* et plus loin : *l'aurore n'a pas manqué une seule fois d'annoncer...* La différence de ces deux tours est dans le sens : le second veut dire seulement : *a annoncé exactement, sans y manquer*, etc. Le premier dit plus : *ne manque jamais à servir*, c'est-à-dire *ne manque jamais aux hommes*, pour les servir.

depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour : elle le commence à point nommé, [1] au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'Ecriture, sait où il doit se coucher chaque jour [2]. Par là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail : la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit tour à tour toutes les fatigues, et adoucit toutes les peines ; elle suspend, elle calme tout ; elle répand le silence et le sommeil ; en délassant le corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient pour rappeler l'homme au travail, et pour ranimer toute la nature [3].

Mais, outre ce cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle [4], et au bout de six mois revient avec

[1] *A point nomme.* Voy. *L'Eau*, page 223, note 3.

[2] *Où il doit se coucher chaque jour. — Sol cognovit occasum suum.* Psaume 103, v. 19.

[3] *Pour ranimer toute la nature.* Cette explication des jours et des nuits a été déjà donnée, mais avec moins de détails. Voy. *Les Principales vérités de la Religion*, etc., page 172, note 5.

[4] *Il s'approche pendant six mois d'un pôle.* Le *Traité de l'existence de Dieu* parut en 1713. — Le système découvert par Copernic et publié en 1543, développé en 1633 par Galilée, qui expia la vérité par la perte de sa liberté et le désavœu de ses opinions, devait avoir prévalu à cette époque, et cependant Fénelon semble partager l'ancienne erreur, d'après laquelle il parle longuement ; il ne présente le système du mouvement de la terre et de l'immobilité du soleil que sous une forme dubitative et comme une supposition. La vérité était donc encore bien faiblement établie. Un autre passage de Fénelon montre qu'il ne connaissait pas ou n'admettait pas encore le système actuel Voy. *Tableau résumé des merveilles de la nature.*

la même diligence sur ses pas pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit pour toute la terre. S'il était plus grand dans la même distance [1], il embraserait tout le monde; la terre s'en irait en poudre [2]; si, dans la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable; si, dans la même grandeur [3], il était plus voisin de nous, il nous enflammerait; si, dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre [4], faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne pour la tempérer [5], qu'à celle dont il s'approche pour la favoriser de ses rayons: ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété et si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs, et promet les fruits [6]. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps. L'hiver, qui est une espèce de nuit où l'homme se délasse, ne con-

[1] *Dans la même distance.* Emploi remarquable de la préposition *dans* pour *à*, en étant à la même distance. Voy. l'*Air*, page 225, note 2.

[2] *S'en irait en poudre.* Serait réduite en poussière.

[3] *Dans la même grandeur.* Ici la préposition *dans* a le sens de *avec*.

[4] *Dans le globe terrestre.* Enfin cette même préposition équivaut maintenant à *sur*. Voilà trois sens différents qu'elle prend en peu de lignes.

[5] *La tempérer.* Ne lui laisser qu'une chaleur tempérée.

[6] *Montre les fleurs, et promet les fruits.* Concision élégante et expressive.

centre tous les trésors de la terre [1], qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté [2]. Ainsi la nature diversement parée donne tour à tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède.

Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtil, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme si mobile et si impétueuse dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin si droit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien, et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider, ni la tenir assujettie. Elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne? Ne circule-t-elle pas autour de nous tout exprès pour nous servir? Que si cette flamme ne tourne pas [3], et si au contraire c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande

[1] *Ne concentre tous les trésors de la terre.* Dans son sein, au lieu de les répandre comme les autres saisons.

[2] *Avec toutes les grâces de la nouveauté.* L'hiver a un usage plus important que d'ajouter le piquant de la nouveauté aux dons de la terre. Il est nécessaire pour les préparer par le repos, et pour exercer l'homme par une succession de travaux différents, en même temps qu'il le repose de ceux de la culture et de la moisson, qui excéderaient peut-être ses forces.

[3] *Que si cette flamme ne tourne pas.* C'est seulement maintenant et sous forme de supposition que se produit le véritable système du monde.

d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer ou le cœur de toute la nature? Je demande d'où vient que ce globe d'une matière si subtile ne s'échappe jamais d'aucun côté dans ces espaces immenses qui l'environnent, et où tous les corps qui sont fluides semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme? Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre, qui est si dur, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti pour regler son cours? Qu'on cherche tant qu'on voudra [1] dans la physique des raisons ingénieuses pour expliquer ce fait, toutes ces raisons, supposé [2] même qu'elles soient vraies, se tourneront en preuve de la Divinité. Plus le ressort qui conduit l'univers est juste, simple, constant, assuré et fécond en effets utiles [3], plus il faut qu'une mains très-puissante et très-industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

55. LES ASTRES.

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est

[1] *Qu'on cherche tant qu'on voudra*... Tour familier, équivaut à ceci: *c'est en vain qu'on cherchera*, etc.

[2] *Supposé*. Ce principe pris absolument est du style familier, c'est-à-dire, *en admettant même que*, etc.

[3] *Fécond en effets utiles*... Plus il produit d'effets utiles.

> Et quel temps fut jamais plus *fertile* en miracles.
>
> RACINE, *Athalie*, acte 1er, sc. 1.

l'architecte ? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance? Qui est-ce qui fait tourner si régulièrement ces voûtes autour de nous? Si au contraire les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent sans s'enfoncer jamais et sans se rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir le moindre dérangement[1] dans les cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps solides qui nagent circulairement dans son enceinte?

Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains[2], ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons[3]; je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui cou-

[1] *On est encore à découvrir le moindre dérangement.* Gallicisme ; on n'a pas encore découvert, etc.

[2] *Comme un prince magnifique*, etc. Belle comparaison qui n'a d'autre défaut que de rester au-dessous de la réalité.

[3] *Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira*, etc. Nouvelle preuve de l'obscurité qui enveloppait les connaissances physiques et astronomiques à cette époque.

vrent le rivage des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau ! Si, au contraire, ce sont seulement des flambeaux allumés pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte ! quelle profusion pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant !

Mais parmi ces astres j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé [1] avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour [2] dans l'autre hémisphère [3]. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre [4] à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé [5] dans l'univers avec un si bel art qu'un globe, voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer par réflexion [6] les rayons qu'il reçoit du soleil ; et que le soleil éclaire par

[1] *A point nommé.* Voy. *L'Eau*, page 225, note 3.

[2] *D'aller ramener le jour*, etc. L'ancien système reparaît encore.

[3] *Hémisphère.* (Ημι, demi, σφαίρα, sphère.) La terre est considérée comme partagée, à cause de sa forme sphérique, en deux parties égales, appelées hémisphères, à égale distance des pôles, par une ligne circulaire que l'on appelle l'équateur.

[4] *A une lumière sombre.*

Cette *obscure* clarté qui tombe des étoiles.
P. Corneille, *le Cid*, acte IV, sc 3.

[5] *Ménagé.* Disposé, réglé.

[6] *Par réflexion.* En les réfléchissant.

la lune les peuples qui ne peuvent le voir pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Je suppose le fait; mais c'est ce fait même qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois tout ensemble [1] si constantes et si salutaires [2], des lois si simples, qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et si fécondes en effets utiles [3], qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux? D'où nous vient la conduite [4] de cette machine universelle, qui travaille sans cesse pour nous sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds [5] et si bien concertés, et de tant de corps grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent [6] également pour nous servir? Le moindre atome [7] de cette machine, qui viendrait à se déranger, démonterait toute la nature [8]. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et de justesse. Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfai-

[1] *Tout ensemble.* A la fois, en même temps.

[2] *Salutaires*, pris dans une acception très-énergique; conservatrices, *quæ salutem præstant.*

[3] *Fécondes en effets utiles.* Voy. *Le Soleil*, page 233, n. 3

[4] *La conduite* a ici un sens passif. *Qui est-ce qui conduit pour nous cette machine*, etc.

[5] *Ressorts si profonds*, au figuré, si mystérieux, si *profondément cachés.*

[6] *Conspirent.* Signification première du mot, tendent, s'efforcent ensemble : en latin, *conspirare* a le même sens.

[7] *Atomes.* Voy. *L'univers ne peut être l'ouvrage du hasard*, page 200, note 4.

[8] *Démonterait toute la nature.* Expression bien simple, en parlant d'un objet si immense; mais sa simplicité même lui donne beaucoup de force.

sant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il fallait qu'une main également industrieuse et puissante mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire, avec l'Ecriture, que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie; et que, quand il parle, elles répondent avec tremblement[1]: Nous voici ; *Adsumus* [2] (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

54. LES ANIMAUX.

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très-grand nombre. Les uns marchent, les autres rampent; d'autres volent, d'autres nagent; d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons sont comme des rames[3] qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des

[1] *Avec tremblement.* En tremblant; ce substantif est d'un usage assez rare.

[2] *Nous voici.* — *Adsumus.* BARUCH, Ps. 3, v. 35.

[3] *Sont comme des rames qui fendent la vague de l'air ou de l'eau :* heureux mélange de la réalité et de la comparaison.

..... remigium alarum.....

VIRGILE, *Enéide*, l. VI, v. 19.

plumes avec un duvet qui s'enfle à l'air, et qui s'appesantirait dans les eaux : au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches qui fendent l'eau sans en être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de les mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voile. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent, et d'aller, comme les vaisseaux, à la bouline [1], quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux qui s'étendent, et qui font des raquettes à leurs pieds, pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses et aux jambes : aussi ces animaux sont-ils souples, agiles, nerveux, et prompts à s'élancer. Les os de leur mâchoire sont prodigieux, à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes qui leur servent d'armes terribles pour déchirer et pour dévorer les autres animaux.

Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur et d'une chair très-dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoi-

[1] *A la bouline.* Terme de navigation, se dit d'un vaisseau qui a le vent en travers, et qui vogue penché sur le côté.

que assez pesants, s'élèvent-ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent comme la foudre sur toute proie qui peut les nourrir.

D'autres animaux ont des cornes : leur plus grande force est dans les reins et dans le cou. D'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives ou défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerres qu'ils font les uns contre les autres, pour les besoins de la vie.

Ils ont aussi leurs règles et leur police. L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né : l'autre bâtit la sienne, comme l'oiseau, sur les plus hautes branches des arbres pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang l'asile qu'il se prépare, et sait élever ses digues pour le rendre inaccessible par l'inondation [1]. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris et pour éluder les piéges du chasseur.

Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique [2]. Il se plient, ils se replient ; par les évolutions [3] de leurs muscles, ils gravissent, ils em-

[1] *Par l'inondation*, en rompant ces mêmes digues.

[2] *Sont d'une autre fabrique.* Sont fabriqués, conformés autrement.

[3] *Les évolutions.* Développements, action de dérouler, *Evolvere.* par extension, ce mot exprime les mouvements

brassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent; ils se glissent subtilement partout. Leurs organes sont presque indépendants les uns des autres : aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés.

Les oiseaux, dit Cicéron [1], qui ont les jambes longues, ont aussi le cou long à proportion, pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre, et y prendre leurs aliments. Le chameau est de même. L'éléphant, dont le cou serait trop pesant par sa grosseur, s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe qui est un tissu de nerfs et de muscles, qu'il allonge, qu'il retire, qu'il replie en tout sens, pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser : aussi les Latins ont ils appelé cette trompe une main [2].

Certains animaux paraissent faits pour l'homme [3]. Le chien est né pour le caresser, pour se dresser [4] comme il lui plaît, pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse, pour garder tout ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme,

d'une troupe, d'une armée, qui semble aussi se développer, se dérouler.

1 *Les oiseaux, dit Cicéron*, etc. « Quæ altiora sunt, ut anseres, ut cycni, ut grues, adjuvantur proceritate collorum. » CICÉRON, *de Naturâ deorum*, l. II, c. 47.

2 *Cette trompe une main... Manus* etiam data elephantis. CICÉRON, *de Naturâ deorum*, l. II, c. 47.

3 *Faits pour l'homme.* — « Hominis causa videtur cuncta alia genuisse natura. » PLINE, l. VII

4 *Pour se dresser.* Etre dressé, le réfléchi au lieu du passif.

sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail, et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse, et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait[1]. Les moutons ont dans leur toison un superflu qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres mêmes fournissent un crin long qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu ces bêtes selon leurs besoins, et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes, pour les réchauffer dans ces climats glacés.

Les animaux qui n'ont presque point de poil ont une peau très-épaisse et très-dure comme des écailles : d'autres ont des écailles même qui se couvrent les unes les autres comme les tuiles d'un toit, et qui s'entr'ouvrent ou se resserrent, suivant qu'il convient à l'animal de se dilater ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des hommes.

Ainsi dans la nature, non-seulement les plantes, mais encore les animaux, sont faits pour notre

[1] *Des ruisseaux de lait.* Expression poétique, du lait en grande abondance.

usage. Les bêtes farouches mêmes s'apprivoisent, ou du moins craignent l'homme. Si tous les pays étaient peuplés et policés comme ils devraient l'être, il n'y en aurait point où les bêtes attaquassent les hommes : on ne trouverait plus d'animaux féroces que dans les forêts reculées; et on les réserverait pour exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain par un jeu qui représenterait la guerre, sans qu'on eût jamais besoin de guerre véritable entre les nations.

Mais observez que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui se multiplient davantage. On tue incomparablement plus de bœufs et de moutons qu'on ne tue d'ours et de loups ; il y a néanmoins incomparablement moins d'ours et de loups que de bœufs et de moutons sur la terre. Remarquez encore, avec Cicéron [1], que les femelles de chaque espèce ont des mamelles dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement. Plus elles portent de petits, plus la nature leur a fourni de sources de lait pour les allaiter.

Pendant que les moutons font croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent à l'envi [2]

[1] *Avec Cicéron.* « Quæ multiplices fœtus procreant, ut sues, ut canes, his mammarum data est multitudo; quas easdem paucas habent eæ bestiæ, quæ pauca gignunt. » *De Naturâ deorum*, l. II, c. 51.

[2] *Font croître... nous filent à l'envi.* Ces animaux et ces insectes ne font qu'accomplir leur destinée et suivre leur nature, sans dessein. Mais l'auteur a le droit de montrer l'homme comme la fin de ces destinées particulières, puisque c'est lui en effet qui profite de leurs travaux et de leurs richesses.

de riches étoffes [1], et se consument pour nous les donner. Ils se font de leurs coques une espèce de tombeau, où ils se renferment dans leur propre ouvrage, et ils renaissent sous une figure étrangère pour se perpétuer.

D'un autre côté les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odoriférantes, pour en composer leur miel, et elles les rangent avec un ordre qui peut nous servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment tantôt en mouches et tantôt en vers. Si on les trouve inutiles, on doit considérer que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature, et qui contribue à sa variété, n'est point sans usage pour les hommes tranquilles et attentifs.

Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magnifique que ce grand nombre de républiques d'animaux si bien policés, et dont chaque espèce est d'une construction différente des autres. Tout montre combien la façon de l'ouvrier surpasse la vile matière [2] qu'il a mise en œuvre ; tout m'étonne jusqu'aux moindres moucherons. Si on les trouve incommodes, on doit remarquer que l'homme a besoin de quelques peines mêlées avec ses commodités. Il s'amollirait et il s'oublierait lui-même,

[1] *De riches étoffes.* Figure qui anticipe sur l'avenir, en donnant la conséquence au lieu du principe : Ils ne filent qu'une soie brute, mais c'est elle, en effet, qui compose ces riches étoffes.

[2] *Surpasse la vile matière.* C'est la même expression, et l'inverse de l'idée d'Ovide, dans la description du palais du soleil, où l'art de l'ouvrier surpasse la matière la plus précieuse.

Materiam superabat opus.

OVIDE, *Métamorphoses*, l. II, v, 5.

s'il n'avait rien qui modérât ses plaisirs et qui exerçât sa patience. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

55. ARRANGEMENT ADMIRABLE DE TOUS LES CORPS QUI COMPOSENT L'UNIVERS.

Considérons maintenant les merveilles qui éclatent également dans les plus grands corps et dans les plus petits. D'un côté je vois le soleil tant de milliers de fois plus grand que la terre ; je le vois qui circule dans les espaces, en comparaison desquels il n'est lui-même qu'un atome brillant. Je vois d'autres astres, peut-être encore plus grands que lui, qui roulent dans d'autres espaces encore plus éloignés de nous. Au-delà de tous ces espaces, qui échappent déjà à toute mesure, j'aperçois encore confusément d'autres astres qu'on ne peut plus compter ni distinguer. La terre où je suis n'est qu'un point par proportion à ce tout où l'on ne trouve jamais aucune borne. Ce tout est si bien arrangé, qu'on n'y pourrait déplacer un seul atome sans déconcerter [1] toute cette immense machine ; et elle se meut avec un si bel ordre, que ce mouvement même en perpétue la variété et la perfection. Il faut qu'une main qui rien ne coûte [2] ne se lasse point de conduire cet ouvrage depuis tant de siècles, et

[1] *Déconcerter.* Voy. *L'Eau*, page 244, note 3.

[2] *A qui rien ne coûte.* Cette idée, naturelle en présence de la profusion des richesses de l'univers, et de leur reproduction inépuisable, revient plus d'une fois dans ces descriptions. Voy. *Les Astres*, pages 234 et 235.

que ses doigts se jouent de l'univers, pour parler comme l'Ecriture[1]. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

56. MERVEILLES DES INFINIMENT PETITS.

D'un autre côté, l'ouvrage n'est pas moins admirable en petit qu'en grand. Je ne trouve pas moins en petit une espèce d'infini [2] qui m'étonne et qui me surmonte [3]. Trouver dans un ciron, comme dans un éléphant ou dans une baleine [4], des membres parfaitement organisés; y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds formés comme ceux des plus grands animaux! Il y a dans chaque partie de ces atomes vivants des muscles, des nerfs, des veines, des artères, du sang; dans ce sang des esprits, des parties rameuses et des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si fini [5].

[1] *Pour parler comme l'Écriture.* — Ludens in orbe terrarum. PROVERB. VIII, v. 31.

[2] *Une espèce d'infini.* C'est un préjugé des sens d'appliquer à ce mot l'idée de grandeur, d'immensité; mais il suffit d'une légère réflexion, pour comprendre qu'il comporte également celle d'une petitesse insaisissable, sans bornes, *infinita.*

[3] *Me surmonte.* Est au-dessus de mon intelligence. *Surpasser* est plus usité en ce sens.

[4] *Dans un ciron, comme dans un éléphant ou dans une baleine.* Le plus petit, opposé aux plus grands.

[5] *Infinie d'un tout si fini.* L'*antithèse* est plus dans les mots que dans les idées: *fini* ici signifie parfait, et non borné, limité, comme le mot *infinie.*

Le microscope nous découvre dans chaque objet connu mille objets qui ont échappé à notre connaissance. Combien y a-t-il en chaque objet découvert par le microscope, d'autres objets que le microscope lui-même ne peut découvrir ! Que ne verrions-nous pas, si nous pouvions subtiliser [1] toujours de plus en plus les instruments qui viennent au secours de notre vue trop faible et trop grossière ? Mais suppléons par l'imagination à ce qui nous manque du côté des yeux ; et que notre imagination elle-même soit une espèce de microscope qui nous représente en chaque atome mille mondes nouveaux et invisibles. Elle ne pourra pas nous figurer sans cesse de nouvelles découvertes dans les petits corps ; elle se lassera ; il faudra qu'elle s'arrête, qu'elle succombe, et qu'elle laisse enfin dans le plus petit organe d'un ciron mille merveilles inconnues [2]. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

37. INSTINCT DES ANIMAUX.

Les animaux ont ce qu'on nomme un instinct, pour s'approcher des objets utiles, et pour fuir ceux qui peuvent leur nuire. Ne cher-

[1] *Subtiliser* est ici actif et matériel. Voyez *L'Existence de Dieu prouvée par le spectacle de la nature*, page 208, note 1 : rendre plus subtils, plus fins et plus parfaits, les instruments, etc.

[2] *Mille merveilles inconnues.* C'est là précisément le caractère de l'infini, en petitesse comme en grandeur, c'est que, si loin que l'art ou l'imagination pousse les divisions ou les multiplications, on ne peut atteindre des limites qu'il n'a pas, et il reste toujours *infiniment* plus à faire qu'on n'a fait.

chons point en quoi consiste cet instinct; contentons-nous du simple fait, sans raisonner. Le petit agneau sent de loin sa mère, et court au-devant d'elle. Le mouton est saisi d'horreur aux approches du loup, et s'enfuit avant que d'avoir pu le discerner. Le chien de chasse est presque infaillible pour découvrir par la seule odeur le chemin du cerf. Il y a dans chaque animal un ressort impétueux qui rassemble tout à coup les esprits, qui tend tous les nerfs, qui rend toutes les jointures plus souples, qui augmente d'une manière incroyable dans les périls soudains la force, l'agilité, la vitesse et les ruses pour fuir l'objet qui le menace de sa perte. Il n'est pas question ici de savoir si les bêtes ont de la connaissance : je ne prétends entrer en aucune question de philosophie. Les mouvements dont je parle sont entièrement indélibérés [1], même dans la machine de l'homme. Si un homme qui danse sur la corde raisonnait sur les règles de l'équilibre, son raisonnement lui ferait perdre l'équilibre qu'il garde merveilleusement sans raisonner, et sa raison ne lui servirait qu'à tomber par terre [2]. Il en est de même des bêtes. Dites, si vous voulez, qu'elles

[1] *Indélibérés.* L'emploi de cet adjectif négatif est fort rare.

[2] *Qu'à tomber par terre.* Tel est le raisonnement intempestif de Philaminte dans *les Femmes savantes* :

> De ta chute ignorant, ne vois-tu pas les causes,
> Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe écarté
> Ce que nous appelons centre de gravité ?

et la réponse du valet est exactement la conclusion de Fénelon :

> Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.
> MOLIÈRE, *les Femmes savantes*, acte III, sc 2.

raisonnent [1], comme les hommes : on le disant, vous n'affaiblissez en rien ma preuve. Leur raisonnement ne peut jamais servir à expliquer les mouvements que nous admirons le plus en elles. Dira-t-on qu'elles savent les plus fines règles de la mécanique, qu'elles observent avec une justesse si parfaite quand il est question de courir, de sauter, de nager, de se cacher, de se replier, de dérober leur piste aux chien, ou de se servir de la partie la plus forte de leur corps pour se défendre? Dira-t-on qu'elles savent naturellement les mathématiques, que les hommes ignorent [2]? Osera-t-on dire qu'elles font avec délibération et avec science tous ces mouvements si impétueux et si justes, que les hommes mêmes font sans étude et sans y penser? Leur donnera-t-on de la raison dans ces mouvements mêmes, où il est certain que l'homme n'en a pas?

C'est l'instinct, dira-t-on, qui conduit les bêtes. Je le veux [3]; c'est en effet un instinct, mais cet instinct est une sagacité et une dextérité admirable, non dans la bête qui ne raisonne ni ne peut avoir alors le loisir de raisonner, mais dans

[1] *Dites si vous voulez qu'elles raisonnent.* Ce raisonnement s'appelle en philosophie *un dilemme.* Il consiste à prouver qu'en admettant les deux hypothèses, en supposant qu'une chose soit ou ne soit pas, la conclusion est toujours la même. C'est ce que fait ici Fénelon : il croit que l'instinct ne provient d'aucun acte de l'intelligence, et il conclut qu'il est donc l'effet d'une cause supérieure ; que si l'on prétend au contraire que les bêtes raisonnent, le phénomène ne sera pas moins merveilleux, et prouvera toujours l'action du Créateur.

[2] *Que les hommes ignorent.* Naturellement, et à moins de les avoir apprises.

[3] *Je le veux*, j'y consens ; forme de concession.

la sagesse supérieure qui la conduit. Cet instinct ou cette sagesse qui pense et veille pour la bête dans les choses indélibérées [1], où elle ne pourrait ni veiller ni penser, quand même elle serait aussi raisonnable que nous, ne peut être que la sagesse de l'ouvrier qui a fait cette machine. Qu'on ne parle donc plus d'instinct ni de nature; ces noms ne sont que de beaux noms dans la bouche de ceux qui les prononcent. Il y a, dans ce qu'ils appellent nature et instinct, un art et une industrie supérieure, dont l'invention humaine n'est que l'ombre [2]. Ce qui est indubitable, c'est qu'il y a dans les bêtes un nombre prodigieux de mouvements entièrement indélibérés [3], qui sont exécutés selon les plus fines règles de la mécanique. C'est la machine seule qui suit les règles. Voilà le fait indépendant de toute philosophie [4]; et le fait seul décide.

Que penserait-on d'une montre qui fuirait à propos, qui se replierait, se défendrait, et échapperait pour se conserver quand on voudrait la rompre? N'admirerait-on pas l'art de l'ouvrier? Croirait-on que les ressorts de cette montre se seraient formés, proportionnés, arrangés et unis par un pur hasard? Croirait-on avoir expliqué

[1] *Choses indélibérées.* Signifie choses où l'on n'a pas le temps ou le moyen de délibérer.

[2] *L'invention humaine.* C'est-à-dire la puissance de l'homme pour inventer, pour créer. — *N'est que l'ombre.* N'est qu'une faible image.

[3] *Mouvements indélibérés.* L'adjectif reprend son sens direct. (Voy. plus haut, page 247, note 1.) Mouvements que l'on n'a pas médités.

[4] *Indépendant de toute philosophie.* De tout raisonnement, de toute discussion.

nettement ces opérations si industrieuses, en parlant de l'instinct et de la nature de cette montre, qui marquerait précisément les heures à son maître, et qui échapperait à ceux qui voudraient briser ses ressorts? (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

58. LA NOURRITURE.

Qu'y a-t-il de plus beau qu'une machine qui se répare et se renouvelle sans cesse elle-même? L'animal, borné dans ses forces, s'épuise bientôt par le travail; mais plus il travaille, plus il se sent pressé de se dédommager de son travail[1] par une abondante nourriture. Les aliments lui rendent chaque jour la force qu'il a perdue. Il met au dedans de son corps une substance étrangère, qui devient la sienne par une espèce de métamorphose. D'abord elle est broyée, et se change en une espèce de liqueur[2]; puis elle se purifie comme si on la passait par un tamis pour en séparer tout ce qui est trop grossier; ensuite elle parvient au centre ou foyer des esprits[3], où elle se subtilise[4] et devient du sang : enfin elle coule et s'insinue par des rameaux[5] innombrables pour arroser tous les membres; elle se filtre[6] dans les chairs; elle devient chair elle-même; et tant d'a-

[1] *Se dédommager de son travail.* Réparer le dommage que lui a causé son travail.

[2] *Une espèce de liqueur.* Que l'on appelle *chyle*, χυλός.

[3] *Des esprits.* Des esprits vitaux, *anima.*

[4] *Se subtilise.* Voy. *L'Eau*, page 221, note 3.

[5] *Par des rameaux.* Les veines, qui ressemblent par leur disposition aux ramifications d'un arbre.

[6] *Se filtre.* S'insinue comme par les pores d'un filtre.

liments, de liqueurs et de couleurs si différentes ne sont plus qu'une même chair. L'aliment, qui était un corps inanimé, entretient la vie de l'animal, et devient l'animal même. Les parties qui le composaient autrefois se sont exhalées par une insensible et continuelle transpiration. Ce qui était, il y a quatre ans, un tel cheval n'est plus que de l'air et du fumier [1]. Ce qui était alors du foin et de l'avoine est devenu ce même cheval si fier et si vigoureux : du moins il [2] passe pour le même cheval, malgré ce changement insensible de sa substance. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

59. LE SOMMEIL.

A la nourriture se joint le sommeil. L'animal interrompt non-seulement tous les mouvements extérieurs, mais encore toutes les principales opérations du dedans qui pourraient agiter et dissiper trop les esprits [3]. Il ne lui reste que la respiration et la digestion, c'est-à-dire que tout mouvement qui userait ses forces est suspendu, et que tout mouvement propre à les renouveler s'exerce seul et librement. Ce repos, qui est une espèce d'enchantement [4], revient toutes les nuits, pendant que les ténèbres empêchent le travail. Qui est-ce qui a inventé cette suspension ? Qui

[1] *Un tel cheval.* Le cheval que vous voyez, que vous connaissez. — *Que de l'air et du fumier.* Conclusion exacte et rigoureuse de tout ce qui vient d'être dit, quelque étonnante qu'elle paraisse.

[2] *Il.* Cela, ce composé de foin et d'avoine.

[3] *Les esprits.* Voy. *La Nourriture*, page 250, note 3.

[4] *Enchantement.* Phénomène merveilleux, auquel l'animal est sujet involontairement.

est-ce qui a si bien choisi les opérations qui doivent continuer; et qui est-ce qui a exclu avec un si juste discernement toutes celles qui ont besoin d'être interrompues? Le lendemain toutes les fatigues passées sont comme anéanties. L'animal travaille comme s'il n'avait jamais travaillé [1], et il a une vivacité qui l'invite à un travail nouveau. Par ce renouvellement, les nerfs sont toujours pleins d'esprits, les chairs sont souples, la peau demeure entière [2]; quoiqu'elle dût, ce semble [3], s'user. Le corps vivant de l'animal use bientôt les corps inanimés, même les plus solides, qui sont autour de lui; et il ne s'use point. La peau d'un cheval use plusieurs selles. La chair d'un enfant, quoique si tendre et si délicate, use beaucoup d'habits pendant qu'elle se fortifie tous les jours. Si ce renouvellement était parfait, ce serait l'immortalité et le don d'une jeunesse éternelle. Mais comme ce renouvellement n'est qu'imparfait, l'animal perd insensiblement ses forces et vieillit, parce que tout ce qui est créé doit porter la marque du néant d'où il est sorti et avoir une fin. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

60. MULTIPLICATION DES ANIMAUX.

Qu'y a-t-il de plus admirable que la multiplication des animaux? Regardez les individus [4] :

[1] *Comme s'il n'avait jamais travaillé.* Comme s'il n'avait jamais *été fatigué* par aucun travail.

[2] *Entière. Integra*, non endommagée.

[3] *Ce semble.* Locution elliptique, *à ce qu'il semble, selon ce qui semble.*

[4] *L'individu.* Les animaux pris isolément, un à un. Les

nul animal n'est immortel; tout vieillit, tout passe, tout disparaît, tout est anéanti. Regardez les espèces : tout subsiste, tout est permanent et immuable dans une vicissitude [1] continuelle. Depuis qu'il y a sur la terre des hommes soigneux de conserver la mémoire des faits, on n'a vu ni lions, ni tigres, ni sangliers, ni ours, se former par hasard dans les antres ou dans les forêts. On ne voit point aussi de productions fortuites de chiens ou de chats; les bœufs et les moutons ne naissent jamais d'eux-mêmes dans les étables et dans les pâturages. Chacun de ces animaux doit sa naissance à un certain mâle et à une certaine femelle de son espèce. Toutes ces différentes espèces se conservent à peu près de même dans tous les siècles. On ne voit point que depuis trois mille ans aucune soit périe [2]; on ne voit point qu'aucune se multiplie avec un excès incommode pour les autres [3]. Si les espèces des lions, des ours et des tigres se multipliaient à un certain point, ils détruiraient les espèces des cerfs, des daims, des moutons, des chèvres et des bœufs; ils prévaudraient même sur le genre humain, et dépeupleraient la terre. Qui est-ce qui tient la mesure si juste pour n'éteindre jamais ces espè-

êtres se classent par genres, espèces, individus. Les hommes, voilà le genre, les blancs, voilà une espèce; tel ou tel homme, voilà l'individu. *Ce* chêne est l'individu, les chênes sont l'espèce, les arbres, le genre

[1] *Vicissitude.* Reproduction. Les uns remplacent les autres.

[2] *Soit périe. Extincta sit*, soit anéantie. *Ait péri*, dirait moins, et marquerait seulement le moment de l'extinction et non l'état.

[3] *Avec un excès incommode*, etc. Voy. *les Animaux*, page 242.

ces, et pour ne les laisser jamais trop multiplier? (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

61. LE CORPS DE L'HOMME [1].

Ne nous arrêtons pas davantage aux animaux inférieurs à l'homme : il est temps d'étudier le fond de l'homme même, pour découvrir en lui celui dont on dit qu'il est l'image....

Il y a une portion de matière que je nomme *mon corps*, parce que ses mouvements dépendent de mon seul vouloir, au lieu que nul autre corps ne dépend de ma volonté. Cette portion de matière me paraît façonnée exprès pour toutes les fonctions auxquelles elle sert. Je vois un corps fait avec symétrie; il est posé sur deux cuisses et sur deux jambes égales et bien proportionnées. Veux-je demeurer debout et immobile, mes cuisses et mes jambes sont droites et fermes comme des colonnes qui portent tout cet édifice. Au contraire, veux-je marcher, ces deux grandes colonnes se trouvent brisées par des jointures [2] : pendant que l'une demeure appuyée pour me soutenir, l'autre s'avance pour me porter vers les objets dont je veux m'approcher. Mais ce corps, en se penchant, sait se planter [3], en sorte qu'il

[1] *Le corps de l'homme.* Voy. CICÉRON, *de Natura deorum*, c. 55, 56 ; et Fénelon, *de l'Existence de Dieu*, où cette même description est présentée beaucoup plus longuement.

[2] *Brisées par des jointures.* Séparées en deux parties exactes et régulières.

[3] *Se planter.* Mot familier, qui par une figure empruntée à la solidité de l'arbre, exprime une attitude ferme.

garde un parfait équilibre pour ne tomber pas [1]. Le corps proportionné à ces deux soutiens, est fortifié par des côtes bien rangées en demi-cercle, qui viennent se joindre pardevant. Elles sortent toutes de l'épine du dos, qui est formée de vertèbres, c'est-à-dire de petits ossements très-durs emboîtés les uns dans les autres en sorte que le dos est tout ensemble très-droit et très-ferme quand il me plaît, et très-flexible pour se courber et pour se pencher dès que j'en ai besoin. Les côtes servent à renfermer et à tenir en sûreté les principaux organes qui sont comme le centre de la vie, et dont la délicatesse est extrême : elles laissent néanmoins entre elles un intervalle à l'endroit précis où j'en ai besoin, pour faciliter l'élargissement ou le resserrement de toutes ces parties internes par rapport à la respiration et aux autres opérations vitales. Mon cœur est comme la source d'où part avec impétuosité le sang qui va, par des rameaux innombrables [2], arroser et nourrir les chairs de tous les membres, de même que les rivières vont arroser et fertiliser toutes les campagnes. Ce sang, qui se ralentit dans sa course, revient des extrémités du corps au centre, pour s'y rallumer [3] et pour y reprendre de nouveaux esprits [4]. Les poumons sont des souf-

[1] *Pour ne tomber pas.* Exemple remarquable de la construction de la négation *ne pas*. Voy. *Portrait de Sésostris*, page 52, note 3.

[2] *Par des rameaux innombrables.* Voy. *la Nourriture*, page 230, note 5.

[3] *S'y rallumer*... Expression figurée ; s'y ranimer, comme le dit la phrase qui complète l'idée.

[4] *De nouveaux esprits.* Voy. *La Nourriture*, page 230, note 3.

flets qui font la respiration. L'estomac est un réservoir qui reçoit tous les aliments : il a des sucs tout propres pour les dissoudre, et pour les convertir en une espèce de lait [1] qui devient ensuite du sang. Le gosier, quand il est bien formé, est le plus parfait de tous les instruments de musique. Tout est merveilleux dans le corps humain, jusqu'aux organes mêmes des fonctions les plus viles et les plus abjectes qu'on ne nomme pas [2]. Il n'y a, dans tout ce corps, aucun ressort interne qui ne surpasse toute l'industrie des mécaniques. Vers le haut de ce corps pendent deux bras qui sont brisés par des jointures [3], en sorte qu'ils se meuvent presque en tout sens. Il sont terminés par deux mains qui s'allongent et qui se replient par les articles [4] des doigts armés d'ongles. Que pourrait-on jamais inventer de plus propre à saisir, à repousser, à porter, à traîner, à séparer les corps voisins, à démêler les choses entrelacées, à faire les ouvrages les plus rudes ou les plus délicats.

Au-dessus de ce corps s'élève le cou, qui se dresse ou se penche, qui se tourne à droite ou à gauche selon les besoins, et qui porte la tête, siége des principales sensations. Le derrière de la tête est cou-

[1] *En une espèce de lait.* Voy. *La Nourriture*, page 250, note 2.

[2] *Qu'on ne nomme pas.* « Ut in ædificiis architecti avertunt ab oculis et naribus dominorum ea quæ profluentia necessariò tetri aliquid essent habitura : sic natura *res similes* procul amandavit à sensibus. » CICÉRON, *de Naturâ deorum*, l. II, c. 56

[3] *Brisés par des jointures* Voy. *ibid.* page 254, note 2.

[4] *Les articles.* On dit plus communément les articulations, *articuli.* Ce mot a été pris ensuite au figuré, où il exprime les subdivisions d'un chapitre, d'un traité, etc.

vert de cheveux qui l'ornent et le fortifient. Le devant est le visage, où les deux yeux, égaux et placés avec symétrie, semblent allumés d'une flamme céleste. Le nez sert à relever le visage [1], et il est en même temps l'organe de l'odorat. Les oreilles sont aux deux côtés pour entendre à droite et à gauche. Ces sensations principales sont doubles [2], non-seulement pour les rendre plus promptes et plus faciles des deux côtés, mais encore pour préparer une ressource dans les accidents où l'un des deux organes serait blessé. La bouche est, par les lèvres, un grand ornement du visage. Quand elle s'ouvre, elle montre un double rang de dents, destinées à briser les aliments [3], et à en préparer la digestion. La langue, souple et humide, va toucher le palais et les dents en tant de manières, qu'elle articule assez de sons [4] pour en composer tout le langage du genre humain.

[1] *Relever le visage.* Au figuré, lui donner une dignité et une grâce qu'il n'aurait pas sans lui. « Sans le nez, posé au milieu, tout le visage serait plat et difforme. On peut juger de cette difformité, quand on a vu des hommes en qui cette partie du visage est mutilée. » *Traité de l'Existence de Dieu.*

[2] *Ces sensations principales sont doubles.* Ont un double organe, pour parler plus exactement : le toucher, la vue, l'odorat, l'ouïe, sont servis par deux mains, deux yeux, deux narines, deux oreilles.

[3] *Briser les aliments.* Les broyer, les réduire en morceaux, ce mot n'a plus le même sens que plus haut. (Voy. *ib.*, page 254, note 2.

[4] *Articule assez de sons.* Le sens du mot *articule* que nous venons de voir plus haut, page 256, note 4, indique la valeur du mot *articuler* au figuré, c'est-à-dire émettre des sons distincts, séparés nettement les uns des autres. Au contraire, on appelle cris, sons *inarticulés*, ceux qui sont confus et indistincts.

Mais je n'ai garde de vouloir remarquer tout l'artifice [1] de mon corps; je ne fais que l'effleurer. Il est infini : plus on l'approfondit, plus on y trouve un art qui surpasse infiniment l'art de tous les hommes. Le corps humain est la plus composée et la plus industrieuse [2] de toutes les machines. (*Réflexions sur la Religion.*)

---

62. TABLEAU RÉSUMÉ DES MERVEILLES DE LA NATURE PHYSIQUE.

Si je passe de mon corps aux autres corps qui m'environnent, non-seulement j'aperçois un grand nombre d'autres corps semblables au mien, mais encore je vois de tous côtés des animaux faits, pour ainsi dire, sur divers patrons [3]. Les uns marchent à quatre pieds, les autres ont des ailes pour voler dans l'air, les autres des nageoires pour nager dans l'eau. Les navires que les hommes construisent avec tant d'art suivant des règles si savantes, ne sont que des copies [4] faites d'après ces oiseaux et ces poissons qui voguent dans deux éléments liquides, dont l'un est un peu plus épais que l'autre. De ces animaux, les uns nous servent à porter des fardeaux, comme le cheval et le

[1] *Remarquer tout l'artifice*, etc. Remarquer, ou plutôt faire remarquer, expliquer. — *L'artifice*, pris au propre, et dans son premier sens (*arte facere*), l'art.

[2] *La plus industrieuse.* Qui dénote, et non qui possède la plus grande industrie.

[3] *Sur divers patrons.* Mot de la langue usuelle et familière, synonyme de *modèles*.

[4] *Ne sont que des copies*, etc. Voy. *Les Animaux*, page 257, note 3.

chameau : d'autres servent par leur force, comme les bœufs, à suppléer ce qui manque à notre force bornée; puis ce même animal devient notre aliment : d'autres, comme les brebis, nous nourrissent de leur lait, et nous vêtent de leur laine. L'homme sait dominer par force ou par industrie sur tous les animaux, et les plier à son usage. Un vermisseau, une fourmi [1], un moucheron montrent cent fois plus d'art que l'horloge la plus parfaite.

La terre qui nous porte tire de son sein fécond tout ce qu'il faut pour notre nourriture; tout en sort, tout y entre, tout y renaît chaque année; elle ne s'use jamais. Plus vous déchirez ses entrailles, plus elle vous comble de ses largesses pour vous récompenser de votre travail. Elle se couvre de moissons, elle se pare de verdure, elle nourrit avec l'homme les animaux qui le servent et qui le nourrissent.

Les arbres qu'elle forme sont de grands bouquets plantés dans son sein, qui l'ornent comme les cheveux ornent la tête de l'homme. Ces arbres nous donnent leur ombre pour nous rafraîchir en été, et leur bois pour nous réchauffer en hiver. Leurs fruits pendants à leurs rameaux tombent dans nos mains dès qu'ils sont assez mûrs. Les plantes ont une variété infinie : elles ont toutes un ordre qui les rend uniformes jusqu'à un certain point; mais, au-delà de ce point, tout est varié,

[1] *Un vermisseau, une fourmi*, etc. La suite des idées n'est pas très-exacte, puisque ce qui précède porte plus sur l'utilité que sur la structure des animaux : cependant comme l'une est la conséquence de l'autre, l'esprit peut suppléer le lien des deux phrases.

et il n'y a pas deux feuilles sur un arbre entièrement semblables [1]. Les fleurs qui embellissent toute la nature, promettent les fruits, et les fruits, qui couronnent l'année, répandent l'abondance immédiatement avant la saison dont la rigueur suspend le travail. Les ruisseaux tombent des montagnes. Les rivières, après avoir arrosé les divers pays, et facilité le commerce, vont se précipiter dans la mer, qui, loin de priver les hommes de toute société, est au contraire le centre du commerce entre les nations les plus éloignées. Les vents qui purifient l'air et qui tempèrent les saisons, sont l'âme [2] de la navigation et du commerce des nations entre elles. Si l'air était un peu plus épais, nous ne pourrions le respirer, et nous nous y noierions comme dans la mer. Qui est-ce qui a su lui donner ce degré si juste de subtilité?

Le soleil se lève et se couche pour nous faire le jour et la nuit [3]. Pendant qu'il nous laisse dans le repos des ténèbres, il va éclairer un autre monde qui est sous nos pieds. La terre est un globe suspendu en l'air, et cet astre tourne autour d'elle, parce qu'il lui doit ses rayons [4]. Non-

[1] *Entièrement semblables.* Ce détail manquait à la description de la terre. Voy. *La Terre*, page 216.

[2] *Sont l'âme de*, etc. Le sens étymologique du mot âme, *anima*, souffle, rend cette expression fort juste ici. Du reste, cette locution *l'âme de*, etc., est en rapport avec celle de *conspirer à*, qui exprime une idée analogue. Voy. *Les Astres*, page 256, note 6.

[3] *Pour nous faire le jour et la nuit.* Expression belle par sa simplicité.

[4] *Cet astre tourne autour d'elle*, etc. L'erreur astronomique est manifeste. Voy. *Le Soleil*, page 250, note 4. Du reste, retournez l'idée, prêtez à la terre les mouvements attribués faussement au soleil, et tous les résultats seront les mêmes.

seulement il en fait un tour régulier qui forme les jours et les nuits, mais encore il s'approche et s'éloigne tour à tour de chaque pôle; et c'est ce qui fait tour à tour pour chaque moitié du monde l'hiver et l'été. Si le soleil s'approchait un peu plus de nous, il nous embraserait; s'il s'en éloignait un peu plus, il nous laisserait glacer, et notre vie serait éteinte. Qui est-ce qui conduit avec tant de justesse ce flambeau de l'univers, cette flamme subtile et rapide?

La lune, plus voisine de nous, emprunte du soleil une lumière douce, qui tempère les ombres de la nuit, et qui nous éclaire quand nous ne sommes pas libres [1] d'attendre le jour. Que de commodités préparées à l'homme!

Mais que vois-je? un nombre prodigieux d'astres brillants qui sont dans le firmament comme des soleils! A quelle distance sont-ils de nous? Quelle grandeur immense, qui confond l'imagination, et qui étonne l'esprit même! Que devenons-nous à nos propres yeux, vils atomes posés dans je ne sais quel petit coin de l'univers, quand nous considérons ces soleils innombrables? Une main toute-puissante les a semés avec profusion, pour nous étonner par une magnificence qui ne lui coûte rien [2]. (*Réflexions sur la Religion*).

[1] *Quand nous ne sommes pas libres*, etc. Quand nos besoins nous forcent de travailler, de marcher pendant la nuit.

[2] *Qui ne lui coûte rien.* Voy. *Arrangement de tous les corps de l'univers*, page 244, note 2, et *Les Astres*, page 234, et page 235. Comparez aussi les diverses parties de ce tableau avec chacun des morceaux qui y correspondent. Voy. *La Terre*, page 216, *Le Soleil*, page 229, etc.

63. SUPÉRIORITÉ DU CORPS DE L'HOMME SUR CELUI DE TOUS DES ANIMAUX.

Tel est le corps de l'homme [1] en gros. Je n'entre point dans le détail de l'anatomie [2] : car mon dessein n'est que de découvrir l'art qui est dans la nature par le simple coup-d'œil, sans aucune science. Le corps de l'homme pourrait sans doute être beaucoup plus grand et beaucoup plus petit. S'il n'avait, par exemple, qu'un pied de hauteur, il serait insulté par la plupart des animaux, qui l'écraseraient sous leurs pieds. S'il était haut comme les plus grands clochers [3], un petit nombre d'hommes consumerait en peu de jours tous les aliments d'un pays; ils ne pourraient trouver ni chevaux, ni autres bêtes de charge qui pussent les porter, ni les traîner dans aucune machine roulante ; ils ne pourraient trouver assez de matériaux pour bâtir des maisons proportionnées à leur grandeur ; il ne pourrait y avoir qu'un petit nombre d'hommes sur la terre, et ils manqueraient de la plupart des commodités. Qui est-ce qui a réglé la taille de l'homme [4] à une mesure précise?

[1] *Tel est le corps de l'homme.* Voy. *Le Corps de l'homme*, page 234.

[2] *L'anatomie.* Branche de la médecine, qui a pour objet l'étude du corps humain ; ainsi nommée, parce qu'elle procède par la dissection, pour en étudier séparément toutes les parties (ἀνὰ-τέτομα, parfait de τέμνω, couper).

[3] *Clochers.* Terme de comparaison pris au hasard : tout objet d'une grande hauteur pourrait être cité indifféremment.

[4] *Qui est-ce qui a réglé le corps de l'homme*, etc. On a reproché aussi au Créateur l'état de faiblesse de l'enfance, et on a demandé pourquoi l'homme ne naît pas tout formé,

Qui est-ce qui a réglé celle de tous les animaux avec proportion à celle de l'homme? L'homme est le seul de tous les animaux qui est droit sur ses pieds [1]. Par là il a une noblesse et une majesté qui le distingue, même au dehors, de tout ce qui vit sur la terre.

Non-seulement sa figure est plus noble, mais encore il est le plus fort et le plus adroit de tous les animaux à proportion de sa grandeur. Qu'on examine de près la pesanteur et la masse de la plupart des bêtes les plus terribles, on trouvera qu'elles ont plus de matière que le corps d'un homme; et cependant un homme vigoureux a plus de force de corps que la plupart de bêtes farouches : elles ne sont redoutables pour lui que par leurs dents et par leurs griffes. Mais l'homme qui n'a point dans ses membres de si fortes armes naturelles, a des mains dont la dextérité surpasse, pour se faire des armes, tout ce que la nature a donné aux bêtes. Ainsi l'homme perce de ses traits, ou fait tomber dans ses piéges, et enchaîne les animaux les plus forts et les plus furieux; il sait même les apprivoiser dans leur captivité [2], et s'en jouer comme il lui plaît : il se fait flatter [3] par les lions et par les tigres; il monte sur les éléphants. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

et en état de se suffire à lui-même. J.-J. Rousseau a soulevé et résolu cette question en montrant que c'est encore un effet de la sagesse du Créateur.

[1] *Droit sur ses pieds.* Voy. *Le Ciel*, page 228, note 3.

[2] *Dans leur captivité.* Après les avoir faits captifs.

[3] *Flatter.* Au propre, caresser.

64. L'AME.

Mais le corps de l'homme, qui paraît le chef-d'œuvre de la nature, n'est point comparable à sa pensée. Il est certain qu'il y a des corps qui ne pensent pas : on n'attribue aucune connaissance[1] à la pierre, au bois, aux métaux, qui sont certainement des corps. Il est même si naturel de croire que la matière ne peut penser, que tous les hommes sans prévention ne peuvent s'empêcher de rire, quand on leur soutient que les bêtes ne sont que de pures machines, parce qu'ils ne sauraient concevoir que de pures machines puissent avoir les connaissances[2] qu'ils prétendent apercevoir dans les bêtes : ils trouvent que c'est faire des jeux d'enfants qui parlent avec leurs poupées[3], que de vouloir donner quelque connaissance à de pures machines. De là vient que les anciens mêmes[4], qui ne connaissaient rien de réel qui ne fût un corps, voulaient néanmoins que l'âme de l'homme fût d'un cinquième élément[5], ou d'une

Connaissance. Faculté de connaître, intelligence. Sens actif du mot.

[2] *Connaissances.* Notions acquises par la faculté de connaître. Sens passif.

[3] *Avec leurs poupées.* Comparaison choisie à dessein, pour faire ressortir la puérilité de l'opinion dont il s'agit.

[4] *Les anciens mêmes... se reconnaître elle-même.* « Aristoteles quintam quamdam naturam censet esse, e qua sit mens. Cogitare enim, et providere, et discere, et docere.... in horum quatuor generum nullo inesse putat; quintum genus adhibet, vacans nomine. CICÉRON, *Tusculanarum Disputationum*, lib. 1, c. 10, édit. classique. de M. Berger.

[5] *Un cinquième élément.* Autre que la terre, l'eau, l'air et le feu.

espèce de quintessence sans nom [1], inconnue ici bas, indivisible et immuable, toute céleste et toute divine, parce qu'ils ne pouvaient concevoir que la matière terrestre des quatre éléments pût penser et se connaître elle-même. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

65. UNION DE L'AME ET DU CORPS.

D'où vient que des êtres si dissemblables sont si intimement unis ensemble dans l'homme? d'où vient que les mouvements du corps donnent si promptement et si infailliblement certaines pensées à l'âme? d'où vient que les pensées de l'âme donnent si promptement et si infailliblement certains mouvements au corps? d'où vient que cette société [2] si régulière dure soixante-dix ou quatre-vingts ans sans aucune interruption? d'où vient que cet assemblage de deux êtres et de deux opérations si différentes fait un composé si juste, que tant de gens sont tentés de croire que c'est un tout simple et indivisible? Quelle main a pu lier ces deux extrémités [3]? Elles ne se sont point liées d'elles-mêmes. La matière n'a pu faire un pacte [4] avec l'esprit; car elle n'a par elle-même

[1] *Quintessence sans nom.* — *Quintum genus vacans nomine.* Voy. plus haut, page 264, note 4.

[2] *Cette société.* Cette union. — *Soixante-dix ou quatre-vingts ans*, durée ordinaire de la vie de l'homme.

[3] *Ces deux extrémités.* L'abstrait est employé pour le concret. Ces deux êtres extrêmes, les plus différents l'un de l'autre.

[4] *Faire un pacte... faire des conditions.* Conclure un traité, et en poser les conditions. Le verbe *faire* est plus restreint dans la seconde phrase que dans la première.

ni pensée, ni volonté, pour faire des conditions. D'un autre côté, l'esprit ne se souvient point d'avoir fait un pacte avec la matière, et il ne pourrait être assujetti à ce pacte, s'il l'avait oublié. S'il avait résolu librement et par lui-même de s'assujettir à la matière, il ne s'y assujettirait que quand il s'en souviendrait, et quand il lui plairait. Cependant il est certain qu'il dépend malgré lui du corps, et qu'il ne peut s'en délivrer, à moins qu'il ne détruise les organes du corps par une mort violente.

D'ailleurs, quand même l'esprit se serait assujetti volontairement à la matière, il ne s'ensuivrait pas que la matière fût mutuellement assujettie à l'esprit. L'esprit aurait, à la vérité, certaines pensées quand le corps aurait certains mouvements; mais le corps ne serait point déterminé à [1] avoir à son tour certains mouvements dès que l'esprit aurait certaines pensées. Or, il est certain que cette dépendance est réciproque. Rien n'est plus absolu que l'empire de l'esprit sur le corps. L'esprit veut et tous les membres du corps se remuent à l'instant, comme s'ils étaient entraînés par les plus puissantes machines. D'un autre côté, rien n'est plus manifeste que le pouvoir du corps sur l'esprit. Le corps se meut, et à l'instant l'esprit est forcé de penser [2] avec plaisir ou avec douleur à certains objets. Quelle main également

[1] *Déterminé à avoir*, etc. Sens matériel du mot, *poussé à, entraîné à*, comme il est dit un peu plus loin.

[2] *Forcé de penser*. Mot choisi dans l'ordre intellectuel, parcequ'il s'agit de l'esprit : au contraire, l'action de la matière était exprimée par des mots qui représentaient une idée matérielle : *déterminé à, comme s'il était entraîné*, etc.

puissante sur ces deux natures si diverses a pu leur imposer le joug et les tenir captives dans une société si exacte et si inviolable [1]?... Quelle puissance supérieure à ces deux natures a pu les attacher ensemble, sans que l'esprit y ait aucune part, ni qu'il sache comment cette union s'est faite? Qui est-ce qui commande ainsi, avec cet empire suprême, aux esprits et aux corps, pour les tenir dans une correspondance et dans une espèce de police si incompréhensible [2]? (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

66. EMPIRE DE L'AME SUR LE CORPS.

Remarquez que l'empire de mon esprit sur mon corps est souverain dans son étendue bornée, puisque ma simple volonté, sans effort et sans préparation, fait mouvoir tout-à-coup immédiatement tous les membres de mon corps, selon les règles de la mécanique. Comme l'Écriture [3] nous représente Dieu qui dit après la création de l'univers : *Que la lumière soit, et elle fut* [4]; de même la seule parole intérieure de mon âme, sans effort et sans préparation, fait ce qu'elle dit. Je dis en moi-même cette parole si intérieure, si

[1] *Inviolable.* Qu'elles ne peuvent ni détruire, ni même suspendre.

[2] *Pour les tenir dans une correspondance et dans une espèce de police si incompréhensible*, etc. *Pour*, de manière à. — *Correspondance*, rapports mutuels. — *Police*, gouvernement, πολιτεία.

[3] *L'Ecriture.* l'Écriture par excellence, l'Écriture Sainte, les Livres Saints; on les appelle aussi *les Ecritures.*

[4] *Et elle fut.* GENÈSE, C. I, V. 3.

simple et si momentanée [1] : que mon corps se meuve; et il se meut. A cette simple et intime [2] volonté, toutes les parties de mon corps travaillent déjà, tous les nerfs sont tendus, tous les ressorts se hâtent de concourir ensemble, et toute la machine obéit, comme si chacun de ses organes les plus secrets entendait une voix souveraine et toute-puissante. Voilà sans doute la puissance la plus simple et la plus efficace [3] qu'on puisse concevoir. Il n'y en a aucun autre exemple dans tous les êtres que nous connaissons. C'est précisément celle que les hommes persuadés de la Divinité [4] lui attribuent dans tout l'univers. L'attribuerai-je à mon faible esprit ou plutôt à la puissance qu'il a sur mon corps, qui est si différente de lui? croirai-je que ma volonté a cet empire suprême par son propre fonds, elle qui est si faible et si imparfaite? Mais d'où vient que, parmi tant de corps, elle n'a ce pouvoir que sur un seul? nul autre corps ne se remue selon ses désirs. Qui lui a donné sur un seul corps ce qu'elle n'a sur aucun autre?

Cette puissance, qui est si souveraine, est en même temps aveugle. Le paysan le plus ignorant sait aussi bien mouvoir son corps que le philosophe le mieux instruit de l'anatomie [5]. L'esprit

[1] *Momentanée.* Qui ne dure qu'un moment.

[2] *Intime.* Intérieure. *Intimus*, superlatif qui correspond au comparatif *interior*, formé lui même de la préposition *intrà*.

[3] *Efficace.* Fécond en effets, en résultats; *quod efficit.*

[4] *Persuadés de la Divinité.* De l'existence et de la puissance de la Divinité.—*Dans tout l'univers*, c'est-à-dire *sur* tout l'univers.

[5] *Le mieux instruit de l'anatomie.* Qui connaît le mieux

du paysan commande à ses nerfs, à ses muscles, à ses tendons qu'il ne connaît pas, et dont il n'a jamais ouï parler. Sans pouvoir les distinguer, et sans savoir où ils sont, il les trouve; il s'adresse précisément à ceux dont il a besoin, et il ne prend point les uns pour les autres.

Un danseur de corde ne fait que vouloir [1], et à l'instant les esprits coulent avec impétuosité, tantôt dans certains nerfs, et tantôt en d'autres; tous ses nerfs se tendent ou se relâchent à propos. Demandez-lui quels sont ceux qu'il a mis en mouvement, et par où il a commencé à les ébranler : il ne comprend pas même ce que vous voulez lui dire; il ignore profondément ce qu'il a fait dans tous les ressorts intérieurs de sa machine.

Le joueur de luth, qui connaît parfaitement toutes les cordes de son instrument, qui les voit de ses yeux, qui les touche l'une après l'autre de ses doigts, s'y méprend [2], mais l'âme, qui gouverne la machine du corps humain, en meut tous les ressorts à propos, sans les voir, sans les discerner, sans en savoir ni la figure, ni la situation, ni la force; et elle ne s'y mécompte point [3]. Quel prodige ! mon esprit commande à ce qu'il ne connaît pas et qu'il ne peut voir, à ce qui ne le

la structure du corps humain. — *Anatomie*, voy page 262, note 2.

[1] *Ne fait que vouloir*. Ne fait pas autre chose que vouloir. — Seulement, *tantum*.

[2] *S'y méprend*. S'y trompe, prend l'un pour l'autre. — *Se méprendre*, se mal prendre.

[3] *Ne s'y mécompte point*. Verbe d'un usage assez rare; le substantif *mécompte*, au contraire, est fort ordinaire. *Mécompte*, mauvais compte, au figuré, déception.

connaît point, et qui est incapable de connaissance; et il est infailliblement obéi. Que d'aveuglement! que de puissance [1]! L'aveuglement est de l'homme [2]; mais la puissance de qui est-elle? à qui l'attribuerons-nous, si ce n'est à celui qui voit ce que l'homme ne voit pas, et qui fait en lui ce qui le surpasse [3]? Mon âme a beau vouloir remuer les corps qui l'environnent, et qu'elle connaît très-distinctement, aucun ne se remue; elle n'a aucun pouvoir pour ébranler le moindre atome par sa volonté : il n'y a qu'un seul corps, que quelque puissance supérieure doit lui avoir rendu propre [4]. A l'égard de ce corps, elle n'a qu'à vouloir, et tous les ressorts de cette machine, qui lui sont inconnus, se meuvent à propos et de concert pour lui obéir [5]. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

67. LE CERVEAU DE L'HOMME.

La substance du cerveau, qui conserve avec ordre des représentations si naïves [6] de tant d'objets dont nous avons été frappés depuis que nous sommes au monde, n'est-elle pas le prodige le

[1] *Que d'aveuglement! que de puissance!* Antithèse. Quel ensemble de puissance et d'aveuglement, d'ignorance.

[2] *Est de l'homme.* Vient de l'homme, appartient à l'homme.

[3] *Ce qui le surpasse.* Ce qui surpasse l'homme, ce qui est au-dessus de son pouvoir.

[4] *Lui avoir rendu propre.* Lui avoir donné en toute propriété.

[5] Ces idées sont empruntées à saint Augustin : *De Anima et ejus origine*, l. IV, c. V. VI, § 6 et 7.

[6] *Naïves.* Simples et naturelles; ce mot se dit aussi des personnes, en bonne et parfois en mauvaise part.

plus étonnant? On admire avec raison l'invention des livres, où l'on conserve la mémoire de tant de faits et le recueil de tant de pensées; mais quelle comparaison peut-on faire entre le plus beau livre et le cerveau d'un homme savant? Sans doute ce cerveau est un recueil infiniment plus précieux et d'une plus belle invention que le livre. C'est dans ce petit réservoir qu'on trouve à point nommé toutes les images dont on a besoin. On les appelle, elles viennent [1]; on les renvoie, elles se renfoncent [2] je ne sais où, et disparaissent, pour laisser la place à d'autres. On ferme et on ouvre son imagination, comme un livre [3]; on en tourne pour ainsi dire les feuillets; on passe soudainement d'un bout à l'autre : on a même des espèces de tables dans la mémoire, pour indiquer les lieux où se trouvent certaines images reculées. Ces caractères innombrables, que l'esprit de l'homme lit intérieurement avec tant de rapidité, ne laissent aucune trace distincte dans un cerveau qu'on ouvre [4]. Cet admirable livre n'est qu'une substance molle, ou une espèce de peloton de fils tendres et entrelacés. Quelle main a su cacher dans cette espèce de boue, qui paraît si

[1] *On les appelle*, etc. Tour plein de vivacité, qui équivaut à *si on les appelle*, etc. On emploie aussi en ce sens la forme interrogative : *les appelle-t-on?*

[2] *Elles se renfoncent.* Terme simple qui exprime bien l'opération du cerveau comme nous nous la figurons.

[3] *On ferme et on ouvre son imagination*, etc. Comparaison juste, ingénieuse, et heureusement continuée.

[4] *Dans un cerveau qu'on ouvre.* Lorsqu'après la mort d'un homme, on ouvre son cerveau, on n'y retrouve aucune trace distincte d'une image quelconque, mais seulement la substance molle dont il est composé.

informe, des images si précieuses et rangées avec un si bel art. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

68. OPÉRATION DU CERVEAU.

L'empire de l'âme sur les organes corporels se montre principalement par rapport aux images tracées dans notre cerveau. Je connais tous les corps de l'univers qui ont frappé mes sens depuis un grand nombre d'années : j'en ai des images distinctes qui me les représentent, en sorte que je crois les voir lors même qu'ils ne sont plus. Mon cerveau est comme un cabinet de peintures dont tous les tableaux se remueraient et se rangeraient au gré du maître de la maison. Les peintres, par leur art, n'atteignent jamais qu'à une ressemblance imparfaite. Pour les portraits que j'ai dans la tête [1], ils sont si fidèles, que c'est en les consultant que j'aperçois les défauts des peintres, et que je les corrige en moi-même. Ces images, plus ressemblantes que les chefs-d'œuvre de l'art des peintres, se gravent-elles dans ma tête sans aucun art? est-ce un livre dont tous les caractères se soient rangés d'eux-mêmes? S'il y a de l'art, il ne vient pas de moi ; car je trouve au dedans de moi ce recueil d'images, sans avoir jamais pensé ni à les graver, ni à les mettre en ordre. Mais encore toutes ces images se présentent et se retirent, comme il me plaît, sans faire aucune

[1] *Pour les portraits*, etc. Pour ce qui est de, *quant aux portraits, quod attinet ad.* — *Portraits*, ne signifie pas seulement ici la reproduction du visage de telle ou telle personne, mais de tous les êtres et de tous les objets de la nature.

confusion [1] : je les rappelle [2], elles viennent; je les renvoie, elles se renfoncent [3] je ne sais où : elles s'assemblent ou se séparent, comme je le veux. Je ne sais ni où elles demeurent, ni ce qu'elles sont : cependant je les trouve toujours prêtes.

L'agitation [4] de tant d'images anciennes et nouvelles qui se réveillent, qui se joignent, qui se séparent, ne trouble point un certain ordre qu'elles ont. Si quelques-unes ne se présentent pas au premier ordre, du moins je suis assuré qu'elles ne sont pas loin : il faut qu'elles soient cachées dans certains recoins enfoncés [5]. Je ne les ignore point comme les choses que je n'ai jamais connues; au contraire, je sais confusément ce que je cherche. Si quelque autre image se présente en la place de celle que j'ai appelée, je la renvoie sans hésiter, en lui disant : ce n'est pas vous dont j'ai besoin. Mais où sont donc ces objets à demi oubliés? Ils sont présents au dedans de moi, puisque je les y cherche, et que je les y trouve. Enfin, comment y sont-ils, puisque je les y cherche longtemps en vain? où vont-ils?

« Je ne suis plus, dit saint Augustin [6], ce que j'étais lorsque je pensais ce que je n'ai pu retrou-

[1] *Sans faire aucune confusion.* Sans se confondre entre elles.

[2] *Je les rappelle*, etc. Voy. *Le Cerveau*, page 271, note 1

[3] *Se renfoncent*, etc. Voy. *ibid.* page 271, note 2.

[4] *L'agitation.* Le mouvement : sens précis du mot, *agitare*, fréquentatif d'*agere*.

[5] *Recoins enfoncés.* Partie reculée du cerveau : *recoin* est familier.

Dans le réduit obscur d'une alcôve *enfoncée*.
BOILEAU, *Le Lutrin*, ch. 1er

[6] *Dit saint Augustin — De Animâ et ejus origine*, l. IV, c. 7, § 10.

ver. Je ne sais, continue ce Père, comment il arrive que je sois ainsi soustrait à moi-même et privé de moi, ni comment est-ce que je suis ensuite comme rapporté et rendu à moi-même. Je suis comme un autre homme, et transporté ailleurs, quand je cherche, et que je ne trouve pas ce que j'avais confié à ma mémoire. Alors nous ne pouvons arriver jusqu'à nous; nous sommes comme si nous étions des étrangers éloignés de nous : nous n'y arrivons que quand nous trouvons ce que nous cherchons. Mais où est ce que nous cherchons, si ce n'est au-dedans de nous? et qu'est-ce que nous cherchons, si ce n'est nous-mêmes?... » Une telle profondeur nous étonne.

Je me souviens distinctement d'avoir connu ce que je ne connais plus; je me souviens de mon oubli même; je me rappelle les portraits de chaque personne, en chaque âge de la vie où je l'ai vue autrefois. La même personne repasse plusieurs fois dans ma tête : d'abord je la vois enfant, puis jeune, et enfin âgée. Je place des rides [1] sur le même visage où je vois d'un autre côté les grâces tendres de l'enfance; je joins ce qui n'est plus avec ce qui est encore, sans confondre ces extrémités [2]. Je conserve un je ne sais quoi qui est tour à tour toutes les choses que j'ai connues depuis que je suis au monde. De ce trésor inconnu sortent tous les parfums, toutes les harmonies, tous les goûts, tous les degrés de lumière, toutes les couleurs et toutes leurs nuances;

[1] *Je place des rides*, etc. Expression figurée. Je vois couvert de rides le même visage qui, etc.

[2] *Extrémités*. Choses extrêmes, les plus opposées, les plus éloignées l'une de l'autre.

enfin toutes les figures qui ont passé par mes sens, et qu'ils ont confiées à mon cerveau [1].

Je renouvelle, quand il me plaît, la joie que j'ai ressentie il y a trente ans : elle revient; mais quelquefois ce n'est plus elle-même; elle paraît sans me réjouir : je me souviens d'avoir été bien aise [2] et je ne le suis point actuellement dans ce souvenir. D'un autre côté, je renouvelle d'anciennes douleurs : elles sont présentes, car je les aperçois distinctement telles qu'elles ont été en leur temps : rien ne m'échappe de leur amertume et de la vivacité de leurs sentiments; mais elles ne sont plus elles-mêmes, elles ne me troublent plus, elles sont émoussées [3]. Je vois toute leur rigueur, sans les ressentir; ou si je la ressens, ce n'est que par représentation, et cette représentation d'une peine autrefois cuisante [4] n'est plus qu'un jeu : l'image des douleurs passées me réjouit [5]. Il en est de même des plaisirs. Un cœur vertueux s'afflige en rappelant le souvenir de ses plaisirs déréglés : ils sont présents, car ils se montrent avec tout ce qu'ils ont eu de plus doux et de plus flatteur; mais ils ne sont plus eux-mêmes, et de telles joies ne reviennent que pour affliger [6].

[1] *Confiées à mon cerveau.* Cette dernière phrase indique comment tout ce qui vient d'être dit au sujet des objets perçus par la vue pourrait être reproduit au sujet du témoignage des autres sens, et sur les phénomènes de l'ordre intellectuel ou moral, que le cerveau conserve également.

[2] *Bien aise.* Joyeux, expression familière.

[3] *Emoussées.* Métaphore, appliquée à tous les sentiments, et empruntée au tranchant d'une lame que l'usage émousse.

[4] *Cuisante.* Voy. *Mort d'Adraste*, page 167, note 1.

[5] *Me réjouit.* Sentiment naturel. Voy. *Phil.*, p. 137, note 4.

[6] *Que pour affliger.* Antithèse, et en même temps contre-partie du sentiment qui vient d'être exprimé.

Voilà donc deux merveilles également incompréhensibles : l'une, que mon cerveau soit une espèce de livre, où il y ait un nombre presque infini d'images et de caractères rangés avec un ordre que je n'ai point fait, et que le hasard n'a pu faire; car je n'ai jamais eu la moindre pensée ni d'écrire rien dans mon cerveau, ni d'y donner aucun ordre aux images et aux caractères que j'y traçais : je ne songeais qu'à voir [1] les objets, lorsqu'ils frappaient mes sens. Le hasard n'a pu non plus faire un si merveilleux livre ; tout l'art même des hommes est trop imparfait, pour atteindre jamais à une si haute perfection. Quelle main donc a pu le composer?

La seconde merveille que je trouve dans mon cerveau, est de voir que mon esprit lise avec tant de facilité tout ce qui lui plaît dans ce livre intérieur; il lit ces caractères qu'il ne connaît point. Jamais je n'ai vu les traces empreintes dans mon cerveau ; et la substance de mon cerveau elle-même, qui est comme le papier du livre, m'est entièrement inconnue. Tous ces caractères innombrables se transposent [2], et puis reprennent leur rang pour m'obéir. J'ai une puissance comme divine sur un ouvrage que je ne connais point, et qui est incapable de connaissance : ce qui n'entend rien, entend ma pensée, et l'exécute dans le moment [3]. La pensée de l'homme n'a aucun empire sur les corps; je le vois en parcourant toute la nature. Il n'y a qu'un

[1] *Voir*, ou, plus généralement, *percevoir* : un seul sens est pris pour exemple de tous, comme nous l'avons déjà remarqué. Voy. plus haut page 275, note 1.

[2] *Se transposent.* Se déplacent, intervertissent leur ordre

[3] *Dans le moment.* Dans le moment même où je pense.

seul corps que ma simple volonté remue, comme si elle était une divinité; et elle en remue tous les ressorts les plus subtils, sans les connaître [1]. Qui est-ce qui l'a unie à ce corps, et lui a donné tant d'empire sur lui? (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

69. GRANDEUR ET FAIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

L'esprit de l'homme présente un mélange incompréhensible de grandeur et de faiblesse. Sa grandeur est réelle; il rassemble sans confusion le passé avec le présent, et il perce [2] par ses raisonnements jusque dans l'avenir; il a l'idée des corps et celle des esprits; il a l'idée de l'infini même, car il en affirme tout ce qui lui convient, et il en nie [3] tout ce qui ne lui convient pas... Ce même esprit qui voit sans cesse l'infini et dans la règle de l'infini toutes les choses finies [4], ignore

[1] *Sans les connaître.* Cette idée a été déjà développée. Voy. *Empire de l'âme sur le corps*, page 267

[2] *Il perce.* Métaphore très-juste, puisqu'il s'agit de faits inconnus et éloignés. La même figure se trouve dans *pénétrer*, *perspicere*, expressions de la même idée.

[3] *Il en affirme... il en nie...* Le pronom *en* donne de la concision au tour, employé au lieu de *à son sujet*, *par rapport à lui.*

[4] *Et dans la règle de l'infini toutes les choses finies.* « On ne conçoit le fini qu'en lui attribuant une borne, qui est une pure négation d'une plus grande étendue. Ce n'est donc que la privation de l'infini. Or, on ne pourrait jamais se représenter la privation de l'infini, si on ne concevait l'infini même; comme on ne pourrait concevoir la maladie, si on ne concevait la santé, dont elle n'est que la privation. On ne conçoit les ténèbres, qui ne sont rien de positif, qu'en

aussi à l'infini tous les objets qui l'environnent : il s'ignore profondément lui-même ; il marche comme à tâtons dans un abîme de ténèbres : il ne sait ni ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corps, ni comment il a tant d'empire sur tous les ressorts de ce corps qu'il ne connaît point. Il ignore ses propres pensées et ses propres volontés : il ne sait avec certitude ni ce qu'il croit, ni ce qu'il veut. Souvent il s'imagine croire et vouloir ce qu'il n'a ni cru ni voulu. Il se trompe ; et ce qu'il a de meilleur, c'est de le reconnaître. Il joint à l'erreur des pensées le déréglement de la volonté ; et il est réduit à gémir dans l'expérience de sa corruption [1].

Voilà l'esprit de l'homme, faible, incertain, borné, plein d'erreurs. Qui est-ce qui a mis l'idée de l'infini, c'est-à-dire du parfait, dans un sujet si borné et si rempli d'imperfection ? (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

70. DE LA PENSÉE [2].

Ce que j'appelle *moi* est quelque chose qui pense, qui connaît et qui ignore ; qui croit, qui

niant, et par conséquent en concevant la lumière du jour, qui est très-réelle et très-positive. » FÉNELON, *Traité de l'Existence de Dieu.*

[1] *Dans l'expérience de sa corruption* C'est-à-dire, reconnaissant que sa pensée s'égare, que sa volonté est déréglée et que par conséquent sa nature première est ainsi corrompue.

[2] Les idées développées dans ce morceau et dans le suivant sont les mêmes pour le fond que celles qui ont été présentées dans *L'Empire de l'âme sur le corps*, et dans le *Cerveau de l'homme* : mais la forme beaucoup plus abstraite, et qui appartient à la métaphysique la plus élevée, les ren

est incertain, et qui dit je vois avec certitude; qui doute, qui se trompe, qui aperçoit son erreur, et qui dit, je me suis trompé [1]. Ce moi est quelque chose qui veut et qui ne veut pas; qui aime le bien et qui hait le mal; qui a du plaisir et de la douleur; qui espère, qui craint, qui se réjouit de ce qu'il a, qui désire ce qu'il n'a pas. Ce moi est souvent irrésolu et peu d'accord avec lui-même; il change, il se repent, puis il se repent de s'être repenti [2]. Ce *moi* se connaît et se gouverne soi-même [3]: il a une espèce d'empire sur soi; car je ne puis douter que je ne délibère, pour choisir entre vouloir et ne vouloir pas, comme ayant actuellement dans ma main le choix [4] entre ces deux partis. Quand je veux, c'est qu'il me plaît de former une telle volonté, et que je choisis de vouloir, étant maître de ne vouloir pas. Ce *moi* est donc ce qu'on appelle libre, c'est-à-dire maître de son propre vouloir.

Ce *moi* a-t-il toujours été? Où étais-je, qu'étais-je il y a cent ans? Peut-être étais-je alors un corps, ou pour mieux dire beaucoup de petits corps épars çà et là sous diverses formes, que le

drait difficiles à saisir, si les descriptions et les comparaisons déjà vues n'y avaient préparé l'esprit du lecteur.

[1] *Je me suis trompé.* Voy. *Grandeur et faiblesse de l'esprit humain*, page 277, etc.; vous retrouverez toutes ces contradictions.

[2] *De s'être repenti.* Ce dernier trait épuise le cercle des incertitudes et des variations de l'homme.

[3] *Soi-même... sur soi*, etc. Voy. *Sacrifice d'Idoménée*, page 111, note 2.

[4] *Ayant actuellement dans ma main le choix*, etc. Cette métaphore qui représente par une image matérielle la liberté de choisir, est assez singulière dans un développement tout abstrait et métaphysique.

mouvement a rassemblés [1] pour en composer cette portion de matière sur laquelle j'ai un pouvoir singulier, qui me domine réciproquement, et que j'appelle mon corps. Mais enfin ce corps n'était pas, il y a cent ans, ni rassemblé, ni façonné comme il est aujourd'hui, avec des organes si merveilleux : alors il ne pensait point, le *moi* pensant n'était pas alors. Comment a-t-il commencé à penser? Comment a-t-il pu devenir, de non-pensant qu'il était jusqu'à un certain jour et jusqu'à un certain moment, ce *moi* qui a commencé tout-à-coup à penser, à juger [2], à vouloir? S'est-il fait lui-même? S'est-il donné la pensée qu'il n'avait pas? et n'aurait-il pas fallu l'avoir pour se la donner, ou la prendre dans le néant? Le néant de pensée peut-il se donner le degré d'être qui lui manque [3]? Par où est-ce donc que m'est venue cette pensée, cette volonté, cette liberté que je n'avais point? et où est-ce que j'en trouverai la source? (*Lettre sur la divinité de la religion.*)

[1] *Un corps, ou, pour mieux dire, beaucoup de petits corps*, etc. Fénelon rentre à dessein dans l'hypothèse des Epicuriens, et n'arrive pas moins nécessairement à la reconnaissance d'un être supérieur, créateur de l'âme.

[2] *Juger*. Opération de la pensée qui consiste à comparer deux objets, deux idées, et à conclure le rapport qu'il y a entre elles. — Le mot de *jugement* s'applique et à cette opération, et à son résultat, et à la faculté de l'esprit qui l'exécute.

[3] *Le degré d'être qui lui manque?* C'est-à-dire la pensée, lorsqu'elle n'existe pas encore, peut-elle se donner cette existence qui lui manque? Cercle d'absurdité évidente, puisque pour donner quoi que ce soit, il faut d'abord l'avoir, et par conséquent exister. *Nemo dat quod non habet.*

71. NOUS TENONS LA PENSÉE D'UN ÊTRE SUPÉRIEUR.

Il faut donc que le *moi* qui n'était point pensant, il y a cent ans, soit devenu pensant par le bienfait d'un être supérieur qui, ayant la pensée par soi en plénitude [1], a pu la faire passer en moi, qui étais le néant. Il faut qu'il ait la pensée en lui jusqu'au point de la pouvoir donner à qui ne l'a pas; il faut qu'il ait pu me faire passer du néant de la pensée à une pensée existante; il faut qu'il soit créateur en moi, au moins de ce degré d'être dont j'étais le pur néant quand je n'étais qu'un peu de matière [2]. Ainsi ma conclusion est absolument indépendante de la question qu'on agite pour savoir si mon âme est distinguée de mon corps [3]. Sans entrer dans cette question, je trouve tout ce qu'il me faut pour parvenir à mon unique but [4]. Si les âmes sont distinguées des corps, je demande qui est-ce qui a uni mon corps et mon âme? qui est-ce qui a joint deux natures si dissemblables [5]? Elles ne sont point associées par un pacte qui ait été fait librement entre elles. Le corps n'en est pas capable : l'âme ne se souvient pas de l'avoir fait, et

[1] *Par soi en plénitude.* Par soi-même, en pleine et immense abondance.

[2] *Au moins de ce degré d'être dont j'étais le pur néant,* etc. Il faut qu'il ait créé en moi, sinon la matière, au moins ce degré d'existence, la pensée, qui me manquait entièrement.

[3] *Est distinguée de mon corps.* Est un être particulier et distinct de mon corps, ou s'ils sont inséparables.

[4] *Mon unique but.* L'existence d'un être supérieur, de qui nous avons reçu la pensée.

[5] *Deux natures si dissemblables.* Voy. *Union de l'âme et du corps,* page 265

elle s'en souviendrait, si elle l'avait fait par choix [1]; de plus, si elle l'avait fait librement, elle finirait ce pacte quand il lui plairait, au lieu qu'elle ne saurait [2] le finir sans détruire les organes du corps. D'ailleurs les autres êtres semblables à moi [3], loin d'avoir fait en moi cette union ou société mutuelle, sont dans le même cas, et en cherchent comme moi une cause supérieure. Enfin d'où vient une différence que j'éprouve entre la portion de matière que j'appelle *mon corps*, et tous les autres corps voisins? J'ai beau vouloir que les autres corps se remuent, il ne s'en meut aucun : ma volonté n'a pas même, quand elle est seule, le pouvoir de remuer le moindre atome : mais pour la masse de mon corps, ma volonté n'a qu'à vouloir, cette masse obéit à l'instant. Je veux, et tous mes membres se tournent comme il me plaît. Qui est-ce qui m'a donné cette puissance absolue sur eux, pendant que je suis si impuissant sur tous les autres corps voisins? Si au contraire mon âme n'est que mon corps devenu pensant, je demande qui est-ce qui a créé dans mon corps ce degré d'être, savoir, la pensée qui n'y existait pas.

Ce premier être, que je reconnais pour la source féconde de tous les autres, m'a donc tiré du néant;

[1] *Par choix.* Par un acte de sa volonté.

[2] *Elle ne saurait*, etc. Pour l'intelligence de la phrase, il faut remarquer que ce conditionnel équivaut au présent, *elle ne peut*, et le distinguer des autres qui, exprimant des suppositions, sont de véritables conditionnels.

[3] *D'ailleurs les autres êtres*, etc. Sous cette forme qui semble indiquer une idée secondaire, se trouve une partie importante de raisonnement : *la pensée ne peut nous avoir été donnée par un être semblable à nous.* Reste donc la nécessité d'un créateur suprême.

je n'étais rien, et c'est par lui seul que j'ai commencé à être tout ce que je suis; c'est en lui que j'ai l'être, le mouvement et la vie. Il m'a tiré du néant pour me faire tout ce que je suis; il me soutient encore à chaque moment comme suspendu par sa main en l'air [1] au-dessus de l'abîme du néant, où je retomberais d'abord [2] par mon propre poids, s'il me laissait à moi-même; et il me continue l'être qui ne m'est point naturel [3], et auquel il m'élève sans cesse, malgré ma fragilité, par un bienfait qui a besoin d'être renouvelé en chaque instant de ma durée. Je ne suis donc qu'un être d'emprunt [4], qu'un demi-être, qu'un être qui est sans cesse entre l'être et le néant, qu'une ombre de l'Etre immuable. Cet être est tout, et je ne suis rien; du moins je ne suis qu'un faible écoulement de sa plénitude sans bornes. Je n'ai pas seulement reçu de sa main certains dons : ce qui a reçu le premier de ces dons est le néant; car il n'y avait rien en moi qui précédât tous ses dons,

[1] *Comme suspendu par sa main en l'air au-dessus de l'abîme, où je retomberais... par mon propre poids.* Suite de métaphores nécessaires pour rendre sensible une idée abstraite que nous aurions peine à nous représenter sans figures. S'il est permis de comparer des situations si différentes, Auguste emploie une métaphore semblable, pour reprocher à Cinna son *peu de mérite* et sa faiblesse.

Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient,
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
. . . . . .
Et, pour te faire choir, je n'aurois aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.

P. Corneille, *Cinna*, acte v, sc. 1.

[2] *D'abord.* Aussitôt. Voy. *Polycrate*, page 172, note 3.

[3] *L'être qui ne m'est point naturel.* L'existence qui ne m'appartient pas par ma nature.

[4] *Un être d'emprunt.* Qui n'existe pas par lui-même, mais qui *emprunte* à un autre son existence.

et qui fût à portée de les recevoir. Le premier de ces dons qui a fondé tous les autres, est ce que j'appelle *moi-même*; il m'a donné ce *moi*; je lui dois non-seulement tout ce que j'ai, mais encore tout ce que je suis. O incompréhensible don, qui est bientôt [1] exprimé selon notre faible langage, mais que l'esprit de l'homme ne comprendra jamais dans toute sa profondeur! Ce Dieu qui m'a fait, m'a donné moi-même à moi-même; le *moi* que j'aime tant n'est qu'un présent de sa bonté : ce Dieu doit donc être en moi, et moi en lui, s'il m'est permis de parler ainsi, puisque c'est de lui que je tiens ce *moi*. Sans lui je ne serais pas moi-même; sans lui je n'aurais ni le *moi* que je puisse aimer, ni l'amour dont j'aime ce moi, ni la volonté qui l'aime, ni la pensée par laquelle je me connais. Tout est don : celui qui reçoit les dons est lui-même le premier don reçu [2]. (*Lettre sur la divinité de la religion.*)

---

72. LA RAISON ET LA VÉRITÉ SONT UNIVERSELLES.

Deux hommes qui ne se sont jamais vus, qui n'ont jamais entendu parler l'un de l'autre, et qui n'ont jamais eu de liaisons avec aucun autre homme qui ait pu leur donner des notions com-

[1] *Bientôt exprimé. — Bientôt, breviter*, en peu de paroles.

[2] *Est lui-même le premier don reçu.* Tout ce dernier développement, qui commence à ces mots : *je n'ai pas seulement reçu*, etc., renferme l'idée la plus abstraite et la plus subtile, puisqu'il s'agit continuellement d'exprimer la négation de l'existence; elle est poursuivie dans ses moindres détails avec une analyse délicate, et une clarté remarquable.

munes, parlent aux deux extrémités de la terre sur un certain nombre de vérités, comme s'ils étaient de concert. On sait infailliblement par avance dans un hémisphère ce qu'on répondra dans l'autre sur ces vérités. Les hommes de tous les pays et de tous les temps, quelque éducation qu'ils aient reçue, se sentent invinciblement assujettis à penser et à parler de même. Le maître qui nous enseigne sans cesse nous fait penser tous de la même façon[1]. Dès que nous nous hâtons de juger, sans écouter sa voix avec défiance de nous-mêmes[2], nous pensons et nous disons des choses pleines d'extravagance.

Ainsi ce qui paraît le plus à nous, et être le fond de nous-mêmes[3], je veux dire notre raison,

[1] *Le maître qui nous enseigne sans cesse.* « C'est un maître intérieur, qui me fait taire, qui me fait parler, qui me fait croire, qui me fait douter, qui me fait avouer mes erreurs ou confirmer mes jugements : en l'écoutant, je m'instruis, en m'écoutant moi-même, je m'égare. Ce maître est partout; et sa voix se fait entendre d'un bout de l'univers à l'autre, à tous les hommes comme à moi. Pendant qu'il me corrige en France, il corrige d'autres hommes à la Chine, au Japon, dans le Mexique et dans le Pérou, par les mêmes principes. » FÉNELON. — ...Est quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna : ....nec est quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia posthac; sed et omnes gentes, et omni tempore una lex et sempiterna, et immortalis continebit; unusque erit communis quasi magister et imperator omnium Deus. CICÉRON.

[2] *Avec défiance de nous* n'est qu'un modificatif de *écouter sa voix*, et le tout est régi par la préposition *sans*. Si l'on voyait là, comme certains éditeurs, deux membres de phrases distincts, il en résulterait un contre-sens : *nous nous hâtons de juger avec défiance de nous-mêmes.*

[3] *Le fond de nous-mêmes.* La partie la plus intime, la base de notre être, *fundamentum.*

est ce qui nous est le moins propre, et qu'on doit croire le plus emprunté[1]. Nous recevons sans cesse et à tout moment une raison supérieure à nous, comme nous respirons sans cesse l'air, qui est un corps étranger, ou comme nous voyons sans cesse tous les objets voisins de nous à la lumière du soleil, dont les rayons sont des corps étrangers à nos yeux[2].

Cette raison supérieure domine jusqu'à un certain point, avec un empire absolu, tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours tous d'accord, malgré eux[3], sur ces points. C'est elle qui fait qu'un sauvage du Canada[4] pense beaucoup de choses comme les philosophes grecs et latins les ont pensées. C'est elle qui fait que les géomètres chinois[5] ont trouvé à peu près les mêmes vérités que les Européens, pendant que ces peuples si éloignés étaient inconnus les uns aux autres. C'est elle qui fait qu'on juge au Ja-

Emprunté. Étranger, venu du dehors.

Même elle avait encor cet éclat *emprunté*
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage, etc.
RACINE, *Athalie*, acte II, sc. V.

[1] ***A nos yeux.*** Ces deux comparaisons de la lumière et de l'air font bien comprendre comment la raison nous vient, comme eux, du dehors.

[3] ***D'accord malgré eux.*** Exemple d'antithèse heureuse, parce qu'elle est dans l'idée aussi bien que dans l'expression.

[4] ***Du Canada.*** Le Canada, vaste contrée de l'Amérique septentrionale, autrefois colonie française, appartient aux Anglais depuis 1763.

[5] ***Les géomètres chinois.*** Les Chinois, sont un peuple qui forme un immense empire de l'Asie orientale; les mathématiques, l'astronomie et l'histoire naturelle sont les sciences les plus cultivées chez eux.

pon [1] comme en France, que deux et deux font quatre; et il ne faut pas craindre qu'aucun peuple change jamais d'opinion là-dessus. C'est elle qui fait que les hommes pensent encore aujourd'hui sur divers points comme on pensait il y a quatre mille ans [2]. C'est elle qui donne des pensées uniformes aux hommes les plus jaloux et les plus irréconciliables entre eux : c'est elle par qui les hommes de tous les siècles et de tous les pays sont comme enchaînés autour d'un certain centre immobile, et qui les tient unis par certaines règles invariables, qu'on nomme les premiers principes, malgré les variations infinies d'opinions qui naissent entre eux de leurs passions, de leurs distractions [3] et de leurs caprices, pour tous leurs autres jugements moins clairs [4]. C'est elle qui fait que les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point encore osé donner ouvertement le nom de vertu au vice, et qu'ils sont réduits à faire semblant [5] d'être justes, sincères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns des autres.

[1] *Au Japon.* Le Japon, vaste état de l'Asie, composé de quatre grandes îles principales et de plusieurs petites.

[2] *Il y a quatre mille ans.* L'énumération des pays les plus opposés et des dates les plus reculées établit l'inviolabilité de la raison dans tous les temps et dans tous les lieux.

[3] *Distractions.* Dérangement de l'attention, par suite, erreur : ces métaphores se continuent : *distrahi, errare.*

[4] *Leurs autres jugements moins clairs.* Qui portent sur des idées moins claires, moins évidentes.

[5] *Faire semblant.* Expression simple et familière : le substantif *semblant*, surtout joint à une épithète, est du meilleur style :

> Quoi, sous un *beau semblant* de ferveur si touchante
> Cacher un cœur si double, une âme si méchante!
>
> MOLIÈRE, *le Tartuffe*, acte V, sc. I

Et même sans épithète :

On ne parvient point à estimer ce qu'on voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser ce qu'on voudrait pouvoir mépriser. On ne peut forcer cette barrière éternelle de la vérité et de la justice. Le maître intérieur, qu'on nomme raison, le reproche intérieurement avec un empire absolu. Il ne le souffre pas, et il sait borner la folie la plus impudente des hommes. Après tant de siècles de règne effréné du vice, la vertu est encore nommée vertu ; et elle ne peut être dépossédée de son nom par ses ennemis les plus brutaux et les plus téméraires.

De là vient que le vice, quoique triomphant dans le monde, est encore réduit à se déguiser sous le masque de l'hypocrisie ou de la fausse probité, pour s'attirer une estime qu'il n'ose espérer en se montrant à découvert. Ainsi, malgré toute son impudence, il rend un hommage forcé à la vertu [1], en voulant se parer de ce qu'elle a de plus beau, pour recevoir les honneurs qu'elle se fait rendre [2]. On critique, il est vrai, les hommes vertueux, et ils sont effectivement toujours répréhensibles en cette vie par leurs imperfections : mais les hommes les plus vicieux ne peuvent venir à bout d'effacer en eux l'idée de la vraie vertu. Il n'y a point encore

> Non, vous dis-je, on devroit châtier sans pitié
> Ce commerce honteux de *semblants* d'amitié.
> MOLIÈRE, *le Misanthrope*, acte I, sc. 1.

[1] *Il rend un hommage forcé à la vertu.* « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. » LAROCHEFOUCAULT.

[2] *Qu'elle se fait rendre.* Tout ce passage sur la puissance irrésistible de la vérité et de la vertu est aussi beau par l'élévation du style que par la force des pensées.

eu d'homme sur la terre qui ait pu gagner [1], ni sur les autres, ni sur lui-même, d'établir dans le monde qu'il est plus estimable d'être trompeur que d'être sincère; d'être emporté et malfaisant [2] que d'être modéré et de faire du bien. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

73. UNE VÉRITÉ PRIMITIVE ÉCLAIRE TOUS LES ESPRITS.

Chacun sent en soi une raison bornée et subalterne qui s'égare dès qu'elle échappe à une entière subordination, et qui ne se corrige qu'en rentrant sous le joug d'une autre raison supérieure, universelle et immuable. Ainsi tout porte en nous la marque d'une raison subalterne, bornée, participée [3], empruntée, et qui a besoin qu'une autre la redresse à chaque moment. Tous les hommes sont raisonnables de la même raison [4] qui se communique à eux selon divers degrés : il y a un certain nombre de sages; mais la sagesse

[1] *Gagner ni sur les autres.* Cette locution est dérivée du latin *vincere*, qui a ce sens de persuader :

> Nec *vincet* ratio hoc tantumdem ut peccet idem que
> Qui, etc.

HORACE, *Satires*, l. I, sat. 5, v. 115, édit. class. de M. A. de Wailly.

[2] *Malfaisant*, appliqué à l'homme, a un peu vieilli : on dit bien un être malfaisant, une bête malfaisante.

> D'animaux *malfaisants* c'était un très-bon plat.
> LA FONTAINE, liv. IX, fable XVII.

[3] *Participée.* Dont il reçoit une part qu'il tient d'un autre C'est un exemple peut-être unique de ce verbe au passif.

[4] *Raisonnables de la même raison*, etc. Eclairés de la même raison. Cette *tautologie*, insiste davantage sur l'idée.

où ils puisent comme dans la source[1], et qui les fait ce qu'ils sont, est unique.

Où est-elle cette sagesse[2]? Où est-elle cette raison commune et supérieure tout ensemble à toutes les raisons bornées et ir parfaites du genre humain? Où est-il donc cet oracle qui ne se tait jamais, et contre lequel ne peuvent jamais rien tous les vains préjugés des peuples? Où est-elle cette raison qu'on a sans cesse besoin de consulter, et qui nous prévient pour nous inspirer le désir d'entendre sa voix? Où est-elle cette vive lumière qui *illumine tout homme venant en ce monde*[3]? Où est-elle cette pure et douce lumière qui non-seulement éclaire les yeux ouverts[4], mais qui ouvre les yeux fermés, qui guérit les yeux malades, qui donne des yeux à ceux qui n'en ont pas pour la voir; enfin qui inspire le désir d'être éclairé par elle, et qui se fait aimer par ceux même qui craignent de la voir? Tout œil la voit; et il ne verrait rien s'il ne la voyait pas, puisque c'est par elle et à la faveur de ses purs rayons qu'il voit toutes choses. Comme le soleil sensible[5] éclaire tous les corps, de même ce soleil d'intelligence éclaire

[1] *Comme dans la source* de toute raison. Voy. *Les bons rois*, page 40, note 1.

[2] *Où est-elle cette sagesse?* etc. Mouvement plein d'éloquence.

[3] *Venant en ce monde.* — Quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. *Evangile selon saint Jean*, c. I, v. 9.

[4] *Eclaire les yeux ouverts*, etc. La lumière a besoin d'être personnifiée, pour qu'on lui attribue les divers actes énumérés à la suite; sans cela certaines métaphores seraient peu justes, comme : *la lumière* qui *ouvre* les yeux, qui *donne* des yeux, etc.

[5] *Le soleil sensible.* Matériel, qui tombe sous les sens

tous les esprits. La substance de l'œil de l'homme n'est point la lumière[1]; au contraire, l'œil emprunte à chaque moment la lumière des rayons du soleil. Tout de même mon esprit n'est point la raison primitive, la vérité universelle et immuable; il est seulement l'organe par où passe cette lumière originale[2], et qui en est éclairé.

Il y a un soleil des esprits, qui les éclaire tous beaucoup mieux que le soleil visible n'éclaire les corps: ce soleil des esprits nous donne tout ensemble et sa lumière et l'amour de sa lumière pour la chercher. Ce soleil de vérité ne laisse aucune ombre[3], et il luit en même temps dans les deux hémisphères; il brille autant sur nous la nuit que le jour: ce n'est point au dehors qu'il répand ses rayons; il habite en chacun de nous. Un homme ne peut jamais dérober ses rayons à un autre homme: on le voit également en quelque coin de l'univers qu'on soit caché: un homme n'a jamais besoin de dire à un autre: Retirez-vous, pour me laisser voir ce soleil; vous me dérobez ses rayons; vous enlevez la portion qui m'est due[4].

Ce soleil ne se couche jamais, et ne souffre aucun nuage que ceux qui sont formés par nos passions: c'est un jour sans ombre; il éclaire

[1] *N'est point la lumière.* Cette comparaison a déjà été indiquée. Voy. *la Raison et la Vérité sont universelles*, page 286, note 2.

[2] *Originale.* Première, qui est la source et le principe des autres lumières.

[3] *Ne laisse aucune ombre*, etc. Tout ce beau développement montre la supériorité de ce soleil sur *le soleil sensible*, et combien le terme de comparaison est inférieur à l'objet comparé.

[4] *Qui m'est due.* Allusion à la réponse faite par Diogène le cynique à Alexandre le Grand.

les sauvages mêmes dans les antres les plus profonds et les plus obscurs : il n'y a que les yeux malades qui se ferment à sa lumière ; et encore même n'y a-t-il point d'homme si malade et si aveugle, qui ne marche encore à la lueur de quelque lumière sombre [1] qui lui reste de ce soleil intérieur des consciences. Cette lumière universelle découvre et représente à nos esprits tous les objets ; et nous ne pouvons rien juger que par elle, comme nous ne pouvons discerner aucun corps qu'aux rayons du soleil.

Les hommes peuvent nous parler pour nous instruire ; mais nous ne pouvons les croire qu'autant que nous trouvons une certaine conformité entre ce qu'ils nous disent et ce que nous dit le maître intérieur. Après qu'ils ont épuisé tous leurs raisonnements, il faut toujours revenir à lui, et l'écouter, pour la décision [2]. Si un homme nous disait qu'une partie égale le tout dont elle est partie [3], nous ne pourrions nous empêcher de rire, et il se rendrait méprisable, au lieu de nous persuader : c'est au fond de nous-mêmes, par la consultation du maître intérieur, que nous avons besoin de trouver les vérités qu'on nous enseigne, c'est-à-dire qu'on nous propose extérieurement.

Ainsi, à proprement parler, il n'y a qu'un seul

[1] *Quelque lumière sombre.* Quelque reste de lumière incertaine. Voy. *Les Champs-Elysées*, page 30, note 2.

[2] *Pour la décision.* Quand il s'agit de décider.

[3] *Dont elle est partie.* Dont elle est une partie. Le contraire, c'est-à-dire *la partie est plus petite que le tout*, est une des vérités absolues, qui ne peuvent être démontrées, et que l'on appelle *axiômes*. La science en admet plusieurs, par exemple : *la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre ; le tout est égal à la réunion de ses parties*, etc., etc.

véritable maître qui enseigne tout, et sans lequel on n'apprend rien. Les autres maîtres nous ramènent toujours dans cette école intime, où il parle seul. C'est là que nous recevons ce que nous n'avions pas ; c'est là que nous apprenons ce que nous avions ignoré ; c'est là que nous retrouvons ce que nous avions perdu par l'oubli ; c'est dans le fond intime de nous-mêmes qu'il nous garde certaines connaissances comme ensevelies, qui se réveillent au besoin ; c'est là que nous rejetons le mensonge que nous avions cru [1].

Loin de juger ce maître, c'est par lui seul que nous sommes jugés souverainement en toutes choses. C'est un juge désintéressé et supérieur à nous. Nous pouvons refuser de l'écouter et nous étourdir [2] ; mais, en l'écoutant, nous ne pouvons le contredire. Rien ne ressemble moins à l'homme que ce maître invisible qui l'instruit et le juge avec tant de rigueur et de perfection. Ainsi notre raison, bornée, incertaine, fautive, n'est qu'une inspiration faible et momentanée d'une raison primitive, suprême et immuable, qui se communique avec mesure [3] à tous les êtres intelligents.

On ne peut point dire que l'homme se donne lui-même les pensées qu'il n'avait pas ; on peut encore moins dire qu'il les reçoive des autres hommes, puisqu'il est certain qu'il n'admet et ne peut rien admettre du dehors sans le trouver aussi

[1] *C'est là que nous rejetons*, etc. C'est là que *reconnaissant la fausseté* de ce que nous avions cru, nous le rejetons.

[2] *Nous étourdir*. Fermer nos yeux et nos oreilles à la voix de la vérité.

[3] *Avec mesure*. Modérément, dans une mesure restreinte, c'est pourquoi notre raison est *bornée, incertaine, fautive*.

dans son propre fonds [1], en consultant au-dedans de soi les principes de la raison, pour voir si ce qu'on lui dit y répugne. Il y a donc une école intérieure où l'homme reçoit ce qu'il ne peut ni se donner, ni attendre des autres hommes qui vivent d'emprunt [2] comme lui.

Voilà donc deux raisons que je trouve en moi : l'une est moi-même ; l'autre est au-dessus de moi. Celle qui est moi est très-imparfaite, fautive, incertaine, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée ; enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt [3]. L'autre est commune à tous les hommes, supérieure à eux ; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tous lieux, et à redresser tous les esprits qui se trompent ; enfin incapable d'être jamais ni épuisée ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est cette raison parfaite, qui est si près de moi, et si différente de moi? Où est-elle? Il faut qu'elle soit quelque chose de réel ; car le néant ne peut être parfait, ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle cette raison suprême? N'est-elle pas le Dieu que je cherche? (*Traité de l'existence de Dieu.*)

[1] *Dans son propre fonds.* Dans le fonds (*fundus*) de connaissances qu'il trouve en dedans de lui. Il faut distinguer le sens comme l'orthographe de ce mot de celui que nous avons trouvé dans : *La Raison et la Vérité sont universelles*, page 285, note 3.

[2] *Qui vivent d'emprunt.* Expression absolue, restreinte par l'idée dont il s'agit : *qui vivent d'emprunt en fait de raison, qui n'ont qu'une raison d'emprunt.* Voy. 1° *Nous tenons la pensée d'un être suprême*, page 283, note 4. 2° *La Raison et la Vérité sont universelles*, page 286, note 1.

[3] *Que d'emprunt.* Voy. la note précédente.

74. DE LA LUMIÈRE DIVINE QUI ÉCLAIRE L'ESPRIT DE L'HOMME.

Quelle différence entre cette lumière et celle qui me paraît éclairer les corps[1] ! C'est un jour sans nuage et sans ombre, sans nuit, et dont les rayons ne s'affaiblissent par aucune distance. C'est une lumière qui n'éclaire pas seulement les yeux ouverts et sains; elle ouvre, elle purifie, elle forme les yeux qui doivent être dignes de la voir : elle ne se répand pas seulement sur les objets, pour les rendre visibles; elle fait qu'ils sont vrais, et hors d'elle rien n'est véritable; car c'est elle qui fait tout ce qu'elle montre : elle est tout ensemble lumière et vérité; car la vérité universelle n'a pas besoin de rayons empruntés pour luire : il ne faut point la chercher cette lumière au-dehors de soi : chacun la trouve en soi-même; elle est la même pour tous. Elle découvre également toute chose : elle se montre à la fois à tous les hommes dans tous les coins de l'univers. Elle met au-dedans de nous ce qui est dans la distance[2] la plus éloignée; elle nous fait juger de ce qui est au-delà des mers, dans les extrémités[3] de la terre, par ce qui est au dedans de nous. Elle n'est point nous-mêmes; elle n'est point à nous; elle est infiniment au-dessus de nous : cependant elle nous est si familière et si intime, que nous la trouvons toujours aussi près de nous que nous-

[1] *Qui me paraît éclairer.* Plutôt qu'elle n'éclaire véritablement, si l'on compare sa lueur incertaine et trompeuse à la lumière qui éclaire notre âme.

[2] *Dans la distance.* C'est-à-dire à la distance.

[3] *Dans les extrémités.* Même observation.

mêmes. Nous nous accoutumons même à supposer, faute de réflexion, qu'elle n'est rien de distingué de nous[1] : elle nous réconcilie souvent avec nous-mêmes; jamais elle ne tarit, jamais elle ne nous trompe, et nous ne nous trompons que faute de la consulter assez attentivement, ou en décidant avec impatience, quand elle ne décide pas.

O vérité ! ô lumière ! tous ne voient que par vous ; mais peu vous voient et vous reconnaissent. On ne voit tous les objets de la nature que par vous; et on doute si vous êtes ! C'est à vos rayons qu'on discerne toutes les créatures ; et on doute si vous luisez ! Vous brillez en effet dans les ténèbres; mais les ténèbres[2] ne vous comprennent pas, et ne veulent pas vous comprendre, O douce lumière ! heureux qui vous voit ! heureux, dis-je, par vous[3], car vous êtes la vérité et la vie. Quiconque ne vous voit pas est aveugle : c'est trop peu, il est mort[4]. Donnez-moi donc des yeux pour vous voir, un cœur pour vous aimer. Que je vous voie, et que je ne voie plus rien[5] ! Que je vous voie, et tout est fait pour moi ! Je suis rassasié,

[1] *De distingué de nous.* Rien de séparé, rien d'étranger à nous-mêmes. Voy. ce même sens : *Nous tenons la pensée d'un être supérieur*, page 281, note 5

[2] *Les ténèbres.* C'est-à-dire l'homme, quand il n'est pas éclairé par la lumière divine. *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.* Evangile selon St-Jean, c. I, v. 1.

[3] *Heureux, dis-je, par vous.* Restriction : non-seulement heureux de vous voir, mais heureux par vous.

[4] *C'est trop peu, il est mort.* C'est trop peu dire, il est mort, puisque vous êtes *la vérité et la vie.*

[5] *Et que je ne voie plus rien*, car rien ne mérite plus d'être vu, etc.

dès que vous paraissez. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

75. UNE PREMIÈRE CAUSE DANS L'UNIVERS.

Tout porte donc la marque divine dans l'univers ; les cieux, la terre, les plantes, les animaux et les hommes plus que tout le reste. Tout nous montre un dessein suivi, un enchaînement de causes subalternes conduites avec ordre par une cause supérieure.

Il n'est point question de critiquer ce grand ouvrage. Les défauts qu'on y trouve viennent de la volonté libre et déréglée de l'homme[1], qui les produit par son déréglement ; ou de celle de Dieu, toujours sainte et toujours juste, qui veut tantôt punir les hommes infidèles, et tantôt exercer par les méchants les bons qu'il veut perfectionner[2]. Souvent même ce qui paraît défaut à notre esprit borné, dans un endroit séparé[3] de l'ouvrage, est

[1] *Libre et déréglée de l'homme.* « Je suis libre, et je n'en puis douter : j'ai une conviction intime et inébranlable que je puis vouloir et ne vouloir pas, qu'il y a en moi une élection (un choix), non-seulement entre le vouloir et le non-vouloir, mais encore entre diverses volontés sur la variété des objets qui se présentent. « *Je sens*, comme dit l'Ecriture, *que je suis dans la main de mon conseil.* » *Ecclésiaste*, c. XV, v. 14. — FÉNELON. « Je sens que j'ai un vouloir, pour ainsi dire, à deux tranchants, qui peut se tourner à son choix vers le oui et vers le non, vers un objet ou vers un autre. Je ne connais point d'autre raison de mon vouloir, que mon vouloir même. » *Idem.*

[2] *Qu'il veut perfectionner.* C'est l'explication que donne la religion de l'existence du mal moral en ce monde.

[3] *Dans un endroit séparé.* Dans une partie prise séparément.

un ornement par rapport au dessein général, que nous ne sommes pas capables de regarder [1] avec des vues assez étendues et assez simples pour connaître la perfection du tout. N'arrive-t-il pas tous les jours qu'on blâme témérairement [2] certains morceaux des ouvrages des hommes, faute d'avoir assez pénétré toute l'étendue de leurs desseins? C'est ce qu'on éprouve tous les jours pour les ouvrages des peintres et des architectes.

Si des caractères d'écriture étaient d'une grandeur immense, chaque caractère, regardé de près, occuderait toute la vue d'un homme; il ne pourrait en apercevoir qu'un seul à la fois, et il ne pourrait lire, c'est-à-dire rassembler les lettres et découvrir le sens de tous ces caractères rassemblés. Il en est de même des grands traits que la Providence forme dans la conduite du monde entier pendant la longue suite des siècles. Il n'y a que le tout qui soit intelligible, et le tout est trop vaste pour être vu de près. Chaque événement est comme un caractère particulier qui est trop grand pour la petitesse de nos organes, et qui ne signifie rien s'il est séparé des autres. Quand nous verrons en Dieu à la fin des siècles, dans son vrai point de vue, le total des événements du genre humain [3], depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'univers, et leurs pro-

[1] *Regarder* a ici un sens très-large : *embrasser.*

[2] *Témérairement*, (*temerè.*) A la légère, sans connaissance de cause. C'est ce qu'on appelle un *jugement téméraire.*

[3] *Des événements du genre humain.* Expression assez remarquable : On dit plutôt les événements d'une époque, d'une guerre, que d'un homme, d'un peuple, du genre humain.

portions par rapport aux desseins de Dieu [1], nous nous écrierons : Seigneur, il n'y a que vous de juste et de sage!

On ne juge des ouvrages des hommes qu'en examinant le total : chaque partie ne doit point avoir toute perfection [2], mais seulement celle qui lui convient dans l'ordre et dans la proportion des différentes parties qui composent le tout. Dans un corps humain, il ne faut pas que tous les membres soient des yeux; il faut aussi des pieds et des mains. Dans l'univers, il faut un soleil pour le jour; mais il faut aussi une lune pour la nuit [3]. C'est ainsi qu'il faut juger de chaque partie par rapport au tout; toute autre vue [4] est courte et trompeuse. Mais qu'est-ce que les faibles desseins des hommes, si on les compare avec celui de la création et du gouvernement de l'univers ! Autant que [5] le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant, dit Dieu dans les Ecritures [6], mes voies [7] et mes

[1] *Leurs proportions par rapport*, etc. La place qu'ils occupaient, le rôle qu'ils jouaient par rapport, etc. Dans quelle proportion ils entraient dans le dessein général.

[2] *Toute perfection.* Toute espèce de perfection.

Tout animal n'a pas *toute* propriété.
LA FONTAINE, liv. II, fable 17.

[3] *Pour la nuit.* Nec tibi occurrit perfecta universitas, nisi ubi majora sic præsto sunt, ut minora non desint. SAINT-AUGUSTIN. *De libero arbitrio*, liv. III, c. VIII, n° 25 (citation de Fénelon.)

[4] *Toute autre vue.* Toute autre manière d'envisager la chose.

[5] *Autant que.* Voy. l'*Ile de Crète*, page 80, note 2.

[6] *Dans les Ecritures.* Isaïe, c. LV. v. 9. — *Les Ecritures*, voy. *Empire de l'âme sur le corps*, page 267, note 5.

[7] *Mes voies.* Expression de l'Ecriture, la voie que je suis, le plan que je me propose. *Via* en latin et ὁδὸς en grec, s'emploient dans le même sens.

pensées sont-elles [1] élevées au-dessus des vôtres. Que l'homme admire donc ce qu'il entend, et qu'il se taise sur ce qu'il n'entend pas.

Mais, après tout, les vrais [2] défauts mêmes de cet ouvrage ne sont que des imperfections que Dieu y a laissées pour nous avertir qu'il l'avait tiré du néant. Il n'y a rien dans l'univers qui ne porte et qui ne doive porter également ces deux caractères si opposés : d'un côté le sceau de l'ouvrier sur son ouvrage [3]; de l'autre côté la marque du néant d'où il est tiré, et où il peut retomber à toute heure. C'est un mélange incompréhensible de bassesse et de grandeur, de fragilité dans la matière et d'art dans la façon. La main de Dieu éclate [4] partout, jusque dans un ver de terre. Le néant se fait sentir partout, jusque dans les plus vastes et les plus sublimes génies.

Tout ce qui n'est point Dieu ne peut avoir qu'une perfection bornée; et ce qui n'a qu'une perfection bornée demeure toujours imparfait par l'endroit où la borne se fait sentir, et avertit que l'on y pourrait encore beaucoup ajouter. La créature serait le Créateur même, s'il ne lui manquait rien; car elle aurait la plénitude de la perfection, qui est

[1] *Sont-elles.* Tour qui n'a d'interrogatif que la forme, amenée par la construction de la phrase. Du reste, on pourrait supprimer ce double sujet, et laisser le verbe seulement.

[2] *Les vrais défauts.* Si toutefois il y en a qui, échappant à notre intelligence, ne rentrent pas dans l'ordre général.

[3] *Le sceau de l'ouvrier.* La marque de la toute-puissance du Créateur

[4] *Éclate.* Brille, apparaît. Belle opposition. Le plus imperceptible ouvrage atteste par quelque côté la perfection de son auteur; et le plus beau, le plus grand, trahit son propre néant par quelque endroit.

la divinité même : dès qu'elle ne peut être infinie, il faut qu'elle soit bornée en perfection, c'est-à-dire imparfaite par quelque côté. Elle peut avoir plus ou moins d'imperfection ; mais enfin il faut qu'elle soit toujours imparfaite. Il faut qu'on puisse toujours marquer l'endroit précis où elle manque, et que la critique [1] puisse dire : voilà ce qu'elle pourrait encore avoir, et ce qu'elle n'a pas.

Qu'on étudie le monde tant qu'on voudra ; qu'on descende au dernier détail ; qu'on fasse l'anatomie du plus vil animal [2] ; qu'on regarde de près le moindre grain de blé semé dans la terre et la manière dont ce germe se multiplie ; qu'on observe attentivement les précautions avec lesquelles un bouton de rose s'épanouit au soleil et se referme la nuit : on y trouvera plus de dessein, de conduite [3] et d'industrie que dans tous les ouvrages de l'art. Ce que l'on appelle même l'art des hommes n'est qu'une faible imitation du grand art qu'on nomme les lois de la nature, et que les impies n'ont pas eu honte d'appeler le hasard aveugle.

Faut-il donc s'étonner si les poëtes ont animé [4]

[1] *La critique* (κρίνω juger). Le jugement exercé sur elle. Nous avons vu l'emploi de ce mot appliqué à l'homme : *les critiques malins*, voy. *Le Tartare*, page 24, note 1.

[2] *L'anatomie du plus vil animal.* Le nom de la science (voy. *Supériorité du corps de l'homme*, page 262, note 2) est ici restreint à son application sur un individu.

[3] *Conduite.* Suite, enchaînement, *deductio*

[4] *Animé* a ici un sens particulier, donner une âme, presque une intelligence, et non-seulement le mouvement; *personnifier* les éléments, les objets inanimés.

tout l'univers, s'ils ont donné des ailes aux vents [1], et des flèches au soleil [2]; s'ils ont peint les fleuves qui se hâtent [3] de se précipiter dans la mer, et les arbres qui montent vers le ciel pour vaincre les rayons du soleil par l'épaisseur de leurs ombrages? Ces figures ont passé même dans le langage vulgaire [4] : tant il est naturel aux hommes de sentir l'art dont toute la nature est pleine. La poésie ne fait qu'attribuer aux créatures inanimées le dessein du Créateur qui fait tout en elles. Du langage figuré des poëtes, ces idées ont passé dans la théologie des païens, dont les théologiens furent les poëtes [5]. Ils ont supposé un art, une puissance, une sagesse, qu'ils ont nommée *numen*, dans les créatures même les plus privées d'intelligence : chez eux les fleuves ont été des dieux, et

[1] *Des ailes aux vents.*

... Madidis Notus evolat *alis*.

OVIDE, *Métam.*, ch. I, v. 264.

[2] *Des flèches au soleil.*

Non radii solis, neque lucida *tela* diei, etc.

Lucrèce.

[3] *Qui se hâtent*, etc.

... *Properantis* aquæ per amænos ambitus agros.

HORACE, *Art poét.*, v. 17.

[4] *Dans le langage vulgaire.* Il est presque impossible de trouver une expression appliquée à un être matériel et inintelligent, qui n'emporte cependant l'idée d'un acte délibéré et intelligent.

[5] *Dont les théologiens furent les poëtes.* Le nom de *vates* signifie également *poëte*, et *prophète*, *devin*, *prêtre*.

Sacer interpresque deorum
Orpheus.

HORACE, *Art poét.*, v. 391-392.

Sic honor et nomen *divinis vatibus* atque
Carminibus venit.

IBID., v. 400-401.

les fontaines des naïades ; les bois et les montagnes ont eu leurs divinités particulières; les fleurs ont eu Flore [1], et les fruits Pomone [2]. Plus on contemple sans prévention toute la nature, plus on y découvre partout un fonds inépuisable de sagesse, qui est comme l'âme de l'univers. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

76. POURQUOI LES HOMMES NE RECONNAISSENT PAS DIEU DANS L'UNIVERS.

Pour apercevoir Dieu dans ses ouvrages, il faut au moins y être attentif. Les passions aveuglent à un tel point, non-seulement les peuples sauvages, mais encore les nations qui semblent les mieux policées, qu'elles ne voient pas la lumière même qui les éclaire. A cet égard, les Egyptiens, les Grecs et les Romains n'ont pas été

[1] *Flore*, déesse des fleurs et des jardins, épouse de *Zéphyr.*

[2] *Pomone*, déesse des fruits, épouse de *Vertumne*, Dieu des jardins.

> . . Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
> Chaque vertu devient une divinité :
> Minerve est la prudence, et Vénus la beauté;
> Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
> C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
> Un orage terrible aux yeux des matelots,
> C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
> Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
> C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
> BOILEAU, *Art poétique*, chant III.

Voyez encore un beau tableau de la mythologie des anciens, dans Barthelémy, *Voyage du jeune Anacharsis, introduction*, partie I.

moins aveuglés et moins abrutis que les sauvages les plus grossiers; ils se sont ensevelis comme eux dans les choses sensibles [1], sans remonter plus haut, et ils n'ont cultivé leur esprit que pour se flatter par de plus douces sensations, sans vouloir remarquer de quelle source elles venaient.

Ainsi vivent les hommes sur la terre : ne leur dites rien [2]; ils ne pensent à rien, excepté à ce qui flatte leurs passions grossières ou leur vanité: leurs âmes s'appesantissent [3] tellement, qu'ils ne peuvent plus s'élever à aucun objet incorporel : tout ce qui n'est point palpable [4], et qui ne peut être ni vu, ni goûté, ni entendu, ni senti, ni compté, leur semble chimérique [5]. Cette faiblesse de l'âme, se tournant en mérédulité, leur paraît une force, et leur vanité s'applaudit de résister à ce qui frappe naturellement le reste des hommes. C'est comme si un monstre se glorifiait de n'être pas formé selon les règles communes de la nature; ou comme si un aveugle-né triomphait [6] de ce

[1] *Les choses sensibles*, etc. Les choses qui frappaient leurs sens, sans en rechercher la cause.

[2] *Ne leur dites rien.* Tour impératif, plus vif que le conditionnel, *si vous ne leur dites rien.*

[3] *S'appesantissent.* Ne forte graventur corda vestra. *Evangile.*

[4] *Palpable.* Qui tombe sous le sens du toucher, *palper*, *toucher.*

[5] *Chimérique.* Vain, sans réalité, expression dont l'étymologie remonte sans doute à la *Chimère,* monstre fantastique, créé par l'imagination des poëtes.

[6] *Triomphait.* Au figuré, était fier, tirait vanité de, c'est-à-dire triomphait d'une infériorité, d'un désavantage grave par rapport au reste des hommes, semblable à celui qu'aurait, sous le rapport de l'intelligence, l'esprit qui ne pourrait s'élever à la connaissance de Dieu. Belle antithèse.

qu'il serait incrédule pour la lumière et pour les couleurs, que le reste des hommes aperçoit. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

77. PRIÈRE A DIEU, A LA VUE DES MERVEILLES DE LA NATURE.

O mon Dieu! si tant d'hommes ne vous découvrent point dans ce beau spectacle que vous leur donnez de la nature entière, ce n'est pas que vous soyez loin de chacun de nous. Chacun de nous vous touche comme avec la main; mais les sens et les passions qu'ils excitent, emportent toute l'application de l'esprit. Ainsi, Seigneur, votre lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres sont si épaisses, qu'elles ne la comprennent pas[1]. Vous vous montrez partout, et partout les hommes distraits négligent de vous apercevoir. Toute la nature parle de vous, et retentit de votre saint nom; mais elle parle à des sourds dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes[2]. Vous êtes auprès d'eux, et au-dedans d'eux; mais ils sont fugitifs et errants hors d'eux-mêmes. Ils vous trouveraient, ô douce lumière! ô éternelle beauté toujours ancienne et toujours nouvelle[3]! ô fontaine[4] des chastes délices! ô vie

[1] *Ne la comprennent pas.* Voy. *De la lumière divine qui éclaire*, etc, page 296, note 2.

[2] *Dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent*, pour ne point entendre. «Aures habent et non audient.» Psaume XIII, vers. 14.

[3] *Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle*, Saint-Augustin, *Confessions*, liv. X, c. 27, n. 38.

[4] *O fontaine.* Terme métaphorique moins usité que son synonyme *source.*

pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement! s'ils vous cherchaient au-dedans d'eux-mêmes; mais les impies ne vous perdent qu'en se perdant[1]. Hélas! vos dons qui leur montrent la main d'où ils viennent, les amusent[2] jusqu'à les empêcher de la voir. Ils vivent de vous, et ils vivent sans penser à vous; ou plutôt ils meurent auprès de la vie[3], faute de s'en nourrir : car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer! Ils s'endorment dans votre sein tendre et paternel; et, pleins des songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte[4]. Si vous étiez un corps stérile, impuissant et inanimé, tel qu'une fleur qui se flétrit, une rivière qui coule[5], une maison qui va tomber en ruine, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs pour frapper l'imagination[6], ou un métal inutile qui n'a qu'un peu d'éclat, ils vous apercevraient, et vous attribueraient follement la puissance de leur donner quelque plaisir, quoique en effet le plaisir ne puisse venir

[1] *Ne vous perdent qu'en se perdant.* Ne vous perdent que parce qu'ils se perdent eux-mêmes, et ne peuvent vous perdre sans se perdre aussi.

[2] *Les amusent.* Les occupent inutilement. Voy. *Les principales vérités de la religion démontrées par la raison*, page 180, note 1. — *Jusqu'à les empêcher.* Au point de les empêcher.

[3] *Auprès de la vie.* Auprès de ce qui leur donnerait la vie, comme l'avare auprès des trésors dont il ne sait point user. — *Faute de s'en nourrir.* Tour elliptique très-usité, c'est-à-dire parce qu'ils manquent à s'en nourrir.

[4] *Qui les porte.* Voy. *Nous tenons la pensée d'un être supérieur*, page 283, note 1.

[5] *Qui coule*, — dont l'eau, coule et nous échappe.

[6] *Un amas de couleurs pour frapper l'imagination. Pour* est elliptique, au lieu de *destiné à.*

des choses inanimées qui ne l'ont pas, et que vous en soyez l'unique source. Si vous n'étiez donc qu'un être grossier, fragile et inanimé, qu'une masse sans vertu[1], qu'une ombre de l'être, votre nature vaine occuperait leur vanité[2]; vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses et brutales. Mais, parce que vous êtes trop au-dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais, vous leur êtes un Dieu caché[3]; car ce fond intime d'eux-mêmes est le lieu le plus éloigné de leur vue, dans l'égarement où ils sont. L'ordre et la beauté que vous répandez sur la face de vos créatures sont comme un voile qui vous dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc! la lumière qui devrait les éclairer, les aveugle! et les rayons du soleil même[4] empêchent qu'ils ne l'aperçoivent! Enfin, parce que vous êtes une vérité trop haute et trop pure pour passer par les sens grossiers[5], les hommes rendus semblables aux bêtes ne peuvent vous concevoir: comme si l'homme ne connaissait pas tous les jours la sagesse et la vertu, dont aucun de ses sens néanmoins ne peut lui rendre témoignage; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût, ni figure, ni aucune qualité sensible. Pourquoi donc, ô mon Dieu! douter plutôt de vous que de ces autres choses très-

[1] *Sans vertu.* Sans force, voy. *Mort d'Hercule*, page 113, note 2.

[2] *Votre nature vaine occuperait leur vanité.* La phrase suivante explique cette antithèse.

[3] *Vous leur êtes.* Vous êtes pour eux, à leurs yeux.

[4] *Les rayons du soleil même.* De la lumière par excellence : l'expression peut s'entendre et au simple et au figuré.

[5] *Passer par les sens.* Être transmise à la raison par les sens.

réelles et très-manifestes, dont on suppose [1] la vérité certaine dans toutes les affaires les plus sérieuses de la vie, et lesquelles [2], aussi bien que vous, échappent à nos faibles sens. O misère ! ô nuit affreuse qui enveloppe les enfants d'Adam [3] ! ô monstrueuse stupidité ! ô renversement de tout l'homme [4] ! l'homme n'a des yeux que pour voir des ombres, et la vérité lui paraît un fantôme : ce qui n'est rien est tout pour lui ; ce qui est tout ne lui semble rien. Que vois-je dans toute la nature ? Dieu, Dieu partout, et encore Dieu seul [5]. Quand je pense, Seigneur, que tout l'être est en vous, vous épuisez et vous engloutissez, ô abîme de vérité [6], toute ma pensée ; je ne sais ce que je deviens : tout ce qui n'est point vous disparaît, et à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne vous voit point [7] n'a rien vu ; qui ne vous goûte point, n'a jamais rien senti : il est comme s'il n'était pas ; sa vie entière n'est qu'un songe. Levez-vous, Seigneur, levez-vous ;

[1] *Dont on suppose*, dont on admet, dont on croit la vérité, etc.

[2] *Lesquelles*. Cet adjectif se rapporte à *ces choses* (la sagesse et la vertu) bien qu'il soit éloigné de cet antécédent.

[3] *Les enfants d'Adam*. Qualification qui désigne l'homme et la nature humaine par le nom du premier homme.

[4] *Renversement*. C'est-à-dire que l'ordre naturel est renversé, interverti.

[5] *Dieu, Dieu partout, et encore Dieu seul*. Accumulation dont l'effet est de constater sa présence unique et universelle *Dieu, Dieu partout*, et non-seulement cela, mais encore Dieu seul.

[6] *Vous épuisez et vous engloutissez, ô abîme de vérité !* Ces trois expressions concourent à l'ensemble d'une même métaphore.

[7] *Qui ne vous voit point*. Ellipse, au lieu de *celui qui*, la phrase a plus de vivacité.

qu'à votre face[1] vos ennemis se fondent comme la cire, et s'évanouissent comme la fumée! Malheur à l'âme impie qui, loin de vous, est sans Dieu, sans espérance, sans éternelle consolation! déjà heureuse[2] celle qui vous cherche, qui soupire, et qui a soif de vous[3]! mais pleinement heureuse celle sur qui rejaillit la lumière de votre face, dont votre main a essuyé les larmes, et dont votre amour a déjà comblé les désirs! Quand sera-ce, Seigneur? O beau jour sans nuage et sans fin, dont vous serez vous-même le soleil, et où vous coulerez au travers de mon cœur, comme un torrent de volupté! A cette douce espérance, mes os tressaillent, et s'écrient[4]: Qui est semblable à vous? Mon cœur se fond, et ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur, et mon éternelle portion[5]!

---

78. UNITÉ DE DIEU.

Quelle folie d'adorer plusieurs dieux! Pourquoi en croirais-je plus d'un? L'idée de la souve-

[1] *A votre face.* A votre vue, *se fondent comme la cire*, locution et comparaison empruntées au langage de l'Écriture.

[2] *Déjà heureuse.* Et ce qui suit. « *Mais pleinement heureuse*, etc.,» explique la signification de cet adverbe, *déjà*. C'est le premier degré du bonheur.

[3] *Et qui a soif de vous.* Cette figure rend plus fortement l'idée exprimée déjà par *vous cherche, soupire.*

[4] *Mes os tressaillent et s'écrient.* Expression très-hardie, qui peint combien est intime et profond le sentiment qui anime l'homme.

[5] *Mon éternelle portion. Partage* est plus usité en ce sens, c'est-à-dire qui fait à jamais partie de moi-même. — Toute la fin de cette prière est empreinte du ravissement mystérieux où l'âme est emportée par l'amour et la contemplation de Dieu.

raine perfection ne souffre que l'unité[1]. O vous, être infini qui vous montrez à moi, vous êtes l'être par excellence, et il ne faut plus rien chercher après vous[2]. Vous remplissez toutes choses, et il ne reste plus de place ni dans l'univers, ni dans mon esprit même, pour une autre perfection égale à la vôtre. Vous épuisez toute ma pensée. Tout ce qui n'est pas vous est infiniment moins que vous. Tout ce qui n'est pas vous-même n'est qu'une ombre de l'être, un être à demi tiré du néant, un rien dont il vous plaît de faire quelque chose.

O être seul digne de ce nom! qui est semblable à vous? Où sont donc ces vains fantômes de divinité que l'on a osé comparer à vous? Vous êtes, et tout le reste n'est point devant vous[3]. Vous êtes, et tout le reste, qui n'est que par vous, est comme s'il n'était pas. C'est vous qui avez fait ma pensée: c'est vous seul qu'elle cherche et qu'elle admire. Si je suis quelque chose, ce quelque chose sort de vos mains. Il n'était point, et par vous il a commencé à être. Il sort de vous, et il veut retourner à vous. Recevez donc ce que vous avez fait; reconnaissez votre ouvrage. Périssent tous les faux dieux, qui sont les vaines images de votre grandeur! Périsse tout être qui veut être pour soi-même[4], ou qui veut que quelque autre chose

[1] *Ne souffre que l'unité.* Il ne peut y avoir deux êtres *souverainement parfaits*, puisque, du moment que cette perfection serait partagée, elle ne serait plus *souveraine et infinie.*

[2] *Après vous.* Au-delà de vous, après vous avoir trouvé.

[3] *N'est point devant vous.* N'existe point, en comparaison de vous.

[4] *Qui veut être pour soi-même.* Au lieu d'*être pour celui qui a tout fait pour lui-même.*

soit pour lui! Périsse, périsse tout ce qui n'est point à celui qui a tout fait pour lui-même! Périsse toute volonté monstrueuse et égarée qui n'aime point l'unique bien pour l'amour duquel tout ce qui est a reçu l'être[1]! (*Traité de l'existence de Dieu.*)

---

79. ÉTERNITÉ ET IMMENSITÉ DE DIEU.

Les idées d'éternité et d'immensité nous surmontent[2] par leur caractère d'infini, et nous échappent par leur simplicité : on veut toujours rentrer dans le composé[3], dans le fini, dans le nombre et la mesure. Ainsi, on imagine, contre ses propres idées[4], une fausse éternité qui n'est qu'une suite ou succession confuse de siècles à l'infini, et une fausse immensité qui n'est qu'une composition confuse d'espaces et de substances à l'infini[5] : mais tout cela n'a aucun rapport à l'éternité et à l'immensité véritable.

[1] *Pour l'amour duquel tout ce qui est a reçu l'être.* Tout ce qui est, a reçu l'être pour aimer son créateur, et non pour soi-même; manquer à cet amour, c'est *s'égarer*, c'est *vouloir* une chose *monstrueuse*.

[2] *Nous surmontent.* Sont au-dessus de notre intelligence; *surpasser*, est plus usité dans ce sens.

[3] *Rentrer dans le composé.* Revenir à une durée, à une étendue, composées, finies, quelque grandes qu'on les imagine, au lieu d'être *simples* et *infinies*, comme l'éternité et l'immensité.

[4] *Contre ses propres idées.* Contrairement à ce qu'on se propose soi-même, *l'infini*.

[5] *D'espaces et de substances à l'infini.* On multiplie les années ou les siècles, et les espaces les plus vastes que l'on connaisse par milliers, et par millions, de manière à ce que l'imagination éblouie ne peut en entrevoir le terme, et ce-

Ces successions de siècles, ces assemblages d'espaces remplis par des substances, sont divisibles, et par conséquent ont essentiellement des bornes, quoique je ne me représente pas actuellement et distinctement ces bornes en considérant ces deux objets. Ainsi, quand je leur attribue l'infini, je me contredis moi-même par distraction, et je dis une chose qui ne peut avoir aucun sens.

La seule véritable manière de contempler l'éternité et l'immensité de Dieu, c'est de bien croire qu'il ne peut être en aucun temps ni en aucun lieu [1]; que toutes les questions du temps et du lieu sont impertinentes [2] à son égard; qu'il y faut répondre, non par une réponse catégorique [3] et sérieuse, mais en se rappelant leur absurdité, et en leur imposant silence pour toujours. Ces deux choses, savoir l'éternité et l'immensité, ont entre elles un merveilleux rapport : aussi ne sont-elles réellement que la même chose, c'est-à-dire l'être simple et sans bornes. Écartez scrupuleusement

pendant c'est à tort qu'on leur *attribue l'infini*, c'est-à-dire qu'on croit exprimer par là *l'infini*; tout terme de comparaison est impropre et tout-à-fait insuffisant.

[1] *En aucun temps, ni en aucun lieu.* Parce qu'alors il serait en tous les temps et en tous les lieux.

[2] *Impertinentes.* Impropres, sans aucun rapport. *Non pertinent.* C'est le sens étymologique du mot; celui que donne le langage familier, *impoli, inconvenant*, en dérive et signifie, qui ne convient ni à celui qu'il caractérise ni à celui à qui il s'adresse. — *Quod non pertinet.* Alors il ne peut s'appliquer qu'aux choses et non aux personnes, on dira *un air, un langage impertinent; un homme impertinent*, n'aurait point de sens, et, si on parle ainsi, c'est un abus de langage.

[3] *Catégorique.* Mot qu'on emploie souvent sans en bien comprendre le sens : ici il est encore dans sa première et véritable acception : *précise, exacte*, qui met en lumière (κατηγορέω).

toute idée de bornes, et vous n'hésiterez plus par de vaines questions.

Dieu est : tout ce que vous ajoutez à ces deux mots, sous les plus beaux prétextes [1], obscurcit au lieu d'éclaircir. Dire qu'il est *toujours*, c'est tomber dans une équivoque, et se préparer une illusion : *toujours* peut vouloir dire une succession qui ne finit point ; et Dieu n'a point une succession de siècles, quelque durée qu'on leur suppose. Ainsi, dire qu'il est, dit plus que dire qu'il est *toujours* : tout de même dire qu'il est *partout*, dit moins que de dire qu'il est ; car, dire qu'il *est partout*, pourrait signifier que la substance de Dieu s'étend et se rapporte localement [2] à tous les espaces divisibles : or l'infini indivisible ne peut avoir ce rapport local de substance avec les corps divisibles et mesurables.

Il est donc vrai qu'à parler en rigueur [3] il ne faut pas dire que Dieu est toujours et partout. Si Dieu agit sur un corps, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit par une présence locale dans ce corps : l'infini indivisible sans rapport de sa part [4] au fini divisible ne laisse pas d'agir sur lui. Tout de même, quoique Dieu agisse sur les temps [5] ou successions de créatures, il ne s'ensuit pas qu'il soit dans aucun temps ou mutation de

[1] *Sous les plus beaux prétextes.* Dans la meilleure intention d'être plus clair et plus explicite.

[2] *Localement.* Adverbe d'un usage peu fréquent : par localités, par lieux distincts.

[3] *En rigueur.* Avec un langage rigoureusement exact.

[4] *De sa part.* Par lui-même, par sa nature. — *Ne laisse pas d'agir*, agit cependant, voy. *La Bétique*, page 70, n. 2

[5] *Sur le temps*, etc. « Le temps, sans en chercher une définition plus exacte, est le changement de la créature. Qui

créatures : l'immense borne et arrange tout : l'immobile [1] meut tout. Celui qui est, fait que chaque chose est avec mesure pour l'étendue et pour la durée.

Les choses bornées peuvent se comparer et se rapporter par leurs bornes les unes aux autres. L'infini indivisible ne peut être ni comparé, ni rapporté, ni mesuré; en lui tout est absolu, nul terme relatif ne peut lui convenir : il n'est pas plus dans le monde qu'il a créé, que hors du monde dans les espaces qu'il n'a point créés; car son immensité n'est fixée à aucun lieu; elle ne serait plus immensité.

O mon Dieu, que vous êtes grand! Peu de pensées atteignent jusqu'à vous; et quand on commence à vous concevoir, on ne peut vous exprimer : les termes manquent; les plus simples sont les meilleurs, les plus figurés et les plus multipliés sont les plus impropres. Si on a la sobriété de la sagesse [2], après avoir dit que vous êtes, on n'ose plus rien ajouter [3]. (*Traité de l'existence de Dieu.*)

dit changement, dit succession; car ce qui change passe nécessairement d'un état à un autre : l'état d'où l'on sort précède, et celui où l'on entre suit. Le temps est le changement de l'être créé : le temps est la négation d'une chose très-réelle et souverainement positive, qui est la permanence de l'être. » FÉNELON.

[1] *L'immense, l'immobile...* Celui qui est immense, celui qui est immobile, immuable.

[2] *Si on a la sobriété de la sagesse.* Si l'on est *sobre* de paroles, si l'on supprime les paroles inutiles, comme fait le Sage.

[3] *On n'ose plus rien ajouter.* « Il est, il est, il est. Si j'ajoute : il sera au siècle des siècles, c'est pour parler selon ma faiblesse, et non pour mieux exprimer sa perfection. » FÉNELON

80. DIEU S'INTÉRESSE A TOUT CE QU'IL A CRÉÉ.

La distance infinie qui est entre Dieu et nous ne l'empêche point d'être sans cesse tout auprès et au-dedans de nous ; et c'est même cette perfection infiniment supérieure à la nôtre qui le met en état de faire toutes choses en nous[1], et d'être plus près de nous que nous-mêmes? Comment veut-on que celui qui fait que nos yeux voient, que nos oreilles entendent, que notre esprit connaît, et que notre volonté aime, ne soit pas attentif à tout ce qu'il opère au-dedans de nous? Comment peut-il ne s'intéresser pas à ce qu'il prend soin d'y faire à tout moment? Cette attention ne coûte rien à une intelligence et à une bonté infinie. En elle tout est action, et tout est repos[2]. Nous voudrions imaginer un Dieu si éloigné de nous, si hautain et si indifférent dans sa hauteur, qu'il ne daigne pas veiller sur les hommes, et que chacun, sans être gêné par ses regards, puisse vivre sans règle, au gré de son orgueil et de ses passions. En faisant semblant[3] d'élever Dieu de la sorte, on le dégrade : car on en fait un Dieu indolent[4] sur le bien et sur le

[1] *Faire toutes choses en nous.* Cette expression que nous avons déjà rencontrée, signifie faire réellement et par nos organes tout ce que nous paraissons faire nous-mêmes.

[2] *Tout est action, et tout est repos.* Elle ne cesse point d'agir, sans que cette action interrompe son éternel repos

[3] *En faisant semblant.* Voy. *La raison et la vérité sont universelles,* page 287, note 5.

[4] *Indolent.* « Qui non dolet. » Indifférent et inactif : cet adjectif est plus souvent employé absolument qu'avec un régime.

mal, sur le vice et sur la vertu de ses créatures, sur l'ordre et sur le désordre du monde qu'il a formé. En faisant semblant de s'abaisser soi-même, on s'érige en divinité, on renverse toute subordination, on se donne toute licence, on se promet toute impunité, on veut se mettre au-dessus de sa raison même.

Encore une fois, comparez ces deux plans, dont l'un nous présente un Dieu sage, bon, vigilant, qui arrange, qui corrige, qui récompense, qui veut être connu, aimé, obéi[2]; et dont l'autre nous présente un Dieu insensible à notre conduite; qui n'est touché ni de la vertu, ni du vice, ni de la raison suivie, ni de la raison violée par ses créatures; qui abandonne l'homme au gré de son orgueil insensé et de tous ses désirs brutaux; qui le néglige après l'avoir fait, et qui ne se soucie d'en être ni connu, ni aimé, quoiqu'il lui ait donné de quoi le connaître et de quoi l'aimer : comparez ces deux plans, et je vous défie de ne préférer pas le premier au second[3]. (*Lettres sur la Religion.*)

De s'abaisser soi-même. Tel est en effet le raisonnement de ceux qui nient la Providence : il est indigne de la grandeur infinie de Dieu, disent-ils, de s'abaisser jusqu'à la créature.

[2] *Qui veut être... obéi.* Quoique ce verbe ne prenne pas de complément direct à l'actif, il est cependant bien employé au passif :

> Quand vous commanderez, vous serez *obéi*.
> RACINE, *Iphigénie*, acte IV, sc. 4

[3] *Je vous défie de ne préférer pas*, etc., expression énergique, qui équivaut à celle-ci plus simple : *je suis certain que vous préférerez*, etc.

31. IMMORTALITÉ DE L'AME.

L'union du corps et de l'âme ne consistant que dans un concert ou rapport mutuel entre les pensées de l'une et les mouvements de l'autre, il est facile de voir ce que la cessation de ce concert doit opérer. Ce concert n'est point naturel à ces deux êtres si dissemblables et si indépendants l'un de l'autre. Il n'y a même que Dieu qui ait pu, par une volonté purement arbitraire[1] et toute-puissante, assujettir deux êtres si divers en nature et en opérations à ce concert pour opérer ensemble[2]. Faites cesser la volonté purement arbitraire et toute-puissante de Dieu; ce concert, pour ainsi dire si forcé, cesse aussitôt, comme une pierre tombe par son propre poids dès qu'une main ne la tient plus en l'air : chacune de ces deux parties rentre dans son indépendance naturelle d'opération à l'égard de l'autre[3]. Il doit arriver de là que l'âme, loin d'être anéantie par cette désunion[4] qui ne fait que la remettre dans son état naturel, est alors libre de

[1] *Arbitraire*, qui agit par son libre arbitre, et sans rendre compte de ses actes à personne.

[2] *Assujettir deux êtres si divers en nature*, etc.—*Divers en nature*, on dirait plus ordinairement *si divers par leur nature* ou *de nature si diverse*. — *Opération*, *opérer*, action, agir, du latin *opus*. Le complément *pour opérer*, est un peu éloigné du verbe *assujettir*, et on dirait plutôt *pour qu'ils opèrent*.

[3] *Rentre dans son indépendance*, etc. Redevient libre, comme elle l'est naturellement, d'agir sans être soumise à l'autre.

[4] *Désunion*, au propre *séparation*. Le premier mot est plus usité dans le sens moral.

penser indépendamment [1] de tous les mouvements du corps, de même que je suis libre de marcher tout seul, comme il me plaît, dès qu'on m'a détaché d'un autre homme avec lequel une puissance supérieure me tenait enchaîné. La fin de cette union n'est qu'un dégagement et qu'une liberté, comme l'union n'était qu'une gêne et qu'un pur assujettissement; alors l'âme doit penser indépendamment de tous les mouvements du corps, comme on suppose [2], dans la religion chrétienne, que les anges, qui n'ont jamais été unis à des corps, pensent dans le ciel. Pourquoi donc craindrait-on l'anéantissement de l'âme dans cette désunion, qui ne peut opérer que l'entière liberté de ses pensées?

De son côté le corps n'est point anéanti, il n'y a pas le moindre atome qui périsse. Il n'arrive, dans ce qu'on appelle *la mort*, qu'un simple dérangement d'organes; les corpuscules [3] les plus subtils s'exhalent; la machine se dissout et se déconcerte [4]. Mais en quelque endroit que la corruption ou le hasard en écarte les débris [5], aucune parcelle ne cesse jamais d'exister; et tous les philosophes sont d'accord pour supposer qu'il n'arrive jamais dans l'univers l'anéantissement du plus vil et du plus imperceptible atome. A quel

Indépendamment de, etc. Sans dépendre de, etc.

[2] *Comme on suppose que les anges*, etc. Cette comparaison a pour but de nous montrer ce que peut être l'âme détachée du corps.

[3] *Corpuscules*. Diminutif de *corps*.

[4] *Se déconcerte*. Le concert qui en unissait toutes les parties est détruit.

[5] *En écarte les débris*. Les disperse.

propos [1] craindrait-on l'anéantissement de cette autre substance que nous appelons l'*âme?* Comment pourrait-on s'imaginer que le corps, qui ne s'anéantit nullement, anéantisse l'âme qui est plus noble que lui [2], qui lui est étrangère, et qui en est absolument indépendante? La désunion de ces deux êtres ne peut pas plus opérer l'anéantissement de l'un que de l'autre. On suppose [3] sans peine que nul atome du corps n'est anéanti dans le moment de cette désunion des deux parties: pourquoi donc cherche-t-on avec tant d'empressement des prétextes pour croire que l'âme, qui est incomparablement plus parfaite, est anéantie? Il est vrai qu'en tout temps Dieu est tout-puissant pour l'anéantir, s'il le veut; mais il n'y a aucune raison de croire qu'il le veuille faire dans le temps de la désunion du corps, plutôt que dans le temps de l'union. Ce qu'on appelle *la mort* n'étant qu'un simple dérangement des corpuscules qui composent les organes, on ne peut pas dire que ce dérangement arrive dans l'âme comme dans le corps. L'âme, étant un être pensant, n'a aucune des propriétés corporelles: elle n'a ni parties, ni figure, ni situation de parties entre elles, ni mouvement ou changement de situation. Ainsi nul dérangement ne peut lui arriver. L'âme, qui est le moi pensant et voulant, est un être simple, un en soi

[1] *A quel propos.* Locution familière, qui équivaut à *pour quelle raison?*

[2] *Qui est plus noble que lui, qui*, etc. Ces diverses qualités énumérées, sont autant de preuves que le corps ne peut anéantir l'âme.

[3] *Suppose*, synonyme de *croire, admettre.* Voy. *Prière à Dieu*, etc., page 308, note 1.

et indivisible. Il n'y a jamais dans un même homme deux moi, ni deux moitiés du même moi. Les objets arrivent à l'âme par divers organes, qui font les différentes sensations: mais tous ces divers canaux aboutissent à un centre unique où tout se réunit. C'est le moi qui est tellement un, que c'est par lui seul que chaque homme a une véritable unité, et n'est pas plusieurs hommes. On ne peut pas dire de ce moi qui pense et qui veut, qu'il a diverses parties jointes ensemble, comme le corps est composé de membres liés entre eux. Cette âme n'a ni figure, ni situation, ni mouvement local [1], ni couleur, ni chaleur, ni dureté, ni aucune autre qualité sensible. On ne la voit point, on ne l'entend point, on ne la touche point; on conçoit seulement qu'elle pense et veut, comme la nature du corps est d'être étendu divisible et figuré [2]. Dès qu'on suppose la réelle distinction du corps et de l'âme, il faut conclure, sans hésiter, que l'âme n'a ni composition, ni divisibilité, ni figure, ni situation de parties, ni par conséquent arrangement d'organes. Pour le corps, qui a des organes, il peut perdre cet arrangement de parties, changer de figure, et être déconcerté [3] : mais pour l'âme, elle ne saurait jamais perdre cet arrangement qu'elle n'a pas, et

[1] *Mouvement local*, qui s'opère dans un certain lieu, dans une certaine partie.

[2] *Figurée*, veut dire ici *qui a une figure, une forme.* Cette acception, quoique la première du mot, est assez rare: il signifie habituellement; *qui représente une chose sous la figure d'une autre*, et s'emploie surtout en parlant des mots, du langage.

[3] *Déconcerté*. Voy. *ibidem*, page 318, note 4.

qui ne convient point à sa nature [1]. (*Letires sur la Religion*).

---

32. LA LIBERTÉ.

En disant que je suis libre, je dis que mon vouloir est pleinement en ma puissance [2], et que Dieu même me le laisse pour le tourner où je voudrai; que je ne suis point déterminé comme les autres êtres [3], et que je me détermine moi-même. Je conçois que si ce premier être me prévient pour m'inspirer une bonne volonté [4], je demeure le maitre de rejeter son actuelle inspiration, quelque forte qu'elle soit; de la frustrer de son effet, et de lui refuser mon consentement. Je conçois aussi que, quand je rejette son inspiration pour le bien, j'ai le vrai et actuel pouvoir de ne la rejeter pas [5], comme j'ai le pouvoir actuel et immédiat de me lever quand je demeure assis, et de fermer les yeux quand je les ai ouverts. Les objets peuvent me solliciter par tout ce qu'ils ont

[1] Cette démonstration de l'immortalité de l'âme repose entièrement et uniquement sur sa nature spirituelle; c'est une preuve *à priori*. — La religion et la philosophie en donnent d'autres, tirées de la justice de Dieu, du mal moral de ce monde, de la nécessité d'une autre vie, etc.

[2] *Mon vouloir est pleinement en ma puissance*. C'est-à-dire qu'il est en ma puissance de vouloir ou de ne pas vouloir.

[3] *Comme les autres êtres*, que leur nature pousse toujours à des actes réglés et invariables.

[4] *Me prévient pour m'inspirer*. M'inspire avant que j'agisse, avant que je veuille, *une bonne volonté*, un bon mouvement.

[5] *De ne la rejeter pas*. J'ai véritablement et dans le moment même où je la rejette, le pouvoir *de ne la rejeter pas*.

d'agréable à les vouloir. Les raisons de vouloir peuvent se présenter à moi avec ce qu'elles ont de plus vif et de plus touchant. Le premier être peut aussi m'attirer par de plus persuasives inspirations. Mais enfin, dans cet attrait actuel [1] des objets, des raisons, et même de l'inspiration d'un être supérieur, je demeure encore maître de ma volonté pour vouloir ou ne vouloir pas.

C'est cette exemption non-seulement de toute contrainte, mais encore de toute nécessité, et cet empire sur mes propres actes, qui fait que je suis inexcusable quand je veux mal, et que je suis louable quand je veux bien [2]. Voilà le fond du mérite et du démérite [3]; voilà ce qui rend juste la punition ou la récompense; voilà ce qui fait qu'on exhorte, qu'on reprend, qu'on menace, qu'on promet. C'est là le fondement de toute police [4], de toute instruction, et de toute règle de mœurs. Tout se réduit, dans la vie humaine, à supposer comme le fondement de tout, que rien n'est tant en la puissance de notre volonté, que notre propre vouloir, et que nous avons ce libre arbitre, ce pouvoir, pour ainsi dire, à deux tranchants [5], cette vertu élective entre deux partis qui sont immédiatement comme sous notre main.

[1] *Dans cet attrait actuel.* Attrait a ici son sens premier et le plus naturel, *quod attrahit.* — Ce raisonnement établit de la manière la plus claire en quoi consiste la liberté.

[2] *Quand je veux mal... je veux bien.* Quand j'ai des volontés mauvaises ou bonnes.

[3] *Du mérite et du démérite.* Ce qui fait que l'homme mérite des récompenses ou des châtiments.

[4] *Police*, πολιτεία, gouvernement. Voy. *L'Egypte sous Sésostris*, page 48, note 3.

[5] *A deux tranchants.* Qui peut *trancher* la question de deux manières, par l'affirmative ou la négative,

C'est ce que les bergers et les laboureurs chantent sur les montagnes, ce que les marchands et les artisans supposent dans leur négoce, ce que les acteurs représentent dans les spectacles, ce que les magistrats croient dans leurs conseils, ce que les docteurs enseignent dans leurs écoles, ce que nul homme sensé ne peut révoquer en doute sérieusement [1]. Cette vérité, imprimée au fond de nos cœurs, est supposée dans la pratique [2] par les philosophes mêmes qui voudraient l'ébranler par de creuses spéculations. L'évidence intime de cette vérité est comme celle des premiers principes [3] qui n'ont besoin d'aucunes preuves, et qui servent eux-mêmes de preuves aux autres vérités moins claires. (*Traité de l'existence de Dieu*).

---

83. LE LIBRE ARBITRE.

Tout homme sensé qui se consulte et qui s'écoute, porte au dedans de soi [4] une décision invincible en faveur de sa liberté. Cette idée nous re-

[1] *Révoquer en doute sérieusement.* Cette énumération montre comment la liberté est universellement reconnue et proclamée par les hommes de toutes les conditions, par l'ignorant comme par le savant.

[2] *Est supposée dans la pratique*, etc. Dans ce moment même où ils nient la liberté, les philosophes font acte de liberté : leur *pratique* est donc un démenti à leur doctrine. — *Creuses spéculations*, raisonnements vides, creux, qui ne renferment rien de vrai ni de réel.

[3] *Le premiers principes*, etc. Les axiômes dont nous avons déjà parlé, tels que : *la partie est plus petite que le tout*, etc. Voy. *Une vérité primitive éclaire tous les esprits*, page 292, note 3.

[4] *Au dedans de soi.* Voy. *Sacrifice d'Idoménée*, page 111 note 2.

présente qu'un homme n'est coupable que quand il fait ce qu'il peut s'empêcher de faire ; c'est-à-dire, ce qu'il fait par le choix de sa volonté, sans y être déterminé inévitablement et invinciblement par quelque autre cause distinguée [1] de sa volonté. Voilà, dit saint Augustin [2], une vérité pour l'éclaircissement de laquelle on n'a aucun besoin d'approfondir les raisonnements des livres. C'est ce que la nature crie [3] ; c'est ce qui est empreint au fond de nos cœurs par la libéralité de la nature ; c'est ce qui est plus clair que le jour ; c'est ce que tous les hommes connaissent depuis l'école où les enfants apprennent à lire jusqu'au trône du sage Salomon [4] ; c'est ce que les bergers chantent sur les montagnes ; ce que les évêques enseignent dans les lieux sacrés, et ce que le genre humain annonce dans tout l'univers [5].

[1] *Distinguée de sa volonté.* Voy. *Nous tenons la pensée d'un être supérieur*, page 281, note 3.

[2] *Voilà, dit saint Augustin*, etc. — *De duab. anim. contra Manich.*, cap. X, XI, nº 14, 15.

[3] *C'est ce que la nature crie.* Métaphore usitée pour dire, prouver évidemment, d'une manière éclatante, rappeler, etc

Le sang de vos rois *crie*, et n'est point écouté.
RACINE, *Athalie*, acte I, sc. Ire.

[4] *Salomon*, 3e roi des Juifs, fils et successeur de David, commença à régner en 1001 avant J.-C. Il bâtit le célèbre temple de Jérusalem, et enrichit son royaume par des expéditions et des fondations importantes ; mais il était surtout renommé par sa justice, son savoir immense et sa sagesse : on lui attribue les Proverbes, le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste, le Livre de la Sagesse, et les Psaumes 72 et 127. La fin de sa vie fut ternie par de déplorables faiblesses : il mourut en 962. — *Le trône du sage Salomon* est pris ici comme le plus haut point de la science et de la sagesse, opposé à la simplicité et à l'ignorance des enfants.

[5] *Annonce dans tout l'univers.* Voy. *La Liberté*, page 328, note 1.

Le doute ne saurait être plus sincère et plus sérieux sur la liberté que sur l'existence des corps qui nous environnent...

... Donnez-moi un homme qui fait le profond philosophe[1], et qui nie le libre arbitre : je ne disputerai point contre lui ; mais je le mettrai à l'épreuve dans les plus communes occasions de la vie, pour le confondre par lui-même. Je suppose que la femme de cet homme lui est infidèle, que son fils lui désobéit et le méprise, que son ami le trahit, que son domestique le vole; je lui dirai, quand il se plaindra d'eux : Ne savez-vous pas qu'aucun d'eux n'a tort, et qu'ils ne sont pas libres de faire autrement? ils sont, de votre propre aveu, aussi invinciblement nécessités à vouloir ce qu'ils veulent, qu'une pierre l'est à tomber, quand on ne la soutient pas. Croyez-vous que cet homme prenne une telle raison en payement[3] ? Croyez-vous qu'il excusera l'infidélité de sa femme, l'insolence et l'ingratitude de son fils, la trahison de son ami et le vol de son domestique? N'est-il pas certain que ce bizarre[4] philosophe,

[1] *Qui fait le profond philosophe.* Qui affecte d'être un profond philosophe. *Agere et gerere*, en latin s'emploient de la même manière: « Agere amicum, » TACITE, *Hist.* l. I, c. 30. « Annis quibus exulem egerit, » ID., *Annal.*, l. I, c. 4. « Principem geris, » PLIN. LE JEUNE. « Gere captivum, » SEN. *le trag.*

[2] *Nécessités à vouloir.* Tenus par la nécessité, participe passif d'un emploi assez rare, mais utile. On le construit aussi avec *de*. Voy. *Pourquoi Dieu a créé l'homme libre*, page 331, note 1.

[3] *En payement.* Locution familière très-significative ; il ne se payerait pas plus de ces raisons, qu'un créancier à qui son débiteur en offrirait de semblables.

[4] *Bizarre.* En contradiction avec lui-même : c'est le vrai sens du mot.

qui ose nier le libre arbitre dans l'école, le supposera comme indubitable dans sa maison, et qu'il ne sera pas moins implacable contre ces personnes que s'il avait soutenu toute sa vie le dogme [1] de la plus grande liberté? Il est donc visible que cette philosophie n'en est pas une, et qu'elle se dément elle-même sans aucune pudeur. Allez plus loin. Dites à cet homme que le public le blâme sur une telle action dont on lui impute le tort; il vous répondra, pour se justifier, qu'il n'a pas été libre de l'éviter, et il ne doutera nullement qu'il ne soit excusé aux yeux du monde entier, pourvu qu'il prouve qu'il a agi non par choix, mais par pure nécessité. Vous voyez donc que cet ennemi imaginaire du libre arbitre est réduit à le supposer dans la pratique, lors même qu'il fait semblant de ne le croire pas [2]. (*Lettres sur la Religion.*)

[1] *Dogme* (Δόγμα, dérivé de δέδογμαι parfait passif de δοκέω). Point de doctrine, principe, article de foi.

[2] « Il est vrai qu'il y a certaines actions que nous ne sommes pas libres de faire, et que nous évitons par nécessité. Alors nous n'avons aucun motif ou raison de vouloir, qui puisse toucher notre entendement, le mettre en suspens, et nous faire entrer dans une sérieuse délibération pour savoir s'il convient de faire une telle action, ou de l'éviter. C'est ainsi qu'un homme sain de corps et d'esprit, vertueux et plein de religion, n'est pas libre de se jeter par la fenêtre, de courir tout nu par les rues, et de tuer ses enfants. En cet état, il ne peut avoir ni aucune raison de vouloir faire ces actions, ni sujet de délibérer, ni indifférence réelle de volonté à cet égard. Ainsi il n'est pas libre de faire ces actions. Il ne pourrait y avoir qu'une mélancolie folle ou un désespoir semblable à celui de divers païens, qui pourrait jeter un homme dans une telle extrémité. Mais comme nous sentons en nous une vraie impuissance de faire des actions si insensées pendant que nous avons l'usage de notre raison, nous

84. CONSÉQUENCES DU FATALISME [1].

Otez la liberté, toute la vie humaine est renversée, et il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la société. Si les hommes ne sont pas libres dans ce qu'ils font de bien et de mal, le bien n'est plus bien, et le mal n'est plus mal. Si une nécessité inévitable et invincible nous fait vouloir tout ce que nous voulons, notre volonté n'est pas plus responsable de son vouloir [2] qu'un ressort de machine n'est responsable du mouvement qui lui est inévitablement et invinciblement imprimé [3]. En

sentons au contraire que nous sommes libres à l'égard de tous les partis sur lesquels nous délibérons sérieusement. » FÉNELON.

« Il faut encore avouer que l'homme n'est libre ni à l'égard du bien pris en général, ni à l'égard du souverain bien clairement connu. La liberté consiste dans une espèce d'équilibre de la volonté entre deux partis. L'homme ne peut choisir qu'entre des objets dignes de quelque choix et de quelque amour en eux-mêmes, et qui font une espèce de contre-poids entre eux. Il faut de part et d'autre des raisons vraies ou apparentes de vouloir : c'est ce qu'on appelle des motifs. » FÉNELON.

[1] *Du fatalisme.* On donne ce nom à la doctrine qui nie la liberté de l'homme, et le soumet à une nécessité fatale (*fatum*) qu'il est obligé d'accomplir. C'était généralement l'opinion des païens ; c'est celle des mahométans.

[2] *Notre volonté n'est pas plus responsable de son vouloir*, etc. De ce qu'elle a voulu. La *volonté*, c'est la faculté même de l'homme ; *le vouloir*, c'est l'acte de la volonté, comme le mouvement est un acte de la faculté de se mouvoir.

[3] *Imprimé.* Quoique cette métaphore soit d'un usage habituel, elle n'offre pas une idée juste, puisqu'il n'y a pas de rapport entre l'*impression* et l'*impulsion :* on ne devrait pas dire « imprimer un mouvement. »

ce cas, il est ridicule de s'en prendre à la volonté, qui ne veut qu'autant[1] qu'une autre cause distinguée d'elle la fait vouloir. Il faut remonter tout droit à cette cause[2], comme je remonte à la main qui remue un bâton pour me frapper, sans m'arrêter au bâton, qui ne me frappe qu'autant que cette main le pousse. Encore une fois, ôtez la liberté, vous ne laissez sur la terre ni vice, ni vertu, ni mérite. Les récompenses sont ridicules[3], et les châtiments sont injustes et odieux. Chacun ne fait que ce qu'il doit, puisqu'il agit selon la nécessité. Il ne doit ni éviter ce qui est inévitable[4], ni vaincre ce qui est invincible. Tout est dans l'ordre; car l'ordre est que tout cède à la nécessité. Qu'y a-t-il donc de plus étrange que de vouloir contredire ses propres idées, c'est-à-dire la voix de la raison, et que de s'obstiner à soutenir ce qu'on est contraint de démentir sans cesse dans la pratique, pour établir[5] une doctrine qui renverse tout ordre et toute police, qui confond le vice et la vertu, qui autorise toute infamie monstrueuse, qui éteint toute pudeur et tout remords, qui dégrade et qui défigure sans ressource tout le genre humain? Pourquoi veut-on étouffer ainsi la voix de

1 *Qu'autant que.* Qu'à condition que. *Autant* n'est pas ici un adverbe de quantité, mais une véritable conjonction.

2 *Remonter tout droit à cette cause.* Rechercher directement cette cause, pour lui attribuer l'action.

3 *Les récompenses sont ridicules.* Puisque celui qui les reçoit ne les a pas méritées.

4 *Il ne doit ni éviter*, etc. Il n'est pas tenu d'éviter, on ne peut exiger de lui qu'il évite, etc.

5 *Pour établir.* Pour *arriver* à établir, *pour* marque ici le résultat, et non l'intention.

la raison? C'est pour secouer le joug de la religion[1]; c'est pour alléguer une impuissance flatteuse en faveur du vice contre la vertu[2]. Il n'y a que l'orgueil et les passions les plus déréglées qui puissent pousser l'homme jusqu'à un si violent excès contre sa propre raison. Mais cet excès lui-même doit ouvrir les yeux à l'homme qui y tombe. L'homme ne doit-il pas se défier de son cœur corrompu, et se récuser soi-même pour juge[3], dès qu'il aperçoit que le goût effréné du mal le porte jusqu'à se contredire soi-même, et à nier sa propre liberté, dont la conviction intime le surmonte[4] à tout moment? Une doctrine si énorme et si emportée[5] (comme parle Cicéron de celle des Epicuriens) ne doit point être examinée dans l'école, mais punie par les magistrats. (*Lettres sur la Religion*).

[1] *Secouer le joug de la religion.* Jamais cette métaphore n'a été mieux appliquée, puisque le mot religion (*religare*) s'y prête lui-même par son étymologie.

[2] *Alléguer une impuissance flatteuse en faveur du vice contre la vertu.* Excuser le vice et déprécier la vertu, en alléguant l'impuissance où est l'homme d'éviter l'un, et de pratiquer l'autre par sa seule volonté.

[3] *Se récuser soi-même pour juge.* Expression figurée, empruntée aux usages du barreau, où l'on a le droit de récuser, c'est-à-dire de refuser un juge suspect de partialité pour ou contre l'une des parties. — *Soi-même.* Voy. *Sacrifice d'Idoménée*, page 111, note 2.

[4] *Le surmonte.* Le domine, est plus forte que tous ses raisonnements. Voy. *Éternité et immensité de Dieu*, p. 311, note 2.

[5] *Si énorme et si emportée.* Synonyme de monstrueux, qui sort de toutes les règles, *a norma.* — Emportée, hors des bornes du bien.

85. DIEU VEILLE SUR L'USAGE QUE L'HOMME FAIT DE LA LIBERTÉ [1].

Dieu, en faisant l'homme libre, ne l'a point abandonné à lui-même. Il l'éclaire par la raison. Il est lui-même au dedans de l'homme pour lui inspirer le bien, pour lui reprocher jusqu'au moindre mal, pour l'attirer par ses promesses, pour le retenir par ses menaces, pour l'attendrir par son amour. Il nous pardonne, il nous redresse, il nous attend[2], il souffre nos ingratitudes et nos mépris, il ne se lasse point de nous inviter jusqu'au dernier moment, et la vie entière est une grâce continuelle[3]. J'avoue que quand on se représente des hommes sans liberté pour le bien, à qui Dieu demande des vertus qui leur sont impossibles, cet abandon de Dieu fait horreur; il est contraire à son ordre[4] et à sa bonté : mais il n'est point contraire à l'ordre que Dieu ait laissé au choix de l'homme secouru par sa grâce, de se rendre heureux par la vertu ou malheureux par

[1] « On demande comment est-ce que l'être infiniment parfait, qui tend toujours, selon sa nature, à la plus haute perfection de son ouvrage, a pu créer des volontés libres, c'est-à-dire laissées à leur propre choix entre le bien et le mal, entre l'ordre et le renversement de l'ordre? Pourquoi les aurait-il abandonnées à leur propre faiblesse, prévoyant que l'usage qu'elles en feraient serait celui de se perdre, et de dérégler tout l'ouvrage divin?» FÉNELON.

[2] *Il nous attend.* Il attend que nous finissions par venir à lui.

[3] *Est une grâce continuelle* Est une suite de continuelles grâces dont il nous comble.

[4] *A son ordre.* A l'ordre qui doit régler tout ce qu'il a créé.

le péché ; en sorte que, s'il est privé de la récompense céleste, c'est qu'il l'a rejetée lorsqu'elle était pour ainsi dire dans ses mains. En cet état, l'homme ne souffre aucun mal que celui qu'il se fait lui-même, étant pleinement maître de se procurer le plus grand des biens. (*Lettres sur la Religion.*)

---

86. POURQUOI DIEU A CRÉÉ L'HOMME LIBRE.

Dieu, en faisant l'homme libre, lui a donné un merveilleux trait de ressemblance avec la divinité, dont il est l'image. C'est une merveilleuse puissance dans l'être dépendant et créé, que sa dépendance n'empêche point sa liberté, et qu'il puisse se modifier comme il lui plaît. Il se fait bon ou mauvais à son choix ; il tourne sa volonté vers le bien ou vers le mal, et il est, comme Dieu, maître de son opération intime ; il a même, comme Dieu, un mélange de liberté pour certains biens, et de nécessité pour d'autres. Comme Dieu est nécessité [1] de s'aimer et de n'aimer jamais que le bien, l'homme ne peut aimer que ce qui a quelque degré de bien ; et il aime Dieu nécessairement, dès qu'il le connaît en pleine évidence. D'un autre côté, Dieu, infiniment supérieur à tout bien distingué de lui, se trouve, par cette supériorité infinie, pleinement libre de choisir tout ce qui lui plaît entre tous ces biens subalternes,

[1] *Est nécessité de s'aimer.* Voy. *Le libre arbitre*, p. 325 note 2. — *Est nécessité de s'aimer*, parce qu'il est infiniment parfait et par conséquent nécessairement et invinciblement aimé.

lesquels, quoique inégaux entre eux, ont une espèce d'égalité en ce qu'ils sont infiniment inférieurs à l'Être suprême. Ainsi aucun d'eux n'est assez parfait pour déterminer Dieu, et chacun d'eux le laisse à sa propre détermination [1]. L'homme a quelque chose de cette liberté. Aucun des biens qu'il connaît ici-bas ne surmonte sa volonté; aucun ne le détermine invinciblement; tous le laissent à sa propre détermination. Il est à lui [2], il délibère, il décide, et il a un empire suprême sur son propre vouloir. Il est certain qu'il y a dans cet empire sur soi un caractère de ressemblance avec la Divinité qui étonne. Ce trait de ressemblance est digne de la complaisance [3] de celui qui se doit à soi-même [4] de faire tout pour soi.

N'est-il pas digne de Dieu qu'il mette l'homme, par cette liberté, en état de mériter [5]? Qu'y a-t-il de plus grand pour une créature que le mérite? Le mérite est un bien qu'on se donne par son choix, et qui rend l'homme digne d'autres biens d'un ordre supérieur. Par le mérite l'homme s'élève, s'accroît [6], se perfectionne, et engage Dieu à lui donner de nouveaux biens proportionnés [7],

[1] *Le laisse à sa propre détermination.* Le laisse libre de se déterminer, au lieu de l'attirer nécessairement vers lui.

[2] *Il est à lui.* Locution fort simple et très-énergique; elle appartient au latin : *sui est.*

[3] *La complaisance.* L'amour de soi-même (*cum-placere*).

[4] *Soi-même, soi.* Voy. *Sacrifice d'Idoménée,* page 111, note 2.

[5] *Mériter.* Pris absolument, acquérir des mérites.

[6] *S'accroît.* Actif, se grandit.

[7] *Proportionnés.* A son mérite, gradués.

qu'on nomme récompense. N'est-il pas bien beau, et digne de l'ordre, que Dieu n'ait voulu lui donner la béatitude[1] qu'après la lui avoir fait mériter? Cette succession de degrés par où l'homme monte n'est-elle pas convenable à la sagesse de Dieu, et propre à embellir son ouvrage? Il est vrai que l'homme ne peut point mériter sans être capable de démériter : mais ce n'est point pour procurer le démérite que Dieu donne la liberté; il ne la donne qu'en faveur du mérite [2]; et c'est pour le mérite, qui est son unique fin, qu'il souffre le démérite auquel la liberté expose l'homme. C'est contre l'intention de Dieu, et malgré son secours, que l'homme fait un mauvais usage d'un don si excellent, et si propre à le perfectionner. (*Lettres sur la Religion*).

---

87. RÉCOMPENSE ET CHATIMENT DANS L'AUTRE VIE.

N'est-il pas naturel que Dieu, qui éprouve, dans cette courte vie chaque homme pour le vice et pour la vertu [3], et qui laisse souvent les impies achever leurs jours dans la prospérité, pendant que les justes vivent et meurent dans le mé-

[1] *La béatitude.* La félicité des hommes vertueux dans l'autre vie ; c'est presque la seule acception de ce mot, comme du mot : *les bienheureux.*

[2] *En faveur du mérite.* Pour favoriser, pour procurer le mérite. — Le mérite ne peut exister que par comparaison, et suppose la possibilité du démérite. S'il n'était pas possible de démériter, l'homme ne pourrait mériter.

[3] *Eprouve pour le vice et pour la vertu.* Le place entre le vice et la vertu, avec sa liberté, de manière à ce qu'il choisisse l'un ou l'autre.

pris et dans la douleur, réserve à une autre vie le châtiment des uns et la récompense des autres? C'est ce que le livre divin nous enseigne. Merveilleuse et consolante conformité entre les oracles de l'Écriture [1] et la vérité que nous portons empreinte au fond de nous-mêmes! Tout est d'accord, la philosophie, l'autorité suprême des promesses [2], le sentiment intime de la vérité dans nos cœurs.

D'où vient donc que les hommes sont si indociles et si incrédules sur l'heureuse nouvelle [3] de leur immortalité? Les impies leur disent qu'ils sont sans espérance, et qu'ils vont être abîmés dans peu de jours à jamais dans le gouffre du néant : ils s'en réjouissent; ils triomphent de leur prochaine extinction, eux qui s'aiment si éperdument; ils sont charmés de cette doctrine pleine d'horreur. Ils ont un goût de désespoir [4]. D'autres leur disent qu'ils ont une ressource de vie éternelle, et ils s'irritent contre cette ressource; elle les aigrit; ils craignent d'en être convaincus. Ils tournent toute leur subtilité à chicaner [5] contre ses preuves déci-

[1] *Les oracles de l'Écriture.* Les paroles de l'Écriture, qui sont aussi sacrées pour nous que les oracles l'étaient pour les païens. C'est un emprunt remarquable au langage de leur religion. Du reste le mot est presque consacré comme synonyme de l'organe de la vérité; on dit d'un homme : *c'est mon oracle.*

[2] *Des promesses*, faites à l'homme par Dieu dans l'Ecriture.

[3] *L'heureuse nouvelle.* C'est le nom du livre qui renferme l'histoire et la doctrine de J.-C., *l'Evangile* (εὐαγγέλιον).

[4] *Ils ont un goût de désespoir.* Ils aiment à désespérer, expression originale, préparée par ce qui précède.

[5] *Chicaner.* Disputer avec mauvaise foi, et par les arguments les plus subtils.

sives. Ils aiment mieux périr en se livrant à leur orgueil insensé et à leurs passions brutales, que vivre éternellement, en se contraignant pour embrasser la vertu. O frénésie monstrueuse! ô amour-propre extravagant, qui se tourne contre soi-même! O homme devenu ennemi de soi [1], à force de s'aimer sans règle. (*Lettres sur la Religion*).

---

88. SENTIMENTS DE RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

O Dieu! vous êtes mon vrai père; c'est vous qui m'avez donné mon corps, mon âme, mon étendue et ma pensée. C'est vous qui avez dit que je fusse, et j'ai commencé à être, moi qui n'étais pas. C'est vous qui m'avez aimé, non parce que j'étais déjà et que je méritais votre amour, mais au contraire, afin que je commençasse à être, et que votre amour prévenant [2] fît de moi quelque chose d'aimable. C'est donc mon néant que vous avez aimé dès l'éternité pour lui donner l'être, et pour le rendre digne de vous.

O Dieu, je vous dois tout, puisque j'ai tout reçu de vous, et que je vous dois jusqu'au *moi* qui a tant reçu de vos mains bienfaisantes! Je vous dois tout, ô bonté infinie! mais que vous donnerai-je? Vous n'avez pas besoin de mes biens; ils viennent de vous. Loin de vous les réserver, vous

[1] *Ennemi de soi.* Par le fait et non par l'intention, puisque c'est *l'amour de soi-même* qui le perd; mais il se fait autant de mal que s'il était lui-même son plus cruel ennemi.

[2] *Prévenant.* M'aimant avant que je fusse, et que je méritasse cet amour.

m'en avez comblé. Lors même qu'ils sont dans mes mains, ils demeurent bien plus à vous qu'à moi, puisque je ne suis moi-même qu'en vous; je ne les ai que d'emprunt [1], et vous les possédez en propre. Vous ne sauriez vous en désapproprier [2], tant il est essentiel [3] que tout bien ne soit qu'en vous. Que vous donnerai-je donc?...

L'encens des hommes n'est pour vous qu'une vile fumée; vous n'avez besoin ni de la graisse ni du sang de leurs victimes [4]; leurs cérémonies ne sont qu'un vain spectacle; leurs plus riches offrandes sont trop pauvres pour vous, et sont bien plus à vous qu'à eux : leurs louanges mêmes ne sont qu'un langage menteur, s'ils ne vous adorent point en esprit et en vérité. On ne peut vous servir qu'en vous aimant. Les signes extérieurs sont bons quand le cœur les fait faire; mais votre culte essentiel n'est qu'amour, et votre royaume est tout entier au dedans de nous; il ne faut point prendre le change en le cherchant au dehors. O amour! vous aimer, c'est tout; c'est là tout l'homme; tout le reste n'est point lui, et n'en est que l'ombre. Quiconque ne vous aime point

[1] *D'emprunt.* Voy. *Nous tenons la pensée d'un être supérieur*, page 283, note 4.

[2] *Vous en désapproprier.* Vous en dessaisir, faire qu'ils ne vous appartiennent plus en propre. Mot d'un usage assez rare.

[3] *Tant il est essentiel.* Nécessaire, conforme à l'essence, à l'être. Tant il arrive nécessairement.

[4] *Ni de la graisse ni du sang de leurs victimes;*

> Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
> Qu'ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
>
> RACINE, *Athalie*, acte I, sc. 1re.

est dénaturé[1] ; il n'a pas encore commencé à vivre de la véritable vie.

Mais ce culte d'amour doit-il être tellement concentré dans mon cœur que je n'en donne jamais aucun signe au dehors? Hélas! s'il est vrai que j'aime, il me serait impossible de taire mon amour. L'amour ne veut qu'aimer, et faire que les autres aiment. Puis-je voir d'autres hommes que Dieu a faits pour lui seul, comme moi, et le leur laisser ignorer[2] ? (*Lettres spirituelles.*)

---

89. LA RELIGION.

Dieu a mis les hommes ensemble dans une société où ils doivent s'aimer et s'entre-secourir[3], comme les enfants d'une même famille, qui ont un père commun. Chaque nation n'est qu'une branche de cette famille nombreuse, qui est répandue sur la face de toute la terre. L'amour de ce père commun doit être sensible, manifeste, et inviolablement régnant dans toute cette société de ses enfants bien-aimés. Chacun d'eux ne doit jamais manquer de dire à ceux qui naissent de

[1] *Est dénaturé.* Est en dehors de la nature humaine, puisque *aimer Dieu, c'est là tout l'homme.*

[2] *Et le leur laisser ignorer?* Voilà déjà une preuve courte et seulement indiquée de la nécessité d'un culte extérieur. Nous la trouverons bientôt avec tous ses développements.

[3] *S'entre-secourir.* Cette préposition (*entre*) sert ainsi à la composition de beaucoup de mots, et donne de la brièveté au discours : s'entre-aimer, s'entre-regarder, etc.

> Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
> LA FONTAINE, l. VIII, fabl. 17.

lui : Connaissez le Seigneur, qui est votre père. Ces enfants de Dieu doivent publier ses bienfaits, chanter ses louanges, l'annoncer à ceux qui l'ignorent, en rappeler le souvenir à ceux qui l'oublient. Ils ne sont sur la terre que pour connaître sa perfection, et accomplir sa volonté ; que pour se communiquer les uns aux autres cette science et cet amour céleste. Que serait-ce si cette famille était en société sur tout le reste sans y être pour le culte d'un si bon père? Il faut donc qu'il y ait entre eux une société de culte de Dieu ; c'est ce qu'on nomme *Religion* [1] : c'est-à-dire que tous ces hommes doivent s'instruire, s'édifier [2], s'aimer les uns les autres, pour aimer et servir le père commun. Le fond de cette religion ne consiste dans aucune cérémonie extérieure ; car elle consiste tout entière dans l'intelligence du vrai, et dans l'amour du bien souverain ; mais ces sentiments intérieurs ne peuvent être sincères, sans être mis comme en société parmi les hommes, par des signes certains et sensibles. Il ne suffit pas de connaître Dieu ; il faut montrer qu'on le connaît, et faire en sorte qu'aucun de nos frères n'ait le malheur de l'ignorer, de l'oublier. Ces signes sensibles du culte sont ce qu'on appelle *les cérémonies de la religion* [3]. Ces cérémonies ne sont

[1] *Religion.* Voyez page 345.

[2] *S'édifier.* Terme figuré du langage de la chaire ; se porter réciproquement au bien par de bons discours et de bons exemples. Ce mot figuré vient sans doute de ce que l'Église regarde l'homme comme un temple vivant qu'il faut élever, *édifier* et orner en l'honneur de Dieu.

[3] *Cérémonies.* L'étymologie de ce mot, tiré du latin *cærimoniæ*, ou *cæremoniæ* varie : les uns le font venir de *Cérès*, dont le culte était fort important chez les païens, les autres

que des marques par lesquelles les hommes sont convenus de s'édifier mutuellement, et de réveiller les uns dans les autres le souvenir de ce culte qui est au dedans. De plus les hommes faibles et légers ont souvent besoin de ces signes sensibles, pour se rappeler eux-mêmes la présence de ce Dieu invisible qu'ils doivent aimer. Ces signes ont été institués avec une certaine majesté, afin de représenter mieux la grandeur du père céleste. La plupart des hommes, dominés par leur imagination volage, et entraînés par leurs passions, ont un pressant besoin que la majesté de ces signes, institués pour le commun culte de Dieu, frappe et saisisse leur imagination, afin que toutes leurs passions soient ralenties et suspendues. Voilà donc ce qu'on nomme religion, cérémonies sacrées, culte public du Dieu qui nous a créés. Le genre humain ne saurait reconnaître et aimer son créateur, sans montrer qu'il l'aime, sans vouloir le faire aimer, sans exprimer cet amour avec une magnificence proportionnée à celui qu'il aime; enfin sans s'exciter à l'amour par les signes de l'amour même. Voilà la religion qui est inséparable de la croyance du Créateur. (*Lettres sur la Religion*).

---

90. LE CULTE EXTÉRIEUR.

Donnez-moi[1] une société d'hommes qui se regardent comme n'étant tous ensemble sur la terre

de la ville de Cœre, où les Romains, pendant l'invasion des Gaulois, cherchèrent un asile pour tous les objets du culte des Dieux.

[1] *Donnez-moi.* Tour et locution qui équivalent à : *supposez une société*, etc.

qu'une seule famille, dont le père est au ciel; donnez-moi des hommes qui ne vivent que du seul amour de ce père céleste, qui n'aiment ni le prochain, ni eux-mêmes, que pour l'amour de lui, et qui ne soient qu'un cœur et une âme[1]: dans cette divine société, n'est-il pas vrai que la bouche parlera sans cesse de l'abondance du cœur[2]? Ils admireront le Très-Haut[3], ils aimeront le Très-Bon; ils chanteront ses louanges, ils le béniront pour tous ses bienfaits. Ils ne se borneront pas à l'aimer, ils l'annonceront à tous les peuples de l'univers; ils voudront redresser[4] leurs frères, dès qu'ils les verront tentés, par l'orgueil ou par les passions grossières, d'abandonner le bien-aimé. Ils gémiront de voir le moindre refroidissement de l'amour. Ils passeront au-delà des mers[5], jusqu'au bout de la terre, pour faire connaître et aimer le père commun aux peuples égarés qui ont oublié sa grandeur. Qu'appelez-vous un culte extérieur, si celui-là n'en est pas un? Dieu serait alors *toutes choses en tous*[6]; il serait le roi, le père, l'ami universel; il serait la loi vivante des cœurs. On ne parlerait que de lui

[1] *Qu'ils ne soient qu'un cœur et une âme.* Expression très-énergique, pour dire qui aient une volonté et un amour unique.

[2] *De l'abondance du cœur.* «Ex abundantiâ cordis,» inspirée par l'abondance du cœur qui s'exhale par elle.

[3] *Ils admireront le Très-Haut, ils aimeront le Très-Bon.* Concision et usage d'appellations consacrées pour exprimer les perfections de Dieu : « Ils admireront sa toute-puissance, ils aimeront sa bonté infinie. »

[4] *Redresser*, remettre dans le *droit chemin*. Voyez *Le philosophe et l'esprit religieux*, page 199, note 4.

[5] *Ils passeront au-delà des mers*, etc. Allusion aux voyages des missionnaires dans le Nouveau-Monde et aux Indes.

[6] *Toutes choses en tous* 1 Cor. xv, 28.

et pour lui ; il serait consulté, cru et obéi [1]. Hélas ! si un roi mortel ou un vil père de famille [2] s'attire par sa sagesse l'estime et la confiance de tous ses enfants, on ne voit à toute heure que [3] les honneurs qui lui sont rendus ; il ne faut point [4] demander où est son culte, ni si on lui en doit un. Tout ce qu'on fait pour l'honorer, pour lui obéir, et pour reconnaître ses grâces, est un culte continuel qui saute aux yeux [5] ? Que serait-ce donc si les hommes étaient possédés de l'amour de Dieu? Leur société serait un culte continuel, comme celui qu'on nous dépeint des bienheureux dans le ciel [6].

Il faudrait, dira-t-on [7], prouver qu'outre l'amour et les vertus qui en sont inséparables, l'homme doit à Dieu des cérémonies réglées et publi-

[1] *Obei.* Voyez *Dieu s'intéresse à tout ce qu'il a créé*, page 316, note 2.

[2] *Un vil père de famille. Vil* n'a pas ici d'autre sens que *obscur, de peu de prix*, en comparaison de Dieu, et point du tout bas, méprisable.

[3] *On ne voit à toute heure que*, etc. La construction de cette phrase manque un peu de netteté ; au lieu de *toute* un mot négatif la rendrait claire. « On ne voit à aucun moment rien autre chose que les honneurs qui lui sont rendus. »

[4] *Il ne faut point...* Gallicisme : il n'est pas nécessaire de, etc.

[5] *Qui saute aux yeux.* Locution du langage le plus familier, mais très-significative.

[6] *Des bienheureux dans le ciel.* Cette idée d'un culte rendu à la divinité par les *bienheureux*, n'était pas étrangère aux païens : Virgile, malgré la nature grossière du bonheur qu'il leur donne dans ses Champs-Elysées, les présente aussi : « lœtum choro pæana canentes, » chantant en chœur un hymne d'allégresse. *Enéide*, l. VI, v, 658.

[7] *Dira-t-on.* Formule qui prévient une objection ; les Latins la rendaient ou de même : *dicet aliquis, fortasse dicent ;* ou par une conjonction : *at enim.*

ques. Mais ces cérémonies ne sont point l'essentiel de la religion, qui consiste dans l'amour et dans les vertus. Ces cérémonies sont instituées non comme étant l'essentiel[1] de la religion, mais seulement pour être les signes qui servent à la montrer, à la nourrir en soi-même, et à la communiquer aux autres. Ces cérémonies sont, à l'égard de Dieu, ce que les marques de respect sont pour un père que ses enfants saluent, embrassent, et servent avec empressement; ou pour un roi qu'on harangue[2], qu'on met sur un trône, qu'on environne d'une certaine pompe, pour frapper l'imagination des peuples, et devant qui on se prosterne. N'est-il pas évident que les hommes attachés aux sens, et dont la raison est faible, ont encore plus de besoin d'un spectacle[3] pour imprimer en eux le respect d'une majesté invisible et contraire à toutes leurs passions, que pour leur faire respecter une majesté visible qui éblouit leurs faibles yeux, et qui flatte leurs passions grossières? On sent la nécessité du spectacle d'une Cour pour un roi, et on ne veut pas reconnaître la nécessité infiniment plus grande d'une pompe pour le culte divin. C'est ne connaître pas le besoin des hommes, et s'arrêter à l'accessoire[4] après avoir admis le principal.

[1] *L'essentiel.* Pris absolument : Le fond, le principal, *caput.*

[2] *Qu'on harangue.* Verbe et substantif consacrés pour exprimer un discours adressé avec apparat et solennité, à un prince ou à une assemblée. Les harangues équivalent ici aux prières que nous offrons à Dieu.

[3] *Un spectacle.* Mot pris dans son sens premier, ce qui frappe les yeux, *quod spectatur.*

[4] *L'accessoire.* Les circonstances secondaires du fait pris-

Aussi voyons-nous que tous les peuples qui ont adoré quelque divinité, ont fixé leur culte à quelques démonstrations extérieures, qu'on nomme des cérémonies. Dès que l'intérieur y est [1], il faut que l'extérieur l'exprime, et le communique dans toute la société. Le genre humain jusqu'à Moïse faisait des offrandes et des sacrifices. Moïse en a institué dans l'église judaïque. La chrétienne en a reçu de Jésus-Christ. Qu'on tue des animaux, qu'on brûle de l'encens ou qu'on offre les fruits de la terre, qu'importe, pourvu que les hommes aient des signes par lesquels ils marquent leur amour pour Dieu. Tous les biens de la nature sont ses dons. On lui rend ce qu'on en a reçu, pour confesser qu'on le tient de lui. Par ces signes, on se rappelle la majesté de Dieu et ses bienfaits; on s'excite mutuellement à le prier, à le louer, à espérer en lui, on cherche une certaine uniformité de signes qui représentent l'union des cœurs, et qui empêchent le désordre dans le culte commun. Quand Dieu n'a point réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont suivi la tradition dès l'origine du genre humain [2]. Quand Dieu a réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont dû les observer inviolablement. Les

cipal : *quod ad rem ipsam accedit. — S'arrêter à l'accessoire* ne signifie pas ici *au-delà* de l'accessoire, sans vouloir aller plus loin, mais *en-deçà;* admettre le principal, et ne pas vouloir aller jusqu'à l'accessoire.

[1] *L'intérieur y est.* C'est-à-dire dès que le sentiment intérieur existe, locution familière.

[2] *La tradition dès l'origine du genre humain.* Ont fait ce que l'exemple transmis, *traditum*, depuis l'origine du genre humain, leur avait appris à faire.

protestants mêmes [1], qui ont tant critiqué nos cérémonies, n'ont pu s'empêcher d'en retenir [2] beaucoup : tant il est vrai que les hommes en ont besoin ! Il faut des cérémonies, non qui amusent et où l'on prenne le change [3], mais qui aident à nous recueillir [4] et à rappeler le souvenir des grâces de Dieu. Voilà le vrai culte de Dieu. Quiconque le concevrait autrement, le connaîtrait fort mal. (*Lettres sur la Religion*).

---

91. NÉCESSITÉ DU CULTE EXTÉRIEUR.

La religion demande des signes extérieurs qui accompagnent le culte intérieur. En voici les raisons. Dieu a fait les hommes pour vivre en société. Il ne faut pas que leur société altère leur culte intérieur; au contraire, il faut que leur société soit une communication réciproque de leur culte; il faut que leur société soit un culte continuel : il faut donc que ce culte ait des signes sensibles qui soient le principal lien de la société humaine. Voilà donc un culte extérieur qui

[1] *Les protestants.* On appelle particulièrement de ce nom les sectateurs de Luther, célèbre réformateur, parce qu'ils *protestèrent* en 1529, contre la diète de Spire qui restreignit la liberté de conscience : ici Fénelon désigne généralement toutes les sectes qui se sont séparées de la religion catholique.

[2] *D'en retenir.* Ce mot est plus juste que *conserver*, qui ajoute une idée superflue ; il correspond littéralement à *retinere* en latin.

[3] *Qui amusent et où l'on prenne le change.* Qui occupent vainement l'esprit, et que l'on prenne pour le culte même, dont elles ne sont que le signe extérieur.

[4] *Nous recueillir.* Recueillir, rassembler et concentrer toutes nos pensées sur Dieu et son amour.

est essentiel, et qui doit réunir les hommes. Dieu a sans doute voulu qu'ils s'aimassent, qu'ils vécussent tous ensemble comme frères dans une même famille, et comme enfants d'un même père. Il faut donc qu'ils puissent s'édifier [1], s'instruire, se corriger, s'exhorter, s'encourager les uns les autres, louer ensemble le père commun, et s'enflammer de son amour. Ces choses si nécessaires renferment tout l'extérieur de la religion. Ces choses demandent des assemblées [2], des pasteurs [3] qui y président, une subordination, des prières communes, des signes communs pour exprimer les mêmes sentiments. Rien n'est plus digne de Dieu, et ne porte plus son caractère, que cette unanimité intérieure de ses vrais enfants, qui produit une espèce d'uniformité dans leur culte extérieur. Voilà ce qu'on appelle *religion*, qui vient du mot *religare*, parce que le culte divin rallie et unit ensemble les hommes, que leurs passions farouches rendraient sauvages et incompatibles [4] sans ce lien sacré. De là vient que les peuples qui n'ont point eu de vraie et pure religion, ont été obligés d'en inventer de fausses et d'impures, plutôt que de manquer d'un principe supérieur à l'homme, pour dompter l'homme et pour le rendre docile dans la société. De là vient

[1] *S'édifier.* Voy. *La religion*, page 338, note 2.

[2] *Des assemblées.* Le mot église ἐκκλησία-ἐκ-λέγω ne signifie pas autre chose.

[3] *Des pasteurs.* J.-C. se compare sans cesse à un pasteur, et les hommes à un troupeau de brebis : « Je suis, dit-il, le bon pasteur, etc. » Cette figure s'est conservée pour exprimer le prêtre qui préside à l'assemblée des fidèles : c'est même le nom qui désigne les ministres du culte protestant.

[4] *Incompatibles.* Les uns avec les autres : *Qui communia pati non possunt.*

que Numa[1], Lycurgue[2], Solon[3] et les autres législateurs ont eu besoin de paraître divinement[4] inspirés pour pouvoir policer les peuples. De là il est arrivé que les impies, tels que Lucrèce[5], ont osé dire que la crainte des dieux n'est qu'une invention des tyrans politiques[6], qui ont voulu con-

1 *Numa Pompilius*, second roi de Rome, dont le règne tout entier fut consacré à la législation et aux institutions religieuses. Il mourut en 671 avant J. C., après avoir régné 43 ans.

2 *Lycurgue*, législateur de Sparte. Voy. *Les bons Rois*, page 45, note 2.

3 *Solon*, législateur d'Athènes, et l'un des sept sages de la Grèce, naquit à Salamine en 640 avant J.-C., et mourut à Cypre vers 560, dans un exil volontaire après avoir vu ses lois oubliées, et Pisistrate devenu par usurpation maître du souverain pouvoir.

4 *Divinement*, par la divinité, *divinitùs*.

5 *Lucrèce*. Lucretius Carus, poëte latin, né vers l'an 95 avant J.-C., remarquable par l'énergie plutôt que par la pureté et l'élégance de son style. Son poëme, *de Naturâ rerum*, de la Nature des choses, offre des beautés du premier ordre. Malheureusement tout ce génie est employé à soutenir les doctrines les plus désolantes, c'est-à-dire l'athéisme et le matérialisme, qu'il avait puisées dans la philosophie d'Epicure.

6 *N'est qu'une invention des tyrans politiques.*

... Quæ causa deûm per magnas numina gentes
Pervolgarit, et ararum compleverit urbes,
Suscipiendaque curarit solemnia sacra,
Quæ nunc in magnis florent sacra rebu'locisque;
Unde etiam nunc est mortalibus insitus horror,
Qui delubra deûm nova toto suscitat orbi
Terrarum, et festis cogit celebrare diebus;
Non ita difficile est rationem reddere verbis.
. . . . . .
. . . . . .
.. Cui non animus, formidine divum
Contrahitur? Cui non conrepunt membra pavore,
Fulminis horribili quam plaga torrida tellus
Contremit, et magnum percurrunt murmura cœlum?
Non populi gentesque tremunt, regesque superbi
Conripiunt divum perculsi membra timore,

sacrer[1] ce joug de leur tyrannie pour tenir les peuples dans une servitude pleine de lâcheté et de superstition : aveugles, qui ne voient pas[2] que le plus grand des biens, qui est la subordination et la paix, ne peut nous venir par l'erreur! Les inventeurs des fausses religions sont comme les charlatans et les faux monnayeurs[3]. On ne s'est avisé de débiter de la fausse monnaie qu'à cause qu'il y en avait déjà de véritable. Les imposteurs n'ont donné de mauvais remèdes qu'à cause que les hommes avaient déjà quelques remèdes qui les avaient guéris. Le faux imite le vrai, et le vrai précède toujours le faux. Le culte simple et pur, qui est essentiellement dû à l'Être Suprême, a dû être de tous les temps et naître avec le genre humain. C'est lui qui a fait sentir aux hommes ce qu'ils se doivent les uns aux autres par rapport à celui à qui ils doivent tout. C'est lui qui a modéré, policé, uni les hommes. Ce lien unique, ce lien si puissant a manqué à tous les peuples qui ont oublié Dieu. Il a fallu par politique[4] y revenir;

Ne quod ob admissum fœde, dictumve superbe
Pœnarum grave sit solvendi tempus adactum.
LUCR., *de Nat. rerum*, l. V, v. 1160-1167, 1217-1224.

[1] *Consacrer ce joug.* Lui donner un caractère sacré, de sorte qu'on n'ose pas le secouer.

[2] *Aveugles qui ne voient pas*, etc. Cette forme d'exclamation s'explique grammaticalement par une ellipse : *Ils sont aveugles, eux qui ne voient pas*, etc.

[3] *Comme des charlatans et des faux monnayeurs*, etc. Ces comparaisons aussi simples que vraies, fortifient un raisonnement déjà très-évident par lui-même.

[4] *Par politique.* Dans un intérêt de politique (πολις) d'ordre et de civilisation.

et les hommes égarés, faute de[1] la vraie religion qu'ils avaient perdue, n'ont pu se passer d'en inventer de ridicules et d'affreuses. Une religion monstrueuse était un moindre mal dans la société que l'irréligion. Mais revenons au fond du culte de Dieu. Il demande également deux choses, l'une d'être unanime, c'est-à-dire le même dans le cœur des hommes; l'autre, d'être exprimé par des signes sensibles qui le perpétuent dans la société et qui en soient le lien le plus inviolable. (*Lettres sur la Religion.*)

---

92. CARACTÈRES DE LA VRAIE RELIGION. — ERREUR DE LA PHILOSOPHIE PAÏENNE.

Toutes les religions qui ne se réduisent point à connaître et aimer souverainement un seul Dieu infiniment parfait, par qui seul toutes choses sont, ne sont point des cultes dignes de ce Dieu. Donc toute religion qui renferme ou des erreurs sur ce dieu infini, ou des dérèglements de volonté contre son amour dominant, est manifestement fausse. Donc toutes les philosophies particulières, qui se contredisent les unes les autres sur le premier être, sur la fin dernière de l'homme, etc., ne sont point ce culte et ce corps de religion que nous devons trouver. Dieu n'est non plus[2] l'auteur de la confusion que du mensonge. Ceux qui lui

[1] *Faute de*, « penuria rei, » n'ayant pas la vraie religion.

[2] *Dieu n'est non plus... que de.* Tour qui a vieilli; c'est-à-dire Dieu n'est pas plus l'auteur de la confusion que du mensonge.

rendent le vrai culte, ne peuvent le faire qu'autant qu'ils sont animés et inspirés par lui. L'esprit de Dieu n'est jamais ni variant [1] ni contraire à lui-même. Ce qu'il inspire à l'un, il l'inspire à l'autre, ou du moins il ne lui inspire rien de contraire. L'esprit de vérité est donc un esprit d'unanimité, et qui fait que tous ceux que Dieu inspire pour son culte [2] pensent et veulent tous les mêmes choses pour l'essentiel [3] de ce culte. Il faut trouver cette unanimité invariable dans tous les pays et dans tous les siècles. Donc il n'y a rien de plus indigne de Dieu que la diversité des philosophes et des religions. Comment Dieu pourrait-il se tenir [4] honoré de ce mélange monstrueux de tant d'opinions impies dont les unes condamnent les autres avec exécration, et dont aucune ne renferme ni la véritable idée de Dieu, ni le culte intérieur d'amour qui lui est dû? Les philosophes ont disputé tant de fois les uns contre les autres [5]! Les uns ont mis la divinité dans le feu, les autres dans l'air, d'autres dans la machine entière de l'univers. Aucun n'a connu un être

[1] *Variant.* Adjectif verbal d'un emploi assez rare, mais qui offre une idée plus juste que *variable*, qui voudrait dire sujet à varier, tandis que *variant* signifie seulement qui varie une fois dans le moment même.

[2] *Inspire pour son culte.* Au sujet de son culte.

[3] *L'essentiel.* Voy. *Le culte extérieur*, page 342, note 1.

[4] *Se tenir honoré.* Se croire, se trouver honoré.

> Mais, puisque vous voilà, je me tiens trop content.
> BOILEAU, *Satire* 3.

[5] *Ont disputé tant de fois les uns contre les autres.* Voyez mêmes idées développées dans Massillon, *Carême*, I. aussi CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme*, l. III

infini, qui fût tout ce qu'il y a de parfait dans les autres êtres, et rien de restreint à une nature particulière ou bornée. Aucun n'a connu un être qui est essentiellement par lui, et par qui sont tous les autres êtres qu'il a tirés du néant. Donc aucun de tous ces philosophes n'a rendu le vrai culte au vrai Dieu. Donc l'assemblage confus de toutes ces philosophies n'est qu'un amas énorme d'opinions extravagantes [1], qui se combattent et se confondent réciproquement sans rien établir. Ne cherchons donc plus aucune trace de vrai culte dans cette multitude de sectes philosophiques. Nous trouverons encore moins cette unanimité invariable dans les différentes religions. Ecoutons les Grecs et les Egyptiens [2] : ils nous nommeront les douze grands dieux [3], les uns d'une façon, les autres d'une autre, comme Hérodote [4] le déclare.

[1] *Amas énorme d'opinions extravagantes : Énorme.* Voyez page 44 note 3.—*Extravagantes*, fausses et insensées, *quod extra rectum vagatur.*

[2] *Les Grecs*, voyez page 196, note 3. — *Les Égyptiens*, voyez *L'Egypte sous Sésostris*, page 47, note 1.

[3] *Les douze grands Dieux.* Les voici énumérés dans ces deux vers d'Ennius :

> Juno, Vesta, Ceres, Diana, Minerva, Venus, Mars,
> Mercurius, Jovi', Neptunus. Volcanus, Apollo.
> ENNIUS, apud Appul. *de Deo Socratico*, cap. I, p. 15.

Les Païens mettaient douze dieux particuliers au-dessus de toute la foule des divinités de bas étage ; ils les appelaient *Consentes*, parce qu'ils composaient le *conseil* de Jupiter.

> Bis sex cœlestes, medio Jove, sedibus altis
> Augusta gravitate sedent.
> OVIDE, *Métam.* l. VI, v. 72, 73.

[4] *Hérodote*, célèbre historien grec, surnommé le *Père de l'histoire*, né à Halicarnasse en 484 avant J.-C., et mort en Italie à Thurium, en 406. Il a raconté l'histoire des guerres

Écoutons les Perses[1] : ils diront tout autre chose; c'est le feu sous le nom de Mithra; c'est le soleil qui est la véritable Divinité. Ecoutons les Romains[2] ils nous fourniront d'autres dieux inconnus à ces premiers peuples[3]. Les Brachmanes et les Gymnosophistes[4] des Indes[5] nous en donneront encore d'une autre mode. Chaque pays, chaque ville prétend mettre les siens en honneur. Il n'y a que le Dieu créateur du ciel et de la terre qui n'est point connu hors de la Judée[6]. Des dieux

médiques, et subsidiairement celle des Perses, des Mèdes, des Egyptiens et de plusieurs autres peuples, dans neuf livres auxquels l'admiration de la Grèce antique a donné les noms des neuf muses.

[1] *Les Perses.* Voyez page 175, note 2.

[2] *Les Romains.* Peuple célèbre, qui tire son nom de *Rome*, sa capitale, ville fondée dans l'Italie par Romulus. Il envahit l'Italie tout entière, puis l'univers connu des anciens, et son empire subsista pendant environ mille ans, depuis 753 avant J.-C. jusqu'à 476 après J.-C., où l'Italie fut définitivement conquise par les Barbares. Rome est devenue le siége de la religion catholique, et a substitué ainsi l'empire spirituel à l'empire temporel du monde.

[3] *Inconnus à ces premiers peuples.* Après avoir institué le culte de diverses divinités, ils allèrent dans leur polythéisme, jusqu'à élever un temple *aux Dieux inconnus*, de peur sans doute d'en oublier quelqu'un.

[4] *Les Brachmanes et les Gymnosophistes.* Les *Brachmanes* ou *Brahmanes* étaient prêtres de *Brahma*, dieu des Indiens; les Grecs les appelaient *Gymnosophistes* (γυμνοσοφιστής) parce qu'entre autres austérités qu'ils s'imposaient dans leurs pratiques superstitieuses, on les voyait aller tout nus par le froid le plus rigoureux.

[5] *Les Indes.* Voy. page 196, note 6.

[6] *Hors de la Judée.* « Tout devint dieu pour l'homme, et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connût point. » MASSILLON, *Carême*, I. — *La Judée*, région de la Syrie au S.-O., connue aussi sous le nom de Palestine. Le premier lui vient de la tribu de Juda, qui y joua toujours le principal rôle.

anciens et nouveaux se présentent en foule. Partout la divinité est dégradée : on la multiplie, on la met dans les êtres les plus vils ; on lui attribue les passions les plus injustes, les plus basses, les plus infâmes [1]. Le culte de ces monstrueuses divinités est aussi monstrueux qu'elles. On ne connaît d'autres moyens de les apaiser en faveur des hommes les plus coupables et les plus impénitents [2], que de l'encens, des hécatombes [3], des mystères puérils qui couvrent des cruautés et des impuretés abominables. (*Lettres sur la Religion*).

---

93. LE PAGANISME [4].

Je vois un nombre prodigieux de nations qui ont adoré de la pierre, du bois, du métal, et qui

[1] *On lui attribue les passions les plus injustes*, etc. « Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux : au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : des hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures : les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés, et virent des edifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions. » MASSILLON, *Carême*, I.

[2] *Impénitents*. Qui persiste dans des sentiments et des actes coupables : *quem non pœnitet*, mot du langage de la chaire, ainsi que le substantif *impénitence*.

[3] *Hécatombes*. (ἑκατὸν, βοῦς) sacrifices, dans lesquels on immolait cent bœufs.

[4] *Le paganisme*. Après l'établissement du christianisme, les peuples restés infidèles furent appelés *Pagani*, païens, et leur culte paganisme, soit parce que les empereurs chrétiens forcèrent par leurs édits les adorateurs des faux dieux à se retirer dans les campagnes, de manière que l'idolâtrie chassée des villes se maintint dans les bourgs, *pagi* ; soit, comme le dit saint Jérôme, parce que les infidèles, refusant

ont cru que certaines divinités étaient présentes sous des figures d'hommes ou de bêtes [1] faites de ces diverses matières; mais la divinité ne peut point se renfermer sous ces figures inanimées. De plus, ceux qu'ils ont adorés, comme Jupiter [2], Junon [3], Mars [4], Vénus [5], Mercure [6], Bacchus [7], loin d'être de vrais dieux, n'ont été que des créatures très-défectueuses, très-viles et très-coupa-

de s'enrôler dans *la milice* de J.-C., quittèrent le service militaire plutôt que de recevoir le baptême devenu obligatoire par un édit de l'an 310, et furent flétris du nom de *pagani*, opposé à celui de *miles* (soldat).

1 *Sous des figures d'hommes ou de bêtes*, etc.

... Tout ne fut plus que stupide ignorance,
Qu'impiété sans borne en son extravagance.
Puis, de cent dogmes faux la superstition
Répandant l'idolâtre et folle illusion,
Sur la terre, en tous lieux disposés à les suivre,
L'art se taille des dieux d'or, d'argent et de cuivre;
Et l'artisan lui-même, humblement prosterné
Aux pieds du vain métal par sa main façonné,
Lui demande les biens, la santé, la sagesse;
Le monde fut rempli de dieux de toute espèce.
On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux
Adorer les serpents, les poissons, les oiseaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs offrir des sacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon d'être à ses vœux propices,
Et croire follement maîtres de ses destins
Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.
BOILEAU.

2 *Jupiter*. Voy. *l'Olympe*, page 1, note 3.

3 *Junon*, reine des Dieux, fille de Saturne, sœur et femme de Jupiter; la fable lui attribue un caractère jaloux et des haines implacables.

4 *Mars*. Voyez *Les Armes de Télémaque*, page 12, note 6.

5 *Vénus*. Voyez *L'Olympe*, page 1, note 1.

6 *Mercure*. Voyez *Descente aux enfers*, page 19, note 3.

7 *Bacchus*. Voyez *Les Armes de Télémaque*, page 14, note b.

bles [1]. Les hommes qui adorent le vrai Dieu, créateur de l'univers, et qui règlent leurs mœurs sur ce culte, doivent sans doute être beaucoup plus estimables que ces faux dieux pleins de vices grossiers. Un païen même a reconnu que les dieux d'Homère étaient très inférieurs à ses héros [2]. Quelle dégradation de la divinité! quel culte impie et indécent de tant de faux dieux, qui semblent inventés par quelque esprit séducteur, pour tourner en dérision la divinité, et pour faire oublier le dieu véritable.

Quand même on voudrait subtiliser, pour réduire le paganisme au culte d'un seul Dieu [3] infiniment parfait, qu'on adorait sous divers noms et sous diverses figures mystérieuses, sans croire néanmoins qu'il y eût plusieurs dieux, il faudrait avouer que cette multitude apparente de dieux serait très-indécente [4] et très-scandaleuse. Ce lan-

[1] *Très-viles et très-coupables.* La lecture d'Homère de Virgile, d'Ovide, et des poëtes les plus religieux, suffit pour faire voir que la jalousie, la colère, la vengeance étaient leurs penchants les plus excusables : et en partant de Jupiter, fils rebelle, époux adultère, pour arriver à Bacchus dieu des ivrognes, et Mercure, dieu des voleurs, on parcourt tout le cercle des vices, des désordres et des crimes même que l'on abhorre et que l'on châtie chez les hommes.

[2] *Très inférieurs à ses héros.* « Humana ad deos transtulit, divina mallem ad nos. » CICÉRON, *Tusculanes*, l. I, c. 14, édit., classiq. de M. Berger — « Il a prêté aux dieux les vices de l'homme, j'aimerais mieux qu'il eût donné à l'homme les vertus des dieux. » Aristote remarque qu'en cela Homère n'avait fait que suivre ce que la renommée et la tradition avaient publié avant lui.

[3] *Réduire le paganisme au culte d'un seul Dieu*, etc. Prétendre par un raisonnement subtil que le paganisme n'était en réalité que le culte d'un seul Dieu, etc.

[4] *Indécente.* Contraire à ce qui convient, à ce qui doit être. Voyez *Les Champs-Elysées*, page 32, note 2

gage forcé [1] serait une source d'erreurs impies; il faudrait retrancher cette diversité de noms et de représentations mystérieuses, pour réduire tout le culte divin à la reconnaissance d'un seul Dieu, si parfait qu'il ne peut avoir rien d'égal, rien qui ne soit infiniment inférieur à lui, rien qu'il n'ait tiré du néant, et qu'il ne puisse sans cesse y replonger. De plus, le paganisme n'offre que des vœux intéressés pour les biens de la terre; il ne demande que la santé et les richesses, que le plaisir, que la prospérité mondaine pour flatter l'orgueil. Une telle religion déshonore la Divinité, et autorise la corruption des hommes. (*Lettres sur la Religion.*)

---

94. LA PHILOSOPHIE IMPUISSANTE A TROUVER LE VRAI DIEU.

On ne peut trouver aucune trace d'unanimité ni dans les philosophies, ni dans les religions des Gentils [2]. Donc il est clair que Dieu ne les a point inspirées pour leur donner ni son idée véritable, ni le culte digne de lui. Il ne faut pas même s'i-

[1] *Ce langage forcé.* Dont on force, dont on détourne le sens véritable pour lui en donner un peu naturel.

[2] *Dans les religions des gentils.* « Chaque pays, chaque ville, chaque homme avait sa religion » FÉNELON. — *Les gentils, gentiles, Ethnici* (du grec ἔθνος). Fénelon les prend ici, comme on le fait souvent, pour synonyme des païens. Il y a cependant une distinction à faire : *les païens*, sont des idolâtres, les adorateurs de Jupiter, de Fô, de Brahma. *Les gentils*, sont ceux qui, dans une religion fausse, ont cependant une idée confuse de la divinité, tels sont : Socrate, Confucius, Mahomet.

magiuer qu'on puisse trouver cette unanimité dans un petit nombre d'hommes obscurs et inconnus les uns aux autres, qui ont pu, en divers pays et en divers temps, connaître l'être infini et l'aimer intérieurement d'un amour dominant. Ces vrais adorateurs devaient au vrai Dieu un culte extérieur. Il ne suffisait pas de le croire et de l'aimer; il fallait le confesser [1] de bouche, l'enseigner aux autres hommes, faits aussi bien qu'eux pour le connaître et pour l'aimer; il fallait rejeter les idoles [2], la multitude des dieux, et tout culte contraire à l'idée du Créateur. L'ont-ils fait? S'ils l'avaient fait, on le saurait; car de tels hommes auraient été bien singuliers [3]. Ou ils auraient converti le monde idolâtre, comme les apôtres [4]; ou ils auraient succombé dans la persécution du monde entier, qu'ils auraient soufferte en défendant la vérité. Dans l'un et dans l'autre cas ils seraient les plus célèbres de tous les hommes; les histoires en seraient pleines [5]; mais nous n'en voyons aucune trace. Nous trouvons bien que So-

[1] *Le confesser.* Le reconnaître, *confiteri.* C'est le mot consacré, de même que le substantif : *Confesseur de la foi.*

[2] *Idoles* (εἴδωλον, image) nom des dieux des païens, faits de la main des hommes.

[3] *Singuliers.* Extraordinaires, qui se séparent de la foule des hommes (*singuli.*) Il n'est pas ordinairement du style noble mais du langage familier.

[4] *Les apôtres* (apostoli, ἀπο-στέλλω envoyer). Les disciples de J.-C. *envoyés* par lui pour convertir le monde au christianisme.

[5] *En seraient pleines.* Expression simple et très-significative.

crate[1] méprisait les dieux d'Athènes[2], et entrevoyait, par l'ouvrage de la nature, un être plus parfait que les dieux vulgaires inventés par la Fable; mais il ne voyait rien qu'à demi; il n'osait parler, et il est mort lâchement en adorant les dieux qu'il ne croyait pas[3]. Il ne peut donc point y avoir parmi les gentils certains philosophes plus philosophes que les autres, qui aient conservé en secret la pure idée et le pur culte du vrai Dieu avec unanimité entre eux. De telles gens épars çà et là, et inconnus les uns aux autres, ne peuvent remplir la fin que l'être parfait s'est pro-

[1] *Socrate*, le plus célèbre philosophe de la Grèce, naquit à Athènes en 470, et mourut condamné à boire la cigüe, l'an 400, victime des attaques du poëte Aristophane, et d'Anytus et de Mélitus, dont il s'était fait des ennemis par sa sagesse. Il eut pour disciples Platon et Xénophon. Voyez *le Voyage d'Anacharsis*, c. LXVII.

[2] *Athènes*, capitale de l'Attique, partie de la Grèce méridionale, fondée en 1643 avant J.-C. par une colonie d'Egyptiens conduits par Cécrops. La ville la plus célèbre de l'antiquité grecque par les lettres, les arts et les grands hommes de toute espèce. Voy. *le Lexique de géographie comparée*, de M. Mac Carthy, au mot *Athènes*, dans Quinte-Curce, édition classique de M. Ruelle.

[3] *Qu'il ne croyait pas.* Socrate en mourant ordonna à l'un de ses disciples de sacrifier un coq à Esculape, se conformant ainsi à l'une des pratiques de la religion grecque Fénelon le juge sévèrement au point de vue du christianisme; mais il est permis de penser que ce sage, croyant nécessaire de fortifier chez ses concitoyens la religion même grossière, à défaut d'une plus pure qu'ils n'auraient pas admise, voulut donner en mourant l'exemple du respect des dieux, comme il avait donné celui de l'obéissance aux lois, en refusant de se dérober par la fuite à la mort que lui avaient infligée les magistrats C'est donc le citoyen plutôt que le philosophe qui mourut en païen, et l'on peut dire avec Rousseau que sa mort fut celle d'un sage, et non point d'un lâche.

posée dans notre création, qui est de se faire un culte digne de lui dans la société des hommes, pour faire de cette société même un vrai culte de son infinie sainteté. Il n'aurait été honoré que par des lâches dont la croyance aurait été trahie par le culte [1]. (*Lettres sur la Religion.*)

---

95. LA LOI DE MOÏSE [2].

Le Créateur est connu au peuple juif [3]. C'est là que son nom est grand, c'est là qu'on l'appelle *Celui qui est* [4]; c'est là qu'on reconnaît qu'il a tiré l'univers du néant par sa volonté féconde et toute-puissante; c'est là qu'on pose pour premier principe, qu'il faut servir comme esclave ce Dieu unique et souverain; qu'il faut l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses pensées et de toutes ses forces. Cette idée est la seule qui renferme le vrai culte, et elle n'est que chez ce peuple. Cette idée ne peut venir que de Dieu seul, tant elle est sublime et au-dessus de l'homme. Cette idée est en nous le plus grand de tous les miracles. Quiconque n'a point cette idée ne peut parler de Dieu qu'en blasphémant [5], ne peut penser à Dieu qu'en le dégradant de son infinie

[1] *Dont la croyance aurait été trahie par le culte.* Phrase plus claire que grammaticalement correcte : il faudrait *qui par leur culte avaient trahi leur croyance.*

[2] *Moïse*, législateur des Hébreux.

[3] *Le peuple Juif.* Voyez *Caractères de la vraie religion.* page 331, note 6.

[4] *Celui qui est.* Expression de l'Écriture.

[5] *Blasphémant.* Injuriant par des paroles. (βλασφημέω — βλάπτω et φήμη.)

perfection, ne peut le servir que par des apparences vaines, ne peut l'aimer plus que le monde entier et que soi-même, comme il doit essentiellement être aimé. Donc le vrai culte n'est qu'en un seul lieu et chez un seul peuple, à qui le Seigneur a enseigné ce qu'il est. C'est chez ce peuple que se trouve l'unanimité constante et invariable. Tous les Israélites [1] descendent d'un seul homme [2], dont ils ont reçu ce culte, conservé sans interruption depuis l'origine de l'univers. Ce peuple, qui n'est qu'une seule famille, n'a qu'un seul livre [3] qui réunit toutes leurs pensées, toutes leurs affections en un seul Dieu. Ce livre les fait assembler souvent, pour n'être tous ensemble, dans toutes leurs fêtes, qu'un cœur, qu'une seule âme et qu'une seule voix qui chante les louanges du Créateur. Ce livre unique forme et règle un culte unique. Tout est un chez eux, jusqu'à la police et aux lois qui forment la société. Tout vient d'un seul Dieu, être infini qui a tout fait : tout tient uniquement à lui. Ce n'est point une religion cachée dans le cœur, et par conséquent déguisée ; c'est un amour simple

[1] *Les Israélites.* Dénomination appliquée aux Juifs, à cause du surnom d'*Israël* qui fut donné au patriarche Jacob, après sa lutte avec un ange. — *Israël* en hébreu signifie *qui combat contre Dieu.*

[2] *D'un seul homme.* Tout le peuple Juif reconnaît pour père Abraham, qui, né en 2366, en Chaldée, entra dans la terre de Chanaan vers l'an 2291 sur l'ordre de Dieu.

[3] *Un seul livre. La Bible*, ou plutôt l'*Ancien Testament* (car *la Bible* comprend aussi le *Nouveau.*) Ce livre contient l'histoire du peuple Juif depuis la création du monde jusqu'à la naissance de J.-C. Il se compose d'écrits historiques, de prophéties, d'ouvrages lyriques et de traités de morale.

et libre du Créateur qui se manifeste hautement par des signes sans équivoque, comme il est naturel que l'amour se manifeste par les signes les plus sensibles quand il domine dans le cœur. Les cérémonies extérieures ne sont que des marques du culte intérieur, qui est tout l'essentiel. Ces cérémonies sont destinées à frapper l'homme grossier par les sens, et à nourrir l'amour dans le fond du cœur. Ces cérémonies ne sont pas la principale partie du culte; c'est dans le détail des mœurs, c'est dans la société de ce peuple, que le culte le plus parfait s'exerce par toutes les vertus que l'amour inspire. Voilà le culte public, unanime et invariable que nous cherchions. (*Lettres sur la Religion.*)

---

96. LE LIVRE SAINT [1].

Nous produisons [2] le livre qui porte toutes les marques de la divinité, puisque c'est lui qui nous a appris à connaître et à aimer souverainement le vrai Dieu. C'est dans ce livre que Dieu parle si bien en Dieu, quand il dit : *Je suis celui qui est* [3]. Nul autre livre n'a peint Dieu d'une manière digne de lui. Les dieux d'Homère sont l'opprobre et la dé-

[1] Voyez Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, l. IV, réfutation des objections élevées contre les livres de Moïse. — Il ne s'agit plus ici seulement de l'Ancien Testament, mais de la Bible tout entière, c'est-à-dire aussi du Nouveau Testament, qui renferme les livres des quatre évangélistes, les épîtres de saint Paul, et l'Apocalypse.

[2] *Nous produisons.* Nous montrons : c'est le sens premier du mot *producere*, mettre au jour, montrer.

[3] *Je suis celui qui est.* « *Ego sum qui sum.* » Citation de Écriture.

rision de la divinité [1]. Le livre que nous avons en main, après avoir montré Dieu tel qu'il est, nous enseigne le seul culte digne de lui. Il ne s'agit point de l'apaiser par le sang des victimes; il faut l'aimer plus que soi; il faut ne s'aimer plus que pour lui, et que de son amour; il faut se renoncer [2] pour lui, et préférer sa volonté à la nôtre; il faut que son amour opère en nous toutes les vertus, et n'y souffre aucun vice. C'est ce renversement total du cœur de l'homme que l'homme n'aurait jamais pu imaginer : il n'aurait jamais inventé une telle religion, qui ne lui laisse pas même sa pensée et son vouloir, et qui le fait être tout à autrui. Lors même qu'on lui propose cette religion avec la plus suprême autorité, son esprit ne peut la concevoir, sa volonté se révolte, et tout son fond est irrité. Il ne faut pas s'en étonner puisqu'il s'agit de démonter [3] tout l'homme, de dégrader le *moi*, de briser cette idole, de former un homme nouveau, et de mettre Dieu en la place du *moi*, pour en faire la source et le centre de tout notre amour. Toutes les fois que l'homme inventera une religion, il la fera bien différente; l'amour-propre la dictera; il la fera toute pour lui : et celle-ci ne lui laisse rien. Celle-ci est néanmoins si juste, que ce qui nous soulève le plus contre elle est précisément ce qui doit le plus nous convaincre de sa vérité. Dieu tout [4], à qui

[1] *L'opprobre et la dérision de la Divinité.* Voy. *le Paganisme*, page 353, notes 2, 3, 4, etc.

[2] *Se renoncer.* Renoncer à soi-même.

[3] *Démonter*, renverser, changer tout l'homme.

[4] *Dieu tout.* Ellipse du verbe *est*, qui rend la phrase plus précise et plus absolue.

tout est dû ; et la créature rien, à qui rien ne doit demeurer qu'en Dieu et pour Dieu. Toute religion qui ne va pas jusque-là est indigne de Dieu, ne redresse [1] point l'homme, et porte un caractère de fausseté tout manifeste. Il n'y a sur la terre qu'un seul livre original [2] qui fasse consister la religion à aimer Dieu plus que soi, et à se renoncer pour lui : les autres qui répètent cette grande vérité l'ont tirée de celui-ci. Toute vérité nous est enseignée dans cette vérité fondamentale. Le livre qui a fait connaître ainsi au monde le tout de Dieu [3], le rien de l'homme, avec le culte de l'amour, ne peut être que divin. Ou il n'y a aucune religion, ou celle-là est la seule véritable. De plus, ce livre, si divin par sa doctrine, est plein de prophéties dont l'accomplissement saute aux yeux [4] du monde entier, comme la réprobation du peuple Juif, et la vocation [5] des peuples idolâtres au culte du vrai Dieu par le Messie [6]. Dailleurs, ce livre est autorisé par des miracles innombrables, faits au grand jour, en divers siècles, à la vue des plus

[1] *Ne redresse point l'homme.* Ne le corrige pas, de manière à le mettre dans son état juste et droit. Voyez *Le culte extérieur*, page 340, note 4.

[2] *Original.* Qui n'est ni copié ni imité d'aucun autre, qui est lui-même l'*origine* des autres.

[3] *Le tout de Dieu, le rien de l'homme.* L'immensité de Dieu et le néant de l'homme. Ces deux mots sont moins usités et disent plus.

[4] *Saute aux yeux.* Voy. *le culte extérieur*, p. 341, n. 5.

[5] *La vocation*, etc. Ils ont été appelés (*vocati*) au culte de Dieu par ce Messie. — *Idolâtres*, qui adorent de vaines images. (εἴδος — λατρεύω.)

[6] *Le Messie*, de l'hébreu *messiah*, oint, en grec χριστος (χρίω, oindre), nom sous lequel les prophètes désignent le fils de Dieu, libérateur du genre humain. Les Juifs refusent ce caractère à J.-C., et attendent encore le Messie.

grands ennemis de la religion. Enfin, ce livre a fait tout ce qu'il a dit; il a changé la face du monde; il a peuplé les déserts de solitaires qui ont été des anges dans des corps mortels[1]; il a fait fleurir jusque dans le monde le plus impie et le plus corrompu les vertus les plus pénibles et les plus aimables[2]; il a persuadé à l'homme idolâtre[3] de soi de se compter pour rien, et d'aimer seulement un être invisible. Un tel livre doit être lu[4], comme s'il était descendu du ciel sur la terre. (*Lettres sur la Religion.*)

---

97. LE CHRISTIANISME.

Il n'y a que la religion chrétienne qui consiste dans l'amour de Dieu. Les autres religions ont consisté dans la crainte des dieux qu'on voulait apaiser, et dans l'espérance de leurs bienfaits, qu'on tâchait de se procurer par des honneurs, des prières et des sacrifices. Mais la seule religion enseignée par Jésus-Christ nous oblige à aimer Dieu plus que nous-mêmes, et à ne nous aimer que pour l'amour de lui. Elle nous propose pour paradis[5] le parfait et éternel amour; elle exige le

[1] *Des anges dans des corps mortels.* Belle expression qui résume toutes les vertus.

[2] *Aimables.* Voy. *Les Héros*, page 39, note 1.

[3] *Idolâtre de soi.* L'adjectif est ici détourné de son sens premier, ou au moins restreint. Il signifie, *qui s'aime soi-même comme une idole, comme un Dieu.*

[4] *Doit être lu*, etc., avec le même respect et la même soumission que si Dieu lui-même l'avait donné aux hommes.

[5] *Pour Paradis*, etc., *le Paradis terrestre*, ou *Eden* (délices) est le nom que l'Écriture donne à un jardin déli-

renoncement à nous-mêmes, *abneget semetipsum*, c'est-à-dire l'exclusion de tout amour-propre, pour nous réduire à nous aimer par charité comme quelque chose qui appartient à Dieu, et qu'il veut que nous aimions en lui. Ce renversement de tout l'homme est le rétablissement de l'ordre, et la naissance de l'homme nouveau. Voilà ce que l'homme n'a pu inventer. Il faut qu'une puissance supérieure tourne l'homme contre lui-même, pour le forcer à prononcer cette sentence foudroyante [1] contre son amour-propre. Il n'y a rien de si évidemment juste, et il n'y a rien qui révolte si violemment le fond de l'homme idolâtre de soi [2]. Dieu ne peut être suffisamment reconnu que par cet amour suprême : *Nec colitur ille nisi amando*, dit souvent saint Augustin. D'où vient donc que presque tous les hommes ont pris le change? Ils ont mis le sacrifice des animaux, l'encens et les autres dons en la place du moi, victime qu'il fallait immoler [3]. Dites à l'homme le plus simple et le plus ignorant, qu'il faut aimer Dieu, notre père, qui nous a faits pour lui; cette parole entre d'abord dans son cœur, si l'orgueil et l'amour-propre ne le révoltent pas : il n'a au-

cieux où Dieu mit Adam et Eve: l'opinion la plus commune le place dans la Médie, entre le Phase, l'Oxus, le Tigre et l'Euphrate. Le paradis désigne, aujourd'hui et dans l'avenir, le séjour des âmes bienheureuses dans l'autre vie.

[1] *Foudroyante.* Expression métaphorique : qui frappe son amour-propre comme ferait la foudre.

[2] *Idolâtre de soi.* Voy. *Le Livre Saint*, page 363, n. 3.

[3] *Qu'il fallait immoler.* Il est superflu de dire que tout ce langage est figuré, il s'agit du *moi*, c'est-à-dire de l'homme moral, de ses passions, de sa volonté, voilà la victime qu'il faut *immoler*.

cun besoin de discussion pour sentir que voilà la religion tout entière. Or il ne trouve ce vrai culte que dans le christianisme. Ainsi il n'a ni à choisir ni à délibérer. Tout autre culte n'est point une religion. Le judaïsme [1] n'est qu'un commencement, ou, pour mieux dire, qu'une image ou une ombre de ce culte promis. Otez du judaïsme les figures grossières, les bénédictions temporelles, la graisse de la terre, la rosée du ciel [2], les promesses mystérieuses, les imperfections tolérées, les cérémonies légales, il ne restera qu'un christianisme commencé. Le christianisme n'est que le renversement de l'idolâtrie de l'amour-propre, et l'établissement du vrai culte de Dieu par un amour suprême. Cherchez bien, vous ne trouverez ce vrai culte développé, purifié et parfait, que chez les chrétiens : eux seuls connaissent Dieu infiniment aimable. Je ne parle point des Mahométans [3]; ils ne le méritent pas : leur religion n'est que le culte grossier, servile et purement mercenaire des Juifs les plus charnels [4], auquel ils ont ajouté l'admiration d'un faux pro-

[1] *Le Judaïsme*, La religion juive.

[2] *La graisse de la terre, la rosée du ciel*, expressions bibliques.

[3] *Les Mahométans*. Sectateurs de l'Islamisme ou Mahométisme, religion fondée en Orient par Mahomet. — Les Mahométans datent leur ère de l'an 622 après J.-C., époque où Mahomet fut obligé de fuir de la Mecque, et où il commença à propager sa religion par les armes; ses principaux dogmes sont l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, un paradis rempli de jouissances grossières, et le fatalisme, qui ôte la liberté à l'homme.

[4] *Charnels*. Oppose à spirituels qui tient à la chair, qui ne songe qu'au corps, et point à l'âme.

phète, qui de son propre aveu n'a jamais eu aucune preuve de mission. Tout homme simple et droit ne peut s'arrêter que chez les chrétiens, puisqu'il ne peut trouver que chez eux le parfait amour. Dès qu'il le trouve là, il a trouvé tout, et il sent bien qu'il ne lui reste plus rien à chercher. Les mystères ne l'effarouchent [1] point : il comprend que, toute la nature étant incompréhensible à son faible esprit, il ne doit pas s'étonner de ne pouvoir comprendre tous les secrets de la divinité ; sa faiblesse même se tourne en force et ses ténèbres en lumière, pour le rendre défiant de soi, et docile à Dieu. Il n'a point de peine à croire que Dieu, amour infini, a daigné venir lui-même, sous une chair semblable à la nôtre pour tempérer les rayons de sa gloire, nous apprendre à aimer, et s'aimer lui-même au dedans de nous. C'est en ce sens-là qu'il est vrai de dire qu'on trouve la vraie religion par le cœur, et non par l'esprit. En effet, on la trouve simplement par l'amour de Dieu infiniment aimable, non par le raisonnement subtil des philosophes. Socrate [2] même n'a presque rien trouvé, pendant qu'une femmelette [3] humble et un artisan docile trouvent tout en trouvant l'amour : *Confiteor tibi, Pater*, etc. L'amour de Dieu décide de tout sans discussion en faveur du christianisme. C'est en ce sens que

[1] *Ne l'effarouchent point.* Terme du langage familier, effrayer, faire fuir comme une bête farouche.

[2] *Socrate.* Voy. *La Philosophie impuissante*, etc., p. 357, note 1.

[3] *Une femmelette* (*muliercula*), une faible femme : ce mot s'emploie même dans le langage familier, pour désigner un homme mou et efféminé.

l'âme est naturellement chrétienne, comme parle Tertullien [1]. (*Lettre sur la Religion.*)

---

98. DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST ET DE SA RELIGION.

Tout se soutient [2] en J.-C.; ses mœurs répondent à sa morale. Ce divin législateur ne se contente pas de donner aux hommes les préceptes nus et secs [3] d'une morale sublime. Il la pratique lui-même, et nous met devant les yeux l'exemple d'une vertu accomplie, qui n'a rien et qui ne prétend rien sur la terre.

Toute sa vie n'est qu'un tissu [4] de souffrances, une adoration perpétuelle, un anéantissement profond devant l'Être Suprême, une soumission sans bornes à la volonté divine, et un amour infini de l'ordre. Il meurt enfin comme abandonné de Dieu et des hommes, pour montrer que la vertu parfaite, soutenue par le seul amour de la justice, peut demeurer fidèle au milieu des plus terribles peines, sans aucune ombre de délectation sensible [5], soit céleste, soit terrestre. Voit-on

[1] *Tertullien*, docteur de l'Eglise, né vers l'an 160 de J.-C., à Carthage; d'abord païen, il se convertit au christianisme à la vue du courage des martyrs. Il mourut en 241. On l'a surnommé *le Bossuet de l'Afrique*, à cause de l'éclat et de l'énergie de son style.

[2] *Tout se soutient.* Toutes les parties sont d'accord, et servent d'appui l'une à l'autre.

[3] *Nus et secs :* Sans y joindre l'exemple qui apprend à pratiquer cette morale.

[4] *Un tissu de souffrances.* Une suite de souffrances continues.

[5] *Sans aucune ombre de délectation sensible*, etc. Sans

partout ailleurs un semblable législateur, ou une telle loi?

L'établissement d'une telle religion parmi les hommes est le plus grand de tous les miracles. Malgré toute la puissance romaine, malgré les passions, les intérêts, les préjugés de tant de nations, de tant de philosophies, de tant de religions différentes, douze pauvres pêcheurs, sans art, sans éloquence, sans force, répandent partout leur doctrine. Malgré une persécution de trois siècles, qui semble devoir l'éteindre à tout moment; malgré le martyre [1] perpétuel d'un nombre innombrable [2] de personnes de toutes les conditions, de tous les sexes, de tous les pays, la vérité triomphe enfin de l'erreur, selon les prédictions de l'ancienne et de la nouvelle loi. Qu'on me montre quelque autre religion qui ait ces marques visibles d'une divinité qui la protége. Qu'un conquérant [3] établisse par les armes la croyance d'une religion qui flatte les sens; qu'un sage législateur se fasse écouter et respecter par l'utilité de ses lois; qu'une secte, accréditée et soutenue par la puissance civile [4], abuse de la crédu-

aucune apparence de consolation, de soulagement que l'on puisse apercevoir.

[1] *Le martyre.* On appelle *martyrs*, les hommes qui moururent pour témoigner (μαρτυρεῖν) de la vérité de la religion. — Le même nom s'applique à la mort qu'ils ont soufferte, et par extension ce mot affaibli est devenu synonyme de souffrances, peines physiques, ou même morales.

[2] *Nombre innombrable.* Rapprochement désagréable, qu'il était facile d'éviter: *une foule innombrable.*

[3] *Qu'un conquérant*, etc. Mahomet, voy. *Le Christianisme*, page 365, note 3.

[4] *Qu'une secte*, etc. Fénelon désigne ici le protestantisme.

lité du peuple : tout cela est possible. Mais que pouvaient avoir vu les nations victorieuses, savantes et incrédules[1], pour se rendre si promptement à Jésus-Christ, qui ne leur promettait rien dans ce monde que persécutions et souffrances ; qui leur proposait la croyance de mystères qui révoltent[2] l'esprit humain, et la pratique d'une morale qui sacrifie toutes nos passions les plus favorites[3] ; en un mot une foi et un culte qui désespèrent tout ensemble notre raison et notre amour-propre? « N'est-ce pas un miracle plus grand et plus in- « croyable que ceux qu'on ne veut pas croire, « d'avoir converti le monde à une semblable re- « ligion, sans miracles[4] ? » (*Entretiens sur la Religion.*)

99. MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST.

Les miracles de Jésus-Christ n'ont pas été faits dans un coin [5], dans les retraites impénétrables,

— *Soutenue par la puissance civile*, c'est-à-dire par le gouvernement de l'Etat, comme l'est, en Angleterre et dans la plus grande partie de l'Allemagne, la religion que l'on appelle réformée.

[1] *Victorieuses, savantes et incrédules.* Ces trois mots résument tous les obstacles presque invincibles qui s'opposaient à l'établissement du christianisme de la part des peuples; la suite y joint ceux qu'il portait avec lui-même.

[2] *Révoltent.* L'emploi de ce verbe à l'actif est plutôt du langage familier que du style élevé. On dirait « qui excitent la révolte de l'esprit. »

[3] *Favorites.* Qui nous sont les plus chères. Mot également familier.

[4] *N'est-ce pas un miracle*, etc. — St-Augustin, *de Civit. Dei*, l. xxii. c. v.

[5] *Dans un coin.* Terme familier, dans un endroit retiré et éloigné de la vue des hommes.

ni dans les antres profonds, mais à la face de tout un peuple ennemi et incrédule; répandus ensuite et renouvelés par les apôtres dans plusieurs nations différentes, qui avaient un intérêt puissant de les convaincre de fausseté, s'ils avaient été supposés[1]. Notre Seigneur nourrit une multitude de peuple avec deux ou trois pains. Il guérit les maladies incurables par une simple parole. Il fait sortir les morts du tombeau. Il se ressuscite lui-même. Tout est de notoriété publique[2], où la moindre imposture[3] aurait été facile à découvrir. Il ne s'agissait pas de prestiges qui fascinaient les yeux, de tours de souplesse[4], ni d'opérations subtiles de la physique; mais de faits palpables, visiblement contraires aux lois communes de la nature. Les simples[5] et les savants en étaient également juges. Ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre de leur vérité.

De plus, tout porte le caractère d'une bonté et d'une puissance infinie, qui agit sans parade[6], et à qui les prodiges ne semblent échapper que par compassion pour les hommes, pour soulager leurs misères corporelles, ou pour guérir leur esprit.

[1] *Supposés.* Faux et inventés à plaisir.

[2] *De notoriété publique :* Expression consacrée par l'usage. bien connu de tout le monde.

[3] *Où la moindre imposture*, etc. Tour elliptique, *où* se rapporte à l'idée contenue dans le mot *publique :* au milieu du public, du peuple, la moindre imposture, etc.

[4] *Souplesse* est ici synonyme d'adresse à substituer une chose à une autre : ce mot a ordinairement un sens plus général ; il exprime l'adresse et la dextérité de tous les membres.

[5] *Les simples*, opposés aux savants : les hommes ignorants et simples.

[6] *Sans parade.* Sans ostentation, sans vanité

Ces miracles n'ont été faits que pour établir le vrai culte de la divinité. Jésus-Christ nous assure qu'il ne les fait que pour ramener l'homme à son propre cœur, afin d'y chercher les preuves de sa doctrine, dont la fin et la consommation est la charité[1].

Enfin les principaux témoins oculaires de ces faits miraculeux ne sauraient être suspects. Il est possible que les hommes, par entêtement ou par préjugé, souffrent toutes sortes de maux pour soutenir des erreurs spéculatives[2], parce qu'ils peuvent se persuader de bonne foi que ce sont des vérités. Mais que les hommes[3], sans aucune vue de plaisir ni d'ambition, de récompense temporelle ou éternelle, s'exposent à toutes sortes de malheurs présents, et ensuite à la justice vengeresse d'un Dieu ennemi du mensonge, pour soutenir qu'ils ont entendu de leurs oreilles, et vu de leurs yeux des choses qui n'ont jamais été : cet amour désintéressé de la malice et de l'imposture[4] est absolument incompatible avec la nature humaine, surtout en des hommes qui passent leur vie à pratiquer et à enseigner la morale la plus

[1] *La charité. Caritas*, l'amour de Dieu, puis du prochain et de soi-même en vue de Dieu : l'une des trois vertus capitales de la religion chrétienne.

[2] *Spéculatives*, qui portent sur des faits de l'ordre moral ou intellectuel, et non pas sur des faits physiques et matériels.

[3] *Que les hommes*, etc., *cet amour*. Tour plein de vivacité, qui suppose une ellipse : *si vous voyez les hommes*, etc. *Cet amour*, etc.

[4] *Cet amour désintéressé de la malice et de l'imposture*. Le rapprochement de ces idées contradictoires, le *désintéressement*, la *malice et l'imposture* prouve déjà leur incompatibilité. — *Malice*. Méchanceté, amour du mal.

sublime qui ait jamais été. (*Entretiens sur la Religion.*)

---

100. AUTHENTICITÉ DE LA RELIGION.

On ne saurait douter de la vérité de ces faits, puisque les livres qui en contiennent l'histoire ont été reçus et traduits [1] par un grand nombre de peuples divers sitôt qu'ils ont paru. Ils ont été lus dans les assemblées de presque toutes les nations de siècle en siècle. Personne cependant ne les a accusés de fausseté, ni les Juifs, ni les Païens, ni les hérétiques [2], quoiqu'ils eussent un intérêt puissant de les combattre et d'en déceler l'imposture. Les Juifs disaient, à la vérité, que Jésus-Christ avait fait ses miracles par magie, mais ils ne les rejetaient pas comme supposés [3]. Les Païens n'ont pu disconvenir de ces faits, non plus que les

[1] *Ont été reçus et traduits*, etc. L'Ancien Testament a été écrit en hébreu, et le Nouveau presque tout entier en grec. L'Ancien Testament fut traduit en grec par le Sanhédrin juif d'Egypte, composé de 72 membres, sous Ptolémée Philadelphe; cette traduction est connue sous le nom de *Version des septante;* au quatrième siècle, saint Jérôme traduisit en latin la Bible tout entière; sa traduction, appelée *Vulgate*, est la seule reconnue par l'Eglise. Après les septante, le juif Aquila donna de la Bible une nouvelle traduction calquée exactement sur l'hébreu. Enfin la Bible a été traduite par les modernes dans toutes les langues.

[2] *Les hérétiques.* (Hérésie, αἵρεσις, choix.) Les sectaires qui se séparent de la foi générale, en *choisissant* certains dogmes qu'ils admettent, tandis qu'ils en rejettent d'autres.

[3] *Supposés.* Voy. *les Miracles*, page 370, note 1.

Juifs. Celse[1], Porphyre[2], Julien l'Apostat[3], Plotin[4] et les autres philosophes, qui dès les premiers temps attaquèrent le christianisme avec toute la subtilité imaginable, avouèrent la vérité des miracles de Jésus-Christ, la sainteté de sa vie, et l'authenticité des livres qui en contiennent l'histoire. Enfin, les sectes nombreuses et successives qui ont troublé l'Église en chaque siècle, prouvent invinciblement qu'on n'aurait pu corrompre le texte sacré sans que l'imposture eût été découverte. Ainsi, en remontant de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, les chrétiens, les hérétiques, les Juifs, les Païens, les Grecs, les Romains, les Barbares, tous rendent témoignage aux mêmes faits et aux mêmes livres. Comme la

[1] *Celse.* Celsus, philosophe épicurien (qu'il ne faut pas confondre avec l'Hippocrate latin), vivait au deuxième siècle de notre ère, sous Trajan et ses successeurs, il attaqua le christianisme dans un ouvrage intitulé : *Discursus verus* (discours véritable.)

[2] *Porphyre.* Philosophe néoplatonicien, disciple de Longin et de Plotin, enseigna la philosophie à Rome, et combattit le christianisme. Né à Tyr l'an 233 de J.-C.; il mourut à Rome en 304.

[3] *Julien l'Apostat.* Flavius Claudius Julianus, empereur romain, fils de Constance, et neveu de Constantin. Né à Constantinople en 331, il fut tué dans un combat livré en Assyrie en 363. Philosophe stoïcien, il pratiquait la morale austère de cette secte, mais il fut l'ennemi acharné du christianisme, sans pourtant commettre aucune violence contre les chrétiens. On le nomme l'*Apostat* (ἀφίστημι, se séparer) parce que, devenu maître de l'empire, il abandonna avec éclat la religion chrétienne dans laquelle il avait été élevé.

[4] *Plotin*, philosophe néoplatonicien, né en Egypte, vers l'an 205 de J.-C., vint à Rome à l'âge de 40 ans, et y ouvrit une école de philosophie qui attira un immense concours de disciples.

certitude de nos idées dépend de l'universalité et de l'immutabilité de l'évidence qui les accompagne; de même la certitude des faits dépend de l'universalité et de l'immutabilité de la tradition qui les confirme. Il est impossible qu'on fasse croire à toute une nation, et ensuite à plusieurs nations différentes, qu'elles ont vu d'abord de leurs yeux, et entendu de leurs oreilles des choses qui n'ont jamais été ; que la mémoire de ces faits supposés soit perpétuée hautement, successivement, universellement dans tous les siècles, par des peuples différents, dont les intérêts, la religion, les préjugés sont contraires; que ces peuples conspirent [1] avec leurs ennemis pour répandre une illusion qui les confond et qui les condamne; et que cependant dans le temps actuel de l'imposture [2], ni dans les siècles suivants, on ne la découvre jamais; cela, dis-je, est non-seulement incroyable, mais absolument impossible. (*Entretiens sur la Religion.*)

---

101. LES MYSTÈRES [3].

La vraie religion doit élever et abattre l'homme, lui montrer tout ensemble sa grandeur et sa faiblesse. Le christianisme n'est pas seulement une loi sainte qui purifie le cœur, il est aussi

[1] *Conspirent.* Soient d'accord, unissent leurs efforts.

[2] *Dans le temps actuel de l'imposture.* Dans le temps même où l'imposture se produit.

[3] *Les Mystères.* Voy. Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, l. 1er, ch. 2, 3, 4, 5.

une sagesse mystérieuse qui dompte l'esprit. C'est un sacrifice continuel de tout soi-même en hommage à la souveraine raison. En pratiquant sa morale, on renonce aux plaisirs, pour l'amour de la beauté suprême. En croyant ses mystères, on immole[1] ses idées, par respect pour la vérité éternelle. Sans ce double sacrifice des pensées et des passions, l'holocauste[2] est imparfait, notre victime est défectueuse. C'est par là que l'homme tout entier disparaît et s'évanouit devant l'Être des êtres. Il ne s'agit pas d'examiner s'il est nécessaire que Dieu nous révèle ainsi des mystères pour humilier notre esprit. Il s'agit de savoir s'il en a révélé, ou non. S'il a parlé à sa créature, l'obéissance et l'amour sont inséparables. Le christianisme est un fait. Puisque vous ne doutez plus des preuves de ce fait, il ne s'agit plus de choisir ce qu'on croira et ce qu'on ne croira pas. Toutes les difficultés s'évanouissent, dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors on n'a nulle peine à croire qu'il y ait dans la nature divine et dans la conduite de sa providence une profondeur impénétrable à notre faible raison. L'Être infini doit être incompréhensible à la créature. D'un côté, on voit un législateur, dont la loi est tout-à-fait divine, qui prouve sa mission par des faits miraculeux dont on ne saurait douter,

[1] *On immole ses idées*, on abandonne, on *sacrifie :* figure hardie, que nous avons déjà rencontrée (Voy. *le Christianisme*, page 364, note 3.); du reste moins usitée que son équivalent, *Sacrifier*, elle n'est pas différente pour le sens ni pour l'étymologie.

[2] *Holocauste.* Sacrifice complet. (ὅλος, tout entier, et καίω, brûler.)

par des raisons aussi fortes que celles qu'on a de les croire. D'un autre côté, on trouve plusieurs mystères qui nous choquent. Que faire entre ces deux extrémités embarrassantes d'une révélation claire[1], et d'un obscur incompréhensible? On ne trouve de ressource que dans le sacrifice de l'esprit, et ce sacrifice est une partie du culte dû au souverain Être.

Dieu n'a-t-il point des connaissances infinies que nous n'avons point? Quand il en découvre quelques-unes par une voie surnaturelle, il ne s'agit plus d'examiner le *comment* de ces mystères[2], mais la *certitude* de leur révélation. Ils nous paraissent incompatibles, sans l'être en effet, et cette incompatibilité apparente vient de la petitesse de notre esprit qui n'a pas des connaissances assez étendues pour voir la liaison de nos idées naturelles avec ces vérités surnaturelles.

Aimer purement, croire humblement, voilà toute la religion catholique. Nous n'avons proprement que deux articles de foi, l'amour d'un Dieu invisible, et l'obéissance à l'Église, son oracle vivant. Toutes les autres vérités particulières s'absorbent dans ces deux vérités simples et universelles qui sont à la portée de tous les esprits. Y a-t-il rien de plus digne de la perfection divine, ni de plus nécessaire pour la faiblesse humaine? (*Entretiens sur la Religion.*)

[1] *D'une révélation claire*, quoique certaine et non intelligible.

[2] *Le comment de ces mystères.* Locution familière. *Comment* ces mystères peuvent s'expliquer.

102. LA PROVIDENCE JUSTIFIÉE DU MAL QUI RÈGNE EN CE MONDE.

Pour tous les maux extérieurs, j'ai déjà remarqué, ô Sagesse éternelle, ce qui fait que vous les souffrez. Votre providence en tire les plus grands biens. Les hommes faibles et ignorants de vos voies[1] en sont scandalisés; ils gémissent pour vous comme si votre cause était abandonnée. Peu s'en faut qu'ils ne croient que vous succombez et que l'impiété triomphe de vous: ils sont tentés de croire que vous ne voyez pas ce qui se passe, ou que vous y êtes insensible. Mais qu'ils attendent encore un peu, ces hommes aveugles et impatients. L'impie qui triomphe ne triomphe guère longtemps, il se flétrit *comme l'herbe des champs, qui fleurit le matin, et qui le soir est foulée aux pieds*[2]: la mort ramène tout à l'ordre. Rien ne vous presse pour accabler vos ennemis: vous êtes patient, comme dit saint Augustin, parce que vous êtes éternel; vous êtes sûr du coup[3] qui les écrasera; vous tenez longtemps votre bras levé parce que vous êtes père; que vous ne frappez qu'à regret, à l'extrémité[4], et que vous n'ignorez point la pesan-

[1] *De vos voies.* Des voies que vous suivez, des moyens que vous employez. Voy. *Une première cause dans l'univers*, page 299, note 7.

[2] *Est foulée aux pieds.* Psaume 36, v. 7.

[3] *Sûr du coup.* Expression du langage familier, mais énergique.

[4] *A l'extrémité*, à la dernière extrémité, quand il ne reste plus d'autre moyen.

teur de votre bras. Que les hommes impatients se scandalisent donc : pour moi, je regarde les siècles comme une minute ; car je sais que les siècles sont moins qu'une minute devant vous. Cette suite des siècles, qu'on nomme la durée du monde, n'est qu'une décoration qui va disparaître, qu'une figure qui passe et qui s'évanouit. Encore un peu, ô homme qui ne voyez rien, encore un peu, et vous verrez ce que Dieu prépare : vous le verrez lui-même tenant sous ses pieds ses ennemis. Quoi, vous trouvez cette horrible attente trop éloignée ! Hélas ! elle n'est que trop prochaine pour tant de malheureux. Alors les biens et les maux seront séparés à jamais ; et ce sera, comme dit l'Écriture, le *temps de chaque chose* [1].

Vous vous servez des maux et des imperfections des créatures pour faire les biens que vous avez résolus. Vous vous cachez sous l'importun [2] pour importuner le fidèle impatient et jaloux de la liberté dans ses occupations, et qui, par conséquent, a besoin d'être importuné, pour mourir au plaisir d'être libre et arrangé [3] dans ses bonnes œuvres. C'est vous, mon Dieu, qui vous servez des langues médisantes pour déchirer la réputation des innocents, qui ont besoin d'ajouter à leur innocence le sacrifice de leur réputation qui leur était trop chère. C'est vous qui, par les mauvais offices et les subtilités malignes des envieux, renversez la fortune et la prospérité de vos serviteurs

[1] *Le temps de chaque chose.* Eccl. ch. 3, v. 17.

[2] *Vous vous cachez sous l'importun*, etc. Explication aussi ingénieuse pour le fond que délicate pour l'expression.

[3] *Arrangé*, composé, réglé selon ses désirs.

qui tiennent encore à cette vaine prospérité. C'est vous qui précipitez dans le tombeau les personnes à qui la vie est un danger continuel, et la mort une grâce qui les met en sûreté. C'est vous qui faites de la mort de ces personnes un remède, très-amer à la vérité, mais très-salutaire pour ceux qui tenaient à ces personnes par une amitié trop vive et trop tendre. Ainsi le même coup qui enlève l'un pour le sauver, détache l'autre[1] et le prépare à sa mort par celle des personnes qui lui étaient les plus chères. Vous répandez ainsi miséricordieusement, ô mon Dieu, de l'amertume sur tout ce qui n'est point vous, afin que notre cœur, formé pour vous aimer et pour vivre de votre amour, soit comme contraint de revenir à vous, sentant que tout appui lui manque dans le reste. (*Sentiments et avis chrétiens*).

---

103. EXHORTATION A EMBRASSER LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Que tardez-vous à vous soumettre, et à perdre dans l'incompréhensibilité divine[2] toutes les vaines spéculations qui pourraient mettre des bornes à

[1] *Détache l'autre*, le détache des affections terrestres. Expression du langage de la chaire.

[2] *Perdre dans l'incompréhensibilité divine*, etc. Cette idée résulte de celles que nous venons de voir exposées sur *les Mystères* (page 374). — Confondre une fois pour toutes, les spéculations, les recherches qui arrêteraient notre obéissance, dans cette vérité générale et première, que Dieu lui-même par sa nature infinie est au-dessus de notre intelligence bornée.

votre obéissance? Pendant la nuit obscure de cette vie il n'est pas permis de raisonner sur les secrets de la nature divine, ni sur les desseins impénétrables de sa providence. Encore un moment, et tout sera dévoilé. Dieu justifiera sa conduite. Nous verrons que sa sagesse, sa justice et sa bonté sont toujours d'accord et inséparables. C'est notre orgueil et notre impatience qui font que nous ne voulons pas attendre ce dénouement. Au lieu de nous servir du rayon de lumière qui nous reste, pour sortir de nos ténèbres, nous nous perdons dans un labyrinthe[1] de disputes, d'erreurs, de systèmes chimériques, de sectes particulières, qui troublent non-seulement la paix présente de la société humaine, mais qui nous indisposent[2] pour la vraie vie de toutes les intelligences, qui n'ont plus d'esprit propre, ni de volonté propre, parce que la même raison universelle les éclaire, et le même amour souverain les anime. Jusqu'ici vous avez voulu posséder la vérité. Il faut à présent que la vérité vous possède, vous captive, et vous dépouille de toutes les fausses richesses de l'esprit. Pour être parfait chrétien, il faut être désapproprié[3] de tout, même de nos idées. Il n'y a que la catholicité qui enseigne cette pauvreté évangélique[4]. Imposez donc silence à votre imagination :

[1] *Labyrinthe.* Métaphore, tirée du *labyrinthe*, ou jardin à mille détours inextricables, qu'avait construit en Crète l'architecte Dédale. Il est devenu l'expression de toute matière embarrassée et difficile à expliquer.

[2] *Nous indisposent*, nous disposent, nous préparent mal.

[3] *Désapproprié.* Voy. *Sentiments de reconnaissance envers Dieu*, page 336, note 2.

[4] *Pauvreté évangélique.* Beati pauperes spiritu, quia ipsorum est regnum cœlorum. *Evangile selon saint Matthieu.* ch. v. C'est la pauvreté dont il s'agit ici.

faites taire votre raison. Dites sans cesse à Dieu : Instruisez-moi par le cœur et non par l'esprit; faites-moi croire comme les saints ont cru ; faites-moi aimer comme les saints ont aimé. Par là vous serez à l'abri de tout fanatisme[1] et de toute incrédulité. (*Entretiens sur la religion*).

---

104. C'EST UN BIEN NON MOINS QU'UN DEVOIR D'ÊTRE CHRÉTIEN.

Il faut céder à Dieu, quand il nous invite à le laisser régner au-dedans de nous. Avons-nous autant délibéré quand le monde nous a invités à nous laisser séduire par les amusements et les passions? avons-nous autant hésité? avons-nous demandé autant de démonstrations? avons-nous autant résisté au mal que nous résistons au bien? Est-il question de s'égarer, de se corrompre, de se perdre, d'agir contre le fond le plus intime de son cœur et de sa raison, pour chercher la vanité ou le plaisir des sens, on ne craint point d'aller trop loin; on décide, on s'abandonne sans réserve. Est-il question de croire qu'une main toute sage et toute-puissante nous a faits, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes; s'agit-il de reconnaître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout, et qui nous a faits pour lui seul, on commence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus

[1] *Fanatisme*, l'excès opposé à l'incrédulité; croyance aveugle et exagération du sentiment religieux, causes des querelles et des guerres de religion.

claires; on craint d'être trop crédule, on se défie de son propre sentiment, on chicane le terrain [1], on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'est pas trop, et à qui on n'a jamais rien donné; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et on n'ose laisser voir au monde qu'on veut le servir; en un mot, on est aussi timide, aussi tâtonnant [2] et aussi difficile pour la vertu, qu'on a été hardi et décisif sans examen pour le dérèglement.

Je ne vous demande qu'une seule chose, qui est de suivre simplement la pente du fond de votre cœur pour le bien, comme vous avez suivi autrefois les passions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondements de la religion, vous reconnaîtrez sans peine qu'on n'y peut opposer rien de solide, et que ceux qui la combattent ne le font que pour ne se point assujettir aux règles de la vertu : ainsi ils ne refusent de suivre Dieu, que pour se contenter eux-mêmes. De bonne foi, est-il juste d'être si facile pour soi, et si retranché [3] contre Dieu? Faut-il tant de délibérations pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous, mais pour lui? En le servant, que

[1] *On chicane le terrain.* Expression figurée. On se défend successivement sur tous les points. — On n'en cède un que pour en disputer un autre. — *Chicaner*, plus familier que *disputer*, est aussi plus énergique. Voy. *Récompense et châtiment dans l'autre vie*, page 334, note 5.

[2] *Tâtonnant*, *tâtonner*. Fréquentatif très-expressif du verbe, *tâter*, essayer; en latin *tentare*.

[3] *Retranché*. Fortifié, expression heureuse et peu commune au figuré, surtout au participe; car on dit fort bien *se retrancher derrière une raison*, etc.

hasarderons-nous? Nous ferons toutes les mêmes choses honnêtes et innocentes que nous avons faites jusqu'ici; nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir, et les mêmes peines à souffrir patiemment : mais nous y ajouterons la consolation infinie d'aimer ce qui est souverainement aimable, de travailler et de souffrir pour plaire au véritable et parfait ami, qui tient compte des moindres choses, et qui les récompense au centuple dès cette vie par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin nous y ajouterons l'attente d'une vie bienheureuse et éternelle, en comparaison de laquelle celle-ci n'est qu'une mort lente. (*Lettres spirituelles*).

---

105. VOCATION [1] DES GENTILS [2].

A peine Jésus, l'attente et le désiré [3] des nations, est né; et voici les Mages [4], dignes prémices des

[1] *Vocation*, *à vocando;* appel, conversion des Gentils au christianisme. L'Ecriture a consacré le sens de ce mot : toutes les fois qu'un homme ou un peuple a été *appelé* au culte du vrai Dieu. La sortie d'Abraham d'Haran, à la voix de Dieu, pour aller dans la terre de Chanaan, s'appelle la *Vocation* d'Abraham.

[2] *Gentils.* Voy. *La philosophie impuissante à trouver le vrai Dieu*, page 355, note 2.

[3] *L'attente et le désiré :* Alliance du substantif abstrait avec le concret. C'est que l'usage a consacré les deux mots, tandis que le participe du premier (*attendu*) et le substantif du second (*désir*) seraient moins usités dans le même sens.

[4] *Les Mages*, prêtres de la religion de Zoroastre. Chez les anciens Perses, ils étaient voués au culte et aux sciences. On leur attribuait une science et une puissance surnatu-

Gentils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnaître. Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux; les idoles seront brisées, et la connaissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer[1] qui couvrent la terre. Je vois les peuples[2], je vois les princes qui adorent dans la suite des siècles celui que les Mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient[3], vous y viendrez à votre tour; une lumière, dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux et dissipera vos ténèbres. Venez, venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob[4]. O Église! ô Jérusalem[5]! réjouissez-vous, poussez des cris de

---

relles, ont donné origine au mot *magie* encore usité parmi nous. Selon saint Matthieu, des mages, rois en même temps, vinrent de l'Orient à Bethléem, conduits par une étoile, pour adorer l'enfant divin à son berceau.—*Prémices.* Emploi remarquable de ce mot, quand il s'agit d'hommes et non de choses. Voy. *Les Armes de Télémaque*, page 15, note 3.

[1] *Comme les eaux de la mer.* Comparaison tout à fait poétique, en rapport avec le caractère sublime de tout ce passage.

[2] *Je vois les peuples.* L'enthousiasme prophétique anticipant sur l'avenir fait un tableau actuel des événements futurs.

[3] *Nations de l'Orient*, etc. Voy., pour cette apostrophe, *le Commerce des Phéniciens*, page 66, note 2.

[4] *Du Dieu de Jacob.* C'est ce nom que l'Écriture donne à Dieu, ainsi que celui de Dieu *d'Israël.*

[5] *O Jérusalem!* L'Église est ainsi désignée par l'Écriture et par les écrivains qui se sont inspirés de son langage. « Quelle est cette Jérusalem dont le prophète parle; cette cité pacifique dont les portes ne se ferment ni jour ni nuit, qui suce le lait des nations, dont les rois de la terre sont les nourriciers et viennent adorer les vestiges? Elle est si puissante, que tout royaume qui ne lui sera pas soumis périra; et si heureuse, qu'elle n'aura plus d'autre soleil que

joie. Vous qui étiez stérile[1] dans ces régions; vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfants innombrables. Que votre fécondité vous étonne: levez les yeux tout autour, et voyez: rassasiez vos yeux de votre gloire; que votre cœur admire et s'épanche: la multitude des peuples se tourne vers vous, les îles viennent[2], la force des nations vous est donnée: de

Dieu, qui fera luire sur elle un jour éternel. Qui ne voit que ce ne peut être cette Jérusalem rebâtie par les Juifs ramenés de Babylone, ville faible, malheureuse, souvent en guerre, toujours en servitude sous les Perses, les Grecs, les Romains; enfin sous ces derniers réduite en cendres, avec une dispersion universelle de ses enfants qui dure encore depuis seize siècles? C'est donc manifestement hors du peuple Juif qu'il faut chercher l'accomplissement des promesses dont il est déchu. Il n'y a plus d'autre Jérusalem que celle d'en-haut, qui est notre mère, selon saint Paul: elle vient du ciel et elle enfante sur la terre. » FÉNELON, *Sermon pour la fête de l'Épiphanie.*

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez:
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière:
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
RACINE, *Athalie*, acte III, sc. 7.

[1] *Vous qui étiez stérile.* etc. C'est une figure ordinaire à l'Ecriture de présenter l'Eglise comme l'épouse du Seigneur et la mère des hommes. Témoin le vers précédent :

Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés.

[2] *Les îles viennent.* C'est-à-dire les peuples de ces îles —Figure.

nouveaux Mages, qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond des Indes[1] pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem : *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.* (*Sermon pour la fête de l'Épiphanie.*)

---

106. CONVERSION DES PEUPLES AU CHRISTIANISME.

Tel était le caractère du Messie[2], qu'il devait, non pas subjuguer par les armes, comme les Juifs charnels le prétendaient grossièrement[3], mais, ce qui est infiniment plus noble, et plus digne de la magnificence des promesses, attirer, par sa puissance sur les cœurs, sous son règne d'amour et de vérité, toutes les nations idolâtres.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avaient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie[4], et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du

[1] *De nouveaux Mages viennent du fond des Indes.* Fénelon parlait en présence des ambassadeurs de Siam (Indo-Chine), venus à la cour du roi Louis XIV en 1680.

[2] *Le Messie.* Voyez *Le Livre-Saint*, page 362, note 6.

[3] *Charnels, grossièrement* attachés à la chair, ne voyant rien au delà des choses matérielles. — *Grossièrement* est la conséquence de cette première expression, ne cherchant pas une interprétation *spirituelle* aux prophéties.

[4] *Contre le torrent de l'idolâtrie.* Métaphore **complète dans ses détails.**

monde : mais celui qui vient d'en-haut est au-dessus de tout ; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée [1] et Tertullien [2] ont montré que l'Eglise était déjà plus étendue que cet empire même [3] qui se vantait d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste [4]. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémaient, et les nourriciers de l'Eglise dont ils versaient le sang. Mais la vertu de l'Evangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts ; le temps ne peut rien contre elle : Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps ; il était hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours ; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

[1] *Saint Irénée*, évêque de Lyon et martyr sous Septime-Sévère, vers l'an 202 ; il a laissé plusieurs écrits contre les hérétiques.

[2] *Tertullien*, docteur de l'Eglise, voyez *le Christianisme*, page 367, note 1.

[3] *Cet empire même.* L'empire romain.

[4] *Ont vu la lumière céleste.* On appelle antithèse ces figures qui opposent entre elles les pensées ou les expressions. — *Que le soleil éclaire à peine.— Ont vu la lumière.— Les plages brûlantes.— Ont été inondées.— Adorateurs.—Blasphémaient*, etc. Tout le passage est écrit de ce style.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs: il leur lâche la bride[1], et le monde en est inondé. Mais, en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur; tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes, sans le savoir, ils sont menés, comme par la main, au-devant de l'Évangile; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre[2] qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Église a enfantés à Jésus-Christ[3] depuis le huitième siècle, dans ces temps même les plus malheureux, où ses enfants révoltés contre elle n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile et répudiée par son Époux! Vers le dixième siècle[4], dans ce siècle dont on exagère trop les malheurs, accoururent en foule à l'Église, les uns

[1] *Il leur lâche la bride.* Figure familière et énergique, commune aux Grecs et aux Latins dans le même sens.

[2] *A la lettre.* Dans toute la force et l'acception du mot. Cette suite de figures est couronnée par une expression simple d'un sens fort remarquable. — *Ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas.*

[3] *A enfantés à Jésus-Christ.* A faits enfants de Jésus-Christ, d'enfants du paganisme qu'ils étaient.

[4] *Vers le dixième siècle*, etc. « Dans le dixième siècle, l'ignorance produisit l'affaiblissement de la discipline et la corruption des mœurs. Les scandales se multiplièrent; les plus saintes lois furent publiquement violées; le mal avait gagné *jusqu'aux premiers pasteurs, et Rome même n'en était pas exempte.* » Tel est le témoignage d'un historien de l'Eglise.

sur les autres[1], l'Allemand, de loup ravissant devenu agneau[2], le Polonais, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois conduit aux pieds des apôtres par son premier roi saint Etienne. Non, non, vous le voyez, la source des célestes bénédictions ne tarit point. Alors l'époux donna de nouveaux enfants à l'épouse pour la justifier, et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien-aimée[3].

Mais que vois-je depuis deux siècles? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène[4]. La foi, plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il? Peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si

[1] *Les uns sur les autres.* Expression familière, successivement et sans interruption.

[2] *De loup ravissant devenu agneau.* Apposition et métaphore.

[3] *Son unique et sa bien-aimée.* L'auteur conclut par l'allégorie qui a commencé ce développement, et qui est une figure favorite des écrivains ecclésiastiques.

[4] *L'homme s'agite, mais Dieu le mène.* Cette expression, aussi grande et forte que simple, a été citée très-souvent, et dans la chaire évangélique, et même à la tribune politique.

jaloux de subjuguer le monde entier, s arrêta bien loin en-deçà de vous : mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne[1], où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées[2] ? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : O Sion, ton Dieu règnera sur toi ! Les voici, ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif ni de commerce, ni d'ambition, ni

[1] *La ligne équinoxiale*, placée à égale distance des pôles, partage la terre en deux hémisphères.

[2] *Comme les nuées.* L'admiration de Fénelon pour le zèle des missionnaires s'élève dans tout ce passage jusqu'au style le plus sublime. Il rassemble et répète les figures les plus vives et les plus hardies, comme celles-ci : *Qui volent comme les nuées.— Vents, portez sur vos ailes*, etc., jusqu'à cette expression si naïve et si belle de son enthousiasme : *Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes !* etc.

de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte? Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes! (*Sermon pour le jour de l'Epiphanie.*)

---

107. LE SAINT MISSIONNAIRE.

Empire de la Chine, tu ne pourras fermer tes portes[1]. Déjà un saint pontife[2], marchant sur les traces de François-Xavier[3], a béni cette terre par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé, non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux, et il semblait nous dire à nous tous, au milieu desquels il passait sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de

[1] *L'empire de la Chine.* Vaste et puissant Etat de l'Asie orientale. *Tu ne pourras fermer les portes.* Allusion aux difficultés que ce peuple défiant et attaché à ses coutumes oppose à l'entrée de toute civilisation étrangère.

[2] M. Pallu, évêque d'Héliopolis, et vicaire apostolique du Ton-King. Il mourut en Chine, en 1685.

[3] *François Xavier*, religieux de l'ordre des Jésuites, surnommé l'Apôtre des Indes, mort en 1552.

l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ[1] qui était en lui; il semblait nous dire : Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face[2]. Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre[3] entière; mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces régions si éloignées. L'esprit l'appelait à la Chine; et l'Evangile, qu'il devait à ce vaste empire, était comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvait plus retenir[4].

Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même[5]. La tempête, qui devait causer le naufrage, vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée[6]! ô vie pré-

[1] *Goûter l'onction et sentir la bonne odeur de Jésus-Christ.* Métaphores du langage mystique de la religion.

[2] *Vous ne verrez plus ma face.* Evang. selon saint Jean.

[3] *De mesurer la terre.* C'est-à-dire la parcourir, expression toute latine : *emetiri.*

[4] *Au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvait plus retenir comme un feu dévorant.* Cette construction, qui éloigne le relatif de son antécédent, est particulière aux écrivains du dix-septième siècle.

[5] *Contre l'espérance même.* Le mot *espérance* est pris ici dans un sens elliptique : là où il n'y avait pas lieu d'espérer. — Allusion à Moïse, législateur des Hébreux, qui mourut en vue de la terre promise, où il lui était interdit d'entrer, parce qu'il n'avait pas eu foi dans la parole de Dieu.

[6] *O mort précipitée!* etc. Rapprochez ces exclamations de celle qu'arrache à Bossuet la mort soudaine de la duchesse d'Orléans. Ces dernières ont l'avantage de répondre à une

cieuse, qui devait durer plus longtemps ! ô douces espérances tristement enlevées ! Mais adorons Dieu, taisons-nous[1]. (*Sermon pour la fête de l'Epiphanie.*)

---

108. JÉSUS-CHRIST A SES DISCIPLES.

Il leur prédit avec sa mort celle que Dieu leur a réservée. Ils vous feront, dit-il, toutes sortes de calomnies et d'outrages[2] *à cause de mon nom*[3]. *Vous serez odieux* à toute la terre; *ils croiront faire un sacrifice à Dieu* en vous égorgeant. Voici ce qu'il ajoute, pour relever le courage des siens : *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps*. Hé ! que faut-il donc craindre, ô Sauveur? Quoi, les maîtres de l'univers, qui d'une seule parole ou d'un seul regard font trembler le reste des hommes; ces princes, qui, au-dehors par leurs armées, et au-dedans par leurs édits, portent partout à leur gré ou la mort ou la vie, ne méritent-ils pas d'être craints? Non, non; ils ne sont redoutables qu'autant qu'ils tiennent le glaive de Dieu contre les méchants; et c'est Dieu seul qu'il faut craindre en eux. Hors de là, leur puissance n'est

douleur générale et de porter sur un coup véritablement foudroyant.

[1] *Taisons-nous.* C'est-à-dire soumettons-nous sans murmurer à la volonté de Dieu.

[2] *De calomnies et d'outrages.* Le verbe va mieux, quant à l'usage, avec le second qu'avec le premier substantif, mais les deux régimes sont entraînés l'un par l'autre.

[3] *A cause de mon nom.* MATTH., cap. XXIV, v. 9; JOAN., cap XVI, v. 2.

que faiblesse, leurs coups ne portent que sur le corps[1] déjà condamné à la corruption; ils ne peuvent détruire que ce qui se détruit de soi-même; ils ne peuvent qu'écraser ce qui n'est que cendre; ils ne peuvent que prévenir de peu de jours une mort qui confondra bientôt la cendre des persécuteurs avec celle du persécuté. Quand ils ont tué le corps, qui de lui-même tombait déjà en ruine, leur force est épuisée, ils ne peuvent plus rien : car pour l'âme du juste persécuté, elle est dans la main de Dieu, asile inaccessible à la fureur humaine : et le tourment de la mort ne la touche point[2]. Oh ! qu'ils sont faibles, ces hommes dont la puissance épouvante tout le genre humain, et qui en sont misérablement éblouis eux-mêmes ! Gardez-vous bien, ô mes disciples, gardez-vous bien de les craindre jamais. Je vous montrerai celui qu'il faut craindre; réservez toute votre crainte pour celui qui peut non-seulement briser comme eux ce corps de terre, mais encore donner à l'âme la mort éternelle. Que la juste crainte du Dieu tout-puissant étouffe en nous, mes Frères, cette crainte lâche des hommes qui ne peuvent rien. (*Sermon pour la fête d'un martyr.*)

[1] *Que sur le corps.* Saint Matthieu, ch. x, v. 28.

[2] *Ne la touche point.* Tout ce développement résume de la manière la plus complète et la plus forte les idées communes à la religion chrétienne et à la philosophie païenne. C'est le langage que Platon prête à Socrate dans le *Phédon*, etc.; celui que tient Cicéron dans ses *Tusculanes*.

109. LES PERSÉCUTIONS.

Dieu a trouvé dans ses profonds conseils qu'il est meilleur de permettre que les maux arrivent, pour les changer en biens, que de ne les permettre jamais. Et en effet, qu'y a-t-il de plus divin que de commander au mal même, et de le rendre bon? comment le fait-il, mes Frères? dit saint Augustin. C'est qu'il donne à l'iniquité le cours qu'il lui plaît, selon ses desseins. Il ne fait pas l'iniquité : mais en la laissant échapper d'un côté plutôt que d'un autre, il la règle, il la domine, il la fait entrer dans l'ordre de sa providence. Ainsi il laisse la fureur s'allumer dans le cœur des princes païens : force leur est donnée contre les sacrifices, et ils affligent[1] les saints du Très-Haut. Mais ne craignez rien ; la persécution ne peut être que bonne dans la main de Dieu. Le sang des martyrs sera une semence féconde pour multiplier les chrétiens. Le vaisseau sera agité par une cruelle tempête, mais les vagues ne pourront l'engloutir. L'Eglise s'étendra sur les nations jusqu'aux extrémités de l'univers, pendant même qu'elle répandra tant de sang. Quand, après trois cents ans de persécution, elle aura lassé les persécuteurs, et montré qu'elle est indépendante de toutes les puissances humaines, alors elle daignera recevoir à ses pieds les Césars pour les soumettre à Jésus-Christ. Cependant ceux qui s'imaginent renverser le vrai Dieu, c'est par lui qu'ils sont soutenus;

[1] *Ils affligent.* Dans toute la force du latin *affligere*, abattre.

c'est lui qui se joue de tous leurs projets, et qui fait servir leur rébellion même à l'accomplissement des siens. Par la persécution, il prépare à la vraie religion des témoins[1], mais des témoins qui en scelleront[2] la vérité de leur propre sang. Par la persécution, il prépare aux persécutés l'expiation de leurs fautes passées, car leur sang lave tout. Quelle autorité pour la religion, lorsque ceux qui l'ont embrassée ne craignent point de mourir pour elle! Enfin le même coup qui brise la paille, comme remarque saint Augustin, sépare le pur grain que Dieu a choisi. (*Sermon pour la fête d'un martyr.*)

---

110. L'ÉGLISE TRIOMPHE DE TOUTES LES PERSÉCUTIONS.

Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur cette société visible[3] des enfants de Dieu, qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin*. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elles disparaissent. L'Eglise seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle

[1] *Des témoins.* C'est là le sens du mot martyr, μαρτὺρ. Voy. *Divinité de Jésus-Christ*, page 368, note 1.

[2] *Scelleront.* Expression métaphorique qui compare le sang des martyrs à un sceau apposé à la religion ; elle est passée dans le langage usuel.

[3] *Cette société visible.* C'est le sens du mot ἐκκλησία déjà expliqué. Voy, *Nécessité du culte extérieur*, p. 345, n. 2. Par extension il désigne le lieu où se réunit cette société.

ne sait que souffrir; et elle n'a pas d'autres armes que la croix de son époux[1].

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon[2] la veut opprimer; les ténèbres deviennent palpables en Égypte[3]; la terre s'y couvre d'insectes, la mer s'entr'ouvre, ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec; un pain descendu du ciel le nourrit au désert; l'homme parle à la pierre[4], et elle donne des torrents : tout est miracle pendant quarante années, pour délivrer l'Église captive.

Hâtons-nous[5]; passons aux Machabées[6] : les rois de Syrie persécutent l'Église; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son époux. « Nous n'avons, disait Jonathas, aucun besoin de tous ces secours, ayant pour consolation les saints livres qui sont dans nos mains[7]. » Et en effet, de

[1] *La croix de son époux.* Voy. *Conversion des peuples au christianisme,* page 309, note 3.

[2] *Pharaon,* nom qui désignait les rois d'Égypte, et que la Bible applique surtout à dix d'entre eux.

[3] *En Égypte.* Le peuple fut frappé de dix plaies (fléaux) différentes, jusqu'à ce que son roi consentît à laisser sortir d'Égypte les Hébreux.

[4] *Parle à la pierre.* Moïse fit jaillir une source d'un rocher en le frappant de sa baguette.

[5] *Hâtons-nous.* Sorte de transition qui convient à ce résumé rapide de l'histoire de l'Église.

[6] *Aux Machabées.* C'est le nom d'une famille de célèbres guerriers juifs, Mathatias et ses cinq fils, Judas, Simon, Jonathas, Jean et Eléazar, qui, dans le milieu du second siècle avant J.-C., défendirent l'indépendance de la Judée contre la tyrannie d'Antiochus roi de Syrie.

[7] *Dans nos mains.* Livre des *Machabées,* l. *I,* c. XII, v. 9.

quoi l'Eglise a-t-elle besoin ici-bas? il ne lui faut que la grâce de son époux, pour lui enfanter des élus; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendierait-elle[1] un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir; son règne, qui est celui de son époux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au-delà de cette vie?

Mais tournons nos regards vers l'Eglise, que Rome païenne, cette Babylone[2] enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Eglise demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourments. Dieu laisse ruisseler pendant trois cents ans[3] le sang de ses enfants bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Eglise, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient? Ce peuple, qui se vantait d'être le peuple-

Les livres des Machabées font partie de l'Ancien Testament. Voy. *La loi de Moïse*, page 339, note 3.

[1] *Mendier*. Expression hyperbolique. Faire une demande indigne d'elle.

[2] *Cette Babylone*. Comme les Assyriens furent pour les Juifs des ennemis et des persécuteurs, l'Eglise flétrit du nom de Babylone Rome païenne ; plus tard les protestants l'appliquèrent même dans leur langage biblique, à Rome, siége du catholicisme.

[3] *Pendant trois cents ans*. Les persécutions que les Romains firent éprouver à l'Eglise commencèrent sous Néron, l'an 64 après J.-C., et durèrent jusqu'à Dioclétien, en 312. Elles furent au nombre de dix.

roi, a été livré aux nations barbares; l'empire éternel[1] est tombé; Rome est ensevelie dans ses ruines avec les faux dieux; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ. (*Discours pour le sacre de l'Électeur de Cologne.*)

---

111. QUELLES SONT LES ARMES DE L'ÉGLISE.

Comment est-ce que l'Église a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers[2]? Écoutons l'apôtre[3]: « Ce qui est folie en Dieu est plus sage « que les hommes; ce qui est faible en Dieu est « plus fort qu'eux. Voyez, mes frères, votre voca- « tion; car il n'y a point parmi vous beaucoup « de sages selon la chair, ni beaucoup d'hommes « puissants, ni beaucoup de nobles; mais Dieu « a choisi ce qui est insensé selon le monde pour « confondre les sages, et il a choisi ce qui est « faible dans le monde pour confondre ce qui est

[1] *Le peuple-roi, l'empire éternel.* L'orgueil des Romains ne prétendait à rien moins qu'à ces titres.

Tu regere imperio populos, Romane, memento.
.... Imperium sine fine dedi.
VIRGILE, *Enéide*, VI, v. 850. — I, v. 279.

[2] *A vaincu cette Rome victorieuse de l'univers.* Cette antithèse donne la mesure de la grandeur du triomphe de l'Église.

[3] *Écoutons l'apôtre.* — Saint Paul, surnommé l'apôtre des Gentils, d'abord persécuteur, puis propagateur ardent du christianisme naissant, pour lequel il mourut décapité à Rome, l'an 64.

« fort ; il a choisi ce qui est bas et méprisable, « et même ce qui n'est pas, pour détruire ce « qui est, afin que nulle chair ne se glorifie « devant lui [1] ». Qu'on ne nous vante donc plus une sagesse convaincue de folie ; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix [2]. La jalousie [3] de Dieu allait jusqu'à sembler exclure de l'Église, pendant ces siècles d'épreuves, tout ce qui aurait paru un secours humain ; Dieu, impénétrable dans ses conseils, voulait renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien [4] a paru douter *si les Césars pouvaient devenir chrétiens* [5]. Combien coûta-t-il de sang et de tourments aux fidèles pour montrer que l'Église ne tient à rien ici-bas ! « *Elle ne possède pour elle-même, dit saint Ambroise* [6], *que sa seule foi* [7]. » C'est cette foi qui vainquit le monde.

Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se souvint enfin de ses anciennes promesses ; il daigna faire aux maîtres du monde la grâce de les admettre aux pieds de son épouse ; ils en devin-

[1] *Devant lui.* Saint Paul, épître première aux Corinthiens, ch. 1er.

[2] *De la folie de la croix.* Ironie : Cette folie, qui est la véritable sagesse.

[3] *La jalousie de Dieu.* Dieu, jaloux de sa puissance, ne voulait pas qu'elle parût aidée d'un secours humain.

[4] *Tertullien.* Voyez *le Christianisme*, page 367, note 3.

[5] *Devenir chrétiens.* Tertullien, *Apolog.*, liv. VI, ch. 21.

[6] *Saint Ambroise,* père de l'Eglise latine, né vers l'an 340, célèbre par la pénitence qu'il imposa à l'empereur Théodose, mourut vers l'an 400.

[7] *Sa seule foi.* Saint Ambroise, ép. 18 ad Valentinianum, concilium Simmachum, nº 16.

rent les *nourriciers* [1], et il leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds* [2].

Fut-ce ce secours qui vint à propos pour soutenir l'Eglise ébranlée? Non; celui qui l'avait soutenue pendant trois siècles malgré les hommes, n'avait pas besoin de la faiblesse [3] des hommes déjà vaincus par elle pour la soutenir; mais ce fut un triomphe que l'époux voulut donner à l'épouse après tant de victoires; ce fut, non une ressource pour l'Église, mais une grâce et une miséricorde pour les empereurs.

« Qu'y a-t-il, disait saint Ambroise, de plus « glorieux pour l'empereur que d'être nommé le « fils de l'Église [4] » (*Discours pour le sacre de l'Electeur de Cologne*).

---

112. L'ÉGLISE N'ASPIRE QU'AU ROYAUME DES CIEUX.

L'Eglise n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu; elle n'aspire qu'au royaume de

[1] *Les nourriciers.* Ces expressions métaphoriques, empruntées au langage de l'Ecriture, n'offrent pas une harmonie bien juste.

[2] *La poussière de ses pieds.* Isaïe, Ps. LX, v. 14.

[3] *De la faiblesse des hommes.* Expression belle par sa justesse: d'abord, la prétendue force des hommes n'est que faiblesse devant Dieu, puis leur défaite accomplie la rend encore plus exacte dans la circonstance.

[4] *Fils de l'Eglise.* Saint Ambroise, ép. 21, in Sermonibus concilii Auxentii, nº 36.

son époux, qui est le sien. Elle est pauvre, et jalouse du trésor de sa pauvreté; elle est paisible, et c'est elle qui donne, au nom de l'époux, une paix que le monde ne peut donner ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusqu'à la mort de la croix qu'elle est invincible. Elle n'oublie jamais que son époux s'enfuit sur la montagne dès qu'on voulut le faire roi; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son époux la nudité de la croix, puisqu'il est *l'homme des douleurs*, l'homme *écrasé dans l'infirmité*[1], l'homme *rassasié d'opprobres*[2]. Elle ne veut qu'obéir; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission[3] et du zèle pour l'autorité légitime; elle verserait tout son sang pour la soutenir. Ce serait pour elle un second martyre, après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime; elle prie nuit et jour pour vous; vous n'avez point de ressource plus assurée que sa fidélité. Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes, qui sont les images de Dieu ici-bas. (*Discours pour le sacre de l'Electeur de Cologne*).

[1] *Dans l'infirmité.* Isaïe, ch. LIII, v. 3, 10.

[2] *D'opprobres.* Jérémie, *Lamentations*, c. III, v. 30.

[3] *L'exemple de la soumission*, etc. C'est le précepte que Jésus-Christ donne lui-même dans l'Evangile : Obtulerunt ei denarium : Et ait illis Jesus. Cujus est imago hæc et superscriptio? Dicunt ei : « Cæsaris! Tunc ait illis : Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo. » *Evangile selon saint Matthieu.*

113. L'ABNÉGATION DE SOI-MÊME, COMMUNE A LA PHILOSOPHIE PAÏENNE ET A LA RELIGION CHRÉTIENNE.

L'idée du parfait désintéressement régnait dans la politique de tous les anciens législateurs; il fallait préférer à soi les lois, la patrie, parce que la justice le voulait, et qu'on devait préférer à soi-même ce qui est appelé le beau, le bon, le juste, le parfait. C'est cet ordre auquel on croyait devoir rapporter tout, et soi-même autant que tout le reste. Il ne s'agissait pas de se rendre heureux en se conformant à cet ordre. Il fallait au contraire pour l'amour de cet ordre se dévouer, périr, et ne se laisser aucune ressource. C'est ainsi que Socrate, dans le Criton [1] de Platon, aime mieux mourir que s'enfuir, de peur de désobéir aux lois qui le retiennent en prison: c'est ainsi que le dialogue intitulé Gorgias dépeint un homme qui s'accuse lui-même, et qui se dévoue à la mort plutôt que d'éluder par son silence les lois rigoureuses et l'autorité des magistrats. Tous les législateurs et tous les philosophes qui ont raisonné sur les lois ont supposé comme un principe fondamental de la société dans la patrie, qu'il faut préférer le public à soi, [2] non par espé-

[1] *Socrate.* Voy. *La Philosophie impuissante à trouver le vrai Dieu*, page 337, note 1. — *Dans le Criton.* Dialogue ainsi nommé de l'interlocuteur de Socrate, Criton, son disciple, qui tente inutilement de persuader à son maître de se dérober au supplice par la fuite.

[2] *Préférer le public à soi :* c'est là un des principaux dogmes de la morale stoïcienne, la plus belle après celle

rance de quelque intérêt, mais par le seul amour désintéressé de l'ordre qui est la beauté, la justice et la vertu même. [1] C'était pour cette idée d'ordre et de justice qu'il fallait mourir, c'est-à-dire, suivant les païens, perdre tout ce qu'on avait de réel, être réduit à une ombre vaine et ne savoir pas même si cette ombre n'était pas une fable ridicule des poëtes. Les chrétiens refuseront-ils de donner autant au Dieu infiniment parfait qu'ils connaissent, que ces païens croyaient devoir donner à une idée abstraite et confuse de l'ordre, de la justice et de la vertu. (*Divers Sentiments et Avis chrétiens.*)

---

114. LES PREMIERS CHRÉTIENS.

Hélas! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivaient comme nos communautés les plus régulières? C'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisait, on priait, on travaillait sans cesse des mains,

de l'Evangile. Ce sont les idées qu'on retrouve dans Sénèque, dans Cicéron, et dans tous les moralistes de l'antiquité païenne. Plusieurs éditions portent *le bien public;* mais *le public* est la leçon de la grande édition des sulpiciens.

[1] « Ils n'excluaient pas de cet amour de l'ordre l'espérance de la gloire que leur procureraient les grands sacrifices qu'ils faisaient à l'ordre et aux lois. » (*Note de Fénelon.*) *Cicéron*, d'ailleurs très-avide de gloire lui-même, expose et justifie ce sentiment.

on se cachait[1], en sorte que les chrétiens étaient appelés un genre d'hommes qui fuyaient la lumière. On obéissait au pasteur, au père de famille. Point d'autre joie que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avénement du grand Dieu de gloire ; point d'autres assemblées que celles où l'on écoutait les paroles de la foi ; point d'autre festin que celui de l'agneau, suivi d'un repas de charité ; point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies ; point d'autres plaisirs que celui de chanter les psaumes[2] et les sacrés cantiques ; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessait de prier. O beaux jours, quand vous reverrons-nous ? Qui me donnera des yeux pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée ? Heureuse la postérité sur laquelle reviendront ces anciens jours ! (*Entretien sur la vie religieuse.*)

---

113. CORRUPTION DU SIÈCLE.

L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre ; toutes les conditions sont confondues ; le faste

[1] *On se cachait.* D'abord pour se soustraire aux persécuteurs, puis ces habitudes de silence et de modestie se perpétuèrent dans les premiers siècles de l'Eglise. Les églises elles-mêmes renfermaient des souterrains, souvenirs des lieux où se réfugiaient les chrétiens aux temps des persécutions, on les appelle encore *Cryptes* (κρύπτω, cacher.)

[2] *Psaumes.* (ψάλλω, jouer du luth et par suite chanter). Recueil d'hymnes et de chants religieux, réunis par Esdras au V^e^ siècle avant J.-C. et attribués au roi David et à son fils Salomon. Ils sont à la fois un des livres de l'Ancien Testament, et un des plus beaux monuments de la poésie lyrique.

s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance [1] : les insensés entraînent les sages, et les rendent semblables à eux ; la mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres ; le dernier des devoirs est celui de payer ses dettes [2]. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres, à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité ; mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté, et endurci contre la vertu [3] et contre l'honneur. On invente chaque jour et à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui était d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres [4]. Détestable raf-

[1] *La plus folle vanité une bienséance.* C'est-à-dire qu'on légitime par l'excuse de la bienséance tous les excès de la vanité.

[2] *De payer ses dettes.* Vérité triviale qui résume avec force tout ce qui précède.

[3] *Amolli pour la volupté et endurci contre la vertu.* Cette antithèse est belle parce qu'elle est dans les idées comme dans les mots.

[4] *Une bienséance.* Développement de l'idée indiquée plus haut, *ibidem*, note 1.

finement de nos jours ! monstre de nos mœurs [1] ! La misère et le luxe augmentent comme de concert on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner [2]. Qui pourrait supporter les folles hauteurs que l'orgueil affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire [3] ? On ne connaît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne, dès qu'on la trouve ou inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os par les ébranlements et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente : ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur d'

[1] *Monstre de nos mœurs !* Emploi assez rare du substantif au lieu de l'adjectif : *mœurs monstrueuses !*

[2] *Le premier pas de la fortune est de se ruiner.* Idée neuve et originale, expliquée par les détails qui précèdent. « La multitude adore des divinités de chair et de sang, dont elle espère ce qu'on nomme fortune. L'avarice, qui est une idolâtrie, selon saint Paul, tient le cœur asservi. On n'adore plus, comme saint Chrysostome le remarque, des idoles d'or et d'argent; mais l'or et l'argent mêmes sont adorés, et c'est en eux que l'on espère. Bien loin, bien loin de vendre tout, ajoute ce père, comme les premiers chrétiens, on achète sans fin : que dis-je, on achète? on acquiert aux dépens d'autrui, on usurpe par artifice et par autorité. Bien loin de soulager les pauvres, on en fait de nouveaux. Des créanciers sans nombre languissent, et sont ruinés faute d'avoir leur bien. » — Tel est le tableau que Fénelon trace ailleurs (*Sermon sur la fête de saint Bernard*) de l'avarice de son siècle. Comment parlerait-il aujourd'hui?

[3] *Hauteurs... Bassesses...* nouvelle antithèse aussi vraie et aussi forte que la première.

quelque passion. Est-ce donc là être chrétien ? Allons, allons dans d'autres terres, où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ ! O Évangile ! est-là ce que vous enseignez ? (*Sermon pour la fête de l'Épiphanie*).

---

116. L'AMOUR DE DIEU.

Les hommes ne connaissent point l'amour de Dieu : faute de le connaître, ils en ont peur, et s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfants, dans le sein du plus tendre de tous les pères. Ils ne connaissent qu'un maître tout-puissant et rigoureux. Ils sont toujours contraints avec lui, toujours gênés[1] dans tout ce qu'ils font. Ils font à regret le bien pour éviter le châtiment : ils feraient le mal, s'ils osaient le faire, et s'ils pouvaient espérer l'impunité. L'amour de Dieu leur paraît une dette onéreuse[2], ils cherchent à l'éluder par des formalités et par un culte extérieur, qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour sincère et effectif[3]. Ils chicanent[4] avec Dieu même, pour lui donner

[1] *Contraints*, mot que le langage familier a un peu détourné de son premier sens; il ne s'agit pas d'une contrainte étrangère, mais de celle qui vient d'eux-mêmes : le mot *gênés* est pris dans la même acception.

[2] *Onéreuse*, gênante, du latin *onus*, poids gênant.

[3] *Effectif*, qui se produit par des *effets* réels et non par des *formalités*.

[4] *Chicanent*, Voy. *Récompense et châtiment dans l'autre vie*, page 334, note 5, et, *C'est un bien non moins qu'un devoir, etc.*, page 382, note .

le moins qu'ils peuvent. O mon Dieu si les hommes savaient ce que c'est que vous aimer, ils ne voudraient plus d'autre vie et d'autre joie que votre amour !

Cet amour ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Il veut seulement que nous fassions pour Dieu tout ce que la raison nous doit faire pratiquer. Il n'est pas question d'ajouter aux bonnes actions qu'on fait déjà; il n'est question que de faire par amour pour Dieu ce que les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour eux-mêmes. Il n'y a à retrancher que le mal, qu'il faudrait retrancher quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raison. Pour tout le reste, laissons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde : faisons les mêmes choses honnêtes et vertueuses; mais faisons-les pour celui qui nous a faits, et à qui nous devons tout.

Cet amour de Dieu ne demande point de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des anciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation; il ne demande d'ordinaire ni les actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement [1] aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement [2] des avantages de chaque condition : il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage convenable de toutes ces

[1] *Renoncement.* Expression du langage de la chaire. Le substantif est peu usité ailleurs.

[2] *Dépouillement.* Cette observation s'applique également à ce substantif, qui signifie l'action de se dépouiller soi-même et non point les autres.

choses ; il veut seulement qu'on n'en fasse pas son dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant son ordre, et pour tendre vers lui. Cet amour ne trouble, ne dérange, ne change rien dans l'ordre que Dieu a établi. Il laisse les grands dans la grandeur, et les fait petits sous la main de celui qui les a faits grands. Il laisse les petits dans la poussière, et les rend contents de n'être rien qu'en lui. Ce contentement dans le lieu le plus bas n'a aucune bassesse, et fait une véritable grandeur[1]. (*Lettres au duc de Bourgogne.*)

---

117. L'AMOUR DE DIEU NE SOUFFRE PAS DE RETARD

On est sans cesse dans la main de Dieu sans songer à lui, et on se sert de ses dons pour l'offenser. On ne voudrait pas mourir dans sa haine éternelle ; mais on ne veut point vivre dans son amour. On avoue que tout lui est dû, et on ne veut rien faire pour lui. On lui préfère les amusements qu'on méprise le plus. On n'oserait nommer les choses qu'on met souvent au-dessus de lui. On connaît l'indignité du monde, et on le sert avec bassesse ; on connaît la grandeur et la bonté infinie de Dieu, et on ne lui donne que de vaines cérémonies. En cet état on est autant con-

[1] *Véritable grandeur.* Ce développement expose l'état le plus désirable pour la société, état qui relèverait les petits, sans abaisser les grands, et qui détruirait l'orgueil chez les uns et l'envie chez les autres.

traire à sa raison qu'à sa foi. Vous connaissez la vérité, vous voudriez l'aimer. Vous auriez horreur de mourir comme ceux qu'on appelle honnêtes gens n'ont point de honte de vivre ; mais le torrent vous entraîne. Vous n'êtes pas d'accord avec vous-même, et vous ne pouvez vous résoudre à faire ce qui mettrait la paix dans votre cœur. Que tardez-vous? Tous les tempéraments [1] qu'on imagine pour se flatter sont faux. Dieu veut tout, et tout lui est dû. Il n'y a ni partage du cœur, ni retardement que vous puissiez vous permettre. Le moins qu'on puisse faire pour celui de qui on tient tout, et à qui on doit tout, c'est de se livrer à lui de bonne foi. Voulez-vous faire la loi à Dieu ? Voulez-vous lui prescrire des bornes sur votre dépendance ? Voulez-vous lui dire : Je vous trouve assez aimable pour mériter que je vous sacrifie un tel intérêt et un tel plaisir; mais je ne saurais me résoudre à vous aimer jusqu'à vous sacrifier cet autre amusement?

Attendez-vous que vos passions soient épuisées pour les lui sacrifier? Voulez-vous, en attendant que vos goûts pour le monde s'usent, passer votre vie dans l'ingratitude, dans la résistance au Saint-Esprit, et dans le mépris des bontés de Dieu? Voulez-vous tenter l'horrible événement de ces morts précipitées [2], où Dieu surprend les pécheurs ingrats et endurcis? Il ne s'agit pas seulement de s'abstenir des grands péchés, il faut se tourner sérieu-

[1] *Temperaments.* Ménagements, terme moyen : *quod rem utramque temperat.*

[2] *Tenter l'horrible événement de ces morts précipitées.* Expression belle par sa concision. Risquer de mourir précipitamment comme les hommes qui sont surpris tous les jours.

sement vers le bien, le faire constamment, ne plus regarder derrière soi, se résoudre à se contraindre de suite, nourrir sa foi de lectures solides, de prières de cœur, et de présence de Dieu dans la journée.

Il faut se défier de sa faiblesse, et plus encore de sa présomption sans laquelle la faiblesse humilierait et ferait sentir le besoin de prier. (*Correspondance*).

---

113. SUR LA PRIÈRE.

Si nous n'avions qu'à demander les richesses pour les obtenir, quel empressement, quelle assiduité, quelle persévérance ! Si nous n'avions qu'à chercher pour trouver un trésor, quelles terres ne remuerait-on point ! S'il n'y avait qu'à heurter pour entrer dans le conseil des rois et dans les plus hautes charges, quels coups redoublés n'entendrait-on pas[1] ! Mais que ne fait-on point pour trouver un faux bonheur ! Quels rebuts, quelles traverses [2] n'endure-t-on pas pour un fantôme de gloire mondaine ! Quelles peines pour de misérables plaisirs, dont il ne reste que le remords ! Le trésor des grâces est le seul vrai bien, et le seul qu'on ne daigne pas demander, le seul qu'on se rebute d'attendre.....

Vous me demandez la manière dont il faut

[1] *Quels coups redoublés n'entendrait-on pas !* Ce dernier trait couronne énergiquement la période et l'énumération.

[2] *Traverses.* Les obstacles qui viennent contrarier nos desseins, se mettre en *travers sur* notre chemin. Cette figure ne va pas bien avec le mot *endurer*.

prier, et s'occuper de Dieu pour s'unir à lui et pour se soutenir contre les tentations de la vie. Je sais combien vous désirez de trouver, dans ce saint exercice, le secours dont vous avez besoin. Je crois que vous ne sauriez être avec Dieu dans une trop grande confiance. Dites-lui tout ce que vous avez sur le cœur, comme on se décharge le cœur avec un bon ami, sur tout ce qui afflige ou qui fait plaisir. Racontez-lui vos peines, afin qu'il vous console ; dites-lui vos joies, afin qu'il les modère ; exposez-lui vos désirs, afin qu'il les purifie : représentez-lui vos répugnances, afin qu'il vous aide à les vaincre ; parlez-lui de vos tentations, afin qu'il vous précautionne contre elles ; montrez-lui toutes les plaies de votre cœur, afin qu'il les guérisse [1]. Découvrez-lui votre tiédeur pour le bien, votre goût dépravé pour le mal, votre dissipation, votre fragilité, votre penchant pour le monde corrompu. Dites-lui combien l'amour-propre vous porte à être injuste contre le prochain ; combien la vanité vous tente d'être faux [2], pour éblouir les hommes dans le commerce ; combien votre orgueil se déguise aux autres et à vous-même. Quand vous lui direz ainsi toutes vos faiblesses, tous vos besoins et toutes vos peines, que n'aurez-vous point à lui dire ! Vous n'épuiserez jamais cette matière ; elle se renouvelle sans cesse.

[1] *Qu'il les guérisse.* Ce développement passe en revue tous les besoins et tous les maux de l'âme, et applique à chacun son remède, ce qui est l'objet principal de la prière.

[2] *Vous tente d'être faux.* Voyez *Les bons rois*, page 44, note 2 et *La Bétique*, page 72, note 3.

Les gens qui n'ont rien de caché les uns pour les autres ne manquent jamais de sujets de s'entretenir ; ils ne préparent, ils ne mesurent rien pour leurs conversations, parce qu'ils n'ont rien à réserver Aussi ne cherchent-ils rien : ils ne parlent, entre eux, que de l'abondance du cœur; ils parlent sans réflexion, comme ils pensent ; c'est le cœur de l'un qui parle à l'autre; ce sont deux cœurs qui se versent, pour ainsi dire, l'un dans l'autre. Heureux ceux qui parviennent à cette société familière et sans réserve avec Dieu ! (*Correspondance.*)

---

119. L'AMOUR DE DIEU DOIT ÊTRE LE PRINCIPE DE TOUTES NOS AFFECTIONS.

Nous n'aimons jamais tant notre prochain que quand nous l'aimons pour Dieu, et de son amour. Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, nous ne les aimons que pour nous-mêmes [1]. C'est toujours, ou notre intérêt grossier, ou notre intérêt subtil [2] et déguisé, que nous cherchons en eux. Si ce n'est pas l'argent, la commodité, la faveur,

[1] *Que pour nous-mêmes.* Massillon assigne les mêmes principes aux amitiés humaines. « Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns aux autres, et qui forment toutes les unions et les amitiés, sont le goût, la cupidité et la vanité, etc. » *Carême*, I.

[2] *Grossier, subtil.* Les phrases suivantes expliquent le sens de ces deux mots : *intérêt grossier :* l'argent, la commodité, la faveur, en un mot, l'intérêt évident : *intérêt subtil*, mot très-juste, l'intérêt qui se cache sous une fausse apparence de désintéressement.

que nous y cherchons, c'est la gloire de les aimer sans intérêt ; c'est le goût, c'est la confiance, c'est le plaisir d'être aimés par des gens de mérite, qui flattent notre amour-propre bien plus qu'une somme d'argent ne flatterait. C'est donc nous-mêmes que nous aimons uniquement dans tous nos amis que nous croyons aimer. Aimer autrui pour soi, c'est l'aimer bien imparfaitement ; c'est plutôt amour-propre que vraie amitié.

Quel est donc le moyen d'aimer ses amis ? C'est de les aimer dans l'ordre de Dieu ; c'est d'aimer Dieu en eux ; c'est d'y aimer ce qu'il y a mis, et de supporter pour l'amour de lui la privation de ce qu'il n'y met pas. Quand nous n'aimons nos amis que par amour-propre, l'amour-propre impatient, délicat [1], jaloux, plein de besoin, et vide de mérites, se défie sans cesse de soi [2] et de son ami : il se lasse, il se dégoûte ; il voit bientôt le bout [3] de ce qu'il croyait le plus grand ; il trouve partout des mécomptes [4] : il voudrait toujours le parfait, et jamais il ne le trouve ; il se pique, il change, il ne peut se reposer nulle part. L'amour de Dieu, aimant sans rapporter ses amis à soi, les aime patiemment [5] avec leurs défauts. Il ne veut

[1] *Délicat*, difficile à satisfaire, *difficilis*, dit Horace en parlant du vieillard.

[2] *Soi* s'emploie même avec un sujet déterminé, quand c'est un nom de choses. (*Académie.*)

[3] *Il voit bientôt le bout*, expression d'une simplicité triviale, mais vraie.

[4] *Mécomptes.* Mauvais comptes, résultat contraire à celui qu'on espérait.

[5] *Avec*, dans le sens de *malgré*, locution déjà signalée : voyez *L'Ile et la grotte de Calypso*, page 3, note 1.

point trouver en eux plus que Dieu n'y a mis ; il n'y regarde que Dieu et ses dons : tout lui est bon, pourvu qu'il aime ce que Dieu a fait, et qu'il supporte ce que Dieu n'a pas fait, mais qu'il a permis, et qu'il veut que nous supportions, pour nous conformer à ses desseins.

Il aime pour Dieu tout ce qui est l'ouvrage de Dieu, et que Dieu lui commande d'aimer. Il aime davantage ce que Dieu a voulu lui rendre plus cher. Il regarde[1] dans un père mortel le père céleste ; dans un frère, dans un cousin, dans un ami, les liaisons étroites que la Providence a formées. Plus les liens sont étroits dans l'ordre de la Providence, plus l'amour de Dieu les rend fermes et intimes. Peut-on aimer Dieu, sans aimer toutes les choses dont il nous a commandé l'amour? C'est son ouvrage, c'est ce qu'il veut nous faire aimer ; ne le ferons-nous pas ?..... Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant qu'un cœur que l'amour divin possède et anime. (*Correspondance.*)

---

120. DE L'AMITIÉ.

Il ne faut point compter sur les amis d'une amitié superficielle, ni s'en servir sans un grand besoin ; mais il faut autant qu'on le peut, les ser-

[1] *Il regarde* etc. C'est le mot juste : il diffère de *voir* en ce qu'il exprime l'intention, la volonté : il ne voit pas seulement, il veut voir, il distingue une chose ou un côté de la chose plutôt que les autres.

vir, et faire en sorte qu'ils vous soient obligés. Il n'est pas nécessaire que ces gens-là soient tous d'un mérite accompli; il suffit de lier commerce extérieur avec ceux qui passent pour les plus honnêtes gens. C'est ceux-là avec qui on s'arrête et on raisonne [1], au lieu qu'on ne dit que bonjour aux autres. On les va voir chez eux aux occasions de compliments; on se trouve avec eux en certains endroits, mais on n'est point de leurs plaisirs, et on ne les met point dans sa confidence. S'ils veulent pousser plus avant la liaison, on esquive doucement [2]; tantôt on a une affaire, tantôt une autre.

Pour les vrais amis, il faut les choisir avec de grandes précautions, et par conséquent se borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les pures maximes de la religion ne gouvernent en tout; autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choisis-

[1] *On raisonne*, mot pris dans un sens familier : avec qui l'on s'entretient longuement. *On ne dit que bonjour*, locution aussi expressive que simple. *Aux occasions de compliments*, mot de la langue du dix-septième siècle, c'est-à-dire dans les occasions qui nécessitent une visite de compliment, lorsqu'il arrive à quelqu'un un événement heureux ou malheureux.

[2] *On esquive doucement.* Ce passage, comme d'autres que nous citerons, donne des règles de conduite pour les gens du monde : c'est une morale appropriée aux besoins de la vie et non point renfermée dans les préceptes austères d'une perfection qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'atteindre au milieu de la société. Personne n'a le droit de se refuser à aucune de ces recommandations pratiques, comme trop difficile ou trop peu raisonnable. C'est plutôt la morale de Philinte que celle d'Alceste, mais en somme elle est utile et honnête.

sez, autant que vous pourrez, vos amis dans un âge un peu au-dessus du vôtre : vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des vrais et intimes amis, un cœur ouvert [1] ; rien pour eux de secret que le secret d'autrui, excepté dans les choses où vous pourriez craindre qu'ils ne fussent préoccupés [2]. Soyez chaud, désintéressé, fidèle, effectif [3], constant dans l'amitié, mais jamais aveugle sur les défauts et sur les divers degrés de mérite de vos amis : qu'ils vous trouvent au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager les peines que nous éprouvons [4]. (*Lettres spirituelles.*)

---

121. LE COMMERCE DU MONDE.

Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va, à la cour, chez le roi,

[1] *Un cœur ouvert*, tour plein de vivacité, qui supprime le verbe *ayez, etc. Que le secret d'autrui.* Restriction légitime et belle : elle est rendue avec une concision qui lui donne plus de force.

[2] *Préoccupés*, victimes d'une surprise.

[3] *Effectif*, fécond en effet : nous avons déjà vu ce mot dans le même sens (voy. *L'amour de Dieu*, page 408, n. 3), mais appliqué seulement à un nom de choses. Il est fâcheux qu'il soit aujourd'hui peu usité : on ne le remplace que par une périphrase.

[4] *Les peines que nous éprouvons.* Cette vérité a été exprimée souvent. Le bonheur compâtit difficilement au malheur des autres.

Non ignara mali miseris succurrere disco.
VIRG. *Énéide*, l. I, v. 630.

à l'armée, chez les généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse qui fait qu'on défère[1] à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire[2], nulle affectation, nul empressement. Savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit; au mérite, l'estime; à la capacité[3] accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement; aux dignités, la civilité et la cérémonie[4]. Ainsi satisfaire au public par une honnête représentation dans ces lieux où il n'est question que de représenter[5]; saluer et bien traiter en passant tout le monde, mais entrer en conversation avec peu de gens. La mauvaise compagnie déshonore, surtout un jeune homme en qui tout est encore douteux. Il est permis de voir fort peu de gens, mais il n'est pas permis de voir les gens désapprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écartez-vous doucement.

[1] *On défère*, on cède, verbe d'un usage assez rare pris ainsi absolument. Le substantif *déférence* est resté dans la langue.

[2] *Nul air de gloire. Gloire* a ici le sens de *vanité*. Remarquez ce tour impératif que nous venons de rencontrer. Voy. *L'amitié*, page 418, note 1. Ce tour est continué de la manière la plus heureuse *au mérite, à l'estime, etc.*

[3] *La capacité.* On abuse aujourd'hui de ces substantifs abstraits, en les personnifiant : on dit *une capacité*, pour un homme capable : c'est là un langage barbare qu'il faut se garder d'imiter.

[4] *La civilité et la cérémonie.* La politesse et les marques de déférence.

[5] *Représenter.* Faire acte de présence, sans entrer dans des rapports intimes.

Lisez les livres qui conviennent à votre état, sur l'histoire de votre pays. Voyant tout le monde d'une manière gaie et civile en public, et ayant des occupations louables pour votre métier, selon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être retiré. Autant [1] qu'une retraite vide [2] est déshonorante, autant une retraite occupée et pleine des devoirs de sa profession élève-t-elle un homme au-dessus de tous ces fainéants [3] qui n'apprennent jamais leur métier. Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, personne n'osera vous attaquer sur votre dévotion ; la plupart même ne vous en soupçonneront point ; ils croiront seulement que vous êtes un sage ambitieux [4]. Par ce règlement de vie vous pouvez vous dispenser d'être avec la folle jeunesse, et par là vous pourrez être retiré, pour vous donner tout à Dieu et aux devoirs de l'état où la Providence vous a mis.

Outre qu'il ne faut jamais paraître se préférer à personne, il faut encore certaines manières simples, naturelles, ingénues ; un visage ouvert, quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant,

[1] *Autant que... autant...* tour qui a vieilli, mais fort usité au dix-septième siècle.

> Autant que de David la race est respectée
> Autant de Jésabel la fille est detestee.
>
> RACINE, *Athalie*, acte I, scène 2.

[2] *Vide.* Dans le sens du latin *vacuus*, vide d'occupation.

[3] *Fainéants.* Mot très-expressif par son étymologie même (qui fait néant), la langue écrite ne l'admet pas aujourd'hui.

[4] *Un sage ambitieux*, un homme qui affecte la sagesse par ambition.

touché du mérite, de l'industrie pour obliger[1], du regret quand on ne le peut pas, de la délicatesse pour prévenir les gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligeant sans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin, et il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienséance par des motifs tout divins. Rien n'est si noble, si délicat, si grand, si héroïque, que le cœur d'un vrai chrétien ; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de modeste et d'effectif[2] en tout. (*Lettres spirituelles.*)

---

122. COMMENT IL FAUT CULTIVER LES PERSONNES CONSIDÉRABLES.

Je ne puis m'empêcher de vous gronder un peu sur ce que vous ne voyez pas assez les gens que vous devriez cultiver[3]. Il est vrai que le principal est de s'instruire et de s'appliquer à son devoir ; mais il faut aussi se procurer quelque considération, et se préparer quelque avancement ; or vous n'y réussirez jamais, et vous demeurerez dans l'oubli sans établissement sortable[4], à moins que

[1] *De l'industrie pour obliger.* Voy. *Philoclès,* page 141, note 4.

[2] *Effectif.* Voyez *De l'amitié*, page 418, note 3.

[3] *Cultiver*, expression élégante quoique familière, empruntée directement au latin *colere.*

[4] *Sortable.* Convenable, mot également du langage fami-

vous n'acquériez quelque talent pour ménager toutes les personnes en place, ou en chemin d'y parvenir. C'est un soin tranquille et modéré, mais fréquent et presque continuel, que vous devez prendre, non par vanité et par ambition, mais par fidélité pour remplir les devoirs de votre état, et pour soutenir votre famille. Il ne faut y mêler ni empressement, ni indiscrétion ; mais sans rechercher trop les personnes considérables, on peut les cultiver et profiter de toutes les occasions naturelles de leur plaire. Souvent il n'y a que paresse, que timidité, que mollesse à suivre son goût dans cette apparente modestie, qui fait négliger le commerce des personnes élevées. On aime par amour-propre à passer sa vie avec les gens auxquels on est accoutumé, avec lesquels on est libre, et parmi lesquels on est en possession de réussir [1] : l'amour-propre est contristé, quand il faut aller hasarder de ne réussir pas, et de ramper devant d'autres qui ont toute la vogue [2]. Au nom de Dieu, ne négligez point les choses sans lesquelles vous ne remplirez pas tous les devoirs de votre état. Il faut mépriser le monde, et connaître néanmoins le besoin de le ménager ; il faut s'en détacher par religion, mais il ne faut pas s'abandonner par nonchalance et par humeur particulière. (*Correspondance.*)

lier. Ces morceaux sont non-seulement un plan de vie fort sage pour l'homme du monde, mais un modèle de style épistolaire où l'élégance se lie à la simplicité et au naturel.

[1] ***De réussir.*** Tout le passage montre une connaissance parfaite du cœur humain et de ses faiblesses.

[2] ***Ont toute la vogue.*** Appliquée à une personne, cette expression serait peu usitée aujourd'hui ; jointe à une chose, elle n'a pas cessé de l'être.

125. L'AMBITION.

L'ambition n'est que folie, qu'un orgueil forcené qui ne peut faire justice ni aux autres ni à soi[1]! Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la cause commune, méritent des châtiments et non des récompenses. Les méchants, il est vrai, ne sont point incapables de faire le bien; ils le font indifféremment[2], de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition; toutefois ceux qui font le bien par ambition sont toujours mécontents : un peu plus tôt, un peu plus tard, la fortune les trahit, et les hommes sont ingrats pour eux.

Quelle ambition, quelle jalousie d'enfant que de s'empresser d'avoir des noms parmi les hommes, pour parvenir à une réputation encore moins solide que la fumée qui est le jouet du vent!...

Pour votre avancement à la cour, je me borne à deux points : le premier est que vous ne ferez ni injustice, ni bassesse, ni tour faux[3], pour parvenir, et que vous vous contenterez de demander avec modestie et noblesse les grades pour lesquels votre tour sera venu, suivant les règles; le second est que vous ne désirerez au fond de votre cœur cet avancement permis, que d'une manière tranquille, modérée et entièrement soumise à la Providence. L'ambition ne porte pas son repro-

[1] *Ni à soi.* Elle refuse aux autres ce qui leur est dû; elle prétend toujours pour elle-même au delà de son mérite.

[2] *Ils le font indifféremment.* Idée belle et vraie, qui leur ôte même le mérite du bien qu'ils viennent à faire.

[3] *Ni tour faux.* Expression un peu insolite. Le mot *détour* serait plus usité.

che avec elle. comme d'autres passions grossières et honteuses. Elle naît insensiblement, elle prend racine; elle pousse, elle étend ses branches sous de beaux prétextes[1]; et on ne commence à le sentir, que quand elle a empoisonné le cœur. Défiez-vous-en : elle allume la jalousie ; elle se tourne en avarice dans les hommes les plus désintéressés; elle gâte les plus beaux naturels ; elle éteint l'esprit de grâce[2]... Ce qu'on appelle un leste courtisan, et un homme éveillé pour sa fortune[3], est un homme bien odieux. Méritez sans mesure, demandez modestement, désirez très-peu[4].(*Correspondance.*)

---

124. LA MOLLESSE.

La mollesse est une langueur de l'âme, qui l'engourdit et qui lui ôte toute vie pour le bien; mais c'est une langueur traîtresse, qui la passionne secrètement pour le mal, et qui cache sous la cendre[5] un feu toujours prêt à tout embraser. Il faut

[1] *Elle étend ses branches sous de beaux prétextes.* Cette dernière locution, abstraite, ne va pas avec la métaphore continuée qu'elle termine. Celle qui suit, *empoisonne le cœur*, n'est pas non plus d'accord avec la première.

[2] *L'esprit de grâce.* L'esprit de la grâce de Dieu, qui vous rend honnête homme et bon chrétien.

[3] *Leste courtisan, homme éveillé pour sa fortune.* Jolies expressions pleines de justesse et de vivacité.

[4] *Désirez très-peu.* Ces trois mots renferme la règle de conduite la plus complète et la plus belle pour l'homme public.

[5] *Sous la cendre:* une métaphore également juste et familière compare ces passions à l'eau dormante.

Il n'est, comme l'on dit, pire eau que l'eau qui dort.
MOLIÈRE.

donc une foi mâle et vigoureuse, qui gourmande cette mollesse sans l'écouter jamais. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marchande avec elle[1], tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Un homme mou et amusé ne peut jamais être qu'un pauvre homme; et s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se déshonorer. La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme, c'est une demi-femme[2]. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours malgré ses plus grands intérêts. Il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni se contraindre longtemps pour s'accommoder au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger.

C'est *le paresseux* de l'Écriture[3] qui *veut et ne veut pas;* qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme? il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, le service d'armée trouble ses plaisirs, l'assiduité même de la cour le

[1] *On marchande avec elle.* On compose, on lui fait des concessions.— Molière, a dit en employant ce verbe activement :

Sans la marchander davantage.
Les Femmes savantes, acte III, sc. 3.

[2] *Demi-femme.* Les Latins rendent cette idée par *semivir,* demi-homme,

... Semiviri Phrygis.
VIRGILE, *Æneide,* XII, v. 99

Aujourd'hui ce mot est du style familier.

[3] *De l'Écriture. Proverbes,* cap. XIII, verset 4.

gêne. Il faudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il : les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il : les heures ne lui paraissent plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts[1]. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien, car il a vécu sans songer s'il vivait; il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment la messe. Le dîner est venu : l'après-dînée se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée. Encore une fois, un tel homme n'est bon à rien. Il ne faudrait que de l'orgueil, pour ne se pouvoir supporter soi-même dans un état si indigne d'un homme. Le seul honneur du monde suffit pour faire crever l'orgueil de dépit et de rage, quand l'on se voit si imbécile[2].

.... La mollesse énerve tout, elle affadit tout, elle ôte leur sève et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un homme livré à la mollesse est un homme faible et petit en tout; il est si tiède que Dieu le vomit. Le monde le vomit aussi à son tour,

[1] *Comme l'eau sous les ponts.* Comparaison pleine de naïveté et en même temps d'exactitude.

[2] *Si imbécile.* Tableau d'une vérité rigoureuse dans ses détails, et terminé par la sentence la plus dure et la plus méprisante. Le développement qui suit n'est pas moins énergique : quelle force dans ces traits : *il est si tiède que Dieu le vomit; c'est un néant. — Pincez-vous comme on pince un léthargique, etc.* Ce langage atteint l'éloquence par l'expression la plus simple.

car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde, c'est un néant; il est comme s'il n'était pas; quand on en parle, on dit : ce n'est pas un homme. Craignez ce défaut qui serait la source de tant d'autres. Priez, veillez; mais veillez contre vous-même. Pincez-vous comme on pince un léthargique; faites-vous piquer par vos amis pour vous réveiller. Recourez assidûment aux sacrements, qui sont les sources de vie, et n'oubliez jamais que l'honneur du monde et celui de l'Evangile sont ici d'accord. Ces deux royaumes ne sont donnés qu'aux violents qui les emportent d'assaut. (*Lettres spirituelles.*)

---

125. FAIRE LES GRANDES CHOSES, ET NE PAS SE PERDRE DANS LES PETITES.

Ne vous usez point en petits détails et en exactitudes superflues. La vraie exactitude consiste à ne négliger jamais les choses grandes et principales. C'est prendre le change, que de se mettre en arrière pour les grandes choses par entraînement de goût pour les petites. Si vous vous livrez aux petites par choix et par goût, vous vous trompez étrangement contre la sagesse humaine [1]. Si vous le faites par fidélité pour Dieu, et pour remplir tous vos devoirs, vous manquez à Dieu à force de vouloir n'y manquer en rien. Dieu ne veut point cette fausse exactitude, par laquelle on se rend

[1] *Contre la sagesse humaine.* Contre ce que prescrit la sagesse humaine.

superstitieux sur les vétilles[1], jusqu'à ne pouvoir plus atteindre à l'essentiel. Faites les choses importantes dont vous ne pouvez vous décharger sur aucun subalterne, et ne faites aucune des choses moins hautes que vous pouvez faire exécuter par quelqu'un qui vous en rendra compte. Quiconque ne sait point se soulager, en faisant travailler sous lui, ne sait pas travailler lui-même. Le grand travail d'un homme supérieur est de donner à chacun sa tâche, de mettre tout en mouvement, et de diriger tranquillement le travail de plusieurs personnes. Si vous demandez à Dieu la sagesse, comme Salomon, il vous la donnera pour conduire tout ce qu'il vous a confié. Livrez-vous à l'esprit de grâce pour mourir à vos goûts et à vos habitudes[2], mourez à la fausse exactitude sur les détails. Dieu vous mettra au large, et vous irez droit au vrai but... Il n'y a que la volonté propre qui est raide[3], embarrassée et dans le découragement. C'est elle qui manque de temps pour tout, et qui ne s'en laisse pas pour le principal, en le laissant absorber par les minuties[4]. Il suffit de préférer ce qui est préférable, de commencer par là, de ne s'amuser point, de ne traîner pas dans l'action, de prendre chaque chose par le gros, de trancher

[1] *Vétilles.* Choses légères et sans importance, du latin *vitilitigo*, terme familier.

[2] *Mourir à vos goûts*, etc., c.-à-d., renoncer à vos goûts. Mais cette expression, qui appartient au langage de la chaire, est beaucoup plus forte.

[3] *Raide.* De manière à ne pouvoir se plier, se détourner pour éluder un obstacle.

[4] *Minuties, ne s'amuser point, ne traîner pas, prendre chaque chose par le gros.* Toutes locutions simples et même familières rendant l'idée avec une grande justesse.

nettement, et d'aimer mieux que le total aille imparfaitement que de le laisser en arrière par la vaine espérance de le faire aller plus régulièrement. (*Correspondance.*)

---

126. RÈGLE DE CONDUITE POUR UN JEUNE PRINCE.

Vous devez faire honneur à la piété[1], et la rendre respectable dans votre personne. Il faut la justifier aux critiques et aux libertins[2]. Il faut la pratiquer d'une manière simple, douce, noble, forte et convenable à votre rang. Il faut aller tout droit aux devoirs essentiels de votre état par le principe de l'amour de Dieu, et ne rendre jamais la vertu incommode par des hésitations scrupuleuses sur les petites choses. L'amour de Dieu vous élargira le cœur[3] et vous fera décider sur-le-champ dans les occasions pressantes. Un prince ne peut point, à la cour ou à l'armée, régler les hommes comme

[1] *Faire honneur à la piété.* Cette expression qu'explique celle qui suit, est fort belle : Fénelon l'emploie ailleurs en parlant de Cicéron, non moins heureusement : « il fait, dit-il, honneur à la parole. » La différence au profit de cet exemple-ci vient de ce que la parole est chose indifférente en elle-même, que l'orateur peut embellir, tandis que la piété ne devrait pas avoir besoin qu'on lui *fasse honneur :* c'est la faute des hommes.

[2] *La justifier aux critiques et aux libertins*, locution toute latine, *approbare*, et de l'emploi le plus heureux. *Les libertins*, ce mot, aujourd'hui synonyme de débauché, a dans les orateurs de la chaire du dix-septième siècle le sens consacré de : *incrédules*, qui usurpent, en matière de religion, une *liberté* coupable.

[3] *Élargira le cœur.* Tout ce qui suit est le commentaire de cette idée sur laquelle Fénelon insiste à deux reprises.

des religieux ; il faut en prendre ce qu'on peut, et se proportionner à leur portée. Jésus-Christ disait aux apôtres : *J'aurais beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pourriez pas maintenant les porter.* Saint Paul dit : *Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous*[1]. Je prie Dieu tous les jours que l'esprit de liberté sans relâchement vous élargisse le cœur, pour vous accommoder aux besoins de la multitude.

Il faut montrer que vous pensez d'une façon sérieuse, suivie, constante et ferme. Il faut convaincre le monde que vous sentez tout ce que vous devez sentir, et que rien ne vous échappe. Si vous paraissez mou et facile à entraîner, on vous entraînera et on vous mènera loin, aux dépens de votre réputation. Lorsque vous serez de retour à la cour, vous devez, ce me semble, parler au Roi d'un ton ferme et respectueux, lui montrer clairement et en détail les véritables causes des mauvais événements, avec les remèdes qu'on peut y apporter. Si vous lui faites voir que vous n'avez manqué à rien d'essentiel ; si vous lui représentez la situation très-embarrassante où vous vous êtes trouvé ; enfin si vous appuyez vos bonnes raisons par les témoignages uniformes des principaux officiers, qui doivent naturellement dire la vérité en votre faveur, si peu que vous ayez soin de gagner leurs cœurs, le Roi ne pourra s'empêcher d'avoir égard à votre bonne cause pour l'intérêt de l'Etat.

Votre ressource doit être celle des bonnes raisons, appuyées avec une fermeté qui ne peut être que louée, quand elle sera assaisonnée d'une sou-

[1] *Épître aux Corinthiens*, IX, 22.

mission, d'un zèle et d'un respect à toute épreuve pour le Roi [1]. (*Lettres au duc de Bourgogne.*)

---

127. UN PRINCE DOIT RECHERCHER L'AMOUR ET L'ESTIME DES HOMMES.

Une parole, un geste, un souris, un coup-d'œil d'un prince gagne les cœurs de la multitude. Quelque louange donnée à propos au mérite distingué attendrira [2] pour vous les honnêtes gens. Si vous avez le pouvoir d'avancer [3] ceux qui en sont dignes, faites-leur sentir votre protection. Si vous ne pouvez pas les avancer, du moins qu'il paraisse que vous êtes affligé de ne le pouvoir pas, et que vous recommandez de bon cœur leurs intérêts. Rien n'intéressera tant pour vous ceux qui peuvent décider de votre réputation, que de trouver en vous cette bonté de cœur, cette attention aux services et aux talents, le goût et le discernement du vrai mérite, et cet empressement de le faire récompenser. Il ne tient qu'à vous de gagner les suffrages du public, et de vous attirer les louanges du monde entier. De ce côté-là, il vous est

[1] Cette lettre est écrite pendant les revers de la campagne de 1708, que le duc de Bourgogne fit en Flandre avec l'assistance de Vendôme, contre le prince Eugène et Marlborough : elle montre avec quelle sage fermeté le pieux évêque élevait le prince destiné à régner, mais de tels conseils n'étaient pas de nature à plaire au grand roi.

[2] *Attendrira.* Il ne faut pas donner à ce mot trop de portée, il signifie seulement : les disposera à vous aimer.

[3] *Avancer*, pris ainsi absolument, est du langage familier, comme son substantif *avancement*.

facile de faire taire les critiques; mais d'un autre côté, il faut avoir un grand égard à l'improbation du public. J'avoue que rien n'est plus vain que de courir après les vaines louanges des hommes, qui sont légers, téméraires, injustes et aveugles dans leurs jugements. Heureux qui peut être ignoré d'eux dans la solitude! Mais la grandeur, bien loin de vous mettre au-dessus des jugements des hommes, vous y assujettit infiniment plus qu'une condition médiocre[1]. Ceux qui doivent commander aux autres, ne sauraient le faire utilement dès qu'ils ont perdu la confiance et l'estime des peuples. Rien ne serait plus dur et plus insupportable pour les peuples, rien ne serait plus dangereux et plus déshonorant pour un prince qu'un gouvernement de pure autorité, sans l'adoucissement de l'estime, de la confiance et de l'affection réciproque. Il est donc capital[2], même selon Dieu, que

[1] *Qu'une condition médiocre.* « La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talents éblouissants, et fait paraître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talents à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts.

« La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paraissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, où les plus légères fautes ont de violents contrecoups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. »

Télémaque, LIV. XII.

[2] *Capital*, locution un peu familière et toute latine, *hoc caput est*. C'est le point le plus important.

les grands princes s'appliquent sans relâche à se faire aimer et estimer, non par une recherche de vaine complaisance[1], mais par fidélité à Dieu, dont ils doivent représenter la bonté sur la terre. Si cette attention leur coûte, il faut qu'ils la regardent comme leur premier devoir, et qu'ils préfèrent cette pénitence à toutes les autres qu'ils pourraient pratiquer pour l'amour de Dieu.

(*Lettre au duc de Bourgogne.*)

---

128. LE PRINCE DOIT CHERCHER LE MÉRITE ET REPOUSSER L'INTRIGUE.

Ne vous laissez-vous point éblouir par certains hommes vains, hardis, et qui ont l'art de se faire valoir, pendant que vous négligez et laissez loin de vous le mérite simple, modeste, timide et caché? Un prince montre la grossièreté de son goût, et la faiblesse de son jugement, lorsqu'il ne sait pas discerner combien ces esprits si hardis, et qui ont l'art d'imposer[2], sont superficiels et pleins de défauts méprisables. Un prince sage et pénétrant n'estime ni les esprits évaporés[3], ni les grands parleurs, ni ceux qui décident d'un ton de confiance, ni les critiques dédaigneux, ni les moqueurs qui tournent tout en plaisanterie. Il méprise ceux qui trouvent tout facile, qui applaudissent à tout

[1] *Une recherche de vaine complaisance*, c'est-à-dire pour le vain plaisir, pour la vaine gloire de plaire.

[2] *Imposer*, inspirer une estime qu'ils ne méritent pas.

[3] *Évaporés*, aussi légers que la vapeur, et sans plus de consistance.

ce qu'il veut, qui ne consultent que ses yeux, ou le ton de sa voix, pour deviner sa pensée et pour l'approuver. Il recule loin des emplois de confiance ces hommes qui n'ont que des dehors sans fond. Au contraire, il cherche, il prévient, il attire les personnes judicieuses et solides qui n'ont aucun empressement, qui se défient d'elles-mêmes, qui craignent les emplois, qui promettent peu, et qui tâchent de faire beaucoup; qui ne parlent guère et qui pensent toujours; qui parlent d'un ton douteux[1], et qui savent contredire avec respect.

De tels sujets demeurent souvent obscurs dans les places inférieures, pendant que les premières sont occupées par des hommes grossiers et hardis, qui ont imposé au prince, et qui ne servent qu'à montrer combien il manque de discernement. Tandis que vous négligerez de chercher le mérite obscur, et de réprimer les gens empressés et dépourvus de qualités solides, vous serez responsable devant Dieu de toutes les fautes qui seront faites par ceux qui agiront sous vous. Le métier d'adroit courtisan perd tout dans un Etat. Les esprits les plus courts[2] et les plus corrompus sont souvent ceux qui apprennent le mieux cet indigne métier. Ce métier gâte tous les autres : le médecin néglige la médecine; le prélat oublie les devoirs de son ministère; le général d'armée songe bien plus à faire sa cour qu'à défendre l'Etat; l'ambassadeur négocie bien plus pour ses propres intérêts à la cour de son maître, qu'il ne négocie pour les vé-

[1] *D'un ton douteux*, qui exprime le doute, et non une fausse assurance.

[2] *Les plus courts*, les moins grands et les moins profonds.

ritables intérêts de son maître à la Cour où il est envoyé. L'art de faire sa cour gâte les hommes de toutes les professions et étouffe le vrai mérite.

Rabaissez donc ces hommes dont tout le talent ne consiste qu'à plaire, qu'à flatter, qu'à éblouir, qu'à s'insinuer pour faire fortune. Si vous y manquez, vous remplirez indignement les places, et le vrai mérite demeurera toujours en arrière. Votre devoir est de reculer ceux qui s'avancent trop, et d'avancer[1] ceux qui demeurent reculés en faisant leur devoir. (*Directions pour la conscience d'un roi.*)

---

129. LE CENTAURE CHIRON ET ACHILLE.

Peinture vive des écueils d'une jeunesse bouillante dans un prince né pour commander.

Ach. — A quoi me sert-il d'avoir reçu tes instructions? Tu ne m'as jamais parlé que de sagesse, de valeur, de gloire, d'héroïsme. Avec tes beaux discours[2], me voilà devenu une ombre vaine : ne m'aurait-il pas mieux valu passer une longue et délicieuse vie chez le roi Lycomède[3] déguisé en fille, avec les princesses filles de ce roi?

Chir. — Eh bien! veux-tu demander au Destin

[1] *Et d'avancer ceux, etc.* Le sens propre du mot *avancer* et son sens figuré sont ici heureusement réunis.

[2] *Avec tes beaux discours.* Voy. l'*Ile et la grotte de Calypso*, page 3, note 1, et *L'amour de Dieu doit être le principe, etc.*, page 415, note 5.

[3] *Lycomède*, roi de Scyros, à la cour de qui Thétis avait caché Achille sous l'habit d'une fille, afin de le soustraire à la mort prématurée qui l'attendait. Son courage naturel et la ruse d'Ulysse le trahirent.

de retourner parmi ces filles ? Tu fileras ; tu perdras toute ta gloire ; on fera sans toi un nouveau siége de Troie ; le fier Agamemnon, ton ennemi, sera chanté par Homère; Thersite[1] même ne sera pas oublié : mais pour toi, tu seras enseveli honteusement dans les ténèbres.

ACH.— Agamemnon m'enlever ma gloire ! moi demeurer dans un honteux oubli ! Je ne puis le souffrir, et j'aimerais mieux périr encore une fois de la main du lâche Pâris.

CHIR. — Mes instructions sur la vertu ne sont donc pas à mépriser.

ACH. — Je l'avoue; mais, pour en profiter, je voudrais retourner au monde.

CHIR. — Qu'y ferais-tu cette seconde fois ?

ACH. — Qu'est-ce que j'y ferais ? j'éviterais la querelle que j'eus avec Agamemnon ; par-là j'épargnerais la vie de mon ami Patrocle, et le sang de tant d'autres Grecs que je laissai périr sous le glaive cruel des Troyens, pendant que je me roulais de désespoir sur le sable du rivage, comme un insensé.

CHIR.— Mais ne t'avais-je pas prédit que ta colère te ferait faire toutes ces folies ?

ACH. — Il est vrai, tu me l'avais dit cent fois ; mais la jeunesse écoute-t-elle ce qu'on lui dit ? Elle ne croit que ce qu'elle voit. Oh ! si je pouvais redevenir jeune !

CHIR. — Tu redeviendrais emporté et indocile.

ACH. — Non, je te le promets.

CHIR. — Hé ! ne m'avais-tu pas promis cent et cent fois dans mon antre de Thessalie de te modérer quand tu serais au siége de Troie ? l'as-tu fait ?

[1] *Thersite*, le plus difforme et le plus lâche des Grecs

Ach. — J'avoue que non.

Chir. — Tu ne le ferais pas mieux quand tu redeviendrais jeune; tu promettrais comme tu promets, et tu tiendrais ta promesse comme tu l'as tenue.

Ach. — La jeunesse est donc une étrange maladie!

Chir. — Tu voudrais pourtant encore en être malade[1].

Ach. — Il est vrai : mais la jeunesse serait charmante si on pouvait la rendre modérée et capable de réflexion. Toi, qui connais tant de remèdes, n'en as-tu point quelqu'un pour guérir cette fougue, ce bouillon du sang[2], plus dangereux qu'une fièvre ardente?

Chir. — Le remède est de se craindre soi-même, de croire les gens sages; de les appeler à son secours, de profiter de ses fautes passées pour prévoir celles qu'il faut éviter à l'avenir, et d'invoquer souvent Minerve, dont la sagesse est au-dessus de la valeur emportée de Mars.

Ach. — Eh bien! je ferai tout cela si tu peux obtenir de Jupiter qu'il me rappelle à la jeunesse florissante où je me suis vu. Fais qu'il te rende aussi la lumière, et qu'il m'assujettisse à tes volontés comme Hercule le fut à celles d'Eurysthée.

Chir. — J'y consens; je vais faire cette prière au père des dieux : je sais qu'il m'exaucera. Tu renaîtras, après une longue suite de siècles, avec

[1] *En être malade,* réponse d'une naïveté et d'une finesse charmantes.

[2] *Ce bouillon du sang.* On dirait aujourd'hui bouillonnement, qui même n'a pas tout-à-fait le même sens : ce mot nous manque.

du génie, de l'élévation, du courage, du goût pour les Muses, mais avec un naturel impatient et impétueux [1]: tu auras Chiron à tes côtés; nous verrons l'usage que tu en feras. (*Dialogues des Morts.*)

---

130. DANGERS DU LUXE.

Le luxe empoisonne toute une nation. On dit que ce luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme si les pauvres ne pouvaient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les nécessités de la vie les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connaissait point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire tant d'autres, est loué comme une vertu; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parents du roi veulent égaler sa magnificence; les grands celle des parents du roi; les gens médiocres [2] veulent égaler les grands, car qui est-ce qui se fait justice ? les petits veulent passer pour médiocres : tout le

[1] *Tu renaîtras, etc.* Allusion directe, et cependant délicate, au prince à qui s'adresse la leçon. — *Tu auras Chiron*, allusion au duc de Beauvilliers, gouverneur du prince, et ami de Fénelon qu'il s'était adjoint comme précepteur.

[2] *Médiocres*, par leur condition et leur fortune.

monde fait plus qu'il ne peut[1] ; les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses ; les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever[2] la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux ; instruisez les hommes ; gagnez des batailles ; sauvez la patrie ; sacrifiez tous vos intérêts : vous êtes méprisé, si vos talents ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien veulent paraître en avoir ; ils en dépensent comme s'ils en avaient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse et encourager les sages qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité [3] ? (*Télémaque*, liv. XVII).

[1] *Tout le monde fait plus qu'il ne peut.* Il est superflu de renvoyer le lecteur à la grenouille de La Fontaine.

[2] *Lever la tête*, au lieu de la tenir courbée sous le joug de l'usage et de la mode.

[3] « Les grands seigneurs se piqueront d'imiter les princes, les gentilshommes voudront être comme les seigneurs, les

131. MAUX DE LA GUERRE.

Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre ; ces jours sont si misérables ; pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine ? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous frères, et ils s'entre-déchirent ; les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions ni les tigres aux tigres : ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente : l'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terres dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres désertes ! le genre humain ne saurait

financiers surpasseront les seigneurs mêmes, et tous les bourgeois voudront marcher sur les traces des financiers qu'ils ont vus sortir de la boue. Personne ne se mesure et ne se fait justice. — ....Il y a aujourd'hui plus de carrosses à six chevaux dans Paris, qu'il n'y avait de mules il y a cent ans. Chacun n'avait point une chambre ; une seule chambre suffisait avec plusieurs lits pour plusieurs personnes ; maintenant chacun ne se peut plus passer d'appartements vastes et d'enfilades ; chacun veut avoir des jardins où l'on renverse toute la terre, des jets d'eau, des statues, des parcs sans bornes, des maisons dont l'entretien surpasse le revenu des terres où elles sont situées. D'où tout cela vient-il ? de l'exemple d'un seul. » *Directions pour la conscience d'un roi.* — Rapprochez de ce tableau celui que trace Labruyère : *Caractères*, chap. VII, *de la ville*, « Les empereurs n'ont jamais triomphé à Rome, etc. »

les remplir. Quoi donc ! une fausse gloire, un vain titre de conquérant qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses ! Ainsi un seul homme, donné au monde par la colère des dieux, sacrifie brutalement tant d'autres hommes à sa vanité : il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, que ce qui échappe au fer et au feu ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle, afin qu'un seul homme, qui se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette destruction générale son plaisir et sa gloire ! Quelle gloire monstrueuse ! Peut-on trop abhorrer et trop mépriser les hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-dieux, ce ne sont pas même des hommes ; ils doivent être en exécration à tous les siècles, dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les rois doivent prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être justes : ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang d'un peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes, enfin les engagements insensibles, entraînent presque toujours les rois dans des guerres où ils se rendent malheureux, où ils hasardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis [1]. (*Télémaque*, liv. XVII).

[1] « Toute compensation exactement faite, il n'y a presque point de guerre, même heureusement terminée, qui ne fasse beaucoup plus de mal que de bien à un Etat. On n'a qu'à

132. CONDUITE D'UN CHEF D'ARMÉE.

Allez, disait Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le voir point dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modèle de tous les autres; son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, et périssez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires, seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions.

Mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'au-

considérer combien elle ruine de familles, combien elle fait périr d'hommes, combien elle ravage et dépeuple de pays, combien elle dérègle un Etat, combien elle y renverse les lois, combien elle autorise la licence, combien il faudrait d'années pour réparer ce que deux ans de guerre causent de maux contraires à la bonne politique dans un Etat. » *Directions pour la conscience d'un roi.* — Voyez *La Bétique*, page 76, et *Télémaque résout plusieurs questions, etc* page 97, note 1.

tant qu'elle est réglée par la prudence; autrement, c'est un mépris insensé de la vie, et une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de sûr : celui qui ne se possède point dans les dangers est plutôt fougueux que brave; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit pas, du moins il se trouble; il perd la liberté de son esprit, qui lui serait nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, et pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit et la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'expose témérairement trouble l'ordre et la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune, méritent des châtiments, et non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer, qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste[1]. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance

[1] *Faste*, ostentation, du grec φαίνω

et de courage, qui aillent toujours croissant. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté, ne soyez point jaloux du succès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange; mais louez avec discernement : disant le bien avec plaisir, cachez le mal, et n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir : écoutez-les avec déférence ; consultez-les; priez les plus habiles de vous instruire, et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais les discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, et expliquez-leur toutes vos raisons[1]. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentiments, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir ; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre[2] jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais surtout ne dites jamais à certains flatteurs qui sèment la division, les sujets de peine[3]

[1] *Toutes vos raisons*, tous vos sujets de plainte.
[2] *Commettre*, du latin *committere*, ne vous plus risquer dans des relations difficiles.
[3] *Peine* déplaisir.

que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez. (*Télémaque*, liv. XII).

---

155. XERXÈS ET LÉONIDAS.

La sagesse et la valeur rendent les États invincibles, et non pas le grand nombre de sujets, ni l'autorité sans bornes des princes.

XERXES [1]. Je prétends, Léonidas, te faire un grand honneur. Il ne tient qu'à toi d'être toujours à ma suite sur les bords du Styx.

LÉONIDAS [2]. Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais, et pour repousser ta tyrannie. Va chercher tes femmes, tes eunuques, tes esclaves et tes flatteurs ; voilà la compagnie qu'il te faut.

XERX. Voyez ce brutal, cet insolent, un gueux[3] qui n'eut jamais que le nom de roi sans au-

[1] *Xerxès* 1er, fils et successeur de Darius 1er, régna sur la Perse de 485 à 464 avant J.-C., et fit contre les Grecs la seconde guerre médique, d'où il ne retira que des défaites et de la honte. Il périt assassiné par Artaban, son capitaine des gardes. — Ses premières paroles décèlent son orgueil, qui l'a suivi jusque dans les enfers.

[2] *Léonidas*, roi de Sparte, qui, lors de l'invasion de Xerxès, défendit d'abord avec quatre mille, puis avec trois cents Spartiates seulement le défilé des Thermopyles, qui était la porte de la Grèce. Il y périt avec tous les siens, après avoir immolé près de vingt mille Perses. — Sa réponse entre immédiatement en matière, et pose le sujet de ce dialogue.

[3] *Un gueux, capitaine de bandits, qui n'ont que la cape et l'épée.* Expressions familières : la dernière, presque proverbiale, est singulière dans la bouche de Xerxès et au cinquième siècle avant J.-C.; Fénelon la condamne implicitement dans ce qu'il dit de la *vérité historique*.

torité [1], un capitaine de bandits, qui n'ont que la cape et l'épée. Quoi ! tu n'as point de honte de te comparer au grand roi [2] ? As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats et la mer de navires? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait, en un repas, se désaltérer, sans faire tarir des rivières [3] ?

Léon. Comment oses-tu vanter la multitude de tes troupes? Trois cents Spartiates que je commandais aux Thermopyles furent tués par ton armée innombrable, sans pouvoir être vaincus; ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore ici près ces ombres errant en foule, qui couvrent le rivage ? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et surtout des tiens. C'est la valeur, et non pas le nombre, qui rend invincible.

Xerx. Ton action est un coup de fureur [4] et de désespoir.

Léon. C'était une action sage et généreuse.

[1] *Que le nom de roi sans autorité.* Allusion à la constitution de Lycurgue qui ne donnait aux deux rois de Sparte qu'une autorité très-faible en effet, en comparaison du pouvoir absolu des rois de Perse.

[2] *Au grand roi.* C'est ainsi que se faisait appeler le roi de Perse. Agésilas, célèbre roi de Sparte, demandait : « En quoi est-il plus grand que moi, s'il n'est pas plus juste ? »

[3] *Des rivières.* On porte à trois millions le nombre d'hommes qu'il traînait à sa suite, et l'histoire et la poésie dépeignent sa marche avec les mêmes figures.

[4] *Fureur*, synonyme ici de *démence*; en latin *furor* a le même sens.

Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet, cet exemple de courage étonna les Perses, et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée.

XERX. Oh! que je suis fâché de n'être point entré dans le Péloponnèse [1], après avoir ravagé l'Attique! J'aurais mis en cendres ta Lacédémone, comme j'y mis Athènes. Misérable, impudent, je t'aurais....

LÉON. Ce n'est plus ici le temps ni des injures ni des flatteries; nous sommes au pays de la vérité. T'imagines-tu donc être encore le grand roi? tes trésors sont bien loin; tu n'as plus de gardes ni d'armée, plus de faste [2] ni de délices, la louange ne vient plus chatouiller [3] tes oreilles; te

[1] *Le Péloponnèse*, grande presqu'île séparée de la Grèce proprement dite par l'isthme de Corinthe.

[2] *Faste* a ici le sens de luxe, magnificence; nous l'avons vu plus haut dans son acception morale, ostentation, d'ailleurs dérivée de celle-ci. Voyez *Conduite d'un chef d'armée*, p. 443, note 1.

[3] *Chatouiller*, flatter, expression très-heureuse et aujourd'hui d'un emploi tout à fait fréquent. Racine l'a employée avec le plus grand bonheur :

> Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce
> *Chatouillait* de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.
>
> *Iphigénie*, acte I, scène I.

Corneille avait dit moins heureusement que la tête de Pompée présentée à César,

> *Chatouillait* malgré lui son âme avec surprise.

C'est le

> Latonæ tacitum *pertentant* gaudia pectus.
>
> VIRGILE, *Énéide*, liv. I, v, 502.

voilà nu, seul, prêt à être jugé par Minos [1] ; mais ton ombre est encore bien colère et bien superbe; tu n'étais pas plus emporté, quand tu faisais fouetter la mer. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés, t'en souviens-tu ? que tu fis jeter dans l'Hellespont [2], pour tenir les tempêtes dans ton esclavage? Plaisant homme, pour dompter la mer ! Tu fus contraint bientôt après de repasser à la hâte en Asie, dans une barque, comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature, et oublier leur propre faiblesse.

Xerx. Ah ! les rois qui peuvent tout (je le vois bien, mais, hélas ! je le vois trop tard) sont livrés à toutes leurs passions. Hé ! quel moyen, quand on est homme, de résister à sa propre puissance, et à la flatterie de tous ceux dont on est entouré ? Oh ! quel malheur de naître dans de si grands périls !

Léon. Voilà pourquoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi, à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse, comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie, et pour faire régner les lois : ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien, sans me permettre de faire du mal.

[1] *Minos*. Voy. *Le Tartare*, page 23, note 2.

[2] *L'Hellespont*, mer de Hellé, ainsi nommée parce que Hellé s'y noya en fuyant, avec son frère Phryxus sur le bélier à la toison d'or, les fureurs de sa mère Ino. Ce détroit, appelé aujourd'hui les Dardanelles, fait communiquer la mer de Marmara (Propontide) avec l'Archipel (mer Egée). Voy. le Lexique de géographie comparée de M. Mac-Carthy, dans Quinte-Curce, édition annotée par M. E. Ruelle.

XERX. Oui : mais tu étais pauvre, sans éclat, sans autorité. Un de mes satrapes [1] était bien plus grand et plus magnifique que toi.

LÉON. Je n'aurais pas eu de quoi percer le mont Athos [2] comme toi. Je crois même que chacun de tes satrapes volait dans sa province plus d'or et d'argent que nous n'en avions dans toute notre république. Mais nos armes, sans être dorées, savaient [3] fort bien percer les hommes lâches et efféminés dont la multitude innombrable te donnait une si vaine confiance.

XERX. Mais enfin, si je fusse entré d'abord dans le Péloponnèse, toute la Grèce était dans les fers. Aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

LÉON. Je le crois, comme tu le dis ; et c'est en quoi je méprise la grande puissance d'un peuple barbare, qui n'est ni instruit ni aguerri. Il manque de sages conseils ; ou, si on les lui offre, il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles ou trompeurs.

XERX. Les Grecs voulaient faire une muraille pour fermer l'isthme [4] ; mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y entrer.

LÉON. La muraille n'était pas faite, il est vrai ; mais tu n'étais pas fait pour prévenir ceux qui la

[1] *Satrapes*, c'est le nom des gouverneurs de province de l'empire des Perses.

[2] *Le mont Athos*, montagne célèbre, située entre la Macédoine et la Thrace : L'architecte Dinocrate proposa de la tailler en statue et de lui donner la figure d'Alexandre.

[3] *Savaient*, synonyme de *pouvaient*, avaient la puissance de, etc.

[4] *L'isthme* de Corinthe. Voyez plus haut, page 447, note 1

voulaient faire. Ta faiblesse fut plus salutaire aux Grecs que leur force.

Xerx. Si j'eusse pris cet isthme, j'aurais fait voir....

Léon. Tu aurais fait quelque autre faute : car il fallait que tu en fisses, étant aussi gâté que tu l'étais par la mollesse, par l'orgueil et par la haine des conseils sincères. Tu étais encore plus facile à surprendre que l'isthme [1].

Xerx. Mais je n'étais ni lâche ni méchant comme tu t'imagines.

Léon. Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis [2] à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il n'en devait rester aucun sur la terre avant la fin du siècle, marquent assez ton humanité. C'est le plus bel endroit de ta vie. Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme. (*Dialogues des Morts*).

---

134. ROMULUS ET NUMA POMPILIUS.

Combien la gloire d'un roi sage et pacifique est préférable à celle d'un conquérant.

Rom. [3] Vous avez bien tardé à venir ici ! votre règne a été bien long !

[1] *Que l'isthme*, sorte de jeu de mots d'un mauvais goût, et qu'excuse la familiarité du dialogue.

[2] *Les larmes, etc.* L'histoire rapporte que Xerxès pleura en effet à cette pensée.

[3] *Romulus*, fondateur et 1er roi de Rome : 753 avant J.-C.

Numa [1]. C'est qu'il a été très-paisible. Le moyen de parvenir à une extrême vieillesse, c'est de ne faire mal à personne, de n'abuser point de l'autorité, et de faire que personne n'ait d'intérêt à souhaiter notre mort.

Rom. Quand on se gouverne avec tant de modération, on vit obscurément, on meurt sans gloire, on a la peine de gouverner les hommes : l'autorité ne donne aucun plaisir. Il vaut mieux vaincre, abattre tout ce qui résiste, et aspirer à l'immortalité.

Numa. Mais votre immortalité, je vous prie, en quoi consiste-t-elle ? J'avais ouï dire que vous étiez au rang des dieux, nourri de nectar à la table de Jupiter: d'où vient donc que je vous trouve ici ?

Rom. A parler franchement, les sénateurs, jaloux de ma puissance, se défirent de moi, et me comblèrent d'honneurs, après m'avoir mis en pièces. Ils aimèrent mieux m'invoquer comme dieu, que de m'obéir comme à leur roi.

Numa. Quoi donc! ce que Proculus raconta n'est pas vrai ?

Rom. Hé ! ne savez-vous pas combien on fait accroire de choses au peuple? Vous en êtes plus instruit qu'un autre, vous qui lui avez persuadé

Son histoire est fort obscure, son existence même a été contestée. Du reste ce dialogue rappelle les principales circonstances que l'opinion la plus commune rapporte de sa vie.

[1] *Numa*, second roi de Rome dont il fut le législateur; son règne dura environ 40 ans, et il mourut dans une vieillesse très-avancée. La critique moderne a aussi attaqué son histoire et son existence, et comme on avait voulu personnifier dans Romulus la force (Ῥώμη) et la guerre, on voulut voir dans Numa la personnification de la loi (νόμος).

que vous étiez inspiré par la nymphe Egérie. Proculus, voyant le peuple irrité de ma mort, voulut le consoler par une fable. Les hommes aiment à être trompés : la flatterie apaise les plus grandes douleurs.

Numa. Vous n'avez donc eu pour toute immortalité que des coups de poignard?

Rom. Mais j'ai eu des autels, des prêtres, des victimes et de l'encens.

Numa. Mais cet encens ne guérit de rien ; vous n'en êtes pas moins ici une ombre vaine et impuissante, sans espérance de revoir jamais la lumière du jour. Vous voyez donc qu'il n'y a rien de si solide que d'être bon, juste, modéré, aimé des peuples; on vit longtemps, on est toujours en paix. A la vérité, on n'a point d'encens, on ne passe point pour immortel ; mais on se porte bien, on règne longtemps sans trouble, et on fait beaucoup de bien aux hommes qu'on gouverne.

Rom. Vous qui avez vécu si longtemps, vous n'étiez pas jeune quand vous avez commencé à régner.

Numa. J'avais quarante ans, et ç'a été mon bonheur. Si j'eusse commencé à régner plus tôt, j'aurais été sans expérience et sans sagesse, exposé à toutes mes passions. La puissance est trop dangereuse quand on est jeune et ardent. Vous l'avez bien éprouvé, vous qui avez dans votre emportement tué votre propre frère, et qui vous êtes rendu insupportable à tous vos citoyens.

Rom. Puisque vous avez vécu si longtemps, il fallait que vous eussiez une bonne et fidèle garde autour de vous.

Numa. Point du tout; je commençai par me

défaire des trois cents gardes que vous aviez choisis, et nommés *celères*. Un homme qui accepte avec peine la royauté, qui ne la veut que pour le bien public, et qui serait content de la quitter, n'a point à craindre la mort comme un tyran. Pour moi, je croyais faire une grâce aux Romains de les gouverner; je vivais pauvrement pour enrichir le peuple; toutes les nations voisines auraient souhaité d'être sous ma conduite. En cet état, faut-il des gardes? Pour moi pauvre mortel, personne n'avait d'intérêt à me donner l'immortalité dont le sénat vous jugea digne. Ma garde était l'amitié des citoyens, qui me regardaient tous comme leur père. Un roi ne peut-il pas confier sa vie à un peuple qui lui confie ses biens, son repos, sa conservation? La confiance est égale des deux côtés.

Rom. A vous entendre on croirait que vous avez été roi malgré vous. Mais vous avez là-dessus trompé le peuple, comme vous lui avez imposé[1] sur la religion,

Numa. On m'est venu chercher dans ma solitude de Cures[2]. D'abord j'ai représenté que je n'étais point propre à gouverner un peuple belliqueux, accoutumé à des conquêtes; qu'il leur fallait un Romulus toujours prêt à vaincre. J'ajoutai que la mort de Tatius[3] et la vôtre ne me

[1] *Imposé* signifie plutôt inspirer du respect que tromper. Nous avons rencontré ce premiers sens : voy. *Le prince doit chercher le mérite, etc*, page 433 note 2. Du reste la règle n'est pas fixe à cet égard.

[2] *Cures*, patrie de Numa, ville du pays des Sabins, au nord-est de Rome.

[3] *Tatius*, roi des Sabins, régna conjointement avec Ro-

donnaient pas grande envie de succéder à ces deux rois. Enfin je représentai que je n'avais jamais été à la guerre. On persista à me désirer; je me rendis, mais j'ai toujours vécu pauvre, simple, modéré dans la royauté, sans me préférer à aucun citoyen. J'ai réuni les deux peuples des Sabins et des Romains, en sorte qu'on ne peut plus les distinguer. J'ai fait revivre l'âge d'or [1]. Tous les peuples, non-seulement des environs de Rome, mais encore de l'Italie, ont senti l'abondance que j'ai répandue partout. Le labourage mis en honneur a adouci les peuples farouches, et les a attachés à la patrie, sans leur donner une ardeur inquiète pour envahir les terres de leurs voisins.

ROM. Cette paix et cette abondance ne servent qu'à enorgueillir les peuples, qu'à les rendre indociles à leur roi, et qu'à les amollir; en sorte qu'ils ne peuvent plus ensuite supporter les fatigues et les périls de la guerre. Si on fût venu vous attaquer, qu'auriez-vous fait, vous qui n'aviez jamais rien vu pour la guerre? Il aurait fallu dire aux ennemis d'attendre jusqu'à ce que vous eussiez consulté la nymphe [2].

NUMA. Si je n'ai pas su faire la guerre comme

mulus, après l'issue de la guerre causée par l'enlèvement des Sabines. Il mourut assassiné, et Romulus fut soupçonné de ce crime.

[1] *L'âge d'or.* Voyez *Les armes de Télémaque*, p. 16, n. 1.

[2] *Consulté la nymphe.* Allusion ironique, puisque selon Romulus il aurait alors fallu agir et non pas délibérer. — L'original finit ici, et l'édition de 1712 y est conforme. Nous copions ce qui suit de l'édition de 1718; l'éditeur l'aura sans doute ajouté pour terminer ce dialogue qui lui a semblé incomplet. (*Édition de Versailles*).

vous, j'ai su l'éviter, et me faire respecter et aimer de tous mes voisins. J'ai donné aux Romains des lois qui, en les rendant justes, laborieux, sobres, les rendront toujours assez redoutables à ceux qui voudraient les attaquer. Je crains bien encore qu'ils ne se ressentent trop de l'esprit de rapine et de violence auquel vous les aviez accoutumés. (*Dialogues des Morts*).

---

135. LE CONNÉTABLE DE BOURBON [1] ET BAYARD [2].

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie

Bourb. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois, au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse et lui.

[1] *Le connétable de Bourbon.* Charles, duc de Bourbon, né en 1489, se distingua par un grand courage, surtout à la bataille de Marignan, et fut fait connétable à 26 ans par le roi François Ier. Mais dépouillé de ses biens par la reine-mère, Louise de Savoie, il se mit au service de Charles-Quint, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Pavie. Mal récompensé par son nouveau maître, il se fit chef de partisans, conduisit ses troupes au siége de Rome, pour piller cette capitale : il fut tué à 38 ans, en montant à l'assaut.

[2] *Bayard* (*Pierre du Terrail*), seigneur de Bayard, surnommé le chevalier sans peur et sans reproche, naquit en 1476, près de Grenoble. Il réunit toutes les grandes qualités qui distinguent séparément tous les héros de l'antiquité; il signala sa valeur, sous Charles VII, Louis XII, et François Ier qui voulut être armé chevalier de sa main après la bataille de Marignan. Blessé dans une belle retraite où il sauva l'armée compromise par l'impéritie de Bonnivet, il expira sur le champ de bataille le 30 avril 1524.

Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur en est touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAY. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

BOURB. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon propre frère : ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

BAY. Hé! croyez-vous que je ne sois pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont je suis en peine. Je meurs : dans un moment la mort va me délivrer de vos mains.

BOURB. Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAY. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

BOURB. Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet[1]? Ce n'est pas ta faute; c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux[2] ne pourront jamais

[1] *Bonnivet*, favori de François Ier, courageux mais imprudent et inhabile, n'éprouva que des défaites dans le Milanez, et se fit tuer à la bataille de Pavie qu'il avait conseillée, et qu'il voyait perdue.

[2] *Les Impériaux*, nom donné aux troupes de Charles-Quint, *empereur d'Autriche*.

oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

Bay. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand-connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

Bourb. Quoi, Bayard ! je te loue, et tu me condamnes ! je te plains, et tu m'insultes !

Bay. Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache ; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir ; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

Bourb. Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui ; je le chasse du Milanez [1] ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout : appelles-tu cela être à plaindre ?

Bay. Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir ; il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

Bourb. Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame [2] m'a

[1] *Du Milanez.* Le Milanez, ou duché de Milan, fut disputé aux empereurs d'Autriche par Louis XII et François Ier, et définitivement possédé par Charles-Quint.

[2] *Madame*, Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère

fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme, en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul : que voulais-tu que je fisse?

Bay. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

Bourb. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition, pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

Bay. Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

Bourb. Mais le roi étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

Bay. Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi.

Bourb. Eh bien! j'ai tort, je l'avoue; mais ne

de François Ier, offrit sa main au connétable de Bourbon qui la refusa. Outrée de dépit, elle devint son ennemie acharnée.

sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

Bay. Je le sais bien; mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas [1], quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité. (*Dialogues des Morts.*)

---

136. CONSEILS A UN JEUNE PRINCE.

Enfant de saint Louis [2], imitez votre père : soyez, comme lui, doux, humain, accessible, affable, compatissant et libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de descendre avec bonté jusqu'aux plus petits pour vous mettre en leur place, et que cette bonté n'affaiblisse jamais ni votre autorité ni leur respect. Etudiez sans cesse les hommes; apprenez à vous en servir sans vous

[1] *Quand l'empereur ne vous tromperait pas.* Allusion à la déception que le connétable éprouva en effet de la part de Charles-Quint, lorsque ce prince n'eut plus besoin de lui.

[2] *Saint Louis*, ou *Louis IX*, fils de Louis VIII dit *Cœur de Lion* et de Blanche de Castille, réunit toutes les plus hautes qualités d'un grand roi à la piété qui lui mérita le nom de saint, même de son vivant. Né en 1215, roi en 1226, il mourut de la peste en 1270, sur la côte d'Afrique, dans la seconde croisade qu'il venait d'entreprendre contre les Infidèles.

livrer à eux. Allez chercher le vrai mérite jusqu'au bout du monde [1] : d'ordinaire, il demeure modeste et reculé. La vertu ne perce point la foule; elle n'a ni avidité ni empressement; elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants : faites sentir que vous n'aimez ni les louanges ni les bassesses. Ne montrez de la confiance qu'à ceux qui ont le courage de vous contredire dans le besoin avec respect, et qui aiment mieux votre réputation que votre faveur.

La force et la sagesse de saint Louis vous seront données, si vous les demandez en reconnaissant humblement votre faiblesse et votre impuissance. Il est temps que vous montriez au monde une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées au besoin présent. Saint Louis, à votre âge, était déjà les délices des bons et la terreur des méchants. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé : faites voir que vous pensez et que vous sentez ce que vous devez penser et sentir. Il faut que les bons vous aiment, que les méchants vous craignent, et que tous vous estiment. Hâtez-vous de vous corriger, pour travailler utilement à corriger les autres.

La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné : elle élargit le cœur; elle est simple et aimable; elle se fait toute à tous [2] pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste point dans une scrupuleuse observation de petites formalités:

[1] *Jusqu'au bout du monde.* Hyperbole du style familier, c.-à-d. dans les lieux les plus cachés et les plus éloignés.

[2] *Toute à tous.* Locution du dix-septième siècle : Saint-Simon l'emploie en parlant de Fénelon lui même.

il consiste pour chacun dans les vertus propres à son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il était intrépide à la guerre [1], décisif dans les conseils, supérieur aux autres hommes par la noblesse de ses sentiments, sans hauteur, sans présomption, sans dureté. Il suivait en tout les véritables intérêts de sa nation, dont il était autant le père que le roi. Il voyait tout de ses propres yeux dans les affaires principales. Il était appliqué, prévoyant, modéré, droit et ferme dans les négociations, en sorte que les étrangers ne se fiaient pas moins à lui que ses propres sujets[2]. Jamais prince ne fut plus sage pour policer les peuples, et pour les rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimait avec tendresse et confiance tous ceux qu'il devait aimer; mais il était ferme pour corriger ceux qu'il aimait le plus, quand ils avaient tort. Il était noble et magnifique selon les mœurs de son temps, mais sans faste et sans luxe. Sa dépense, qui était grande, se faisait avec tant d'ordre, qu'elle ne l'empêchait pas de dégager tout son domaine.

Longtemps après sa mort, on se souvenait encore avec attendrissement de son règne, comme

[1] *A la guerre.* Il fit la guerre au comte de la Marche, qui lui refusait l'hommage, et au roi d'Angleterre Henri III allié de ce vassal; il remporta sur Henri III les batailles de Taillebourg et de Saintes. Dans la 1re croisade, après de brillants succès, il fut fait prisonnier avec ses deux frères, à la bataille de Mansourah.

[2] *Que ses propres sujets.* Il fut pris pour médiateur d'abord entre le pape Grégoire IX et l'empereur Frédéric II, puis entre le roi d'Angleterre Henri III et ses grands vassaux

de celui qui devait servir de modèle aux autres pour tous les siècles à venir. On ne parlait que des poids, des mesures, des monnaies, des coutumes, des lois, de la police, du règne du bon roi saint Louis [1]. On croyait ne pouvoir mieux faire que de ramener tout à cette règle. Soyez l'héritier de ses vertus avant que de l'être de sa couronne. Invoquez-le avec confiance dans vos besoins. Souvenez-vous que son sang coule dans vos veines, et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du ciel où il prie pour vous, et où il veut que vous régniez un jour en Dieu avec lui. Unissez votre cœur au sien. (*Correspondance.*)

---

137. NÉCESSITÉ DE COMMENCER DE BONNE HEURE L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Avant que les enfants sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop [2]; mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore : il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savants ne sauraient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-

[1] *Du bon roi saint Louis.* Il s'appliqua à faire disparaître les abus, et rendit lui-même la justice ; le recueil de ses lois et ordonnances a été publié en 1786 sous le titre d'*Établissements de saint Louis.*

[2] *J'en dis trop* ; que j'avance une proposition invraisemblable et exagérée.

ce qu'apprendre une langue? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots; c'est encore, dit saint Augustin, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. « L'enfant, dit-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe; il le fait, tantôt en considérant les mouvements naturels des corps qui touchent ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cervau des enfants leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images; mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner, et pour les attacher chacune à son objet! [1] »

Considérez encore combien, dès cet âge, les enfants cherchent ceux qui les flattent, et fuient ceux qui les contraignent; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent; combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. « J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux : il ne savait pas encore parler, et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardait l'enfant qui tétait avec lui. [2] »

On peut donc compter que les enfants connaissent dès lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire: ainsi vous pouvez leur donner, par des paroles qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres

[1] *A son objet.* Saint Augustin, *Confessions*, liv. 1, ch. VII
[2] *Avec lui.* Saint Augustin, *Confessions*, liv. 1, ch. VII.

personnes déraisonnables qu'ils seraient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore, par les différents airs de votre visage, et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque autre déréglement, et prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serein, pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes ; mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencements qu'il ne faut pas négliger, et cette manière de prévenir de loin les enfants a des suites insensibles qui facilitent l'éducation. (*Éducation des filles.*)

---

138. L'ÉDUCATION PHYSIQUE RÉCLAME NOS PREMIERS SOINS.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux, par le choix des aliments et par un régime de vie simple ; c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures ; qu'il mange assez souvent ; à proportion de son besoin ; qu'il ne mange point hors des repas, parce que c'est surcharger l'estomac, pendant que la digestion n'est pas finie ; qu'il ne mange rien de haut goût [1], qui l'excite à manger au delà de son be-

[1] *De haut goût*, relevé par des excitants qui flattent le palais.

soin, et qui le dégoûte des aliments plus convenables à sa santé ; qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes : car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre, soutient l'appétit, après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très-important, c'est de laisser affermir les organes, en ne pressant point l'instruction ; d'éviter tout ce qui peut allumer les passions ; d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il désire [1].

Si peu que le naturel des enfants soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patients, fermes, gais et tranquilles ; au lieu que, si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardents et inquiets pour toute leur vie ; leur sang se brûle, les habitudes se forment, le corps, encore tendre, et l'âme qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal ; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres, quand ils sont plus grands. (*Education des filles.*)

---

139. ON GATE LES ENFANTS EN LES ADMIRANT.

Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfants les gâte ; on les accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, et à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connaissances

[1] *Qu'il désire*, et qu'il ne soit pas encouragé à multiplier ses désirs, et à désirer des choses déraisonnables.

distinctes; il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires : ce qui fait un très-mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfants produit encore un effet pernicieux : ils aperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir; par là ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, et où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques [1], qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyaient qu'on parlait d'eux, toutes les fois qu'on parlait en secret, parce qu'ils avaient remarqué qu'on l'avait fait souvent; ils s'imaginaient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfants, sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux; montrez-leur que c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentif à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu, selon les occasions qui viennent naturellement. Quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant, sans le presser, vous devriez craindre de le faire : car le danger

[1] *Chimériques.* La *Chimère* était un monstre fabuleux composé de parties prises à divers animaux, de manière à former un ensemble disparate et bizarre. On appelle ainsi les idées vaines et folles,

> De ces *chimères*-là vous devez vous défaire.
>
> MOLIÈRE. *Les Femmes savantes*, act. II, sc. 3.

de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. Les enfants savent peu, il ne faut pas les exciter à parler ; mais, comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire ; aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre précisément ; et d'ajouter quelquefois certaines petites comparaisons, pour rendre plus sensibles les éclaircissements qu'on doit leur donner[1]. S'ils jugent de quelque chose sans le bien savoir, il faut les embarrasser par quelque question nouvelle, pour leur faire sentir leur faute, sans les confondre rudement ; en même temps il leur faut faire apercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent et qu'ils demandent ce qu'ils ne savent pas, que quand ils décident le mieux. C'est le vrai moyen de mettre dans leur esprit, avec beaucoup de politesse, une modestie véritable, et un grand mépris pour les contestations, qui sont si ordinaires aux jeunes personnes peu éclairées. (*Éducation des filles.*)

[1] *Qu'on doit leur donner.* « La curiosité des enfants est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction ; ne manquez pas d'en profiter. Par exemple à la campagne, ils voient un moulin, et ils veulent savoir ce que c'est ; il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs, il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment est-ce qu'on sème le blé, et comment il se multiplie dans la terre. A la ville, ils voient des boutiques où s'exercent plusieurs arts, et où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes. » (FÉNELON, *même ouvrage.*)

140. IL FAUT DONNER AUX ENFANTS DES IDÉES SAINES ET JUSTES.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfants est tout ensemble chaud et humide [1], ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse de cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, et que les images de tous les objets sensibles y sont très-vives : ainsi, il faut se hâter d'écrire dans leur tête, pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver [2] : car on ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux, que des choses exquises; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mou, et que rien n'y est écrit, sont les plus profondes ; d'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau ; ainsi elles

[1] *Chaud et humide*, voy. le *Cerveau de l'homme*, p. 270, et *Opération du cerveau*, page 272.

[2] *Qu'on y doit graver.* « Si on doute du pouvoir que les premiers préjugés de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans son enfance est encore vif et touchant dans un âge avancé. Si, au lieu de donner aux enfants de vaines craintes des fantômes et des esprits, qui ne font qu'affaiblir par de trop grands ébranlements leur cerveau encore tendre, si au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachait à leur donner toujours une idée agréable du bien et une idée affreuse du mal, cette prévention leur faciliterait beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. » (FÉNELON, *même ouvrage.*)

deviennent ineffaçables : de là vient que, quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse, quoique éloignées; au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé, parce que les traces en ont été faites dans le cerveau lorsqu'il était déja desséché et plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnements, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en apercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : J'ai pris mon pli; je suis trop vieux pour changer, j'ai été nourri de cette façon? D'ailleurs, ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières impressions et les premières habitudes sont les plus fortes? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfants est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent ; sa lumière vacille toujours[1]. L'enfant vous fait une question ; et, avant que vous répondiez, ses yeux s'enlèvent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui sont aux fenêtres : si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous

[1] *Vacille toujours.* Comparaison exacte et ingénieuse.

le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes, en attendant qu'ils s'affermissent : répondez promptement à sa question, et laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux : viendra le temps[1] qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite. Cependant bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste, et à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures[2] qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer droit une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le jeu ; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle, et avec un visage riant ; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le déréglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu, vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par de petits esprits ou par des gens sans règle ; on s'accoutume à aimer les mœurs et les sentiments des gens qu'on aime ; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont de méprisable. (*Education des filles.*)

[1] *Viendra le temps.* Inversion fort usitée, et qui donne de la vivacité à la phrase.

[2] *Les ouvertures.* Expression heureuse, les occasions où il *ouvrira* l'accès à ce précepte.

141. LES PREMIÈRES LUEURS DE L'ENFANCE SONT SOUVENT TROMPEUSES.

Il faut observer qu'il y a des naturels d'enfants auxquels on se trompe beaucoup. Ils paraissent d'abord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout ; on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge ; toutes les fautes de jugement leur sont permises, et ont la grâce de l'ingénuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paraître dans les enfants, pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble promettre tant, et qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris à mesure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfants, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement ; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé : les grâces de l'enfance s'effacent; la vivacité s'éteint ; la tendresse de cœur se perd même souvent, parce que les passions et le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. (*Education des filles.*)

142. LES PLAISIRS SIMPLES.

Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie; la santé et l'innocence en sont les vraies sources; mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violents perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissements comme pour les viandes; on s'accoutume tellement aux choses de haut goût [1], que les viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlements de l'âme qui préparent l'ennui et le dégoût; surtout ils sont plus à craindre pour les enfants, qui résistent moins à ce qu'ils sentent, et qui veulent être toujours émus : tenons-les dans le goût des choses simples; qu'il ne faille pas de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de divertissements pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disait un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté [2] : avec cette tempérance, qui fait la santé du corps et de l'âme, on est toujours dans une joie

[1] *De haut goût.* Voyez *l'Éducation physique réclame nos premiers soins*, page 464, note 1.

[2] *Ouvrière de la volupté.* C'est-à-dire prépare mieux que quoi que ce soit la volupté. Le substantif est plus élégant.

douce et modérée : on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépense pour se réjouir ; un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai : les autres enlèvent l'âme en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage ; ils donnent une joie égale et durable, sans aucune suite maligne [1] : ils sont toujours bienfaisants ; au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés [2], qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent, et qui nuisent à la santé. Le tempérament de l'âme se gâte, aussi bien que le goût, par la recherche de ces plaisirs vifs et piquants. (*Education des filles.*)

---

143. DANGERS DE LA DISSIMULATION ET DE LA FINESSE.

La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons [3]. La droiture de conduite et la ré-

[1] *Maligne*, malfaisante, nous avons vu ce mot appliqué aux personnes dans le même sens : voyez *Le Tartare*, p. 24, note 1.

[2] *Frelatés*, altérés par quelque substance étrangère. Ce mot vient sans doute du latin *translatus*.

[3] *Faire des personnages brouillons.* Aujourd'hui on dit

putation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses !

...Combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable ! C'est, ou une bagatelle qu'on n'oserait dire, ou une passion pernicieuse.

Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, et on le cherche par les voies droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient : tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie; on les devine toujours par quelque endroit : souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper; car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garan-

plutôt *jouer un personnage. Faire* est tout-à-fait le latin *agere.*

Vous faites dans le monde un pauvre personnage.
MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*, act. I, sc. 1re.

tissent pas des soupçons : et qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour-propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect ? (*Education des filles.*)

---

144. LA SIMPLICITÉ.

La simplicité est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai ; ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont ; mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas ; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser[1] toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir trop fait ou trop dit. Ces gens-là sont sincères ; mais ils ne sont pas simples : ils ne sont pas à leur aise avec les autres, et les autres ne sont point à leur aise avec eux : on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel ; on aimerait mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits, qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est de même : il veut des âmes qui ne soient point occupées d'elles, et comme toujours au miroir pour se composer. (*Instructions et avis.*)

[1] *Compasser*, mesurer exactement comme avec un compas.

145. LE BON ESPRIT.

Il y a bien de la différence entre un bel esprit, un grand esprit, et un bon esprit. Le bel esprit plaît par son agrément; le grand esprit excite l'admiration par sa profondeur; mais il n'y a que le bon esprit qui sauve, et qui rende heureux par sa solidité et par sa droiture. Ne conformez pas vos idées à celles du monde. Méprisez l'esprit autant que le monde l'estime. Ce qu'on appelle esprit est une certaine facilité de produire des pensées brillantes: rien n'est plus vain. On se fait une idole de son esprit, comme une femme, qui croit avoir de la beauté, s'en fait une de son visage. On se mire dans ses pensées[1]. Il faut rejeter non-seulement ce faux éclat de l'esprit, mais encore la prudence humaine qui paraît la plus sérieuse et la plus utile, pour entrer, comme de petits enfants, dans la simplicité de la foi, dans la candeur et dans l'innocence des mœurs. (*Réflexions saintes.*)

146. IL FAUT S'ABSTENIR DE JUGER.

En toutes choses jugez le moins que vous pourrez. C'est une voie[2] bien simple que de retrancher

[1] *On se mire dans ses pensées.* Cette expression qui peint merveilleusement le travers dont il est question, est elle-même heureusement préparée par la comparaison précédente, elle la continue.

[2] *Voie*, manière d'agir.

toute décision qui ne nous est pas nécessaire. Ce n'est pas une irrésolution; c'est une défiance simple et un détachement pratique de notre propre sens, qui s'étend à tout, même aux choses les plus communes. Alors on croit ce qu'il faut croire, et on agit selon le besoin, avec une détermination simple et sans confiance en soi par réflexion. Hors du besoin on ne juge point, et on laisse passer devant ses yeux toutes les apparences et les raisons de croire; mais on est si vide de soi et de son propre sens, qu'on est toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on se trompe, et à revenir sur ses pas en petit enfant que sa mère ramène par la main. (*Correspondance.*)

Dès qu'il paraît que la raison des enfants fait quelque progrès, il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption. Vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée; dans un an, vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si, l'année passée, vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant, et que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui était au-delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connaître : vous verrez un jour combien vos jugements présents sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même, quand vous aurez leur âge et leur expérience. (*Education des filles.*)

147. LE FANTASQUE [1].

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe [2] ? Rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à souhait : tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc ? c'est que sa rate fume [3]. Il se coucha hier les délices du genre humain [4] : ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher [5]. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu [6] ; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et faronche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres ; il

[1] *Fantasque*, homme rempli de *fantaisies bizarres* (φαίνω paraître.)

[2] *Mélanthe*, nom fictif, qui a l'humeur noire, du grec μέλας.

[3] *Sa rate fume*, la rate est un viscère mou situé au côté gauche du corps de l'homme, entre l'estomac et les fausses côtes : on lui attribue une grande influence sur l'humeur et sur ses variations.

[4] *Les délices du genre humain*. Hyperbole, c'est-à-dire tout aimable et aimé de tous ceux qui l'approchent.

[5] *Il faut le cacher*. Trait plein de vivacité et d'expression.

[6] *Le pli d'un chausson lui a déplu*. Pour mieux faire sentir la bizarrerie ridicule de ce caractère, Fénelon choisit l'accident le plus futile et le plus déraisonnable.

s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher[1] Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux, qui, de ses cornes aiguisées, va se battre contre les vents. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même : il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage; il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait; ce silence affecté le choque. On parle tout bas ; il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut; il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste; cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit; il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout-à-coup : il est comme on dépeint les possédés ; sa raison est comme à l'envers ; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le[2], vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de son excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a

[1] *Qu'ils ne veulent point se fâcher.* C'est en effet là le terme extrême de cette humeur contrariante.

[2] *Poussez-le*, par la contradiction.

aucun; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps [1]. Gardez-vous bien de dire: Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin; l'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain; celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt : vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom [2], qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Etudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira: il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble: il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change; il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusques aux nues; mais ce rien qu'est-il devenu? il s'est perdu dans la mêlée; il n'en est plus question : il ne sait plus

[1] *Point de bons almanachs pour prédire*, etc. Comparaison et antithèse heureuses.

[2] *Un je ne sais quoi.* Bossuet a employé la même expression pour une idée bien plus grave et plus élevée : voyez l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.

ce qui l'a fâché, il sait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère; comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage. Non; sa bizarrerie ne connaît personne, elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve ; le premier venu lui est bon pour se décharger; tout lui est égal, pourvu qu'il se fâche, il dirait des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé; on le persécute, on le trahit; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir; il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait ; et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie, jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque[1]. Hélas! vous vous trompez : il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger[2]. (*Opuscules divers.*)

148. LA MODE.

La mode se détruit elle-même; elle vise tou-

[1] *Le démoniaque*, l'homme possédé du démon.

[2] Ce portrait est plein d'exactitude et de vérité, malgré son exagération apparente.

jours au parfait, et jamais elle ne le trouve; du moins elle ne veut jamais s'y arrêter. Elle serait raisonnable, si elle ne changeait que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce[1]; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement, que la véritable politesse et le bon goût? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider; il n'y a qu'elles qu'on en veuille croire : ainsi les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres. Elles ne choisissent et ne quittent rien par règle; il suffit qu'une chose bien inventée[2] ait été long-temps à la mode, afin qu'elle ne doive plus y être, et qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté prenne sa place et soit admirée. (*Education des filles.*)

---

149. L'ORDRE ET L'ÉCONOMIE.

Rien ne contribue plus à l'ordre et à l'économie que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle ne paraît presque rien; cependant elle irait loin[3], si elle était exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose? vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras, quand on en a

[1] *Pour la commodité et pour la bonne grâce*, c'est-à-dire le point le plus parfait de la commodité et de la bonne grâce.

[2] *Bien inventée*, heureusement trouvée, qui méritait sa vogue.

[3] *Elle irait loin*, elle produirait des résultats importants.

besoin ; vous mettez d'abord la main dessus ; et quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté ; c'est ce qui frappe le plus les yeux, que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non-seulement pour la bonne grâce et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs ; elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident ; elle y est même entretenue proprement : car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux, ni en danger de se briser, lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude, qui fait ranger, fait aussi nettoyer. Joignez à ces avantages celui d'ôter, par cette habitude, aux domestiques, l'esprit de paresse et de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardements qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse et de la propreté. La propreté, quand elle est modérée, est une vertu ; mais quand on y suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit. Le bon goût rejette la délicatesse excessive ; il traite les petites choses de petites, et n'en est point blessé [1]. (*Education des filles.*)

[1] Ce passage est un modèle du style simple, mais élégant, qui relève les sujets les plus vulgaires : l'exactitude, la clarté, le choix des termes, forment un ensemble où rien ne frappe sans doute, mais où il n'y a rien qui ne soit convenable et qui

150. BRIÈVETÉ DE LA VIE.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils[1]! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose. Tu te verras changer insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir: la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné[2]: hélas! tu te trom-

ne plaise. Quant au fond des idées, c'est un de ces préceptes de morale pratique et usuelle précieux pour la conduite de la vie, auxquels Fénelon ne craint pas de descendre.

[1] *O mon fils.* C'est Arcésius, l'eul de Télémaque, qui lui adresse ces paroles dans les Champs-Elysées.

[2] *Éloigné.* « On se regarde comme immortel, ou du moins comme devant vivre des siècles. Folie de l'esprit humain! Ceux qui meurent tous les jours suivent de bien près ceux qui sont déjà morts. Celui qui va partir pour un voyage ne doit pas se croire éloigné de celui qui a pris les devants il n'y a que

pes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi: et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans cet heureux séjour de la paix. (*Télémaque*, L. XIV.)

---

151. LE BON EMPLOI DU TEMPS.

Le temps est précieux, mais on n'en connaît pas le prix ; on le connaîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent comme si ce n'était rien, et nous le donnons de même[1]. Souvent il nous est à charge ; nous ne sa-

deux jours. La vie s'écoule comme un torrent. Le passé n'est plus qu'un songe; le présent, dans le moment que nous croyons le tenir, nous échappe et se précipite dans cet abîme du passé. L'avenir ne sera point d'une autre nature, il passera aussi rapidement. Les jours, les mois, les années se pressent comme les flots d'un torrent se poussent l'un l'autre. Encore quelques moments, encore un peu, dis-je, et tout sera fini. » FÉNELON, *Instructions et avis.*

[1] *Nous le donnons de même...* « La chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est notre temps ; nos offices, nous les réservons pour nos amis, nos bienfaits pour nos créatures, nos biens pour nos proches et nos enfants ; notre crédit et notre faveur pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paraissent dignes : *notre temps*, nous le donnons à tout le monde, nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes. » MASSILLON, *Carême.*

vons qu'en faire, et nous en sommes embarrassés[1]. Un jour viendra qu'un quart d'heure nous paraîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend, par la sage économie de sa providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instants ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en nous retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans sa main avec une entière incertitude[2] si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité[3]; et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé. (*Réflexions saintes.*)

---

152. L'HOMME NE PENSE POINT A LA MORT.

Hélas! à quelque âge, en quelque état que la

[1] *Nous en sommes embarrassés.* « Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus de conjurer : toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire; les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé. » MASSILLON, *Carême.*

[2] *Avec une entière incertitude, etc.* Observation très-juste et très-concluante, tirée de la nature du temps. — Le tour, *avec une entière incertitude, etc.* est elliptique, c'est-à-dire, nous laissant dans une entière incertitude, etc. Cette incertitude, Dieu ne la partage pas lui-même

[3] *Ménager l'éternité*, la préparer, nous l'assurer telle que nous devons la désirer

mort nous prenne [1], elle nous surprend, elle nous trouve toujours dans des desseins qui supposent une longue vie. La vie, donnée uniquement pour s'y préparer, se passe entière dans un profond oubli du terme auquel elle doit aboutir. On vit comme si l'on devait toujours vivre. L'on ne songe qu'à se flatter soi-même par toutes sortes de plaisirs, lorsque la mort arrête soudainement le cours de ces folles joies. L'homme sage à ses propres yeux, mais insensé à ceux de Dieu, se donne mille inquiétudes pour amasser des biens dont la mort le va dépouiller. Cet autre, emporté par son ambition, perd tellement de vue sa mort, qu'il court au travers des dangers au-devant de la mort même. Tout devrait nous avertir, et tout nous amuse. Nous voyons, comme dit saint Cyprien [2], tomber tout le genre humain en ruine à nos propres yeux. Depuis que nous sommes nés, il s'est fait comme cent mondes nouveaux sur les ruines de celui qui nous a vus naître [3]. Nos plus proches parents, nos amis les plus chers, tout se précipite dans le tombeau, tout s'abîme dans l'éternité. Nous sommes continuellement nous-mê-

[1] *Prenne... surprend....* Ce rapprochement montre bien la différence des deux mots : en quelque état qu'elle nous *atteigne*, elle ne nous *trouve* jamais prêts à la recevoir.

[2] *Saint Cyprien*, l'un des pères de l'Église latine, naquit à Carthage, au commencement du troisième siècle, de parents païens : il se convertit au christianisme et fut élu évêque de Carthage en 248. Il souffrit le martyre sous Valerien, dix ans après.

[3] *Nous a vus naître.* Voyez les mêmes idées beaucoup plus développées, *Vanité et néant du monde*, page 490, et la citation d'un passage de Massillon qui les reproduit.

mes entraînés par le torrent dans cet abîme, et nous n'y pensons pas.

La plus vive jeunesse, le plus robuste tempérament, ne sont que des ressources trompeuses[1]. Elles servent moins à éloigner de nous la mort, qu'à rendre sa surprise plus imprévue et plus funeste. Elle flétrit le soir, dit l'Ecriture, et foule aux pieds les plantes que nous avions vues fleurir le matin. Mais non-seulement quand on est sain, quand on est jeune, on se promet tout; chose bien plus déplorable ! ni la vieillesse, ni l'infirmité ne nous disposent presque point à la mort. Ce malade la porte presque déjà dans son sein, et cependant, dès qu'il a le moindre intervalle, il espère qu'il échappera à la mort, ou du moins qu'elle le laissera encore languir[2] long-temps. Ce vieillard tremblant, accablé sous le poids des années, chagrin de se voir inutile à tout, ramasse des exemples d'heureuses vieillesses[3] pour se

[1] *Des ressources trompeuses.* « La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tout les jours au reste des hommes, si, en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course; qui, comme la fleur des champs, aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. » MASSILLON, *Avent.*

[2] *Languir...* Quel heureux trait! Tel est l'attachement de l'homme à la vie, que le malade désire, non pas même *vivre*, mais *languir* encore longtemps.

[3] *Ramasse des exemples d'heureuses vieillesses, etc.* L'expression est aussi bien trouvée, que l'idée est vraie. « Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable; ce doute si l'on y parviendra, qui

flatter : il regarde un âge plus avancé que le sien, espère d'y parvenir, y parvient effectivement, regarde encore au-delà, jusqu'à ce qu'enfin ses incommodités le lassent de vivre, sans qu'il puisse jamais se résoudre à mourir de bon cœur. Ainsi on s'avance toujours vers la fin de sa vie, sans pouvoir l'envisager de près; et l'unique prétexte de cette conduite si bizarre et si imprudente, est que la pensée de la mort afflige, consterne, et qu'il faut bien chercher ailleurs de quoi se consoler[1].

Quelle apparence, dit-on, de ne goûter aucun plaisir dans une vie d'ailleurs si traversée, que cette pensée affreuse ne vienne troubler par son amertume? Quoi, dit-on, si on y pensait, aurait-on le courage de pourvoir à son établissement, à ses affaires, de goûter les douceurs de la société? Cette réflexion seule ne renverserait-elle pas bientôt tout l'ordre du monde? Si donc on y pense, ce n'est que par hasard, superficiellement, et on se hâte de chercher quelque amusement qui nous dégage de cette réflexion importune.

O folie! nous savons que la mort s'avance, et nous nous confions à cette misérable ressource de fermer les yeux pour ne pas voir le coup qu'elle

devrait, ce semble, borner en-deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au-delà de cet âge. » MASSILLON, *Carême*. — L'emploi du substantif abstrait, *vieillesse*, au pluriel, est remarquable.

[1] *De quoi se consoler*... « Mourir, disparaître à tout ce qui nous environne, entrer dans les abîmes de l'éternité, devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau, ce spectacle tout seul soulève les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie. » MASSILLON, *Carême*.

va nous donner. Nous ne pouvons pas ignorer que plus nous nous attacherons à la vie, plus la fin en sera amère. Nous savons qu'il est de foi[1] que tous ceux qui ne vivront pas dans la vigilance chrétienne, seront surpris par une ruine prompte et inévitable. Le Fils de Dieu se sert dans l'Evangile des plus sensibles comparaisons pour nous effrayer. En ce point l'expérience et la foi sont d'accord; nous le savons, et rien ne peut guérir notre stupidité. (*Sermon pour la fête de l'Assomption.*)

---

153. VANITÉ ET NÉANT DU MONDE.

C'est en voyant Dieu qu'on voit le néant du monde, qui s'évanouira dans peu comme la fumée. Toutes les grandeurs et leur attirail[2] s'enfuiront comme un songe; toute hauteur sera aplanie[3], toute puissance sera écrasée, toute tête superbe sera courbée sous le poids de l'éternelle majesté de Dieu. Dans ce jour où il jugera les hommes, d'un seul regard il effacera tout ce qui brille dans la nuit présente[4], comme le soleil en se levant efface toutes les étoiles. On ne verra que Dieu partout, tant il sera grand; on cherchera en vain, on ne trouvera plus que lui, tant il remplira tout. Que sont-ils devenus, dira-t-on, ces objets

[1] *Il est de foi*, c'est un article de foi, une vérité que nous devons croire.

[2] *Attirail*, synonyme un peu trivial d'*appareil*.

[3] *Sera aplanie*. Expression de l'Evangile.

[4] *Dans la nuit présente*. Dans cette vie, qui n'est qu'une nuit en comparaison du grand jour de l'éternité, et dans laquelle tout ce qui brille du plus vif éclat le cède autant à la splendeur divine, que les étoiles sont éclipsées par le soleil.

qui avaient enchanté notre cœur? qu'en reste-t-il? où étaient leurs places? Hélas! il ne reste pas même les marques du lieu où ils ont été! Ils ont passé comme une ombre que le soleil dissipe; à peine est-il vrai de dire [1] qu'ils ont été : tant il est vrai de dire qu'ils n'ont fait que paraître, et qu'ils ne sont plus.

Mais quand le monde ne devrait point finir, il vous laissera, quoi que vous fassiez : un peu plus tôt ou un peu plus tard; qu'importe? Encore un petit nombre d'années qui s'écouleront rapidement comme l'eau, qui disparaîtront comme un songe, la jeunesse sera passée, le monde se tournera d'un autre côté ; il méprisera avec dégoût ceux qui n'auront pas su dans le temps le mépriser lui-même. Ce temps s'approche, il vient, le voilà, hâtons-nous de le prévenir. Aimons l'éternelle beauté qui ne vieillit point et qui empêche de vieillir ceux qui n'aiment qu'elle; méprisons ce monde qui tombe déjà en ruines de toutes parts. Ne voyons-nous pas que depuis tant d'années, les personnes qui étaient dans les mêmes places, surprises par la mort, sont tombées dans l'abîme dévorant de l'éternité? Il s'est élevé comme un monde nouveau sur celui qui nous a vus naître. Si peu qu'on vive, il faut chercher d'autres amis, après avoir perdu les anciens; ce n'est plus la même famille où l'on a été élevé, d'autres parents inconnus viennent prendre la place; on voit même disparaître une Cour entière, d'autres sont à la place de ceux qu'on admirait; ils viennent éblouir

[1] *A peine est-il vrai de dire, etc.* Cette répétition assez remarquable insiste avec plus de force sur l'idée.

à leur tour. Que sont devenus tous ces grands acteurs qui remplissaient la scène il y a trente ans? Mais sans remonter si haut, combien y en a-t-il de morts depuis sept ou huit ans[1]? Bientôt nous les suivrons. Est-ce donc ce monde auquel on est si attaché? on n'y fait que passer, on en va sortir : il est lui-même la misère, la vanité, la folie; il n'est qu'un fantôme, une figure qui passe, comme dit saint Paul.

O monde si fragile et insensé! est-ce à toi à t'en faire accroire[2]? Avec quelle audace espères-tu

[1] *Depuis sept ou huit ans.* « Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore; vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue: de nouveaux personnages ont monté sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs.... Un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous..... Dieu seul demeure toujours le même : le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. » Massillon, *Carême.*

[2] *T'en faire accroire.* Expression familière qui rend bien le mépris du moraliste pour le monde.

nous imposer, toi, vaine et creuse[1] figure qui passes et qui vas disparaître? Tu n'es qu'un songe, et tu veux qu'on te croie! On sent, même en te possédant, que tu n'es rien de vrai qui remplisse le cœur. N'as-tu point de honte de donner des noms magnifiques aux misères éclatantes par lesquelles tu éblouis ceux qui s'attachent à toi? Dans le moment où tu t'offres à nous avec un visage riant, tu nous causes mille douleurs. Dans le moment tu vas disparaître, et tu oses nous promettre de nous rendre heureux! Heureux seulement celui qui voit son néant à la lumière de Jésus-Christ? (*Instructions et avis*).

---

154. UTILITÉ DES ARTS CHEZ LES GRECS.

Les anciens Grecs ne séparaient jamais l'utile de l'agréable. Eux qui avaient poussé la musique et la poésie, jointes ensemble, à une si haute perfection, ils voulaient qu'elles servissent à élever les courages, à inspirer les grands sentiments. C'était par la musique et par la poésie qu'ils se préparaient aux combats[2]; ils allaient à la guerre avec des musiciens et des instruments. De là encore les trompettes et les tambours, qui les jetaient dans un enthousiasme et dans une espèce de fureur qu'ils appelaient divine. C'était par la

[1] ***Creuse***, sans consistance, sans solidité.

[2] ***Aux combats.*** Dans la deuxième guerre de Messénie, les Lacédémoniens demandèrent du secours aux Athéniens : ceux-ci leur envoyèrent par dérision le poëte Tyrtée qui était borgne et boiteux; mais ce poëte par ses chants belliqueux anima les Spartiates d'une ardeur telle qu'ils furent vainqueurs. (An 671 avant J.-C.)

musique et par la cadence des vers qu'ils adoucissaient les peuples féroces[1]. C'était par cette harmonie qu'ils faisaient entrer, avec le plaisir, la sagesse dans le fond du cœur des enfants : on leur faisait chanter les vers d'Homère, pour leur inspirer agréablement le mépris de la mort, des richesses, et des plaisirs qui amollissent l'âme, l'amour de la gloire, de la liberté et de la patrie. Leurs danses mêmes avaient un but sérieux à leur mode, et il est certain qu'ils ne dansaient pas pour le seul plaisir[2]. Nous voyons, par l'exemple de David[3], que les peuples orientaux regardaient la danse comme un art sérieux, semblable à la musique et à la poésie. Mille instructions étaient mêlées dans leurs fables et dans leurs poëmes : ainsi la philosophie la plus grave et la plus austère ne se montrait qu'avec un visage riant. Cela paraît encore par les danses mystérieuses des prêtres[4], que les païens avaient mêlées dans leurs

[1] *Les peuples féroces.* Sans remonter aux exemples d'Orphée et d'Amphion, Barthélemy (*Voyage du Jeune Anacharsis*, c. 27) explique quelle fut l'influence de ces arts chez les Grecs et en particulier chez les Arcadiens.

[2] *Pour le seul plaisir.* « Les Thessaliens ont tant de goût et d'estime pour l'exercice de la danse, qu'ils appliquent les termes de cet art aux usages les plus nobles. En certains endroits les généraux ou les magistrats se nomment les chefs de la danse. » Barthélemy, *Voyage du Jeune Anacharsis*, c. xxxv.

[3] *David*, qui dansa devant l'arche sainte. *Les Rois*, l. II, c. VI.

[4] *Danses mystérieuses des prêtres.* La danse était une partie essentielle des cérémonies religieuses. Chez les Grecs, les *Curètes* et les *Corybantes*, prêtres de Cybèle, et chez les Romains, les *Saliens*, ainsi nommés à *saliendo*, *sauter*, prêtres de Mars, dansaient tout armés au son des tambours et des flûtes.

cérémonies pour les fêtes des dieux. Tous ces arts qui consistent ou dans les sons mélodieux, ou dans les mouvements du corps, ou dans les paroles, en un mot la musique, la danse, l'éloquence, la poésie, ne furent inventés que pour exprimer les passions, et pour les inspirer en les exprimant. Par là on voulut imprimer de grands sentiments dans l'âme des hommes, et leur faire des peintures vives et touchantes de la beauté de la vertu et de la difformité du vice : ainsi tous ces arts, sous l'apparence du plaisir, entraient dans les desseins les plus sérieux des anciens pour la morale et pour la religion. La chasse même[1] était l'apprentissage pour la guerre. Tous les plaisirs les plus touchants renfermaient quelque leçon de vertu. De cette source vinrent dans la Grèce tant de vertus héroïques admirées de tous les siècles. Cette première instruction fut altérée, il est vrai, et elle avait en elle-même d'extrêmes défauts. Son défaut essentiel était d'être fondée sur une religion fausse et pernicieuse. En cela les Grecs se trompaient, comme tous les sages du monde plongés alors dans l'idolâtrie ; mais s'ils se trompaient pour le fond de la religion et pour le choix des maximes, ils ne se trompaient pas pour la manière d'inspirer la religion et la vertu ; tout y était sensible, agréable, propre à faire une vive impression. (*Dialogues sur l'Eloquence*[2]).

[1] *La chasse même.* Xénophon a fait un traité sur la chasse, (intitulé le κυνηγετικός,) où il attribue à cet exercice une origine divine, et où il le recommande aux jeunes gens comme l'école des bons soldats.

[2] N. B. Pour les morceaux extraits des *Dialogues sur l'éloquence* et de la *Lettre sur les Occupations de l'Académie*

155. ABUS ET DANGERS DES ARTS.

La vertu donne la véritable politesse[1], mais bientôt, si on n'y prend garde, la politesse amollit peu à peu. Les Grecs asiatiques furent les premiers à se corrompre ; les Ioniens devinrent efféminés[2], toute cette côte d'Asie fut un théâtre de volupté. La Crète, malgré les sages lois de Minos[3], se corrompit de même : vous savez les vers que cite saint Paul[4]. Corinthe[5] fut fameuse par son luxe et par ses dissolutions. Les Romains, encore grossiers, commencèrent à trouver de quoi amollir leur vertu rustique. Athènes ne fut pas exempte de cette contagion ; toute la Grèce en fut infectée. Le plaisir, qui ne devait être que le moyen d'insinuer la sagesse, prit la place de la sagesse même.

française, nous avons souvent emprunté des notes à l'excellente édition classique donnée par M. E. Despois.

[1] *Politesse.* Ce mot est pris dans une acception étendue, il équivaut ici à ce que nous appelons *civilisation*.

[2] *Efféminés...* « Les Ioniens sont devenus le peuple le plus efféminé et l'un des plus aimables de la Grèce. Il règne dans leurs idées, leurs sentiments et leurs mœurs une certaine mollesse qui fait le charme de la société ; dans leur musique et leurs danses une liberté qui commence par révolter, et finit par séduire. Ils ont ajouté de nouveaux attraits à la volupté. » BARTHÉLEMY, *Voyage du Jeune Anacharsis*, c. LXXII.

[3] *De Minos.* Voy. l'*Ile de Crète*, page 80.

[4] *Que cite saint Paul.* Dans son épître à Tite, c. I. v. 12 et 13, saint Paul cite un mot d'Epiménide, qui traite les Crétois de menteurs : Epiménide lui-même était de l'île de Crète.

[5] *Corinthe*, ville située dans l'isthme qui sépare la Grèce de Péloponnèse, et baignée par deux mers, centre de commerce et d'affluence pour les étrangers, était par conséquent un centre de richesses, de délices et de corruption

Les philosophes réclamèrent. Socrate [1] s'éleva, et montra à ses concitoyens égarés que le plaisir dans lequel ils s'arrêtaient ne devait être que le chemin de la vertu. Platon, son disciple, qui n'a pas eu honte [2] de composer ses écrits des discours de son maître, retranche de sa république tous les tons de la musique, tous les mouvements de la tragédie, tous les récits des poëmes, et les endroits d'Homère même qui ne vont pas [3] à inspirer l'amour des bonnes lois. Voilà le jugement que firent Socrate et Platon sur les poëtes et sur les musiciens. (*Dialogues sur l'Eloquence.*)

---

156. ABUS DE LA RHÉTORIQUE.

Socrate dit que l'homme étant composé de corps et d'esprit, il faut cultiver l'un et l'autre. Il y a deux arts pour l'esprit, et deux arts pour le corps. Les deux de l'esprit sont la science des lois et la jurisprudence. Par la science des lois, il comprend tous les principes de philosophie pour régler les sentiments et les mœurs des particuliers et de toute la république. La jurisprudence est le remède dont on se doit servir pour réprimer la mauvaise foi et l'injustice des citoyens; c'est par elle qu'on juge les procès et qu'on punit les crimes. Ainsi la science des lois doit servir à préve-

[1] *Socrate.* Voyez *la Philosophie impuissante, etc.* p. 337, note 1.

[2] *Qui n'a pas eu honte*, qui même s'en est fait gloire.

[3] *Qui ne vont pas*, qui ne tendent pas à..... qui n'ont pas pour but de, etc. Nous avons déjà vu et nous rencontrerons souvent cette locution, familière aux écrivains du dix-septième siècle.

nir le mal, et la jurisprudence à le corriger. Il y a deux arts semblables pour le corps : la gymnastique, qui les exerce, qui les rend sains, proportionnés, agiles, vigoureux, pleins de force et de bonne grâce (vous savez que les anciens se servaient merveilleusement de cet art que nous avons perdu); puis la médecine, qui guérit les corps lorsqu'ils ont perdu la santé. La gymnastique est pour le corps ce que la science des lois est pour l'âme : elle forme, elle perfectionne; la médecine est aussi pour le corps ce que la jurisprudence est pour l'âme : elle corrige elle guérit. Mais cette institution si pure s'est altérée, dit Socrate. A la place de la science des lois, on a mis la vaine subtilité des sophistes, faux philosophes qui abusent du raisonnement, et qui, manquant des vrais principes pour le bien public, tendent à leurs fins particulières. A la jurisprudence, dit-il encore, a succédé le faste des rhéteurs[1], gens qui ont voulu plaire et éblouir : au lieu de la jurisprudence, qui devait être la médecine de l'âme, et dont il ne fallait se servir que pour guérir les passions des hommes, on voit de faux orateurs qui n'ont songé qu'à leur réputation. A la gymnastique, ajoute encore Socrate, on a fait succéder l'art de farder les corps, et de leur donner une fausse et trompeuse beauté; au lieu qu'on ne devait chercher qu'une beauté simple et naturelle, qui vient de la santé et de la proportion de tous les membres; ce qui ne s'acquiert et ne s'entretient que par le régime et

[1] *Rhéteurs*, du grec Ῥήτωρ. C'étaient des gens qui tenaient en Grèce des écoles d'éloquence, où ils enseignaient l'abus et non l'usage légitime de cet art.

l'exercice. A la médecine on a fait aussi succéder l'invention des mets délicieux et de tous les ragoûts qui excitent l'appétit des hommes; et au lieu de purger l'homme plein d'humeurs pour lui rendre la santé, et par la santé l'appétit, on force la nature, on lui fait un appétit artificiel par toutes les choses contraires à la tempérance. C'est ainsi que Socrate remarquait le désordre des mœurs de son temps; et il conclut en disant que les orateurs qui, dans la vue de guérir les hommes, devaient leur dire, même avec autorité, des vérités désagréables, et leur donner ainsi des médecines amères, ont au contraire fait pour l'âme comme les cuisiniers pour le corps. Leur rhétorique n'a été qu'un art de faire des ragoûts pour flatter les hommes malades : on ne s'est mis en peine que de plaire, que d'exciter la curiosité et l'admiration; les orateurs n'ont parlé que pour eux. Il finit en demandant où sont les citoyens que ces rhéteurs ont guéris de leurs mauvaises habitudes, où sont les gens qu'ils ont rendus tempérants et vertueux. (*Dialogues sur l'Eloquence*).

---

137. BUT DE L'ÉLOQUENCE.

Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la faible imagination de la multitude et pour trafiquer de la parole[1] : c'est un art très-sérieux[2], qui est des-

[1] *Trafiquer de la parole*, parler à prix d'argent.
[2] *C'est un art très-sérieux.* Fénelon assigne à l'éloquence

tiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux. Plus un déclamateur ferait d'efforts pour m'éblouir par les prestiges[1] de son discours, plus je me révolterais contre sa vanité : son empressement pour faire admirer son esprit, me paraîtrait le rendre indigne de toute admiration. Je cherche un homme sérieux, qui me parle pour moi, et non pour lui; qui veuille mon salut, et non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier, qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes.

Je prends pour juges de ces questions les païens mêmes. Platon ne permet dans sa république aucune musique avec les tons efféminés des Lydiens; les Lacédémoniens excluaient de la leur tous les instruments trop composés qui pouvaient amollir les cœurs. L'harmonie qui ne va qu'à flatter l'oreille n'est qu'un amusement de gens faibles et oisifs : elle est indigne d'une république bien policée; elle n'est bonne qu'autant que les sons y conviennent au sens des paroles, et que les paroles y inspirent des sentiments vertueux. La peinture, la sculpture et les autres beaux-arts doivent avoir le même but. L'éloquence doit sans doute

un rôle beaucoup plus beau que n'avait fait Cicéron dans son magnifique éloge de l'éloquence (*de Oratore*, l. 1, c. VIII.) *Note de M. Despois.* — Il y a entre eux la différence du chrétien au philosophe.

[1] *Prestiges*, de *præstringo*, éblouir les yeux ou l'esprit.

entrer dans le même dessein; le plaisir n'y doit être mêlé que pour faire le contre-poids des mauvaises passions, et pour rendre la vertu aimable[1]. (*Lettre sur les Occupations de l'Académie Française*).

---

138. DEVOIRS DE L'ORATEUR.

Il faut que les orateurs ne craignent et n'espèrent rien de leurs auditeurs pour leur propre intérêt. Si vous admettez des orateurs ambitieux et mercenaires[2], s'opposeront-ils à toutes les passions des hommes? S'ils sont malades de l'avarice[3], de l'ambition, de la mollesse, en pourront-ils guérir les autres? S'ils cherchent les riches-

[1] « A quoi servent les beaux discours d'un homme, si ces discours, tout beaux qu'ils sont, ne font aucun bien au public? Les paroles, comme dit saint Augustin, sont faites pour les hommes, et non pas les hommes pour les paroles. Les discours servent, je le sais bien à celui qui les fait; car ils éblouissent les auditeurs, ils font beaucoup parler de celui qui les a faits; et on est d'assez mauvais goût pour le récompenser de ses paroles inutiles. Mais cette éloquence mercenaire et infructueuse au public doit-elle être soufferte dans l'Etat que vous policez? Un cordonnier au moins fait des souliers, et ne nourrit sa famille que d'un argent gagné en servant le public pour de véritables besoins. Ainsi, vous le voyez, les plus vils métiers ont une fin solide; et il n'y aura que l'art des orateurs qui n'aura pour but que d'amuser les hommes par des paroles! Tout aboutira donc, d'un côté, à satisfaire la curiosité et à entretenir l'oisiveté de l'auditeur; de l'autre, à contenter la vanité et l'ambition de celui qui parle! » FÉNELON, *Dialogues sur l'Éloquence*.

[2] *Mercenaires*, qui trafiquent de la parole. Voyez *But de l'éloquence*, page 499, note 1.

[3] *Malades de l'avarice, etc.* Latinisme :

Quique ab avaritiâ aut miserâ ambitione *laborat*.

HORACE, liv. I, sat. 17, v. 26, éd de M. A. De Wailly.

ses, seront-ils propres à en détacher autrui? Je sais qu'on ne doit pas laisser un orateur vertueux et désintéressé manquer des choses nécessaires : aussi cela n'arrivera-t-il jamais, s'il est vrai philosophe, c'est-à-dire tel qu'il doit être pour redresser les mœurs des hommes. Il mènera une vie simple, modeste, frugale, laborieuse; il lui faudra peu : ce peu ne lui manquera point, dût-il de ses propres mains le gagner; le surplus ne doit pas être sa récompense, et n'est pas digne de l'être. Le public lui pourra rendre des honneurs, et lui donner de l'autorité; mais s'il est dégagé des passions et désintéressé, il n'usera de cette autorité que pour le bien public, prêt à la perdre toutes les fois qu'il ne pourra la conserver qu'en dissimulant, et en flattant les hommes. Ainsi l'orateur, pour être digne de persuader les peuples, doit être un homme incorruptible; sans cela, son talent et son art se tourneraient en poison mortel contre la république même : de là vient que, selon Cicéron [1], la première et la plus essentielle des qualités d'un orateur est la vertu. Il faut une probité qui soit à l'épreuve de tout et qui puisse servir de modèle à tous les citoyens; sans cela on ne peut paraître persuadé, ni par conséquent persuader les autres. L'éloquence et la profession de l'orateur sont consacrées à l'instruction et à la réformation des mœurs du peuple. Pour le faire avec liberté et avec fruit, il faut qu'un homme soit désintéressé; il faut qu'il apprenne aux autres le mépris de la mort, des richesses, des délices;

[1] *Selon Cicéron.* Il définit l'orateur : « Vir *bonus*, dicendi peritus. »

il faut qu'il inspire la modestie, la frugalité, le désintéressement, le zèle du bien public, l'attachement inviolable aux lois; il faut que tout cela paraisse autant dans ses mœurs que dans ses discours. Un homme qui songe à plaire pour sa fortune, et qui par conséquent a besoin de ménager tout le monde, peut-il prendre cette autorité sur les esprits? Quand même il dirait tout ce qu'il faut dire, croirait-on ce que dirait un homme qui ne paraîtrait pas le croire lui-même? (*Dialogues sur l'Eloquence*).

---

159. ÉTUDES NÉCESSAIRES A L'ORATEUR.

Platon veut que l'orateur ait commencé par l'étude de l'homme en général; qu'après il se soit appliqué à la connaissance des hommes, en particulier, auxquels il doit parler. Ainsi il faut savoir ce que c'est que l'homme, sa fin, ses intérêts véritables; de quoi il est composé, c'est-à-dire de corps et d'esprit; la véritable manière de le rendre heureux; quelles sont ses passions, les excès qu'elles peuvent avoir, la manière de les régler, comment on peut les exciter utilement pour lui faire aimer le bien; les règles qui sont propres à le faire vivre en paix et à entretenir la société. Après cette étude générale vient la particulière [1]: il faut connaître les lois et les coutumes de son pays, le rapport qu'elles ont avec le tempérament des peuples, les mœurs de chaque condition, les éducations différentes, les

[1] *La particulière.* L'étude particulière : cette sorte d'ellipse était très-fréquente au dix-septième siècle.

préjugés et les intérêts qui dominent dans le siècle où l'on vit, le moyen d'instruire et de redresser les esprits. Vous voyez que ces connaissances comprennent toute la philosophie la plus solide. Ainsi Platon montre par là qu'il n'appartient qu'au philosophe d'être véritable orateur...

Cicéron a presque dit les mêmes choses.... Il demande, comme Platon, que l'orateur soit bon dialecticien ; qu'il sache définir, prouver, démêler les plus subtils sophismes. Il dit que c'est détruire la rhétorique, de la séparer de la philosophie ; que c'est faire des orateurs, des déclamateurs puérils sans jugement. Non-seulement il veut une connaissance exacte de tous les principes de la morale, mais encore une étude particulière de l'antiquité. Il recommande la lecture des anciens Grecs ; il veut qu'on étudie les historiens, non-seulement pour leur style, mais encore pour les faits de l'histoire ; surtout il exige l'étude des poëtes, à cause du grand rapport qu'il y a entre les figures de la poésie et celles de l'éloquence. En un mot, il répète souvent que l'orateur doit se remplir l'esprit de choses avant que de parler. Je crois que je me souviendrai de ses propres termes, tant je les ai relus, et tant ils m'ont fait d'impression ; vous serez surpris de tout ce qu'il demande. L'orateur, dit-il, doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poëtes, la voix et les gestes des plus grands acteurs[1]. (*Dialogues sur l'éloquence*).

[1] *L'orateur, dit-il, doit avoir, etc.* « In oratore acumen dialecticorum, sententiæ philosophorum, verba prope poetarum, memoria jurisconsultorum, vox tragœdorum, gestus pene summorum actorum est requirendus, » *De Oratore*, l. I, c. 28.

160. L'ART DE L'ORATEUR.

Tout l'art des bons orateurs ne consiste qu'à observer ce que la nature fait quand elle n'est point retenue. Ne faites point comme ces mauvais orateurs qui veulent toujours déclamer, et ne jamais parler à leurs auditeurs : il faut au contraire que chacun de vos auditeurs s'imagine que vous parlez à lui en particulier. Voilà à quoi servent les tons naturels, familiers et insinuants. Il faut à la vérité qu'ils soient toujours graves et modestes; il faut même qu'ils deviennent puissants et pathétiques dans les endroits où le discours s'élève et s'échauffe. N'espérez pas exprimer les passions par le seul effort de la voix; beaucoup de gens, en criant et s'agitant, ne font qu'étourdir. Pour réussir à peindre les passions, il faut étudier les mouvements qu'elles inspirent. Par exemple, remarquez ce que font les yeux [1], ce que font les mains, ce que fait tout le corps, et quelle est sa posture; ce que fait la voix d'un homme quand il est pénétré de douleur ou surpris à la vue d'un objet étonnant. Voilà la nature qui se montre à vous; vous n'avez qu'à la suivre. Si vous employez l'art, cachez-le si bien [2] par l'imitation, qu'on le prenne pour la nature même.

[1] *Ce que font les yeux, etc.* Cicéron dans ses ouvrages de rhétorique, et Quintilien montrent quelle importance les anciens attachaient aux gestes, à l'action de toutes les parties du corps et du visage.

[2] *Cachez-le si bien, etc.* « L'art se décrédite lui-même; il se trahit en se montrant. » *Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*

Mais, à dire le vrai, il en est des orateurs comme des poëtes qui font des élégies [1] ou d'autres vers passionnés. Il faut sentir la passion pour la bien peindre; l'art, quelque grand qu'il soit, ne parle point comme la passion véritable. Ainsi vous serez toujours un orateur très-imparfait, si vous n'êtes pénétré des sentiments que vous voulez peindre et inspirer aux autres. (*Dialogues sur l'Éloquence.*)

---

161. EFFET DE L'ÉLOQUENCE.

Platon dit qu'un discours n'est éloquent qu'autant qu'il agit dans l'âme de l'auditeur : par là vous pouvez juger sûrement de tous les discours que vous entendez. Tout discours qui vous laissera froid, qui ne fera qu'amuser votre esprit, et qui ne remuera point vos entrailles, votre cœur, quelque beau qu'il paraisse, ne sera point éloquent. Voulez-vous entendre Cicéron parler comme Platon en cette matière? Il vous dira que toute la force de la parole ne doit tendre qu'à mouvoir les ressorts cachés que la nature a mis dans le cœur des hommes. Ainsi consultez-vous vous-même pour savoir si les orateurs que vous écoutez font bien. S'ils font une vive impression sur vous, s'ils rendent votre âme attentive et sensible aux choses qu'ils disent, s'ils vous échauffent et vous

[1] *Des élégies.*

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.
BOILEAU, *Art poétique*, ch. II.

enlèvent au-dessus de vous-même, croyez hardiment qu'ils ont atteint le but de l'éloquence [1]. Si, au lieu de vous attendrir ou de vous inspirer de fortes passions, ils ne font que vous plaire et que vous faire admirer l'éclat et la justesse de leurs pensées et de leurs expressions, dites que ce sont de faux orateurs. (*Dialogues sur l'Éloquence.*)

---

162. RÈGLES DU STYLE.

Depuis que des hommes savants et judicieux ont remonté aux véritables règles, on n'abuse plus, comme on le faisait autrefois [2], de l'esprit et de la parole; on a pris un genre d'écrire plus simple, plus naturel, plus court, plus nerveux, plus précis. On ne s'attache plus aux paroles [3] que pour exprimer toute la force des pensées; et on

[1] *Le but de l'éloquence.* M. Despois remarque avec raison que, dans le jugement que nous portons sur les orateurs des siècles passés, nous devons tenir grand compte de l'opinion que leurs contemporains ont eue de leur éloquence, puisque, n'ayant que leurs ouvrages dépouillés du prestige de la voix et de l'action de l'orateur, nous ne saurions apprécier toute leur éloquence, mais seulement leur talent d'écrivains.

[2] *Comme on le faisait autrefois.* Fénelon veut parler des écrivains qui ont précédé le dix-septième siècle, et chez qui, poëtes ou prosateurs, régnait l'abus de l'érudition et de l'esprit le plus recherché. Malherbe en poésie, et Balzac en prose, donnèrent le signal du retour à la simplicité et au nature.

[3] *On ne s'attache plus aux paroles, etc.* « Il y a une bienséance à garder pour les paroles comme pour les habits. Une veuve désolée ne porte point le deuil avec beaucoup de broderie, de frisure et de rubans. Un missionnaire apostolique ne doit point faire de la parole de Dieu une parole vaine et pleine d'ornements affectés. » FÉNELON, *Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*

n'admet que les pensées vraies, solides, concluantes pour le sujet où l'on se renferme. L'érudition, autrefois si fastueuse, ne se montre plus que pour le besoin ; l'esprit même se cache, parce que toute la perfection de l'art consiste à imiter si naïvement la simple nature, qu'on le prenne pour elle[1]. Ainsi on ne donne plus le nom d'esprit à une imagination éblouissante ; on le réserve pour un génie réglé et correct qui tourne tout en sentiment, qui suit pas à pas la nature toujours simple et gracieuse, qui ramène toutes les pensées aux principes de la raison, et qui ne trouve beau que ce qui est véritable. On a senti même en nos jours que le style fleuri, quelque doux et quelque agréable qu'il soit, ne peut jamais s'élever au-dessus du genre médiocre, et que le vrai genre sublime, dédaignant tous les ornements empruntés, ne se trouve que dans le simple.

On a enfin compris qu'il faut écrire comme les Raphaël, les Carraches et les Poussin[2] ont

[1] *Pour elle.* Voyez, l'*Art de l'Orateur*, page 505.

[2] *Les Raphaël, les Carraches, et les Poussin. Raphaël Sanzio,* né à Urbin en 1483, est le plus grand peintre des temps modernes : aussi remarquable par le nombre et l'importance que par la perfection de ses compositions, il mourut à peine âgé de 37 ans. — Il y eut trois peintres du nom de *Carrache ; Louis*, cousin et maître d'*Augustin* et d'*Annibal* Carrache, qui le surpassèrent : tous trois vécurent de 1560 à 1620, à Bologne. — *Nicolas Poussin*, chef de l'ancienne Ecole française ; naquit aux Andelys, en 1594, et mourut à Rom en 1665. La plus grande partie de sa vie se passa à Rome, toutefois il fit en France un séjour de deux ans, et Louis XIV le combla d'honneurs et de distinctions. Il excella également dans la peinture historique et dans le paysage.

peint, non pour chercher de merveilleux caprices, et pour faire admirer leur imagination en se jouant du pinceau, mais pour peindre d'après nature. On a reconnu aussi que les beautés du discours ressemblent à celles de l'architecture. Les ouvrages les plus hardis et les plus façonnés du gothique ne sont pas les meilleurs. Il ne faut admettre dans un édifice aucune partie destinée au seul ornement; mais, visant toujours aux belles proportions, on doit tourner en ornement toutes les parties nécessaires à soutenir un édifice. [1]

Ainsi on retranche d'un discours tous les ornements affectés qui ne servent ni à démêler ce

[1] *A soutenir un édifice.* « Les inventeurs de l'architecture qu'on nomme gothique, et qui est, dit-on, celle des Arabes, crurent sans doute avoir surpassé les architectes grecs. Un édifice grec n'a aucun ornement qui ne serve qu'à orner l'ouvrage; les pièces nécessaires pour le soutenir ou pour le mettre à couvert, comme les colonnes et la corniche, se tournent seulement en grâce par leurs proportions : tout est simple, tout est mesuré, tout est borné à l'usage; on n'y voit ni hardiesse ni caprice qui impose aux yeux; les proportions sont si justes, que rien ne paraît fort grand, quoique tout le soit; tout est borné à contenter la vraie raison. Au contraire, l'architecte gothique élève sur des piliers très-minces une voûte immense qui monte jusqu'aux nues; on croit que tout va tomber, mais tout dure pendant bien des siècles; tout est plein de fenêtres, de roses et de pointes; la pierre semble découpée comme du carton; tout est à jour, tout est en l'air. N'est-il pas naturel que les premiers architectes gothiques se soient flattés d'avoir surpassé, par leur vain raffinement, la simplicité grecque? » Fénelon, *Lettre sur les Occupations de l'Académie française.* — On apprécie beaucoup mieux de nos jours cette architecture, que le dix-septième siècle ne goûtait nullement, et l'on n'admire pas moins les magnifiques cathédrales du moyen-âge que les monuments de l'art grec.

qui est obscur, ni à peindre vivement ce qu'on veut mettre devant les yeux, ni à prouver une vérité par divers tours sensibles, ni à remuer les passions, qui sont les seuls ressorts capables d'intéresser et de persuader l'auditeur; car la passion est l'âme de la parole. (*Discours de réception à l'Académie française.*)

---

165. LA CLARTÉ

On ne doit jamais hasarder aucune locution ambiguë; j'irais même d'ordinaire, avec Quintilien [1], jusqu'à éviter toute phrase que le lecteur entend, mais qu'il pourrait ne pas entendre s'il ne suppléait pas ce qui y manque. Il faut une diction simple, précise et dégagée, où tout se développe de soi-même et aille au-devant du lecteur. Quand un auteur parle au public, il n'y a aucune peine qu'il ne doive prendre pour en épargner à son lecteur; il faut que tout le travail soit pour lui seul, et tout le fruit pour celui dont il veut être lu. Un auteur ne doit laisser rien à chercher dans sa pensée; il n'y a que les faiseurs d'énigmes qui soient en droit de présenter un sens enveloppé. Auguste voulait [2] qu'on usât de répétitions fréquentes, plutôt que de laisser quelque péril d'obscurité dans le discours. En

[1] *Avec Quintilien.* (*Instit. orat.* I, VIII, ch 2) Quintilien, célèbre rhéteur et avocat né à Rome vers l'an 40 de J.-C. Son traité de l'*Institution de l'orateur* est le cours de rhétorique le plus complet et le plus estimé que l'antiquité nous ait laissé.

[2] *Auguste voulait, etc.* Suétone, Vie d'Auguste, ch 88.

effet, le premier de tous les devoirs d'un homme qui n'écrit que pour être entendu, est de soulager son lecteur en se faisant d'abord entendre [1]. (*Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*)

---

164. LA SIMPLICITÉ ET LE NATUREL.

On a tant de peur dans notre nation d'être bas, qu'on est d'ordinaire sec et vague dans les expressions. Veut-on louer un saint, on cherche des phrases magnifiques; on dit qu'il était admirable, que ses vertus étaient célestes, que c'était un ange, et non pas un homme : ainsi tout se passe en exclamations sans preuve et sans peinture. Tout au contraire les Grecs se servaient peu de tous ces termes généraux qui ne prouvent rien; mais ils disaient beaucoup de faits [2]. Par exemple, Xénophon, dans toute la Cyropédie, ne dit pas une fois que Cyrus était admirable, mais il le fait partout admirer. C'est ainsi qu'il faudrait louer les saints en montrant le détail de leurs sentiments

[1] *En se faisant entendre.* « Tout ce qui n'est point l'expression juste est faible, et ne satisfait pas un homme d'esprit, qui veut *se faire entendre.* » LABRUYÈRE. *Des ouvrages de l'esprit.*—Fénelon est lui-même le meilleur exemple des préceptes qu'il donne : ce qu'il dit des répétitions, et de la nécessité de se faire entendre, est confirmé par ses ouvrages sur le style et sur la religion, où les mêmes idées sont fréquemment reproduites, tantôt plus concises, et tantôt plus développées, selon le besoin du moment et la nature de l'ouvrage.

[2] *Beaucoup de faits.* « Amas d'épithètes, mauvaises louanges; ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter. » LABRUYÈRE, *Des ouvrages de l'esprit.*

et de leurs actions. Nous avons là-dessus une fausse politesse, semblable à celle de certains provinciaux qui se piquent de bel esprit : ils n'osent rien dire qui ne leur paraisse exquis et relevé; ils sont toujours guindés, et croiraient se trop abaisser en nommant les choses par leurs noms. Tout entre dans les sujets que l'éloquence doit traiter. La poésie même, qui est le genre le plus sublime, ne réussit qu'en peignant les choses avec toutes leurs circonstances. Voyez Virgile[1] représentant les navires troyens qui quittent le rivage d'Afrique, ou qui arrivent sur la côte d'Italie; tout le détail y est peint. Mais il faut avouer que les Grecs poussaient encore plus loin le détail, et suivaient plus sensiblement la nature. A cause de ce grand détail, bien des gens, s'ils l'osaient, trouveraient Homère trop simple. Par cette simplicité si originale, et dont nous avons tant perdu le goût, ce poëte a beaucoup de rapport avec l'Écriture; mais l'Écriture le surpasse autant qu'il a surpassé tout le reste de l'antiquité pour peindre naïvement les choses. En faisant un détail[2] il ne faut rien présenter à l'esprit de l'auditeur qui ne mérite son attention, et qui ne contribue à l'idée qu'on veut lui donner. Ainsi il faut être judicieux pour le choix des circonstances, mais il ne faut point craindre de dire tout ce qui

[1] *Voyez Virgile, etc.* Les endroits indiqués ici sont au quatrième livre, v. 571, et au commencement du VII^e^, mais on pourrait multiplier les exemples, car l'*Énéide* offre mille détails du même genre.

[2] *En faisant un détail.*

> . . . . Ne vous chargez point d'un détail inutile,
> Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.
> BOILEAU. *Art poétique*, ch. I.

sert ; et c est une politesse mal entendue que de supprimer certains endroits utiles, parce qu'on ne les trouve pas susceptibles d'ornements ; outre qu'Homère nous apprend assez, par son exemple, qu'on peut embellir en leur manière tous les sujets. D'ailleurs il faut reconnaître que tout discours doit avoir ses inégalités [1] : il faut être grand dans les grandes choses ; il faut être simple sans être bas dans les petites ; il faut tantôt de la naïveté et de l'exactitude, tantôt de la sublimité et de la véhémence. Un peintre qui ne représenterait jamais que des palais d'une architecture somptueuse ne ferait rien de vrai, et lasserait bientôt. Il faut suivre la nature dans ses variétés : après avoir peint une superbe ville, il est souvent à propos de faire voir un désert et des cabanes de bergers. La plupart des gens qui veulent faire de beaux discours cherchent sans choix également partout la pompe des paroles : ils croient avoir tout fait, pourvu qu'ils aient fait un amas de grands mots et de pensées vagues ; ils ne songent qu'à charger leurs discours d'ornements ; semblables aux méchants [2] cuisiniers, qui ne savent rien assaisonner avec justesse, et qui croient donner un goût exquis aux viandes en y mettant beaucoup de sel et de poivre [3]. La véritable élo-

[1] *Ses inégalités.* Ces prétendues inégalités appartiennent au sujet ou à l'auditoire et non à l'écrivain : il n'y aurait le reproche à lui faire que s'il n'était pas *inégal*, c'est-à-dire s'il ne proportionnait pas, par une heureuse variété, son style aux idées qu'il veut exprimer et aux gens à qui il s'adresse.

[2] *Méchants*, mauvais, inhabiles.

[3] *Beaucoup de sel et de poivre.* Ce détail familier d'une

quence n'a rien d'enflé ni d'ambitieux; elle se modère, et se proportionne aux sujets qu'elle traite et aux gens qu'elle instruit, elle n'est grande et sublime que quand il faut l'être (*Dialogues sur l'Éloquence*).

---

165. L'ART DE PEINDRE.

Peindre, c'est non-seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une manière si vive et si sensible, que l'auditeur s'imagine presque les voir [1]. Par exemple, un froid historien qui raconterait la mort de Didon [2] se contenterait de dire : Elle fut si accablée de douleur après le départ d'Énée, qu'elle ne put supporter la vie ; elle monta au haut de son palais; elle se mit sur un bûcher, et se tua elle-même. En écoutant ces paroles, vous apprenez le fait, mais vous ne le voyez pas. Écoutez Virgile [3], il le mettra devant vos yeux. N'est-il pas vrai que, quand il ramasse toutes les circonstances de ce désespoir,

comparaison très-juste est précisément une des expressions simples et naïves que Fénelon vient de recommander : l'exemple est joint au précepte.

[1] *S'imagine presque les voir.* Les Grecs avaient donné un nom à cette représentation fidèle des objets : ὑποτύπωσις, hypotypose.

[2] *Didon*, voyez *Pygmalion, etc.*, page 56. On raconte que cette princesse, pour se soustraire aux poursuites d'Iarbas, roi de Gétules, qui voulait la contraindre à l'épouser, se précipita sur un bûcher et s'y frappa d'un poignard. Virgile, par une licence de poëte, l'a faite contemporaine d'Enée à qui elle est postérieure de plus de 300 ans. Sa mort forme le sujet du quatrième livre de l'*Énéide*.

[3] *Écoutez Virgile.* Enéide, liv. IV, v. 584.

qu'il vous montre Didon furieuse, avec un visage où la mort est déjà peinte, qu'il la fait parler à la vue de ce portrait et de cette épée[1], votre imagination vous transporte à Carthage; vous croyez voir la flotte des Troyens qui fuit le rivage, et la reine que rien n'est capable de consoler : vous entrez dans tous les sentiments qu'eurent alors les véritables spectateurs? Ce n'est plus Virgile que vous écoutez; vous êtes trop attentif aux dernières paroles de la malheureuse Didon pour penser à lui. Le poëte disparaît; on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Voilà la force de l'imitation et de la peinture. De là vient qu'un peintre et un poëte ont tant de rapport; l'un peint pour les yeux, l'autre pour les oreilles; l'un et l'autre doivent porter les objets dans l'imagination des hommes. Je vous ai cité un exemple tiré d'un poëte, pour vous mieux faire entendre la chose; car la peinture est encore plus vive et plus forte dans les poëtes que dans les orateurs. La poésie ne diffère de la simple éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme et par des traits plus hardis. La prose a ses peintures, quoique plus modérées : sans ces peintures, on ne peut échauffer l'imagination de l'auditeur, ni exciter ses passions. Un récit simple ne peut émouvoir : il faut non-seule-

[1] *De ce portrait et de cette épée.* L'épée d'Enée, et une image de cire représentant ce héros (le mot *portrait* est impropre) : elle l'avait placée sur le bûcher, selon une superstition antique, pour que son cœur s'amollît pendant que l'image fondrait au milieu des flammes, ou pour que lui-même périt comme l'image en expiation de son infidélité. On retrouve au moyen-âge des pratiques d'une superstition semblable.

ment instruire les auditeurs des faits, mais les leur rendre sensibles, et frapper leurs sens par une représentation parfaite de la manière touchante dont ils sont arrivés. (*Dialogues sur l'Éloquence.*)

---

166. USAGE ET ABUS DE L'ESPRIT DANS LE STYLE.

On veut trop éblouir et surprendre : on veut avoir plus d'esprit que son lecteur, et le lui faire sentir, pour lui enlever son admiration ; au lieu qu'il faudrait n'en avoir jamais plus que lui, et lui en donner même, sans paraître en avoir. On ne se contente pas de la simple raison, des grâces naïves, du sentiment le plus vif, qui font la perfection réelle ; on va un peu au-delà du but par amour-propre. On ne sait pas être sobre dans la recherche du beau : on ignore l'art de s'arrêter tout court en deçà des ornements ambitieux. « Le mieux auquel on aspire fait qu'on gâte le bien, » dit un proverbe italien. On tombe dans le défaut de répandre un peu trop de sel, et de vouloir donner un goût trop relevé à ce qu'on assaisonne : on fait comme ceux qui chargent une étoffe de trop de broderie. Le goût exquis craint le trop en tout, sans excepter l'esprit même. L'esprit lasse beaucoup, dès qu'on le prodigue. C'est en avoir de reste, que d'en savoir retrancher, pour s'accommoder à celui de la multitude, et pour lui aplanir le chemin. Les poëtes qui ont le plus d'essor, de génie, d'étendue de pensées, et de fécondité, sont ceux qui doivent le plus craindre cet écueil de l'excès d'esprit. C'est, dira-t-on, un beau défaut; c'est un défaut rare ; c'est un défaut

merveilleux. J'en conviens; mais c'est un vrai défaut, et l'un des plus difficiles à corriger. Horace veut qu'un auteur s'exécute sans indulgence[1] sur l'esprit même....

On gagne beaucoup en perdant[2] tous les ornements superflus, pour se borner aux beautés simples, faciles, claires et négligées en apparence. Pour la poésie, comme pour l'architecture[3], il faut que tous les morceaux nécessaires se tournent en ornements naturels. Mais tout ornement qui n'est qu'ornement, est de trop : retranchez-le, il ne manque rien, il n'y a que la vanité qui en souffre. Un auteur qui a trop d'esprit, et qui veut toujours en avoir, lasse et épuise le mien : je n'en veux point avoir tant. S'il en montrait moins, il me laisserait respirer, et me ferait plus de plaisir : il me tient trop tendu, la lecture de ses vers me devient une étude[4]. Tant d'éclairs m'éblouissent; je cherche une lumière douce qui soulage mes faibles yeux. Je demande un poëte aimable, proportionné au commun des hommes, qui fasse tout pour eux, et rien pour lui. Je veux un sublime si familier, si doux et si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'aurait

[1] *S'exécute*, se fasse justice à lui-même, et sacrifie ce qu'il y a de trop.

..... Ambitiosa recidet
Ornamenta.

HORACE, *Art poétique*, v. 447-448.

[2] *On gagne beaucoup en perdant...* Antithèse juste pour l'idée comme pour les mots.

[3] *Comme pour l'architecture.* Voyez *Règles du style*, page 509, note 1

[4] *Me devient une étude, etc.*

D'un divertissement me fait une fatigue.

BOILEAU, *Art poétique*, ch. III.

trouvé sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de le trouver. Je préfère l'aimable au surprenant et au merveilleux. Je veux un homme qui me fasse oublier qu'il est auteur[1], et qui se mette comme de plain-pied[2] en conversation avec moi. Je veux qu'il me mette devant les yeux un laboureur qui craint pour ses moissons[3], un berger qui ne connaît que son village et son troupeau, une nourrice attendrie pour son petit enfant; je veux qu'il me fasse penser, non à lui et à son bel esprit[4], mais aux bergers qu'il fait parler.....

Oh! qu'il y a de grandeur à se rabaisser ainsi, pour se proportionner à tout ce qu'on peint, et pour atteindre à tous les divers caractères! Combien un homme est-il au-dessus de ce qu'on nomme esprit, quand il ne craint point d'en cacher une partie! Afin qu'un ouvrage soit véritablement beau, il faut que l'auteur s'y oublie, et

[1] *Oublier qu'il est auteur.* « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. » PASCAL, *Pensées.*

[2] *De plain-pied.* Métaphore familière; c'est-à-dire d'égal à égal, de manière à ce que la lecture soit en effet un entretien familier et non une leçon.

[3] *Un laboureur qui craint pour ses moissons.* « Puisqu'on prend tant de plaisir à voir, dans un paysage du Titien, des chèvres qui grimpent sur une colline pendante en précipice, ou, dans un tableau de Teniers, des festins de village et des danses rustiques, faut-il s'étonner qu'on aime à voir dans l'Odyssée des peintures si naïves du détail de la vie humaine? On croit être dans les lieux qu'Homère dépeint, y voir et y entendre les hommes. Cette simplicité de mœurs semble ramener l'âge d'or. Le bon homme Eumée me touche bien plus qu'un héros de Clélie ou de Cléopâtre. » FÉNELON, *Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*

[4] *A son bel esprit*, allusion aux *églogues* de Fontenelle, écrites du style le plus prétentieux.

me permette de l'oublier; il faut qu'il me laisse seul en pleine liberté. (*Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*)

---

167. DÉMOSTHÈNE ET ISOCRATE.

Vous avez mis Démosthène [1] avec Isocrate [2] : en cela vous avez fait tort au premier : le second est un froid orateur, qui n'a songé qu'à polir ses pensées, et qu'à donner de l'harmonie à ses paroles ; il n'a eu qu'une idée basse de l'éloquence, et l'a presque toute mise dans l'arrangement des mots. Un homme qui a employé, selon les uns, dix ans, et selon les autres, quinze, à ajuster les périodes [3] de son Panégyrique, qui est un discours sur les besoins de la Grèce, était d'un secours bien faible et bien lent pour la république contre les entreprises du roi de Perse. Démosthène parlait bien autrement contre Philippe. Vous pouvez voir la comparaison que Denys d'Halicarnasse [4] fait

[1] *Démosthène*, le prince des orateurs grecs, et l'un des premiers orateurs qui aient jamais existé, né à Athènes l'an 381 avant J.-C., consacra son éloquence à la défense de sa patrie contre Philippe roi de Macédoine. Il s'empoisonna, l'an 322 avant J.-C. pour ne pas tomber entre les mains d'Antipater, lieutenant d'Alexandre, et son ennemi personnel.

[2] *Isocrate*, orateur et maître d'éloquence célèbre, naquit à Athènes, l'an 436 avant J.-C., il mourut dans une extrême vieillesse, du chagrin de voir sa patrie asservie par Philippe de Macédoine.

[3] *Ajuster les périodes*, c'est-à-dire combiner entre eux les mots et les différents membres de ses phrases, tout occupé de ce soin purement mécanique, aux dépens de l'inspiration et du mouvement oratoire.

[4] *Denys d'Halicarnasse* vivait quelques années avant J.-C.,

de ces deux orateurs, et les défauts essentiels qu'il remarque dans Isocrate. On ne voit dans celui-ci que des discours fleuris et efféminés, que des périodes faites avec un travail infini, pour amuser l'oreille, pendant que Démosthène émeut, échauffe et entraîne les cœurs ; il est trop vivement touché des intérêts de sa patrie, pour s'amuser à tous les jeux d'esprit d'Isocrate ; c'est un raisonnement serré et pressant ; ce sont des sentiments généreux d'une âme qui ne conçoit rien que de grand ; c'est un discours qui croît et qui se fortifie à chaque parole par des raisons nouvelles ; c'est un enchaînement de figures hardies et touchantes : vous ne sauriez le lire sans voir qu'il porte la république dans le fond de son cœur [1] ; c'est la nature qui parle elle-même dans ses transports ; l'art y est si achevé, qu'il n'y paraît point [2] ; rien n'égala jamais sa rapidité et sa véhémence. (*Dialogues sur l'Éloquence.*)

---

168. CICÉRON.

Les pièces de Cicéron encore jeune, où il ne s'intéresse que pour [3] sa réputation, ont souvent

il est auteur de plusieurs ouvrages de critique et de rhétorique très-estimés.

[1] *Dans le fond de son cœur.* Expression de la plus grande énergie dans sa simplicité.

[2] *Qu'il n'y paraît point.* Voyez l'*Art de l'orateur*, page 565, note 2.

[3] *Ne s'intéresse que pour*, cette construction paraît peu usitée, cependant *s'intéresser à sa réputation* n'aurait pas tout-à-fait le même sens.

ce défaut [1]: il paraît bien qu'il est plus occupé du désir d'être admiré, que de la justice de sa cause. C'est ce qui arrivera toujours, lorsqu'une partie [2] emploiera, pour plaider sa cause, un homme qui ne se soucie de son affaire que pour remplir sa profession avec éclat : aussi voyons-nous que la plaidoirie se tournait souvent, chez les Romains, en déclamation fastueuse. Mais, après tout, il faut avouer qu'il y a dans ces harangues, même les plus fleuries, bien de l'art pour persuader et pour émouvoir. Ce n'est pourtant pas par cet endroit qu'il faut voir Cicéron, pour le bien connaître; c'est dans les harangues qu'il a faites, dans un âge plus avancé, pour les besoins de la république : alors l'expérience des grandes affaires, l'amour de la liberté, la crainte des malheurs dont il était menacé, lui faisaient faire des efforts dignes d'un orateur. Lorsqu'il s'agit de soutenir la liberté mourante, et d'animer toute la république contre Antoine [3], son ennemi, vous ne le voyez plus chercher des jeux d'esprit et des antithèses : c'est là qu'il est véritablement éloquent ; tout y est négligé [4], comme il dit lui-même dans *l'Orateur*

[1] *Ce défaut.* « Que dites-vous de toutes les fleurs dont Cicéron a orné ses harangues? il me semble que l'esprit s'y amuse : et que le cœur n'en est point ému. » FÉNELON, *même ouvrage.* Cicéron lui-même (*Orator.* c. 30.) jugea plus tard sévèrement ces premiers essais de son éloquence.

[2] *Une partie.* On appelle *parties* les deux adversaires dans une cause.

[3] *Antoine,* l'un des membres du deuxième triumvirat avec Octave et Lépide, se signala par d'horribles proscriptions, dans lesquelles fut compris Cicéron.

[4] *Négligé,* c'est à dire sans apprêt ; cette négligence est une qualité.

qu'on le doit être lorsqu'il s'agit d'être véhément : c'est un homme qui cherche simplement dans la seule nature tout ce qui est capable de saisir, d'animer et d'entraîner les hommes. (*Dialogues sur l'Eloquence.*)

---

169. DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON.

Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais : il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole[1] ; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire ; il a je ne sais combien de sortes d'esprit ; il est même court et véhément, toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina[2], contre Verrès, contre Antoine Mais on remarque quelque parure dans son discours : l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse pas oublier. Démosthène paraît sortir de soi, et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser ; il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, comme un homme

[1] *Il fait honneur à la parole.* Charmante expression que nous avons déjà rencontrée, voy. *Règle de conduite pour un jeune prince*, page 429, note 1.

[2] *Catilina*, jeune homme d'une famille illustre, qui trama la ruine de la république et l'incendie de Rome. Il fut démasqué par Cicéron. *Verrès*, proconsul romain, fameux par ses concussions et ses rapines en Asie et surtout en Sicile. Ce fut encore l'éloquence de Cicéron qui mit ses crimes au grand jour. Ce parallèle est un des morceaux de critique et un des modèles de style les plus parfaits, par la justesse de l'appréciation, la délicatesse et la force des expressions

modeste de son habit, pour se couvrir. Il tonne, il foudroie : c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi; on pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue, on n'est occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène. (*Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*)

---

170. CICÉRON ET DÉMOSTHÈNE.

Parallèle de ces deux orateurs; caractères de la véritable éloquence.

CIC. — Quoi ! prétends-tu que j'ai été un orateur médiocre?

DÉM. — Non pas médiocre; car ce n'est pas sur une personne médiocre que je prétends avoir la supériorité. Tu as été sans doute un orateur célèbre; tu avais de grandes parties; mais souvent tu t'es écarté du point en quoi consiste la perfection.

CIC. — Et toi, n'as-tu pas eu de défauts?

DÉM. — Je crois qu'on ne peut m'en reprocher aucun pour l'éloquence.

CIC. — Peux-tu comparer[1] la richesse de ton génie à la mienne, toi qui es sec, sans ornement ; qui es toujours contraint par des bornes étroites et

[1] *Peux-tu comparer, etc.* La forme du dialogue permet à Fénelon de reproduire dans toute leur force les critiques que l'on peut à la rigueur faire à Démosthène; placées dans la bouche de son rival, elles deviennent vraisemblables.

resserrées; toi qui n'étends aucun sujet; toi à qui on ne peut rien retrancher, tant la manière dont tu traites les sujets, si j'ose me servir de ce terme, est affamée? au lieu que je donne aux miens une étendue qui fait paraître une abondance et une fertilité de génie qui a fait dire qu'on ne pouvait rien ajouter à mes ouvrages.

Dém. — Celui à qui on ne peut rien retrancher n'a rien dit que de parfait.

Cic. — Celui à qui on ne peut rien ajouter n'a rien omis de tout ce qui pouvait embellir son ouvrage.

Dém. — Ne trouves-tu pas tes discours plus remplis de traits d'esprit que les miens? Parle de bonne foi, n'est-ce pas là la raison pour laquelle tu t'élèves au-dessus de moi?

Cic. — Je veux bien te l'avouer, puisque tu me parles ainsi. Mes pièces sont infiniment plus ornées que les tiennes; elles marquent bien plus d'esprit, de tour, d'art, de facilité. Je fais paraître la même chose sous vingt manières différentes. On ne pouvait s'empêcher, en entendant mes Oraisons, d'admirer mon esprit, d'être continuellement surpris de mon art, de s'écrier sur moi[1], de m'interrompre pour m'applaudir et me donner des louanges. Tu devais être écouté fort tranquillement, et apparemment tes auditeurs ne t'interrompaient pas[2].

Dém. — Ce que tu dis de nous deux est vrai : tu ne te trompes que dans la conclusion que tu en

[1] *S'écrier sur moi.* Locution assez rare, pousser des cris d'admiration à mon sujet.

[2] *Ne t'interrompaient pas.* Ironie, puisque cette sorte d'interruption est fort agréable à l'orateur.

tires. Tu occupais l'assemblée de toi-même, et moi je ne l'occupais que des affaires dont je parlais. On t'admirait ; et moi j'étais oublié par mes auditeurs, qui ne voyaient que le parti que je voulais leur faire prendre. Tu réjouissais par les traits de ton esprit : et moi je frappais, j'abattais, j'atterrais par des coups de foudre. Tu faisais dire : Ah ! qu'il parle bien ! et moi je faisais dire : Allons, marchons contre Philippe. On te louait : on était trop hors de soi pour me louer quand je haranguais. Tu paraissais orné, on ne découvrait en moi aucun ornement ; il n'y avait dans mes pièces que des raisons précises, fortes, claires, ensuite des mouvements semblables à des foudres auxquels on ne pouvait résister. Tu as été un orateur parfait quand tu as été, comme moi, simple, grave, austère, sans art apparent, en un mot quand tu as été démosthénique ; et lorsqu'on a senti en tes discours l'esprit, le tour et l'art, alors tu n'étais que Cicéron, t'éloignant de la perfection autant que tu t'éloignais de mon caractère [1]. (*Dialogues des Morts.*)

---

171. ÉLOQUENCE DE L'ÉCRITURE-SAINTE.

Pour la sentir, rien n'est plus utile que d'avoir le goût de la simplicité antique ; surtout la lecture des anciens Grecs sert beaucoup à y réussir. Je dis des anciens, car les Grecs que les Romains

[1] Ce dialogue reproduit les jugements déjà énoncés sur chacun des deux orateurs en particulier, et sur tous deux comparativement ; mais il y a de plus la vivacité que donne la contradiction.

méprisaient tant avec raison, et qu'ils appelaient *Græculi*, avaient entièrement dégénéré. Comme je vous le disais hier, il faut connaître Homère, Platon, Xénophon[1] et les autres poëtes des anciens temps. Après cela l'Écriture ne vous surprendra plus; ce sont presque les mêmes coutumes, les mêmes narrations, les mêmes images des grandes choses, les mêmes mouvements. La différence qui existe entre eux est tout entière à l'honneur de l'Écriture. Elle les surpasse tous infiniment en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse[2] dans ses cantiques, particulièrement le dernier[3], que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des Psaumes. Par exemple, celui qui commence ainsi : *Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la terre*[4], surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère, ni aucun autre poëte, n'a égalé Isaïe[5] peignant la majesté de Dieu, aux yeux du-

[1] *Xénophon*, disciple de Socrate, fut philosophe, historien et général : il fut l'auteur et le narrateur de la fameuse retraite des dix mille Grecs à travers l'Asie.

[2] *Moïse.* Voyez l'*Existence de Dieu prouvée, etc.* Voyez page 210, note 3.

[3] *Le dernier.* « Moïse a fait deux cantiques ; le premier nous met devant les yeux le passage triomphant de la mer Rouge, et les ennemis du peuple de Dieu, les uns déjà noyés, et les autres à demi vaincus par la terreur. Par le second Moïse confond l'ingratitude du peuple en célébrant les bontée et les merveilles de Dieu. » Bossuet, *Disc. sur l'histoire universelle*, deuxiéme partie, chap. III, édition classique annotée par M. de la Chapelle

[4] *Appelé la terre.* Psaume XLIX.

[5] *Isaïe*, le premier des quatre grands prophètes, fut mis à

quel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlèvera demain. Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue[1], dans les riantes figures qu'il fait de la paix; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie[2], déplorant les maux de son peuple, ou à Nahum[3], voyant de loin en esprit tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots : tout est dépeint d'une manière vive, qui saisit l'imagination. Il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel[4] dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu, toute prête à fondre sur lui, et cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose qu'on puisse comparer à ces endroits-là. Au reste, tout se soutient dans l'Ecriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir : l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les

mort à l'âge de 130 ans, l'an 694 avant J.-C. par le fils d'Ézéchias.

[1] *D'une églogue.* On donne ce nom à de petits poëmes sur la campagne et ses travaux. Les plus célèbres sont celles de Théocrite chez les Grecs et de Virgile chez les Latins.

[2] *Jérémie*, l'un des quatre grands prophètes, prédit la ruine de Jérusalem et la captivité de Babylone.

[3] *Nahum*, l'un des petits prophètes, prédit la deuxième ruine de Ninive, capitale du royaume d'Assyrie.

[4] *Daniel*, l'un des quatre grands prophètes, emmené captif à Babylone après la prise de Jérusalem (606 ans avant J.-C.), il prophétisa la venue du Messie après 70 semaines, composées chacune de sept années.

endroits véhéments, les mystères, les discours de morale. Enfin, il y a autant de différence entre les poëtes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin. Les autres, s'efforçant de s'élever au-desssus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine. (*Dialogues sur l'Eloquence.*)

---

172. ÉLOQUENCE DU NOUVEAU TESTAMENT.

La simplicité des paroles de Jésus-Christ est tout-à-fait du goût antique; elle est conforme et à Moïse et aux prophètes, dont Jésus-Christ prend assez souvent les expressions : mais, quoique simple et familier, il est sublime et figuré en bien des endroits. Il serait aisé de montrer en détail, les livres à la main, que nous n'avons point de prédicateur en notre siècle qui ait été aussi figuré dans ses sermons les plus préparés, que Jésus-Christ l'a été dans ses prédications populaires. Je ne parle point de ses discours rapportés par saint Jean[1], où presque tout est sensiblement divin; je parle de ses discours les plus familiers, écrits par les autres évangélistes. Les apôtres ont écrit de même : avec cette différence, que Jésus-Christ,

[1] *Saint Jean, l'évangéliste*, un des douze apôtres, fils de Zébédée et frère de Jacques-le-Majeur; après avoir été tourmenté à Rome, l'an 95 de J.-C., il fut relégué dans l'île de Pathmos où il écrivit l'Apocalypse c'est-à-dire *révélation*, (ἀπὸ-καλυψις) ouvrage mystique et allégorique dont le sens n'a pas encore été expliqué

maître de sa doctrine, la distribue tranquillement. Il dit ce qu'il lui plaît, et il le dit sans aucun effort. Il parle du royaume et de la gloire célestes, comme de la maison de son Père. Toutes ces grandeurs qui nous étonnent lui sont naturelles, il y est né[1], et il ne dit que ce qu'il voit, comme il nous l'assure lui-même. Au contraire, les apôtres succombent sous le poids des vérités qui leur sont révélées. Ils ne peuvent exprimer tout ce qu'ils conçoivent : les paroles leur manquent. De là viennent ces transpositions, ces expressions confuses, ces liaisons de discours qui ne peuvent finir. Toute cette irrégularité de style marque, dans saint Paul[2] et dans les autres apôtres, que l'esprit de Dieu entraînait le leur. Mais, nonobstant tous ces petits désordres pour la diction, tout y est noble, vif et touchant. Pour l'*Apocalypse*, on y trouve la même magnificence et le même enthousiasme que dans les prophètes. Les expressions sont souvent les mêmes et quelquefois ce rapport fait qu'ils s'aident mutuellement à être entendus. Vous voyez donc que l'éloquence n'appartient pas seulement aux livres de l'Ancien Testament, mais qu'elle se trouve aussi dans le Nouveau. (*Dialogues sur l'Eloquence.*)

---

173. ÉLOQUENCE DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

Je ne puis me résoudre à finir cet article sans dire un mot de l'éloquence des Pères. Certaines

[1] *Il y est né*, expression naïve, qui montre combien les grandeurs divines sont naturelles à J.-C.

[2] *Saint Paul.* Voyez *Quelles sont les armes de l'Église*, page 399, note 3.

personnes éclairées ne leur font pas une exacte justice. On en juge par quelque métaphore dure de Tertullien[1], par quelque période enflée de saint Cyprien[2], par quelque endroit obscur de saint Ambroise[3], par quelque antithèse subtile et

[1] *Tertullien.* Voyez *le Christianisme*, page 367, note 1. Voici le jugement de Fénelon sur ce docteur de l'Église : « Il y a des choses très-estimables dans cet auteur ; la grandeur de ses sentiments est souvent admirable : d'ailleurs il faut le lire pour certains principes sur la tradition, pour les faits d'histoire, et pour la discipline de son temps. Mais pour son style, je n'ai garde de le défendre : il a beaucoup de pensées fausses et obscures, beaucoup de métaphores dures et entortillées. Ce qui est mauvais en lui est ce que la plupart des lecteurs y cherchent le plus. Beaucoup de prédicateurs se gâtent par cette lecture ; l'envie de dire quelque chose de singulier les jette dans cette étude. La diction de Tertullien, qui est extraordinaire et pleine de faste, les éblouit. Il faudrait donc bien se garder d'imiter ses pensées et son style ; mais on devrait tirer de ses ouvrages ses grands sentiments et la connaissance de l'antiquité. » *Dialogues sur l'Éloquence.*

[2] *Saint Cyprien*, Père de l'Eglise latine, était né à Carthage dont il fut évêque en 248. Il souffrit le martyre sous Valérien : Fénelon dit de lui : « Quoique son style et sa diction sentent l'enflure de son temps et la dureté africaine, il a pourtant beaucoup de force et d'éloquence : on voit partout une grande âme, une âme éloquente, qui exprime ses sentiments d'une manière noble et touchante. »

[3] *Saint Ambroise.* Voyez : *Quelles sont les armes de l'Église*, page 400, note 6. « Saint Ambroise suit aussi quelquefois la mode de son temps : il donne à son discours les ornements qu'on estimait alors. Peut-être même que ces grands hommes, qui avaient des vues plus hautes que les règles communes de l'éloquence, se conformaient au goût du temps, pour faire écouter avec plaisir la parole de Dieu, et pour insinuer les vérités de la religion. Mais après tout, ne voyons-nous pas saint Ambroise, nonobstant quelques jeux de mots, écrire à Théodose avec une force et une persuasion inimitables ? Quelle tendresse n'exprime-t-il pas

rimée de saint Augustin[1], par quelques jeux de mots de saint Pierre Chrysologue[2]. Mais il faut avoir égard au goût dépravé des temps où les Pères ont vécu. Le goût commençait à se gâter à Rome, peu de temps après celui d'Auguste. Juvénal[3] a moins de délicatesse qu'Horace; Sénèque le tragique et Lucain ont une enflure choquante. Rome tombait; les études d'Athènes même étaient déchues, quand saint Basile et saint Grégoire de Nazianze[4] y allèrent. Les raffinements d'esprit avaient prévalu. Les Pères, instruits par les mau-

quand il parle de la mort de son frère Satyre! » (*Dialogues sur l'Eloquence.*)

[1] *Saint Augustin.* Voyez l'*Existence de Dieu prouvée, etc.* page 206, note 3. « Saint Augustin n'a pas été un orateur parfait; mais cela n'empêche pas qu'avec ses défauts il n'ait eu un grand talent pour la persuasion. C'est un homme qui raisonne avec une force singulière, qui est plein d'idées nobles, qui connaît le fond du cœur de l'homme, qui est poli et attentif à garder, dans tous ses discours, la plus étroite bienséance; qui s'exprime enfin presque toujours d'une manière tendre, affectueuse et insinuante. » (*Dialogues sur l'Éloquence*).

[2] *Saint Pierre Chrysologue* (χρυσός λογός langage d'or). « En qui, nonobstant le beau nom qu'on lui a donné, il ne faut chercher que le fond de la piété évangélique sous une infinité de mauvaises pointes. » FÉNELON.

[3] *Juvénal*, célèbre poëte satirique, contemporain de Domitien et de Trajan, plus remarquable par l'énergie que par la pureté de son style. Il appartient à la décadence des lettres latines. — *Lucain*, auteur de la Pharsale, poëme qui présente de grandes beautés, avec les défauts qui se produisaient à cette époque (sous Néron.) — *Sénèque*, auteur de dix tragédies qui offrent des beautés de style gâtées par l'enflure et la recherche.

[4] *Saint Grégoire de Nazianze.* Voyez l'*Existence de Dieu prouvée, etc.*, page 208, note 3. — *Saint Basile*, surnommé *le grand*, Père de l'Eglise grecque, né à Césarée, se lia d'une grande amitié à Athènes avec saint Grégoire et avec Julien, depuis empereur.

vais rhéteurs de leur temps, étaient entraînés dans le préjugé universel : c'est à quoi les sages même ne résistent presque jamais. On ne croyait pas qu'il fût permis de parler d'une façon simple et naturelle. Le monde était, pour la parole, dans l'état où il serait pour les habits, si personne n'osait paraître vêtu d'une belle étoffe sans la charger de la plus épaisse broderie[1]. Suivant cette mode, il ne fallait point parler, il fallait déclamer. Mais, si on veut avoir la patience d'examiner les écrits des Pères, on y verra des choses d'un grand prix. Saint Cyprien a une magnanimité et une véhémence qui ressemble à celle de Démosthène. On trouve dans saint Chrysostome[2] un jugement exquis, des images nobles, une morale sensible et aimable. Saint Augustin est tout ensemble sublime et populaire ; il remonte aux

[1] *Broderie.* Fénelon aime cette comparaison, d'ailleurs fort juste ; il loue Démosthène de « se servir de la parole comme un honnête homme de son habit pour se couvrir. »

Saint Jean Chrysostome (bouche d'or, χρυσός-στόμα) le plus éloquent des Pères de l'Eglise grecque, vécut de 344 à 407. « Son style est diffus, mais il ne cherche point de faux ornements, tout tend à la persuasion ; il place chaque chose avec dessein, il connaît bien l'Écriture sainte et les mœurs des hommes, il entre dans les cœurs, il rend les choses sensibles, il a des pensées hautes et solides, et il n'est pas sans mouvement : dans son tout, on peut dire que c'est un grand orateur. Saint Grégoire de Nazianze est plus concis et plus poétique, mais un peu moins appliqué à la persuasion. Il a néanmoins des endroits fort touchants ; par exemple, son adieu à Constantinople, et l'éloge funèbre de saint Basile. Celui-ci est grave, sentencieux, austère même dans sa diction. Il avait profondément médité tout le détail de l'Evangile ; il connaissait à fond les maladies de l'homme, et c'est un grand maître pour le régime des âmes. » *Dialogues sur l'Éloquence.*

plus hauts principes par les tours les plus familiers ; il interroge, il se fait interroger, il répond : c'est une conversation entre lui et son auditeur ; les comparaisons viennent à propos dissiper tous les doutes ; nous l'avons vu descendre jusqu'aux dernières grossièretés de la populace, pour la redresser. Saint Bernard[1] a été un prodige dans un siècle barbare : on trouve en lui de la délicatesse, de l'élévation, du tour, de la tendresse et de la véhémence. On est étonné de tout ce qu'il y a de beau et de grand dans les Pères, quand on connaît les siècles où ils ont écrit. On pardonne à Montaigne[2] des expressions gasconnes, et à Marot[3] un vieux langage : pourquoi ne veut-on pas passer aux Pères l'enflure de leur temps, avec laquelle on trouverait des vérités précieuses et exprimées par les traits les plus forts? (*Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*)

[1] *Saint Bernard*, fondateur de l'ordre des Bernardins, et premier abbé de Clairvaux, né en 1091, mourut en 1153. Aussi renommé par son éloquence que par sa piété, il réconciliait les rois et les papes, et fit prendre la croix à Louis-le-jeune et à Conrad III. Il combattit les erreurs contraires à la foi.

[2] *Montaigne.* Michel de Montaigne, philosophe français né en 1533 dans le Périgord ; son style est remarquable par sa facilité et son heureuse naïveté.

[3] *Marot.* Clément Marot, poëte français, né en 1495, vécut à la cour de François Ier. Boileau a dit de lui :

Imitons de Marot l'élégant badinage :
. . . . . .
Marot... fit fleurir les ballades,
. . . . . .
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Art poétique, ch. 1er

174. L'HISTORIEN.

L'histoire est très-importante : c'est elle qui nous montre les grands exemples, qui fait servir les vices mêmes des méchants à l'instruction des bons[1], qui débrouille[2] les origines, et qui explique par quel chemin les peuples ont passé d'une forme de gouvernement à une autre.

Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays[3] : quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'historien français doit se rendre neutre entre la France et l'Angleterre : il doit louer aussi volontiers[4]. Talbot[5] que Duguesclin : il rend autant de justice

[1] *A l'instruction des bons*, belle définition qui montre la double utilité de l'exemple.

[2] *Débrouille* est familier ; on l'employait dans le dix-septième siècle : « il débrouille le chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien, » dit Labruyère en exprimant précisément la même idée.

[3] *D'aucun pays.* Lucien, dans son *Traité sur la manière d'écrire l'histoire*, établit le même précepte.

[4] *Aussi volontiers.* Il ne faut pas donner trop d'importance à ce mot, et faire une réserve pour l'amour de la patrie, à côté de la justice : elle n'empêche pas de se plaire au récit des exploits de son pays plus qu'à ceux des étrangers.

[5] *Talbot*, surnommé l'Achille de l'Angleterre, se signala dans les guerres de l'Angleterre contre la France sous Charles VI et sous Charles VII. Il perdit la vie à la bataille de Castillon, près Bordeaux, en 1453.— *Duguesclin*, connétable de France sous le roi Charles V, après des exploits en Bretagne, contre le roi de Navarre, et en Espagne, chassa les Anglais de la Normandie, de la Guyenne et du Poitou. Il mourut au siége de Châteauneuf de Randon. — *Le prince de Galles*, Edouard, surnommé *le Prince Noir*, à cause de la couleur de son armure, né en 1330 d'Edouard III, gagna la bataill

aux talents militaires du prince de Galles qu'à la sagesse de Charles V.

Il évite également le panégyrique et les satires[1]: il ne mérite d'être cru qu'autant qu'il se borne à dire, sans flatterie et sans malignité, le bien et le mal. Il n'omet aucun fait qui puisse servir à peindre les hommes principaux, et à découvrir les causes des événements : mais il retranche toute dissertation où l'érudition d'un savant veut être étalée. Toute sa critique se borne à donner comme douteux ce qui l'est, et à en laisser la décision au lecteur, après lui avoir donné ce que l'histoire lui fournit. L'homme qui est plus savant qu'il n'est historien, et qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à son lecteur aucune date, aucune circonstance superflue, aucun fait sec et détaché; il suit son goût sans consulter celui du public; il veut que tout le monde soit aussi curieux que lui des minuties vers lesquelles il tourne son insatiable curiosité. Au contraire, un historien sobre et discret laisse tomber les menus faits qui ne mènent le lecteur à aucun but important. Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'histoire : ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une histoire, pour ainsi dire, hachée en petits morceaux, et sans aucun fil de vive narra-

de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier; il mourut au retour d'Espagne en 1376. — *Charles V*, dit le Sage, fils du roi Jean, gouverna le royaume pendant la captivité de son père, puis régna lui-même en 1364; il chassa les Anglais de la plus grande partie de la France, avec l'aide de Clisson et de Duguesclin.

[1] *Le panégyrique et les satires.* Il ne s'agit pas des compositions littéraires qui portent ce nom, mais en général de l'éloge et du blâme trop marqués.

tion. Il faut laisser cette superstitieuse exactitude aux compilateurs. Le grand point est de mettre d'abord le lecteur dans le fond des choses [1], de lui en découvrir les liaisons, et de se hâter de le faire arriver au dénouement. Il y a beaucoup de faits vagues, qui ne nous apprennent que des noms et des dates stériles : il ne vaut guère mieux savoir ces noms que les ignorer. Je ne connais point un homme en ne connaissant que son nom. J'aime mieux un historien peu exact et peu judicieux, qui estropie [2] les noms, mais qui peint naïvement tout le détail, comme Froissard [3], que les historiens qui me disent que Charlemagne tint son parlement à Ingelheim, qu'ensuite il partit, qu'il alla battre les Saxons, et qu'il revint à Aix-la-Chapelle; c'est ne m'apprendre rien d'utile. Sans les circonstances, les faits demeurent comme décharnés : ce n'est que le squelette d'une histoire... L'historien qui a un vrai génie choisit sur vingt endroits celui où un fait sera mieux placé pour répandre la lumière sur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin débrouille tout

[1] *Dans le fond des choses.* « L'histoire, dit Fénelon, doit en ce point ressembler un peu au poëme épique :

> Semper ad eventum festinat, et in medias res,
> Non secùs ac notas, auditorem rapit, et quæ
> Desperat tractata nitescere posse, relinquit.
>
> HORACE, *Art poétique*, v. 148-150.

[2] *Estropie.* Mot du style familier, mais consacré par l'usage : il signifie *qui altère.*

[3] *Froissard* (Jean), auteur d'une histoire très-détaillée de l'Europe à son époque, et intitulée : Chronique de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne, de Bretagne, etc., depuis l'an 1326 jusqu'à l'an 1400. Il naquit à Valenciennes en 1333, et mourut à Chimay en 1402.

ce qui le prépare. Souvent un autre fait sera mieux dans son jour étant mis en arrière; en se présentant plus tard, il viendra plus à propos, pour faire naître d'autres événements. C'est ce que Cicéron compare au soin qu'un homme de bon goût prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux : *Videtur tanquam tabulas bene pictas collocare in bono lumine*[1].

Ainsi un lecteur habile a le plaisir d'aller sans cesse en avant sans distraction, de voir toujours un événement sortir d'un autre, et de chercher la fin, qui lui échappe pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dès que sa lecture est finie, il regarde derrière lui, comme un voyageur curieux, qui, étant arrivé sur une montagne, se tourne, et prend plaisir à considérer de ce point de vue tout le chemin qu'il a suivi, et tous les beaux endroits qu'il a traversés[2]. (*Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*)

---

175. LA VÉRITÉ HISTORIQUE.

Le point le plus nécessaire et le plus rare pour un historien, est qu'il sache exactement la forme du gouvernement et le détail des mœurs de la nation dont il écrit l'histoire, pour chaque siècle. Un peintre qui ignore ce qu'on nomme *il costume*[3]

[1] *In bono lumine.* CICÉRON, *De claris Oratoribus*, ch. LXXV.

[2] *Qu'il a traversés.* Cette comparaison fort juste termine le précepte et en expose le résultat par un beau développement.

[3] *Il costume.* Prononcez *costoumé*. Ce mot italien, le costume, a un sens fort étendu ; il représente tout ce qui se rap-

ne peint rien avec vérité. Les peintres de l'école lombarde[1], qui ont d'ailleurs si naïvement représenté la nature, ont manqué de science en ce point : ils ont peint le grand-prêtre des Juifs comme un pape, et les Grecs de l'antiquité comme les hommes qu'ils voyaient en Lombardie. Il n'y aurait néanmoins rien de plus faux et de plus choquant que de peindre les Français du temps de Henri II avec des perruques et des cravates, ou de peindre les Français de notre temps avec des barbes et des fraises[2]. Chaque nation a ses mœurs très-différentes de celles des peuples voisins. Chaque peuple change souvent pour ses propres mœurs. Les Perses, pendant l'enfance de Cyrus, étaient aussi simples que les Mèdes leurs voisins étaient mous et fastueux[3]. Les Perses prirent dans la suite cette mollesse et cette vanité. Un historien montrerait une ignorance grossière s'il représentait les repas de Curius ou de Fabricius[4] comme ceux de Lucullus ou d'Apicius. On rirait d'un

porte aux usages, aux mœurs, aux coutumes du siècle. Le mot latin *habitus* s'en rapprocherait peut-être.

[1] *L'Ecole Lombarde* ou *Vénitienne.* On admire au Louvre un chef-d'œuvre de Paul Véronèse, les *Noces de Cana*, où tous les personnages sont des portraits de personnages contemporains du peintre, et portent le costume du seizième siècle.

[2] *Des barbes et des fraises.* Exemple des révolutions de la mode; de nos jours il faudrait réunir la barbe du temps de Henri II et la cravate de Louis XIV; pour la perruque, elle a été rejoindre les *fraises.*

[3] *Mous et fastueux.* Voy. Xénophon, *Cyropédie*, liv. I, c. 2.

[4] *Curius et Fabricius*, héros de la République Romaine aussi renommés par leur frugalité et leur pauvreté que par leurs grandes qualités. — *Lucullus et Apicius*, les Romains les plus riches, les plus fastueux et les plus voluptueux de la fin de la République, et de l'Empire.

historien qui parlerait de la magnificence de la cour des rois de Lacédémone, ou de celle de Numa. Il faut peindre la puissante et heureuse pauvreté des anciens Romains.

Parvoque potentem, etc. [1]

Il ne faut pas oublier combien les Grecs étaient encore simples et sans faste du temps d'Alexandre, en comparaison des Asiatiques : le discours de Caridème à Darius le fait assez voir[2]. Il n'est point permis de représenter la maison très-simple où Auguste vécut quarante ans[3], avec la maison d'or que Néron fit faire bientôt après[4] :

Roma domus fiet : Veios migrate, Quirites,
Si non et Veios occupat ista domus [5].

Notre nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme : elle a eu des changements continuels. Un historien qui représentera Clovis entouré d'une cour polie, galante et magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers, il sera faux pour le fait principal des mœurs de toute la nation. Les Francs n'étaient alors qu'une troupe errante et farouche, presque sans lois et sans police, qui ne faisait que des ravages et des invasions : il ne faut pas confondre les Gaulois

[1] *Parvoque potentem.* VIRGILE, *Æn.*, liv. VI, vers 842.

[2] *Le fait assez voir.* Quinte-Curce, liv. III, chap. 2.

[3] *Vécut quarante ans.* « Il occupa la maison d'Hortensius (célèbre orateur) ; elle n'était ni grande, ni ornée, etc. ; il coucha dans la même chambre pendant quarante ans, hiver et été » SUÉTONE, *Aug.*, 53, 56, etc.

[4] *Bientôt après.* SUÉTONE, *Vie de Néron*, chap. 31.

[5] *Roma domus.* SUÉTONE, *Nero*, ch. 39. « Rome va être engloutie par une seule maison : Romains, retirez-vous à Veïes, pourvu néanmoins que cette maison n'envahisse pas Veïes elle-même. »

polis par les Romains avec ces Francs si barbares[1]. Il faut laisser voir un rayon de politesse naissante sous l'empire de Charlemagne[2]; mais elle doit s'évanouir d'abord. La prompte chute de sa maison replongea l'Europe dans une affreuse barbarie. Saint Louis fut un prodige de raison et de vertu dans un siècle de fer. A peine sortons-nous de cette longue nuit. La résurrection des lettres et des arts a commencé en Italie, et a passé en France fort tard. La mauvaise subtilité du bel esprit en a retardé le progrès. Les mœurs et l'état de tout le corps de la nation ont changé d'âge en âge. Sans remonter plus haut, le changement des mœurs est presque incroyable depuis le règne de Henri IV. Il est cent fois plus important d'observer ces changements de la nation entière, que de rapporter simplement des faits particuliers. (*Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*)

---

176. LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMMINES[3].

Les faiblesses et les crimes des Rois ne sauraient être cachés.

LOUIS. — On dit que vous avez écrit mon histoire.

COM — Il est vrai, sire; et j'ai parlé en bon domestique[3].

[1] *Avec ces Francs si barbares.* M. Augustin Thierry a peint avec une rare exactitude, dans ses *Récits des temps Mérovingiens*, les différences des deux civilisations Romaine et Franque, et les nuances diverses qu'elles offrent encore au moment où elles se confondent.

[2] *De Charlemagne.* Fénelon avait écrit une histoire de Charlemagne qui n'a pas été conservée.

[3] *Philippe de Commines*, né en 1443, près de Lille, ser-

Louis. — Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me passerais bien volontiers.

Com — Cela peut être ; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien ?

Louis. — Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

Com. — C'eût été le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans un historien ; au contraire, c'est ce qui le rend suspect.

Louis. — Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire[1] ? Il faut laisser les morts en paix, et ne flétrir point leur mémoire.

Com. — La vôtre était étrangement noircie ; j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites ; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités ; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses qu'on vous imputait sans preuves décisives. Que pouvais-je faire de mieux ?

vit d'abord Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne ; il le quitta en 1472 pour s'attacher au roi Louis XI, qui le combla d'honneurs et de richesses. Après la mort de Charles VIII il se consacra, dans la retraite, à la rédaction de ses *Mémoires*, monument précieux pour l'histoire. Seulement Fénelon lui prête une franchise qu'il n'a pas toujours eue, et Louis XI n'a pas tant à se plaindre de lui qu'il le fait ici. — *Domestique.* Ce mot avait une acception plus noble qu'aujourd'hui : on dirait *serviteur.*

1 *Démangeaison d'écrire.* Expression juste, consacrée par l'usage.

> Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
> Sur ces démangeaisons qui nous prennent, d'écrire.
>
> Molière. *Le Misanthrope,* acte I, sc. 2.

Louis. — Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt[1], de mon médecin, de mon barbier et de mon tailleur; vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours; mon empressement à ramasser des reliques; à me faire frotter, depuis la tête jusqu'aux pieds, de l'huile de la Sainte-Ampoule[2]; et à faire des pèlerinages où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma barette chargée de petits saints, et de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisais dès que je voulais faire un mauvais coup; enfin de la croix de Saint-Lô, par laquelle je n'osais jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurais cru mourir dans l'année si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

Com. — Tout cela n'est-il pas vrai? pouvais-je le taire?

Louis. — Vous pouviez n'en rien dire.

Com. — Vous pouviez n'en rien faire.

Louis. — Mais cela était fait, et il ne fallait pas le dire.

[1] *Mon prévôt*, etc. Tristan l'Hermite, grand prévôt de Louis XI, Jacques Coitier, son médecin, Olivier le Dain, son barbier, furent tous, à divers titres, ses favoris, et eurent une grande part à son règne.

[2] *La Sainte-Ampoule*, fiole sacrée, que l'on conservait dans la cathédrale de Reims, apportée, disait la tradition, par les anges à saint Remi, pour le sacre de Clovis. Elle était remplie d'une huile intarissable qui servit depuis au sacre des rois de France. Elle fut brisée en 1793.

Com. — Mais cela était fait, et je ne pouvais le cacher à la postérité.

Louis. — Quoi ! ne peut-on pas cacher certaines choses ?

Com. — Hé ! croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie ? Je n'aurais rien sauvé pour vous par mon silence, et je me serais déshonoré. Contentez-vous que je pouvais dire bien pis, et être cru : mais je ne l'ai pas voulu faire.

Louis. — Quoi ! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois ?

Com. — Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper ? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire. (*Dialogues des Morts.*)

---

177. LE PANÉGYRIQUE.

Il ne faut parler que pour instruire ; il ne faut louer un héros que pour apprendre ses vertus au peuple, que pour l'exciter à les imiter, que pour montrer que la gloire et la vertu sont inséparables : ainsi il faut retrancher d'un panégyrique[1] toutes les louanges vagues, excessives, flatteuses ; il n'y faut laisser aucune de ces pensées stériles qui ne concluent rien pour l'instruc-

[1] *Panégyrique.* L'étymologie de ce mot (πανηγυρίς), qui signifie grande assemblée, indique l'espèce de discours dont il s'agit : c'est un éloge d'apparat prononcé en public.

tion de l'auditeur; il faut que tout tende à lui faire aimer la vertu. Au contraire, la plupart des panégyristes semblent ne louer les vertus que pour louer les hommes qui les ont pratiquées, et dont ils ont entrepris l'éloge. Faut-il louer un homme, ils élèvent les vertus qu'il a pratiquées au-dessus de toutes les autres. Mais chaque chose a son tour : dans une autre occasion, ils déprimeront les vertus qu'ils ont élevées, en faveur de quelque autre sujet qu'ils voudront flatter. C'est par ce principe que je blâmerai Pline [1]. S'il avait loué Trajan pour former d'autres héros semblables à celui-là, ce serait une vue digne d'un orateur. Trajan tout grand qu'il est, ne devrait pas être la fin de son discours ; Trajan ne devrait être qu'un exemple proposé aux hommes, pour les inviter à être vertueux. Quand un panégyriste n'a que cette vue basse de louer un seul homme, ce n'est plus que la flatterie qui parle à la vanité [2]. (*Dialogues sur l'Éloquence.*)

---

178. OBJET DE L'ILIADE, DE L'ODYSSÉE ET DE L'ÉNÉIDE.

Dans l'*Iliade*, Achille est, à la vérité, le pre-

[1] *Pline*, surnommé *le Jeune*, pour le distinguer de Pline le naturaliste, son oncle, né à Côme vers l'an 60, élève de Quintilien, eut de grands succès au barreau, puis devint consul, et gouverna la Bithynie et le Pont; il était fort aimé de l'empereur Trajan, dont il prononça le panégyrique, le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu, avec le recueil de ses lettres.

[2] Le but sérieux et élevé que Fénelon propose au panégyrique a été rempli par les oraisons funèbres de Bossuet : à l'éloge du héros s'y joignent les plus hautes leçons de morale, les plus graves avertissements pour les auditeurs.

mier héros ; mais sa louange n'est pas la fin principale du poëme[1]. Il est représenté naturellement avec tous ses défauts ; ces défauts mêmes sont un des sujets sur lesquels le poëte a voulu instruire la postérité. Il s'agit, dans cet ouvrage, d'inspirer aux Grecs l'amour de la gloire que l'on acquiert dans les combats, et la crainte de la désunion, comme de l'obstacle à tous les grands succès. Ce dessein de morale est marqué visiblement dans tout ce poëme. Il est vrai que l'Odyssée représente dans Ulysse un héros plus régulier et plus accompli ; mais c'est par hasard ; c'est qu'en effet un homme dont le caractère est la sagesse, tel qu'Ulysse, a une conduite plus exacte et plus uniforme qu'un jeune homme tel qu'Achille, d'un naturel bouillant et impétueux : ainsi Homère n'a songé, dans l'un et dans l'autre, qu'à peindre fidèlement la nature. Au reste, l'*Odyssée* renferme de tous côtés mille instructions morales pour tout le détail de la vie ; et il ne faut que lire pour voir que le poëte n'a peint un homme sage, qui vient à bout de tout par sa sagesse, que pour apprendre à la postérité les fruits que l'on doit attendre de la piété, de la prudence et des bonnes mœurs[2]. Virgile, dans l'*Énéide*, a imité l'*Odyssée* pour le

[1] *La fin principale du poëme.* Fénelon montre dans ces poëmes l'application du précepte qu'il vient d'établir.

[2] *Et des bonnes mœurs.*

> ... Quid virtus et quid sapientia possit,
> Utile proposuit nobis exemplar Ulyssen.
> Qui, domitor Trojæ, multorum providus urbes
> Et mores hominum inspexit, latumque per æquor,
> Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
> Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.
>
> HORACE I. *Ep.* 2, v. 17-22.

caractère de son héros : il l'a fait modéré, pieux, et par conséquent égal à lui-même. Il est aisé de voir qu'Énée n'est pas son principal but; il a regardé en ce héros le peuple romain qui en devait descendre[1]. Il a voulu montrer à ce peuple que son origine était divine, que les dieux lui avaient préparé de loin l'empire du monde ; et par là il a voulu exciter ce peuple à soutenir par ses vertus la gloire de sa destinée. Il ne pouvait jamais y avoir chez les païens une morale plus importante que celle-là. L'unique chose sur laquelle on peut soupçonner Virgile, est d'avoir un peu trop songé à sa fortune dans ses vers, et d'avoir fait aboutir son poëme à la louange, peut-être un peu flatteuse, d'Auguste et de sa famille[2]. (*Dialogues sur l'Éloquence.*)

---

179. LA POÉSIE.

La poésie est plus sérieuse et plus utile que le vulgaire ne le croit. La religion a consacré la

[1] *Qui en devait descendre.* Virgile indique lui-même cet objet dès le début de l'Enéide :

. . . . . Genus unde Latinum
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ
. . . . . .
Progeniem sed enim Trojano à sanguine duci
Audierat, Tyrias olim quæ verteret arces,
Hinc populum latè regem, belloque superbum.
. . . . . .
Tantæ molis erat Romanam condere gentem.
Énéide, I, v. 10-11—19-21—33.

[2] *D'Auguste et de sa famille.* Malgré les correctifs qui adoucissent ce jugement, il ne peut être admis : l'importance de l'Enéide ne saurait être réduite à des proportions si mesquines et à un point de vue aussi étroit.

poésie à son usage dès l'origine du genre humain. Avant que les hommes eussent un texte d'écriture divine, les sacrés cantiques qu'ils savaient par cœur[1] conservaient la mémoire de l'origine du monde, et la tradition des merveilles de Dieu. Rien n'égale la magnificence et le transport des cantiques de Moïse[2]; le livre de Job[3] est un poëme plein des figures les plus hardies et les plus majestueuses; le Cantique des Cantiques exprime avec grâce et tendresse l'union mystérieuse de Dieu époux avec l'âme de l'homme qui devient son épouse; les Psaumes seront l'admiration et la consolation de tous les siècles et de tous les peuples où le vrai Dieu sera connu et senti. Toute l'Ecriture est pleine de poésie, dans les endroits même où l'on ne trouve aucune trace de versification.

D'ailleurs la poésie a donné au monde les premières lois : c'est elle qui a adouci les hommes farouches et sauvages[4], qui les a rassemblés des

[1] *Qu'ils savaient par cœur.* Voy. *Éloquence de l'Écriture sainte*, page 526, note 3.

[2] *De Moïse.* Même observation.

[3] *Le livre de Job*, un des livres de la Bible, qui contient le récit des malheurs de Job, personnage d'une époque incertaine, mais sans doute antérieure à Moïse; il se vit frappé de tous les malheurs les plus inouïs, et sa résignation fléchit la colère de Dieu qui, après l'avoir ainsi éprouvé, le replaça au sein des félicités de ce monde. Ce livre est un des poëmes les plus sublimes.

[4] *Farouches et sauvages.* Fénelon cite lui-même Horace :

Silvestres homines sacer interpresque deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones :
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda

forêts où ils étaient épars et errants, qui les a policés, qui a réglé les mœurs, qui a formé les familles et les nations, qui a fait sentir les douceurs de la société, qui a rappelé l'usage de la raison, cultivé la vertu, et inventé les beaux-arts; c'est elle qui a élevé les courages pour la guerre, et qui les a modérés pour la paix....

La parole animée par les vives images, par les grandes figures, par le transport des passions et par le charme de l'harmonie, fut nommée le langage des dieux; les peuples les plus barbares mêmes n'y ont pas été insensibles. Autant on doit mépriser les mauvais poëtes, autant doit-on admirer et chérir un grand poëte, qui ne fait point de la poésie un jeu d'esprit pour s'attirer une vaine gloire, mais qui l'emploie à transporter[1] les hommes en faveur de la sagesse, de la vertu et de la religion. (*Lettre sur les Occupations de l'Académie française.*)

---

180. ACHILLE ET HOMÈRE.

Les poëtes immortalisent les héros.

ACHILLE. — Je suis ravi, grand poëte, d'avoir

Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam, etc.

. . . . . .

Sic honor et nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus,
Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit.

Art poétique, v. 391, etc.

[1] *Transporter.* C'est la troisième fois que Fénelon emploie le mot *transport*, *transporter* dans ce passage : aujourd'hui on y joint d'ordinaire un modificatif, comme dans le deuxième exemple, le *transport des passions.* C'est le mot latin *efferre*.

servi à t'immortaliser. Ma querelle contre Agamemnon, ma douleur de la mort de Patrocle, mes combats contre les Troyens, la victoire que je remportai sur Hector, t'ont donné le plus beau sujet de poëme qu'on ait jamais vu.

Hom. — J'avoue que le sujet est beau; mais j'en aurais bien pu trouver d'autres. Une preuve qu'il y en a d'autres, c'est que j'en ai trouvé effectivement. Les aventures du sage et patient Ulysse valent bien la colère de l'impétueux Achille.

Ach. — Quoi! comparer le rusé et trompeur Ulysse au fils de Thétis, plus terrible que Mars! Va, poëte ingrat, tu sentiras [1]...

Hom. — Tu as oublié que les ombres ne doivent point se mettre en colère. Une colère d'ombre n'est guère à craindre. Tu n'as plus d'autres armes à employer que de bonnes raisons.

Ach. — Pourquoi aussi viens-tu me désavouer que tu me dois [2] la gloire de ton plus beau poëme? L'autre n'est qu'un amas de contes de vieilles; tout y languit; tout sent son vieillard [3] dont la vivacité est éteinte, et qui ne sait point finir [4].

[1] *Tu sentiras.* Nous avons déjà vu des exemples de cette figure de rhétorique appelée la *réticence.*

[2] *Me désavouer que tu me dois.* Construction peu ordinaire : on ne place habituellement qu'un substantif après ce verbe, et non une proposition.

[3] *Sent son vieillard.* Locution familière qu'admet fort bien le dialogue.

> La ballade à mon sens est une chose fade:
> Ce n'en est plus la mode, *elle sent son vieux temps.*
> Molière, *Les Femmes savantes*, act^e III, sc. 5.

[4] *Qui ne sait point finir.*

> Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.
> Boileau, *Art poét.*, ch. I.

Hom. — Tu ressembles à bien des gens qui, faute de connaître les divers genres d'écrire, croient qu'un auteur ne se soutient pas quand il passe d'un genre vif et rapide à un autre plus doux et plus modéré. Ils devraient savoir que la perfection est d'observer toujours les divers caractères, de varier son style suivant les sujets, de s'élever ou de s'abaisser à propos, et de donner, par ce contraste, des caractères plus marqués et plus agréables. Il faut sonner de la trompette, toucher la lyre, et jouer même de la flûte champêtre [1]. Je crois que tu voudrais que je peignisse Calypso avec ses nymphes dans sa grotte, ou Nausicaa sur le rivage de la mer, comme les héros et les dieux mêmes combattant aux portes de Troie. Parle de guerre, c'est ton fait, et ne te mêle jamais de décider sur la poésie en ma présence.

Ach.—Oh! que tu es fier, bonhomme aveugle! tu te prévaux de ma mort.

Hom. — Je me prévaux aussi de la mienne. Tu n'es plus que l'ombre d'Achille, et moi je ne suis que l'ombre d'Homère.

Ach. — Ah! que ne puis-je faire sentir mon ancienne force à cette ombre ingrate!

Hom. — Puisque tu me presses tant sur l'ingratitude, je veux enfin te détromper. Tu ne m'as fourni qu'un sujet que je pouvais trouver ailleurs: mais moi je t'ai donné une gloire qu'un autre n'eût pu te donner, et qui ne s'effacera jamais.

[1] *Sonner de la trompette, toucher de la lyre, et jouer même de la flûte champêtre.* Ceci est la répétition en termes figurés de ce qui vient d'être dit dans le langage simple. Ce procédé rend l'idée plus sensible.

Ach. — Comment! tu t'imagines que sans tes vers le grand Achille ne serait pas admiré de toutes les nations et de tous les siècles?

Hom. — Plaisante vanité, pour avoir répandu plus de sang qu'un autre au siége d'une ville qui n'a été prise qu'après ta mort! Hé, combien y a-t-il de héros qui ont vaincu de grands peuples et conquis de grands royaumes! Cependant ils sont dans les ténèbres de l'oubli; on ne sait pas même leurs noms. Les Muses seules peuvent immortaliser les grandes actions. Un roi qui aime la gloire la doit chercher dans ces deux choses : premièrement il faut la mériter par la vertu, ensuite se faire aimer par les nourrissons des Muses[1], qui peuvent les chanter à toute la postérité.

Ach. — Mais il ne dépend pas toujours des princes d'avoir de grands poëtes : c'est par hasard que tu as conçu, longtemps après ma mort, le dessein de faire ton Iliade.

Hom. — Il est vrai; mais quand un prince aime les lettres, il se forme pendant son règne beaucoup de poëtes. Ses récompenses et son estime excitent entre eux une noble émulation; le goût se perfectionne. Il n'a qu'à aimer et qu'à favoriser les Muses, elles feront bientôt paraître des hommes inspirés pour louer tout ce qu'il y a de louable en lui. Quand un prince manque d'un Homère c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un : son défaut de goût attire l'ignorance, la grossièreté et la barbarie. La barbarie déshonore toute une nation, et ôte toute espérance de gloire durable au prince

[1] *Les nourrissons des Muses.* C'est le nom qu'on donne aux poëtes.

qui règne. Ne sais-tu pas qu'Alexandre, qui est depuis peu descendu ici-bas, pleurait de n'avoir point un poëte qui fît pour lui ce que j'ai fait pour toi? c'est qu'il avait le goût bon sur la gloire[1]. Pour toi, tu me dois tout, et tu n'as point de honte de me traiter d'ingrat! Il n'est plus temps de s'emporter : ta colère devant Troie était bonne à me fournir le sujet d'un poëme; mais je ne puis chanter les emportements que tu aurais ici, et ils ne te feraient point d'honneur. Souviens-toi seulement que la Parque t'ayant ôté tous les autres avantages, il ne te reste plus que le grand nom que tu tiens de mes vers. Adieu. Quand tu seras de plus belle humeur, je viendrai te chanter dans ce bocage certains endroits de l'Iliade; par exemple, la défaite des Grecs en ton absence, la consternation des Troyens dès qu'on te vit paraître pour venger Patrocle, les dieux mêmes étonnés de te voir comme Jupiter foudroyant. Après cela, dis, si tu l'oses, qu'Achille ne doit point sa gloire à Homère. (*Dialogues des Morts*).

---

181. HORACE ET VIRGILE[2].

Caractères de ces deux poëtes.

VIRG. — Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant!

[1] *Le goût bon sur la gloire.* Expression qui a vieilli : on dirait *il était bon appréciateur de la gloire.* La première locution est plus nette et préférable.

[2] *Horace et Virgile,* les prinees des poëtes latins ; contemporains et amis de l'Empereur Auguste. Ce dialogue énumère et juge leurs ouvrages.

Hor. — Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue [1]. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite : couronnés de laurier, ils entendent chanter leurs vers ; mais ils n'en font plus.

Virg. — J'apprends avec joie que les vôtres sont encore après tant de siècles les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos Odes, d'un ton si assuré : Je ne mourrai pas tout entier [2].

Hor. — Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai ; mais il faut vous aimer autant que je le

[1] Une *églogue*. Voyez *Éloquence de l'Écriture sainte*, p. 527, n. 1. *Hésiode*, célèbre poëte grec que l'on croit contemporain d'Homère. Ses poëmes traitent de la campagne et de l'agriculture ; ils sont remarquables par une élégante simplicité. — *Théocrite*, poëte grec de Syracuse, florissait au troisième siècle avant J.-C. C'est le modèle des poëtes bucoliques.

[2] *Je ne mourrai pas tout entier* :

. . . . . Si quid vacui sub umbrâ
Lusimus tecum, quod et hunc in annum
Vivat, et plures.....
Liv. I, ode XXVII.

Non ego.. ..
. . . . . obibo,
Nec stygiâ cohibebor undâ.
. . . . . Sepulchri
Mitte supervacuos honores.
Liv. II, ode XVII.

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius ;
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.
Non omnis moriar, multaque pars mei
Vitabit Libitinam : usque ego posterâ
Crescam laude recens.
Liv. III, ode XXIV.

fais pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord [1] après Homère.

VIRG. — Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre; leurs genres sont si différents ! Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété. Vos Odes sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos Satires sont simples, naïves, courtes, pleines de sel; on y trouve une profonde connaissance de l'homme, une philosophie très-sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes, et qui les instruit en se jouant. Votre Art Poétique montre que vous aviez toute l'étendue des connaissances acquises, et toute la force de génie nécessaire pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poëme épique, soit pour la tragédie.

HOR. — C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos Églogues la tendresse naïve de Théocrite ! Vos Géorgiques sont pleines des peintures les plus riantes; vous embellissez et vous passionnez toute la nature.. Enfin, dans votre Enéide, le bel ordre, la magnificence, la force et la sublimité d'Homère éclatent partout.

VIRG. — Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas.

HOR. — Vous n'avez point suivi Homère quand vous avez traité les amours de Didon. Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Enée [2] aux enfers plus belle que n'est l'évocation des âmes qui est dans l'Odyssée.

[1] *D'abord*, au premier rang.

[2] *La descente d'Enée*. Voyez le 6e livre de l'Enéide, que

VIRG. — Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendais pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler[1].

HOR. — Quel dommage si vous l'eussiez fait! C'était une délicatesse excessive: on voit bien que l'auteur des Géorgiques aurait pu finir l'Enéide avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude que l'essor du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini, mais moins simple, moins fort, moins sublime : car d'un seul trait il met la nature toute nue devant les yeux.

VIRG. — J'avoue que j'ai dérobé quelque chose[2] à la simple nature, pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère semble avoir oublié le lecteur pour ne songer qu'à peindre en tout la vraie nature. En cela je lui cède.

HOR. — Vous êtes toujours ce modeste Virgile, qui eut tant de peine à se produire à la cour

l'on peut comparer, non-seulement à l'Odyssée, mais encore au treizième livre du *Télémaque*.

[1] *Les brûler*. Cette volonté ne fut pas exécutée,

Jusserat hæc rapidis aboleri carmina flammis
Virgilius, Phrygium quæ cecinere ducem;
Tucca vetat, Variusque simul, tu, maxime Cæsar,
Non sinis, et Latiæ consulis historiæ.
Infelix gemino cecidit propè Pergamus igni,
Et penè est alio Troja cremata rogo.

Le goût de Virgile n'eût pas été satisfait du jeu de mots qui termine ces vers de Sulpitius.

[2] *Dérobé quelque chose*, ôté, altéré.

d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que je pense sur vos ouvrages; dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc! me croyez-vous incapable de les reconnaître?

VIRG. — Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos Odes qui pourraient être retranchés sans rien ôter au sujet, et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'ignore pas le transport[1] que l'ode doit avoir; mais il y a des choses écartées qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés et merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui manque, ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse; les mots deviennent tout nouveaux[2]

[1] *Transport*, enthousiasme qui accorde à la poésie lyrique plus de liberté que n'en ont les autres compositions. Voyez *La Poésie*, page 548, note 1.

[2] *Les mots deviennent tout nouveaux.* Horace avait lui-même enseigné ce secret qu'il pratiquait si bien :

Dixeris egregie, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.....
Art poétique, v.

Pétrone caractérise merveilleusement en deux mots le talent d'Horace : « *Horatii curiosa felicitas.* » Peut-être ce mot *curiosa* ressemble-t-il un peu au reproche de Fénelon « des choses un peu trop tournées » ; mais *felicitas* le corrige, et il n'y a plus qu'un éloge. Ce dialogue plein d'une sage critique, en même temps que d'aménité et de politesse, ferait un contraste heureux avec la plate flatterie et l'aigreur pleine de fiel dont Molière a empreint tour-à-tour les dialogues des pédants Trissotin et Vadius (*les Femmes savantes*, acte III, scène V). On trouve ici le modèle de la discussion dont il donne le précepte lui-même : « Evitons l'esprit de dispute; examinons cette matière paisiblement en gens qui

par l'usage que vous en faites. Mais tout n'est pas également coulant; il y a des choses que je croirais un peu trop tournées.

Hor. — Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux[1] que vos vers; leur cadence seule attendrit et fait couler les larmes des yeux.

Virg. — L'ode demande une autre harmonie toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.

Hor. — Enfin je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal; j'ai montré les règles de ce qui est bien : mais je n'ai rien exécuté de grand comme votre poëme héroïque.

Virg. — En vérité, mon cher Horace, il y a déjà longtemps que nous nous donnons des louanges; pour d'honnêtes gens, j'en ai honte. Finissons. (*Dialogues des Morts*)

ne craignent que l'erreur, et mettons tout l'honneur à nous dédire dès que nous apercevrons que nous sommes trompés. »
(1er *Dialogue sur l'Eloquence.*)

Les critiques de tous les temps doivent avoir ce précepte présent à l'esprit.

[1] *Nombreux* signifie ici harmonieux, qui flatte l'oreille par l'heureux choix des mots.

FIN.

Paris. — Imprimerie G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

Th
Univer
D

a39003 002345600b

AUX C